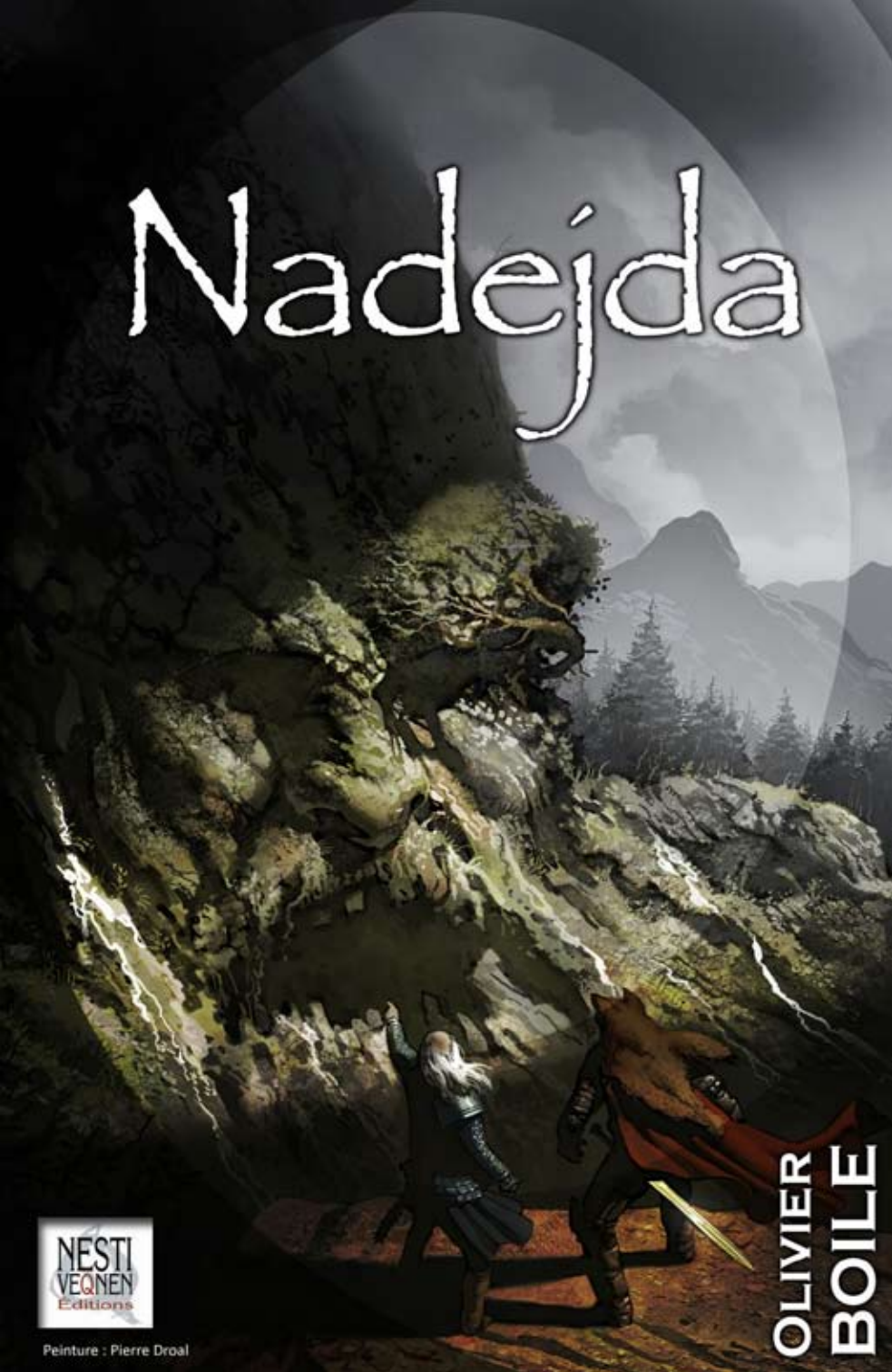
Nadejda



OLIVIER BOILE

NESTI VEQNEN Éditions

Peinture : Pierre Droal

Nadejda

Roman

Olivier Boile

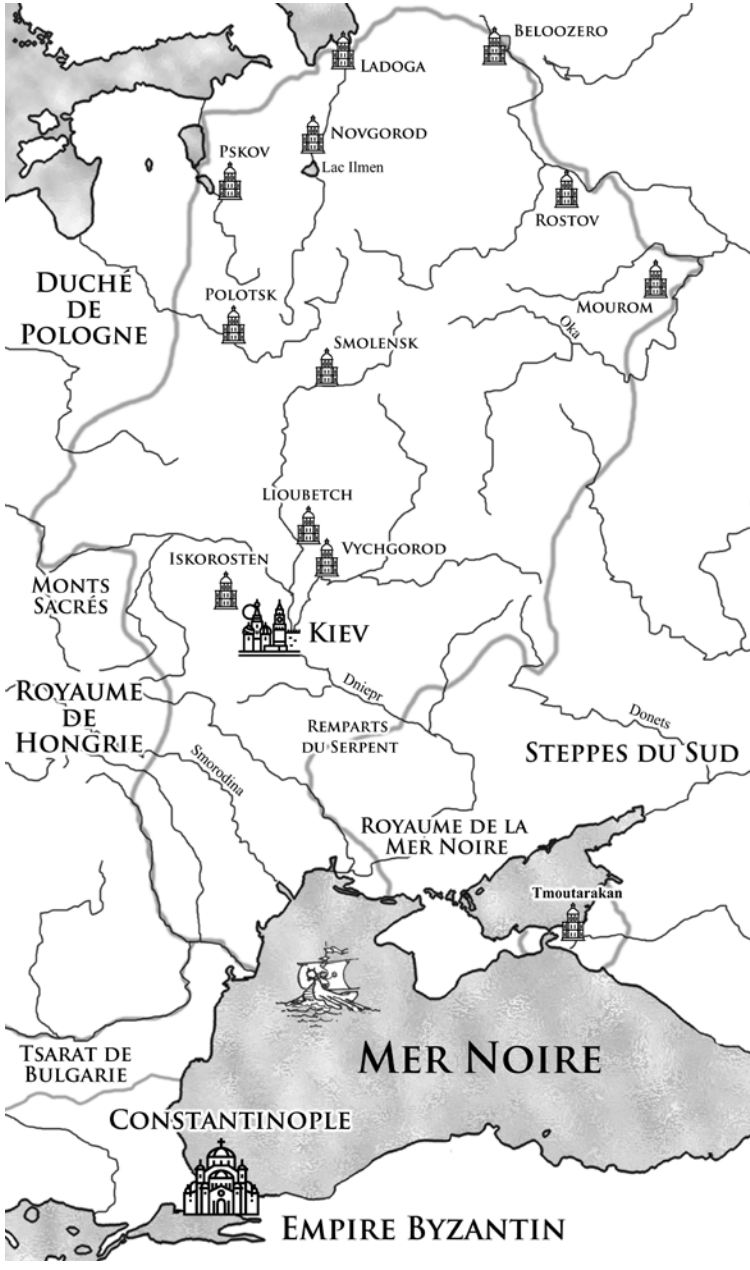
Du même auteur :

- *Medieval Superheroes* (Nestiveqnen, 2012)
- *Les Feux de l'armure* (Nestiveqnen, 2013)
- *Sans donjon ni dragon* (Nestiveqnen, 2016)

Collection Fractales/Fantasy dirigée par Chrystelle Camus

NESTIVEQNEN Éditions
67, cours Mirabeau
13100 AIX-EN-PROVENCE
www.nestiveqnen.com
Tous droits réservés pour tous pays
Dépôt Légal : juin 2017
ISBN : 978-2-915653-79-3

La Sainte Russie au XI[e] siècle



DRAMATIS PERSONÆ

Les bogatyrs, preux chevaliers de la Sainte Russie :

Ilya de Mourom, « Le Libérateur de Tchernigov », fils d'Ivan
Erouslan Voltchy Khvost, « Le Tueur de Dragons », fils d'Erouslan
Aliocha, fils du pope Fiodor
Dounaï « Le Taciturne », fils d'Ivan
Sviatogor, géant des monts Sacrés

Les Rourikides, famille princière de Russie :

Vladimir « Soleil Clair », grand-prince de Kiev
Sviatopolk « Le Maudit », prince de Vychgorod, fils présumé de **Vladimir**
Iaroslav « Le Sage », prince de Novgorod, fils de **Vladimir**
Boris, prince de Rostov, fils de **Vladimir**
Gleb, prince de Mourom, fils de **Vladimir**
Predslava, fille de **Vladimir**
Boleslawa, épouse de **Sviatopolk**, fille du duc Boleslas de Pologne
Anna, épouse de **Iaroslav**
Ilya, fils de **Iaroslav**

Les serviteurs des Rourikides :

Anastase, prêtre de Cherson, conseiller et confesseur de **Vladimir**
Goriaser, voïvode de Vychgorod, homme lige de **Sviatopolk**
Poutcha, Taletz, **Eloritch** et **Liachko**, boyards, hommes de main de **Sviatopolk**

Bloud, voïvode de Novgorod, conseiller de **Iaroslav**
Mironeg, boyard de Novgorod, au service de **Iaroslav**

Les peuples de la plaine :

Zlatygorka, reine de la mer Noire
Roksana, héritière du royaume de la mer Noire, fille de **Zlatygorka**
Kalin, khan des Tatars
Barhan, héritier de la horde tatare, fils de **Kalin**
Urush, fils de **Kalin**
Kytan, fils de **Kalin**
Adjaï, fils d'**Urush**

Kiev, mois de mars de l'an 1015

Un éclat de lumière perça l'obscurité, faisant sursauter le prisonnier qui somnolait sous la grille de fer.

Le grincement d'une planche que l'on déplace le tira définitivement de sa torpeur. Un sourire se fraya un passage parmi les broussailles inextricables de sa barbe. Depuis quand n'avait-il pas reçu de visite ? Sa captivité lui avait fait perdre la notion des jours et des saisons, futiles instruments de mesure qui abandonnaient tout leur sens dans les ténèbres de cette sinistre oubliette. L'oubli… Il s'était cru indispensable à sa terre natale, pourtant il devait aujourd'hui se rendre à l'évidence : la Sainte Russie n'avait plus besoin de se reposer sur ses exploits. Autant dire qu'il n'était plus rien.

Le prisonnier se redressa. Étouffant un râle de douleur, il retomba aussitôt, le corps cloué au sol et les yeux mi-clos levés vers la source lumineuse. Il tenta de parler mais sa langue sèche ne put émettre le moindre son intelligible. Seul un nouveau grognement signala sa présence à sa bienfaitrice – car ce ne pouvait être qu'elle : qui d'autre se rappelait l'existence d'Ilya de Mourom et, surtout, qui d'autre se souciait de le maintenir en vie, au mépris des ordres du grand-prince Vladimir ?

Il n'avait jamais vu son visage. Peut-être n'avait-elle jamais vu le sien. Lorsqu'elle dégageait l'accès à la grille de fer, unique lien entre la prison et une liberté de plus en plus hypothétique, elle se contentait de faire pleuvoir quelque nourriture entre les mains tendues du malheureux, avant de remettre en place la barrière de bois qui le couperait du monde extérieur

jusqu'à sa prochaine visite. Parfois, elle lui glissait des paroles de réconfort sans préciser les raisons qui la poussaient à un tel geste.

Si le prisonnier avait eu conscience de l'implacable écoulement du temps, il aurait su que près de trois années avaient passé depuis leur première rencontre ; trois années à espérer une libération qui ne venait pas, puis à ne plus compter que sur ces quelques secondes, terriblement furtives, au cours desquelles il se sentait renaître… Pour replonger dans le néant sitôt sa bienfaitrice disparue.

« Je suis désolée de ne pas être passée plus tôt, monseigneur. Afin de me faire pardonner, je t'ai apporté ceci… »

Sa voix ! Plus que l'eau, le pain ou la lumière qu'elle lui procurait, c'était bel et bien sa voix qui le revigorait. Subtil mélange de douceur et de détermination, elle lui redonnait le courage qu'il avait laissé derrière lui lors de son arrestation, avec son armement de chevalier. Si seulement sa délicieuse silhouette pouvait ne pas s'évaporer juste après son apparition !

« Ne pars pas, articula-t-il avec difficulté. Je t'en supplie.

— Je ne suis pas censée être là, monseigneur. Je tâcherai de revenir très bientôt. Mais rassure-toi, je ne te laisse pas seul avec tes démons. »

Dans le sac de toile qu'elle fit passer entre les barreaux, le captif trouva, en plus des vivres habituels, de quoi faire du feu ainsi qu'une demi-douzaine de bougies. Pour un homme qui ne connaissait que la nuit, ce présent valait tous les trésors du khan des Tatars.

« Que notre seigneur Jésus-Christ te bénisse », murmura-t-il.

Ces mots de remerciements sincères ne parvinrent pas à celle à qui il les destinait : l'inconnue s'en fut aussi vite qu'elle était venue, renvoyant son protégé aux affres de la solitude.

***

Les droujinniks en faction s'écartèrent au passage de la princesse Predslava, qui les salua poliment.

Tout en marchant, elle leva la tête vers les plafonds couverts de fresques, d'inspiration religieuse et profane. Comme à chaque fois, leur beauté la subjuguait. Bien qu'élevée dans le

confort de la cour, elle ne restait pas indifférente devant l'exposition des richesses du grand-prince de Kiev. Plus il vieillissait et plus il était enclin à exhiber sa puissance, suscitant la déférence et l'envie de ses hôtes.

Bâti sur les hauteurs dominant la capitale, le palais de Berestovo était le symbole de cette politique qui, disait-on, impressionnait jusqu'aux émissaires venus de la lointaine Constantinople. Vladimir Krasnoe Solnychko, le « Soleil Clair », était-il un nouvel empereur romain et Kiev une nouvelle Byzance ? Dans son entourage, on se plaisait à le croire. Predslava ne faisait pas exception.

Au moment de pénétrer dans la vaste pièce où le maître de la Sainte Russie recevait ambassadeurs et messagers, elle ralentit son allure de manière à paraître plus digne et poussa un soupir de contentement. Soleil Clair était son père.

La salle d'audience de Berestovo n'avait rien à voir avec celle que la princesse avait connue, plus jeune, dans l'ancienne résidence princière. Le marbre vert, le jaspe et l'onyx remplaçaient aujourd'hui les briques et les ardoises rouges ; les bas-reliefs somptueux et les objets d'art dignes des palais d'Orient se substituaient au goût fruste de ses ancêtres venus des territoires brumeux du Nord ; au mobilier austère avaient succédé des joyaux d'ébénisterie. La magnificence du lieu était rehaussée par un éclairage généreux offert par de multiples chandeliers d'or.

Fièrement assis sur son trône incrusté de pierres précieuses, sous un dais tendu de rideaux pourpres, Vladimir Soleil Clair était vêtu avec une étonnante sobriété, ne portant qu'une cape grenat tissée de motifs argentés par-dessus sa tunique de soie et une toque de fourrure en guise de couronne. À sa gauche, un joueur de gousla grattait les cordes de son instrument en chantant les exploits de héros antiques. À la droite du grand-prince se tenait Anastase, son confesseur, reconnaissable à sa barbe aussi noire que sa robe de prêtre. Tout le monde avait entendu l'histoire de ce religieux grec qui, lors du siège de Cherson, avait fait basculer le sort de sa cité natale en révélant aux Russes l'emplacement des tuyaux d'approvisionnement en eau. Sa trahison avait été grassement rétribuée. Malgré ce que laissait supposer son allure ascétique, Anastase était

désormais l'une des plus imposantes fortunes du pays. Il était chargé de la collecte de la dîme.

Le grand-prince et le religieux avaient les yeux posés sur un homme agenouillé devant le trône. Lorsque celui-ci se releva pour se tourner vers la nouvelle arrivante, Predslava retint une exclamation de surprise. Elle ignorait que Sviatopolk était à Kiev.

« Ma fille, dit Vladimir en ouvrant ses bras pour lui souhaiter la bienvenue, ton arrivée parmi nous est une chance : ton frère allait justement prendre congé. Il aurait été fâcheux que vous vous manquiez. Faites plaisir à votre vieux père, embrassez-vous, mes enfants.

— Bien entendu, père, répliqua le jeune prince. Revoir sa chère famille est toujours une joie. »

Il décocha un sourire forcé à sa sœur, qui le lui rendit de mauvaise grâce. Suivant une requête paternelle qui s'apparentait à un ordre, ils s'enlacèrent en mimant l'affection.

« Mon fils, seras-tu avec nous pour le dîner ? lui demanda le grand-prince une fois ces effusions factices achevées. T'avoir à mes côtés serait un honneur.

— J'ai gardé un excellent souvenir de ton agneau bouilli, répondit Sviatopolk, ainsi que ces délicieux filets d'esturgeon rôti. Y songer me fait venir l'eau à la bouche. Même si j'ai beaucoup à faire dans mes terres de Vychgorod, je ne peux résister à cette tentation.

— C'est parfait. En attendant, je dois m'entretenir avec ta sœur. À ce soir, mon fils. »

Le prince de Vychgorod s'inclina cérémonieusement en faisant un signe de croix, salua son père et son confesseur, puis s'éclipsa sans plus accorder d'attention à Predslava. Celle-ci ne s'en formalisa pas. Elle était trop impatiente de s'épancher auprès de son père pour déplorer l'impolitesse d'un individu qui n'était, au mieux, qu'un demi-frère adultérin, au pire un banal cousin adopté par le bon Vladimir après la mort de son véritable géniteur. Sviatopolk méritait le surnom dont on l'affligeait : Okaïanny, le Maudit. Bien qu'invariablement vêtu de blanc, il était le mouton noir de la famille. Était-il devenu mauvais suite à ce rejet, ou avait-il été rejeté à cause de sa malveillance ? Nul n'aurait su le dire.

« Ma fille, déclara Soleil Clair, tu m'as l'air essoufflée, à croire que tu as traversé toute la ville avec le Diable à tes trousses. Si tu as quoi que ce soit à me dire, je t'en prie. Sinon, laisse-moi seul avec Anastase. »

Le religieux foudroya Predslava de son regard gris, comme pour lui intimer de faire vite, voire de renoncer à leur faire perdre leur temps. Elle l'ignora superbement.

« Mon père, j'ai tout tenté pour retarder l'échéance, mais aujourd'hui je n'ai plus la force de continuer ainsi. Le silence me pèse, le secret est trop lourd à porter. Agir contre ta volonté, cette volonté que je respecte infiniment en dépit de nos…

— Trêve de bavardages de femme. Va au fait, princesse !

— Anastase ! s'emporta Vladimir qui, avec fermeté, empoigna l'avant-bras du confesseur pour le rappeler à l'ordre. Tu possèdes certes plus d'or que ton seigneur, mais sache que jamais son noble sang ne coulera dans tes veines. Rien ne t'autorise à couper la parole à un héritier de Rourik, fût-il de sexe féminin. As-tu compris ou faut-il que, pour le prix de ton arrogance, je t'envoie étudier les Saintes Écritures au fond d'une de mes geôles ?

— J'ai compris, mon prince.

— Bien. Ma fille, tu disais ?

— Justement, j'allais te parler d'un prisonnier. »

Le grand-prince interrompit Predslava d'un geste de la main. Une forte quinte de toux le saisit. Il cracha un flot de sang qui se mêla au dallage de porphyre. La princesse et le religieux, ainsi que les droujinniks faisant les cent pas non loin du trône, furent pris de panique. Le noble Soleil Clair, le plus illustre des fils de la Sainte Russie, était-il sur le point de rendre l'âme ? Le Tout-Puissant avait-il décidé de le rappeler à lui, laissant tout un peuple sans son protecteur ?

« Mon père ! s'écria Predslava qui se précipita sur lui. Que se passe-t-il ? Es-tu malade ?

— Ce n'est rien, non, vraiment rien. J'ai près de soixante ans, je ne suis plus tout jeune… Mais je ne mourrai pas maintenant. Je dois d'abord écouter ce que tu as de si important à me dire.

— C'est au sujet d'Ilya de Mourom. Il faut que je t'apprenne que…

— Crois-tu que le souverain de Russie puisse être aveugle à ce qui se déroule aux abords de son palais ? Comment pourrais-je gouverner un territoire s'étendant de la mer Baltique à la mer Noire si j'ignorais ce que ma fille manigance dans mon dos depuis près de trois ans ? Allons, ne prends pas cet air. Tu avais le même lorsque tu étais petite et que la nourrice te ramenait à ta mère après tes escapades dans les rues de Kiev. T'en souviens-tu ? »

La princesse hocha la tête et se détendit. Après tout, que son père ait déjà prévu ce qu'elle allait lui demander lui évitait bien des tracas. En passant des doigts fébriles sous le voile brodé qui maintenait en place sa longue chevelure brune, elle dit :

« Puisque rien ne t'échappe, tu sais ce qui me lie au bogatyr…

— Ce n'est plus un bogatyr ! Son comportement inadmissible l'a privé de son titre de chevalier, de ses armes et de sa liberté. Sa place parmi les trente preux a été cédée à un autre, plus méritant que lui et moins enclin à la rébellion.

— Père !

— Avant que tu ne continues, je te signale que ma colère est loin d'être retombée. Par conséquent, je ne lui rendrai rien de ce qu'il a perdu.

— Mon père, par pitié ! Sois miséricordieux ! C'est la nouvelle année, un nouveau départ pour le…

— Tais-toi ! Ilya de Mourom peut s'estimer heureux d'être en vie. Tous mes prisonniers n'ont pas le privilège de voir une Rourikide s'enticher d'eux au point de leur apporter une pitance dont ils ne sont pas dignes. Fermer les yeux sur tes actes et les approuver sont pour moi deux choses très différentes. N'abuse pas de ma bonté, ma fille. »

Predslava allait répliquer ou, du moins, tenter de se justifier, mais elle en fut empêchée par une quinte de toux qui manqua jeter son vieux père au bas de son trône. Lorsque Vladimir put de nouveau respirer, elle s'aperçut avec horreur que du sang avait éclaboussé son épaisse barbe blanche.

« Je vais te laisser te reposer, dit-elle d'une toute petite voix. Jure-moi de ne pas partir en campagne avant d'avoir été soigné. Je refuse de perdre mon père, pas aussi tôt.

— Sois tranquille. Je n'ai aucune intention de quitter Berestovo. Quant à la guerre, rien ne presse. Je me demande même

si je la reverrai un jour. Les Tatars nous laissent en paix, mes fils gouvernent leurs cités respectives sans trop chercher à me provoquer, les anciens clans slaves sont désormais réunis sous une unique bannière, la mienne… Non, il n'y a nulle raison de songer à la guerre.

— C'est pour cela que tu peux t'offrir le luxe de laisser ton meilleur bogatyr croupir dans une oubliette. »

Le grand-prince ne prit pas la peine de relever cette impertinence. Prétextant l'arrivée imminente de guérisseurs, il congédia sa fille qui, sans rechigner, prit la direction de la sortie. La traîne de sa robe bleue n'avait pas encore disparu derrière les colonnades qu'il se pencha vers Anastase pour lui poser une question sans être entendu de tous. La réplique du confesseur se fit attendre, le temps que Soleil Clair se remette d'une quinte de toux aussi violente que les précédentes.

« Tu as bien fait de demeurer inflexible, finit par répondre Anastase. Mais imagine sa réaction quand elle découvrira le prisonnier que ton fils Sviatopolk vient de nous confier. S'occupera-t-elle de ce nouveau venu comme elle s'est occupée d'Ilya de Mourom ?

— Même si sa réputation n'a pas encore rejoint celle d'Ilya, tu connais ses états de service. Ma fille a trop de cœur pour laisser mourir de faim un ardent défenseur de notre Sainte Russie.

— C'est aussi bien ainsi. Qui sait si ces deux guerriers, le jeune loup comme le vieux briscard, ne nous seront pas utiles à l'avenir… Après tout, rien n'est éternel, surtout pas la paix. »

Comme pour mieux illustrer les propos du religieux, Soleil Clair se tordit de douleur sur son trône, frappé par le mal qui, il en était persuadé, l'enverrait au tombeau. Non, la paix n'était pas éternelle. Bientôt la Sainte Russie réclamerait ses héros.

D'ici là, ils pouvaient bien souffrir, de sorte qu'ils réapprennent l'humilité.

***

Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure.

En relisant cette parabole de l'Évangile de Matthieu, Ilya se fendit d'un sourire amer. Ses traits ravagés par la captivité en furent à peine illuminés.

Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure.

Il ne savait pas quel saint on célébrait, là-haut, dans le monde des vivants. Il ne savait ni l'heure de sa mort, ni le jour de sa libération. Si la première était inéluctable, qu'en était-il de la seconde ? Il détourna le regard, là où gisait un ancien prisonnier qu'il avait toujours connu sous la forme d'un tas d'ossements blanchis. Le crâne aux mâchoires serrées promettait à Ilya un destin identique au sien. Reverrait-il les lumières de Kiev la merveilleuse, mère des villes russes ? Il en était là de ses interrogations quand il vit vaciller la flamme de sa dernière bougie. La cire avait fondu sur ses mains tremblantes.

En soupirant de dépit, il se résolut à mettre un terme à sa lecture. Il avait reçu cette magnifique copie des Évangiles – aujourd'hui abîmée par deux décennies d'usage – des mains de Soleil Clair en personne, tandis que le peuple russe dans son ensemble s'éveillait à la parole du Christ. Fils de paysans des environs de Mourom, Ilya était alors incapable de déchiffrer les caractères cyrilliques employés par les moines bulgares ; quelques mois plus tard, sans être à proprement parler devenu un lettré, il pouvait soutenir une discussion théologique avec d'autres bogatyrs cultivés, voire avec le confesseur Anastase. Plus que ses prouesses guerrières, l'apprentissage de la lecture était peut-être l'exploit qui le rendait le plus fier.

Le précieux livre, son unique source d'évasion, se referma à contrecœur dans un nuage de poussière. Il le déposa avec soin dans un recoin de sa cellule qu'il avait réussi à ne pas souiller, après avoir prononcé une courte prière.

C'en était terminé de sa veillée. Quelle que fût l'heure du jour ou de la nuit, là-haut, dans le monde des vivants, Ilya rejoignit sa couche de paille pour tenter d'y trouver le réconfort des rêves.

Alors qu'il basculait dans le sommeil, il songea au dernier mot lu avant que les ténèbres ne reprennent possession de son univers. Il ne s'agissait pas de paroles saintes reportées par un copiste anonyme sur son vieil exemplaire des Évangiles, mais de lettres maladroitement tracées sur les parois de sa geôle : *Надежда*.

Nadejda, l'Espérance : tout ce dont avait besoin le prisonnier pour éviter de sombrer dans la démence.

Monts Sacrés, mois d'avril de l'an 1015

La terre russe, tel un géant endormi, sortait de son engourdissement hivernal.

Avec le retour du soleil, l'air se chargeait de douces senteurs printanières. Les rivières dégelaient. Le sol redevenait labourable. Le paysage dans son ensemble troquait enfin son triste uniforme blanc contre un joli manteau de couleurs vives, rappelant à tout voyageur que le pays des forêts glaciales et des steppes venteuses pouvait aussi se montrer accueillant. Il suffisait de faire preuve de patience. Belobog, le dieu lumineux, prenait inévitablement le dessus sur son frère Tchernobog, roi du froid et des ténèbres… Du moins, voilà ce que l'on croyait du temps du paganisme.

Si la religion chrétienne avait bouleversé le comportement des gens, elle n'avait en rien changé celui de la nature. Quelle que soit l'identité du souverain de Russie, quelles que soient les croyances officiellement reconnues, le cycle des saisons était immuable.

Dans les monts Sacrés, l'arrivée des beaux jours n'évoquait pas tant la renaissance des plantes ou des animaux sauvages que celle, plus étonnante, de la montagne elle-même. Les premières chaleurs de l'année coïncidaient avec des séismes, des éboulements de rochers et autres phénomènes telluriques que nul n'expliquait autrement que par le réveil du géant des monts Sacrés. Il existait plusieurs versions de la légende. Certaines étaient plus farfelues que d'autres. Dans tous les cas, elles mentionnaient un ancien chevalier doté d'une taille et d'une

force titanesque, qui, à sa mort, était devenu une montagne. Lorsque cette montagne remuait, cela signifiait que le géant s'agitait dans son sommeil.

Les voyageurs parcourant la région se divisaient en deux catégories : ceux qui prenaient la légende au pied de la lettre et ceux pour qui elle était une superstition païenne, indigne d'un pays entré dans la lumière du Christ. En général, les premiers quittaient les monts Sacrés sans avoir aperçu ne serait-ce qu'un orteil du fameux géant et se mettaient dès lors à douter de la réalité de son existence ; quant aux seconds, la montagne s'employait à faire chanceler leurs certitudes, allant parfois jusqu'à avaler un cheval, voire un homme, pour leur faire payer leur manque de considération.

Le seul point sur lequel l'on s'accordait était la beauté du paysage. On appelait monts Sacrés l'union de hauts sommets se perdant au cœur des nuages, de mamelons herbus et de ravines parmi lesquelles serpentaient de petites rivières. Mais les deux cavaliers qui, depuis la veille, chevauchaient parmi de telles richesses naturelles, n'étaient pas d'humeur à s'en ébaudir. Pour eux les monts Sacrés n'étaient qu'un obstacle qu'il leur fallait franchir au plus vite.

Étaient-ils porteurs d'un message de la plus haute importance ? Leur avait-on confié une mission aussi secrète qu'urgente ? Ces questions traversèrent peut-être l'esprit minéral de la montagne. Plus vraisemblablement, elle se contenta d'épier la progression du duo, s'amusant parfois à les ralentir en leur envoyant roches traîtresses et éboulis. L'activité frénétique des hommes, leur insatiable besoin de mouvement, leur empressement à vivre – comme si se hâter donnait du sens à l'existence ! –, tout cela la divertissait davantage que le paresseux flot du temps ou l'alternance du jour et de la nuit. Cette vaine course contre la mort rappelait à la montagne son passé d'être humain.

Si les deux cavaliers pressés avaient pris la peine d'observer leur environnement, ils auraient certainement remarqué la grotte bordant le sentier. Mais les rochers rosâtres qui encerclaient son entrée seraient, à leurs yeux, restés des rochers ; le sommet pointu qui les surplombait n'aurait pas été jugé autrement que comme un énième pic jeté vers le ciel ; le tapis blanc

qui se déployait à leurs pieds n'aurait pu être autre chose qu'un relief des dernières chutes de neige de l'année. Jamais ils n'auraient imaginé que la grotte puisse être la bouche grande ouverte d'un géant, les rochers rosâtres des lèvres figées dans le cœur de la montagne, le sommet pointu un casque démesuré, et le tapis blanc une barbe plus longue et plus épaisse que celle d'un vénérable vieillard. Les deux cavaliers faisaient partie de ces incrédules niant l'existence du géant Sviatogor.

L'ancien bogatyr devenu montagne haussa les collines qui lui servaient naguère d'épaules. Que ces misérables le piétinent sans le voir n'était pas de nature à le froisser. Il n'était pas davantage préoccupé par le retard de l'homme qu'il attendait… Le retard ? Ou était-ce lui qui avançait d'une journée, d'un mois, voire d'un an, sur l'heure prévue ? Cela lui était égal. Tôt ou tard, il viendrait. Tôt ou tard, le géant des monts Sacrés retrouverait son ancien compagnon, celui à qui il avait transmis sa force au moment d'abandonner sa vie d'homme pour une éternité minérale. Tôt ou tard, Sviatogor retrouverait Ilya de Mourom. Cette pensée le surprit, mais il lui fallut admettre l'évidence : il avait hâte d'y être.

Vychgorod, mois de juin de l'an 1015

Lorsqu'un diseur de bonne aventure annonça aux parents de Goriaser, modestes tanneurs originaires de Cracovie, que leur fils cadet accéderait à la dignité de voïvode et deviendrait un proche de la fille du duc de Pologne, ils crurent à une mauvaise farce. Comment auraient-ils réagi si on leur avait annoncé qu'il serait tellement proche d'elle que tous deux passeraient leurs nuits dans le même lit ?

Quoi qu'on puisse penser de telles prédictions, celle-ci s'était bel et bien réalisée. En quelques années, le fils de tanneurs avait escaladé l'échelle sociale jusqu'à monter dans la chambre de la princesse Boleslawa, d'où il n'était jamais ressorti malgré ses fréquentes expéditions aux quatre coins de la Russie. À chacun de ses retours à Vychgorod, l'accueil qu'on lui réservait lui faisait mesurer le chemin parcouru depuis son enfance miséreuse. Repas copieux, bains parfumés, somptueuse garde-robe, tendres égards de la part de sa noble amante, auraient presque fait de cette petite ville située au nord de la capitale un nouvel Éden. Cependant, le farouche guerrier qui sommeillait en lui ne pouvait se satisfaire de cette vie de plaisirs. Lorsqu'il estimait avoir assez abusé de l'hospitalité de la princesse, il retournait sur les routes, toujours dans le dessein de servir les intérêts de son seigneur.

« Il faut que je m'entretienne avec Sviatopolk », dit soudain Goriaser, en repoussant le bras qui l'enserrait.

Son amante s'éveilla lentement. Elle tenta de ranimer leurs ardeurs en collant son corps contre le sien, ce qui n'eut d'autre

effet que de l'irriter. Les rayons du soleil commençaient à s'infiltrer dans la chambre à travers les volets à claire-voie. La journée était largement entamée, et le voïvode n'était pas revenu uniquement pour profiter des charmes de Boleslawa.

« Quand ton mari doit-il rentrer ? s'enquit-il. Ce matin, c'est ce que tu m'avais dit, non ?

— On ne peut être sûr de rien avec lui, répondit la princesse. Parfois il rentre comme prévu, parfois il ne rentre pas. Sans doute est-il entre les cuisses de quelque traînée de la campagne, ou dans les bras d'une de ces Kiéviennes qui le…

— Il n'est pas à Kiev, l'interrompit Goriaser. Je l'y aurais vu.

— Tu étais à Kiev ? Une opération secrète, je présume ?

— Tu présumes bien. Je vois que tu me connais par cœur.

— Dois-je te rappeler que nous couchons ensemble depuis… Combien de temps cela fait-il, maintenant ? »

Goriaser se redressa, dévoilant son torse musculeux sous le regard de Boleslawa. Un homme de basse extraction ne pouvait survivre aux hivers russes sans être d'une solide constitution ; l'amant de la princesse ne dérogeait pas à cette règle, lui qui s'était souvent joué de la mort grâce à une force physique et une résistance hors du commun. Bien que né sur les terres du duc de Pologne, son apparence était celle d'un guerrier scandinave, avec son crâne rasé de manière à ne laisser qu'une tresse de cheveux roux, ses imposantes moustaches, sa mâchoire carrée et ses yeux bleu glacier. Il n'y avait pourtant pas plus Slave que lui. Son rêve le plus secret, qu'il n'avouerait à quiconque, était de voir son pays d'origine et son pays d'adoption décréter une paix perpétuelle pour s'unir sous une seule et même autorité : celle de son seigneur Sviatopolk en premier lieu puis, lorsqu'il serait apte à régner, la sienne. Goriaser le Vigoureux, grand-prince de Kiev et seigneur de Cracovie, empereur de Russie et de Pologne ! Quelle agréable perspective que celle-ci !

« Tu ne m'as pas écouté, lui reprocha Boleslawa. Tu ne m'écoutes jamais quand je te parle de nous.

— Détrompe-toi. Je réfléchissais à ta question. »

Il ne se souvenait pas des circonstances de leur première rencontre. Et comment en était-il arrivé à posséder l'épouse de l'homme pour qui il aurait donné sa vie ? Cela avait peu

d'importance. Les femmes en général avaient peu d'importance pour l'ancien mercenaire devenu serviteur dévoué. Il forniquait, violait, prenait pour jeter sitôt ses pulsions assouvies. Aucune jouvencelle ne lui apporterait la satisfaction d'une mission menée avec succès. Les félicitations d'un prince valaient cent fois les flatteries d'une amante comblée.

« J'avais seize ans et toi dix-huit, dit-il avec un détachement volontaire. Cela fait donc six années que je sers Sviatopolk et que j'honore sa femme. »

Boleslawa partit dans un rire franc, qui prit fin avec cette remarque que son bien-aimé lui asséna, plus par maladresse que par cruauté :

« Six années auxquelles il faut retrancher les deux que vous avez passées en captivité. »

Le regard de la princesse polonaise se ternit soudain. Elle avait payé pour la trahison de son mari. Bien qu'elle fût loin d'être innocente dans l'affaire l'ayant menée au cachot, elle ne pouvait pardonner à son beau-père de l'avoir châtiée si durement. Son corps conservait les stigmates de cette période : ses formes jadis pleines avaient laissé place à une maigreur cadavérique qui, si elle semblait au goût de Goriaser, était l'une des causes du dédain de Sviatopolk à son égard.

« Tu es allé rendre visite à Vladimir ? demanda-t-elle à brûle-pourpoint. Comment se porte mon cher beau-père ?

— Soleil Clair est au crépuscule de sa vie. J'étais à Berestovo, mais je n'ai pu l'apercevoir. Mes informateurs affirment qu'il ne quitte plus son lit et prépare sa succession.

— Sa succession ? Que prévoit-il pour nous ?

— On dit qu'il préférerait voir Boris ou Gleb sur le trône plutôt que ton époux. Mais ne t'inquiète pas, je fais le nécessaire pour que la balance penche de notre côté. Figure-toi que Vladimir se ramollit au point d'envisager la réconciliation avec Iaroslav, qui ne cesse de le narguer en réunissant une armée colossale dans son fief de Novgorod ; des Varègues sanguinaires, paraît-il, si nombreux qu'ils pourraient puiser toute l'eau du Volkhov avec leurs casques. C'est en tout cas ce que l'on raconte à Kiev.

— Qu'il s'amuse tant qu'il le peut avec ses barbares du Nord ! Si nous devons combattre Iaroslav pour régner sur une

Russie unie, mon père nous appuiera, comme il l'a toujours fait. Nous gagnerons à coup sûr. Aucun Varègue ne vaut un Polonais !

— Et aucun Polonais ne vaut un Russe ! »

Les deux amants sursautèrent de concert. Ils firent volte-face en ramenant les couvertures sur leur nudité. Tout à leur conversation, ils n'avaient pas entendu venir le maître de Vychgorod, qui fit une apparition inattendue dans la chambre occupée par son épouse et son meilleur voïvode.

Nul n'aurait su dire quelles étaient les préoccupations actuelles du prince Sviatopolk. La tête couverte d'une toque de fourrure immaculée, vêtu d'une tunique de soie blanche passée par-dessus une chemise de même couleur, il était aussi élégant qu'à l'accoutumée en dépit de la boue maculant le haut de ses bottes. Sa barbe et ses cheveux noirs hirsutes laissaient à penser qu'il avait chevauché à bride abattue ou, peut-être, passé une partie de la nuit à se battre. Cela n'aurait surpris personne : son apparence calme et réfléchie cachait un tempérament de feu, parfois excessif, souvent violent. Un fourreau de cuir pendait en permanence le long de sa jambe gauche, prêt à cracher la lame qu'il contenait.

Sviatopolk le Maudit craignait pour sa sécurité, une attitude méfiante qui s'expliquait par sa place au sein de la famille régnante. On le présentait comme le fils du grand-prince, second dans l'ordre d'aînesse après Iaroslav, mais nul ne le considérait véritablement comme tel. Pour tout le monde, il était le rejeton posthume de Iaropolk, le frère de Vladimir. Désavoué par les siens, il pouvait néanmoins compter sur des alliés qui l'aideraient à atteindre son objectif. À la mort de Soleil Clair, il ceindrait sa couronne… Quitte à écarter par la force les autres prétendants.

« Mon prince, bafouilla Goriaser en baissant les yeux à la manière d'un garnement farceur pris en faute, j'aurais préféré que tu me trouves dans une position plus conforme à…

— Abrège, vieille canaille ! En débarquant ici de bon matin, je me doutais que je t'y dénicherais, et certainement pas en train de réciter des psaumes. J'espère que tu as de bonnes nouvelles à m'annoncer, tant que celles-ci me concernent davantage que tes exploits amoureux. Parle !

— Comme je le disais à ta douce épouse, je reviens du palais. Ton vieux père est au plus mal. J'en ai discuté avec un droujinnik de garde devant sa chambre. Il m'a révélé qu'Anastase lui donne un mois à vivre, deux tout au plus. Avant la fin de l'été, nous dînerons avec nos soldats dans la salle de réception de Berestovo et Boleslawa trônera à tes côtés dans une robe d'impératrice. »

La princesse soupira d'aise. Elle se voyait déjà baignant dans le faste et la démesure de la cour de Kiev, une existence sans commune mesure avec l'austérité de son enfance polonaise.

« Tu m'as l'air bien optimiste, Goriaser, fit Sviatopolk. Qui te dit que la mère des villes russes est un fruit mûr ne demandant qu'à tomber entre mes mains ? Penses-tu que la mort de Vladimir m'ouvrira une voie dépourvue d'embûches ? Je ne peux croire que tout Kiev soit derrière moi !

— Tu as ton armée, mon prince.

— Mon armée ! Je peux lever dix mille hommes, sans compter les fidèles qui composent ma droujina. Et alors ? Sera-ce suffisant si mes frères se liguent contre moi ? Et si le peuple se révolte ? Quand je t'ai envoyé au palais, ce n'était pas pour que tu me rapportes des bruits aussi éventés que "Soleil Clair se meurt". Mes palefreniers auraient pu me le dire ! »

À défaut de passer ses nuits en sa compagnie, Boleslawa connaissait le caractère emporté de son mari. Aussi prit-elle l'initiative de se lever, de se rhabiller et de se diriger discrètement vers la porte, en espérant que l'ouragan ne se déchaînerait qu'en son absence. Trop tard : les traits durcis et les tempes rougies par la hargne, Sviatopolk la retint par le bras alors qu'elle passait à sa portée. Il la secoua avec une brutalité inouïe et la rejeta sur le lit où elle s'effondra en gémissant.

« Mon prince, se défendit le voïvode, je t'assure que je sers au mieux tes intérêts. Si la Russie n'est pas tout à fait prête à se livrer à toi, ce n'est plus qu'une question de jours. Renvoie-moi à Kiev et j'y poursuivrai mon travail de sape. Je te le jure sur ce que j'ai de plus cher.

— Sur le cul de ma femme, peut-être ? Allons, mon ami, tes paroles sont douces comme du miel mais aussi traîtresses qu'une barrique d'hydromel. Tu m'as toujours obéi sans faire intervenir tes sentiments et c'est ce qui m'a fait t'aimer…

Pourquoi n'en es-tu plus capable aujourd'hui ? Est-il si difficile pour toi de faire libérer un homme qui a offensé, non ton prince, mais ton insignifiante personne ? Écoute-moi : avant que Vladimir ne parte rejoindre ses ancêtres, il faut qu'il ait relâché les prisonniers. Que tu le veuilles ou non, cela fait partie intégrante de mon plan. As-tu compris ou me faudra-t-il écraser le peu de nez qu'il te reste ? »

Goriaser toucha machinalement son visage. Son nez cassé, en effet, constituait sa principale blessure de guerre. Il ne s'était jamais remis de ce coup de masse qui, sans un casque d'excellente facture, l'aurait tué.

« As-tu compris ? insista Sviatopolk.

— Oui, mon prince. Permets-moi néanmoins de te faire remarquer qu'à mon humble avis, même s'il est vrai que l'aigle n'a pas à craindre la mésange, il ne me paraît pas très pertinent de se… »

L'ancien mercenaire ne prononça pas un mot de plus. Bouche bée, il put à peine émettre un cri de protestation lorsqu'il s'aperçut qu'une lame le transperçait de part en part. Boleslawa lança des coups d'œil paniqués à son mari et à son amant. Ce dernier, toujours figé, parvenait tout juste à baisser les yeux sur sa hanche. Le sang qui s'en écoulait était rapidement absorbé par les draps. Il ne s'autorisa à exprimer sa douleur qu'au moment où Sviatopolk dégagea l'épée de son corps.

« Je ferai quérir mes meilleurs guérisseurs afin que tu puisses partir dès demain pour Berestovo, déclara le prince. Rassure-toi, je ne suis pas encore disposé à t'offrir le repos éternel. Ceci est, disons… un avertissement. Obéis et tu n'auras rien à craindre de moi. Récapitulons mes souhaits : je veux voir Soleil Clair libérer les prisonniers, puis mourir en laissant un trône prêt à recevoir mon auguste fessier. Alors ? »

Les dents serrées, Goriaser hocha la tête en signe d'approbation. Comme si ce geste était le plus naturel qui soit, Sviatopolk lui tendit l'arme qui venait de mordre sa chair.

« Parfait. Prends cette épée, elle est désormais tienne. Tu as payé le prix du sang pour l'obtenir. Mais sache qu'elle n'est jamais rassasiée ; nos ennemis l'apprendront tôt ou tard !

— Merci… Merci, mon prince. Je serai digne de ta confiance.

— Quiconque en avait-il douté ? »

Lorsque Sviatopolk referma la porte de la chambre derrière lui, il avait quelque difficulté à dissimuler son contentement. Rien ne viendrait entraver la bonne marche de son audacieux projet. Son fidèle Goriaser y veillerait.

Kiev, mois de juin de l'an 1015

Les trois droujinniks s'entre-regardaient sans ciller. Chacun espérait qu'un autre que lui aurait le courage d'accomplir ce pourquoi on les envoyait ici.

Aucun d'entre eux n'avouait plus de vingt ans. C'étaient de jeunes gens issus de la classe des boyards, de futurs protecteurs de la Sainte Russie qui, avant de pouvoir faire étalage de leurs talents guerriers dans la fureur du champ de bataille, apprenaient le métier des armes en veillant sur le palais. Élégants dans leur armure lamellée passée par-dessus une cotte de mailles, le poing serré sur un bouclier rond marqué du trident des Rourikides, ils avaient tout du preux chevalier… Tout, hormis l'expérience du combat. Jamais leurs mains blanches n'avaient été salies par le sang de l'ennemi, un détail qu'ils s'empressaient d'oublier lorsqu'ils rêvaient d'exploits à venir. À écouter leurs fanfaronnades quotidiennes, partir en campagne contre le khan des Tatars, défendre les murs de Kiev ou assiéger des places fortes polonaises serait pour eux un jeu d'enfant. Mais l'enthousiasme déserta les cœurs dès qu'il fut question de soulever la grille de fer sous laquelle croupissait un ancien bogatyr.

S'ils étaient trop jeunes pour avoir côtoyé Ilya de Mourom quand il faisait partie des trente preux, tous avaient eu vent de ses aventures. N'avait-il pas libéré la cité de Tchernigov, vaincu le brigand Soloveï, décapité l'hydre Idolichtche ? Pour chaque Russe, il était un modèle de bravoure, l'un de ces héros qui donnent au commun des mortels la force morale nécessaire

pour se surpasser. Savoir que cet homme qu'ils avaient adulé se trouvait sous leurs pieds, de l'autre côté d'une planche de bois et de barreaux infranchissables, dans un cul-de-basse-fosse, avait de quoi les intimider. Comment réagirait-il en revoyant enfin la lumière du jour ? Se vengerait-il de sa captivité sur les serviteurs de Vladimir ? Les causes de son emprisonnement étaient l'objet de différents récits, parfois contradictoires ; ceux qui mentionnaient une terrible injustice faisaient envisager le pire aux jeunes droujinniks.

« Radivoï, finit par murmurer l'un d'eux en s'adressant au plus robuste des trois, souviens-toi que tu as perdu un pari hier soir et que tu n'as pas encore honoré ta dette. »

Le dénommé Radivoï, malgré son nom évoquant la joie, était loin de baigner dans l'allégresse. Non sans avoir préalablement lancé un coup d'œil assassin à ses compagnons, il s'accroupit, déplaça la planche de bois, saisit la grille de fer et la souleva en y mettant toutes ses forces. De la terre, du sable, des cailloux et des racines furent projetés alentour dans un nuage de poussière. Le droujinnik déroula une échelle de corde jusqu'à ce qu'elle atteigne le fond du trou. Quand Ilya de Mourom en émergea, un silence édifiant l'accueillit.

« J'en déduis que Soleil Clair a décidé d'arrêter ses enfantillages. Ou bien qu'il est mort. »

Tels furent les premiers mots que prononça le bogatyr en retrouvant la liberté.

Il leva les yeux au ciel et les referma aussitôt. Il n'était pas encore capable de supporter une clarté qu'il n'avait plus vue depuis tant d'années. Il mit sa main en visière et tenta d'apercevoir les trois jeunes droujinniks, qui lui rendirent son regard inquisiteur. La force d'Ilya étant plus miraculeuse que naturelle, il avait conservé une silhouette massive en dépit du manque d'exercice et des privations ; cependant, on ne pouvait passer outre sa barbe pouilleuse, ses hardes crasseuses et ses cheveux en bataille masquant à peine sa calvitie naissante. Précédé par une insoutenable odeur de pourriture et d'excréments, l'ancien héros de la Sainte Russie ressemblait à s'y méprendre aux mendiants qui, hagards, hantaient les quais du Podol en quête de subsistance.

« Nous sommes là pour t'emmener au palais, bafouilla le jeune Radivoï. Ordre du grand-prince Vladimir.

— Il n'a donc pas encore rejoint ses ancêtres, dit Ilya. Heureux de l'apprendre. Comment se porte-t-il ?

— Le grand-prince est gravement malade. »

Le bogatyr eut beau tenter de leur soutirer des informations, les gardes avaient été formés à l'école de la discrétion. Ses interrogations demeurèrent sans réponses. Il ne parvint même pas à savoir pourquoi Soleil Clair faisait appel à des débutants pour l'escorter, au lieu de confier cette tâche à des hommes d'expérience. Manifestement, on le considérait désormais comme un être inoffensif, incapable de susciter le désordre et de résister à la volonté du grand-prince. Les choses n'avaient pas toujours été ainsi…

Durant le court trajet des oubliettes au palais, il ne put s'empêcher de s'arrêter fréquemment afin de contempler sa ville. Le palais de Berestovo était bâti à proximité des fortifications de Kiev, sur une colline boisée d'où Soleil Clair pouvait épier ses sujets. Pareils à des insectes œuvrant au bon fonctionnement de leur communauté, des centaines, des milliers de Kiéviens parcouraient les rues. Certains portaient des paniers de linge, d'autres tiraient des tombereaux remplis de céréales ou de tonneaux. Ilya fut frappé de mélancolie alors qu'il examinait ses bottes en lambeaux. Depuis quand n'avaient-elles pas, elles aussi, foulé la route pavée de bois reliant le quartier du Podol à celui des boyards ? Depuis quand ne s'était-il pas recueilli devant l'iconostase de l'église de la Dîme ? Depuis quand n'avait-il pas fait halte chez le vieil Ofonia pour se délecter de son fameux hydromel ? Son corps desséché ne trouva aucune larme à verser, pourtant l'émotion lui nouait l'estomac. Il lui faudrait du temps avant de retrouver ses sensations d'homme libre.

Dès son arrivée au palais, le bogatyr fut pris en charge par une nouvelle escouade de gardes – guère plus âgés que les précédents, nota-t-il avec dépit. Parmi eux, il reconnut Svinimir fils de Vlakh, benjamin de l'un de ses anciens compagnons d'armes. Le garçon ne lui témoigna nulle amabilité particulière, comme si son père ne lui avait jamais chanté les louanges du légendaire Ilya de Mourom. Fallait-il en déduire que le légendaire Ilya de Mourom n'existait plus ?

« Le grand-prince Vladimir ne peut te recevoir maintenant, déclara Svinimir sur un ton parfaitement neutre. En attendant,

il a la bonté de t'offrir sa meilleure chambre, en espérant que tu t'y sentiras à l'aise. »

Ilya ne prit pas la peine de faire remarquer au jeune droujinnik l'ironie de la situation. Après tout, si Soleil Clair souhaitait traiter comme un roi son ancien prisonnier, celui-ci n'allait pas faire la fine bouche. Trois années de captivité lui avaient au moins appris à mettre de côté son orgueil, tant que cela pouvait lui apporter un bain de vapeur et un bon repas.

***

Lorsqu'il n'était pas en train de faire la sieste, de manger ou de consulter sa précieuse copie des Évangiles, Ilya voyait défiler dans sa chambre des légions d'esclaves aussi zélés les uns que les autres. Si tous usaient de manières obséquieuses qui commençaient à l'irriter, il les laissait faire. Ces hommes et ces femmes anonymes l'aidaient à redevenir celui qu'il avait été. On le rasa. On le coiffa. On le débarrassa de ses haillons pour lui proposer des habits neufs.

En observant son reflet dans l'eau du baquet d'or utilisé pour sa toilette, il dut en convenir : au bout de quatre jours passés au palais, le prisonnier aux allures de vagabond avait enfin cédé sa place à un preux chevalier de la Sainte Russie. Certes, il avait beaucoup vieilli durant sa captivité : son visage s'était creusé de rides, ses yeux s'étaient enfoncés dans les orbites et sa bouche s'était vidée de quelques-unes de ses dents. Il conservait néanmoins une certaine noblesse, lui qui n'était à l'origine qu'un fermier du Nord-Est. Par réflexe, il porta la main à sa ceinture où il cachait habituellement une petite hache de lancer. Ne la trouvant pas, il se sentit nu. Un guerrier sans ses armes était presque aussi vulnérable qu'un nourrisson. Il lui fallait absolument mettre la main sur l'équipement qu'il possédait lors de son arrestation.

« Mon armure ! tonna-t-il après avoir entrouvert la porte de sa chambre afin d'alerter les esclaves. Mon casque ! Ma hache ! »

Le bogatyr constata avec satisfaction qu'il avait pleinement recouvré sa voix, dont la puissance l'avait autrefois fait obéir de Kiev à Novgorod, de Polotsk à Tmoutarakan.

« Mon épée ! »

Ce dernier mot résonna longuement dans les couloirs du palais de Berestovo. Dans l'esprit d'Ilya, il fit plus que résonner : il provoqua un véritable tintamarre qui raviva en lui des images, des sons, des émotions qu'il pensait avoir égarés entre les murs de sa prison. Il se souvenait des victoires et des défaites, des prouesses accomplies au nom de sa patrie et des actes qu'il aurait préféré ne jamais commettre ; cependant, avant cet instant, il était incapable de se souvenir de ce qui comptait vraiment pour lui.

« Nadejda…, murmura-t-il le front appuyé contre la porte. Nadejda, mon amour.

— As-tu un problème, monseigneur ? »

Ilya releva la tête. Une femme se tenait face à lui, l'air anxieux. Elle portait un pichet richement décoré d'où émanait le parfum caractéristique du kvas – la fameuse bière de pain si prisée par les Russes. Son costume était trop éclatant pour être celui d'une servante. Il ne pouvait s'agir que d'une noble dame de la cour… Dans ce cas, pourquoi venait-elle apporter de la boisson à un chevalier en disgrâce ?

« Monseigneur ? insista-t-elle. Je t'ai entendu crier. Couche-toi, je vais appeler Ksenia et Kallista. Elles s'occuperont de toi.

— Inutile, tes esclaves ont déjà fait le nécessaire. Il ne me manque plus que mon équipement et tout ira bien.

— Je t'accompagnerai à l'arsenal, là où mon père entrepose les armes de sa droujina. Je te le promets.

— Ton père ?

— Le grand-prince Vladimir. Son état de santé se détériore de jour en jour, hélas ! Mais je ne t'apprends rien. Comme tous ses proches, je suis très inquiète, pour lui comme pour l'avenir de la Russie… »

Ilya dévisagea la princesse sans se soucier de l'étiquette. On devinait chez elle une forte personnalité qui ne pouvait qu'être l'apanage d'une fille de Soleil Clair. Restait à savoir laquelle : entre les enfants issus de son mariage chrétien avec Anna Porphyrogénète de Constantinople, ceux que lui avaient donnés ses épouses précédentes et les innombrables rejetons de ses non moins nombreuses concubines, il était impossible de retenir le nom de toutes les princesses de Kiev. On prétendait

d'ailleurs que Vladimir lui-même n'aurait su dresser la liste de ses filles sans commettre d'impair.

« Princesse Vseslava ? tenta Ilya à tout hasard.

— Ma sœur Vseslava – que le Tout-Puissant ait son âme – est morte en couches l'été dernier.

— Alors vous ne pouvez qu'être la princesse Apraxia.

— Cessez de vous jouer de moi, monseigneur. Tante Apraxia a vu tant d'hivers qu'elle est désormais incapable de les dénombrer.

— Nous connaissions-nous avant ce jour ?

— Nous connaître ? Pour parler vrai, nous nous sommes simplement croisés lors du banquet d'adieu de Dobrynia fils de Nikita. Je suis la princesse Predslava. »

Le bogatyr fut forcé de replonger dans ses souvenirs, une entreprise délicate pour un homme jusqu'alors confiné à l'oubli. Même si son passé, son présent et son avenir avaient été mis à mal durant sa captivité, il n'avait pas oublié Dobrynia, le poète guerrier, un charmant camarade aux côtés duquel il avait souvent chevauché ; aujourd'hui, il devait couler des jours paisibles en compagnie de sa douce Nastasia, loin du fracas des combats. En revanche, le nom de Predslava lui était étranger. Il feignit néanmoins de la reconnaître.

« Depuis, reprit-elle, nous nous sommes revus sans que tu le saches. C'est moi qui ai veillé sur toi durant ces trois dernières années. Cela n'a pas été facile, je dois l'avouer.

— Le pain, les bougies, les vêtements propres et chauds pour passer l'hiver… Tout cela, c'était toi ? Tu étais cette ombre qui m'a donné espoir ? Pardonne-moi, je n'avais pas reconnu ta voix. Enfermé dans la nuit, je croyais ces mots venus du ciel. Ils étaient pour moi ceux d'un ange, je constate désormais qu'ils étaient ceux d'une femme. J'admire ton dévouement, princesse, d'autant que dans cette histoire tu as sans doute dû batailler contre ton père. Je ne sais comment te remercier de tes largesses.

— Tu es en vie, et libre. C'est tout ce qui m'importe. J'ai rempli ma mission. »

Ilya avait souvent rêvé du moment où se révélerait sa mystérieuse bienfaitrice. Il s'était successivement vu la prendre dans ses bras en sanglotant, se mettre à genoux devant elle en

lui jurant fidélité, se perdre en éloges ! Il avait tout envisagé, excepté la relative indifférence qu'il ressentit alors. Non, cette créature n'était pas un ange, mais un être humain, forcément imparfait, forcément commun. Par politesse, il baisa la main de la princesse Predslava. Le contact de ses lèvres sur la peau d'une jeune personne du sexe opposé, même furtif, aurait pu – aurait dû ? – le mettre en émoi. Il n'en fut rien. Elle avait accompli son devoir en lui sauvant la vie, il avait accompli le sien en se montrant courtois. Il n'allait tout de même pas la demander en mariage en récompense de ses services !

« Princesse, lui dit-il soudain, puis-je me permettre de te…

— Tout ce que tu voudras, monseigneur. Je te suis dévouée corps et âme, tu le sais.

— Oui. C'est pourquoi tu ne m'interdiras pas l'accès à l'arsenal. Je veux mon équipement. Maintenant.

— Monseigneur ! s'écria-t-elle en serrant ses doigts fins sur son poignet comme pour l'empêcher de s'envoler. Tu sors à peine d'un affreux cauchemar. Tu dois absolument te reposer ! Comptes-tu repartir sur les routes avant ce soir ? Je n'ose l'imaginer !

— J'ai dit : maintenant. Il me faut mes armes sans plus tarder. Ce n'est pas un caprice, c'est un besoin viscéral qui ne sera assouvi que par le fer. Tu es une princesse, pas un guerrier. Tu ne peux comprendre.

— Sans doute, monseigneur… »

La tristesse se lisait clairement dans la voix de Predslava. Elle accéda pourtant à la requête du bogatyr sans chercher à le contrarier. Son père serait furieux en apprenant qu'elle avait équipé l'ancien prisonnier alors que celui-ci ne s'était pas encore engagé à ne plus commettre de troubles. Mais avait-elle vraiment le choix ? Que pouvait-elle lui refuser ?

« Suis-moi », lui dit-elle en mettant sa petite main dans la sienne.

Ilya emboîta le pas de la princesse, un pas quelque peu claudicant, nota-t-il. Il se garda toutefois d'aborder le sujet de son infirmité, se murant dans un mutisme de bon aloi.

Ensemble ils traversèrent les appartements réservés aux hôtes de marque, puis les quartiers des gardes – mieux aérés et plus confortables qu'à l'époque où Ilya de Mourom dirigeait la

droujina princière – avant de pénétrer dans la pièce souterraine où l'on entreposait le potentiel offensif et défensif de l'armée kiévienne. Dès son entrée, le bogatyr fut assailli par des relents d'huile et de vieux cuir. Cette première impression négative ne dura guère. Elle laissa place à de l'admiration devant l'incroyable quantité d'armes et d'armures réunies en un seul lieu, une vision qui, à elle seule, aurait découragé n'importe quelle force d'invasion. Sur d'interminables rangées de râteliers, et jusque sur le sol carrelé, se déployaient cuirasses, hauberts et casques de toutes formes, des boucliers ronds ornés de divers signes de reconnaissance, russes ou étrangers, ainsi que des harnais destinés aux écuries adjacentes. À cela s'ajoutait une collection d'armes parmi lesquelles se distinguaient masses à pointes de Novgorod, épées franques, sabres de Hongrie et arcs des steppes. Ilya eut du mal à détacher ses yeux des merveilles qui l'entouraient. Il ne reprit ses esprits qu'en s'apercevant que Predslava et lui n'étaient pas les seuls à rôder dans l'arsenal ; la princesse échangea d'ailleurs quelques mots avec l'inconnu, ce qui acheva d'exciter sa curiosité.

« Qui est-ce ? lui demanda-t-il à voix basse, une fois qu'elle se fût rapprochée de lui.

— Je pensais que vous vous connaissiez, répondit-elle. Il s'agit d'Erouslan fils d'Erouslan.

— Je n'ai jamais entendu parler de lui.

— Alors c'est que ses exploits ont tous été accomplis ces trois dernières années… À la cour, je te le garantis, on sait qui il est. Ce qui explique que son arrestation ait fait grand bruit, peut-être autant que la tienne en fit, en ton temps. »

Le bogatyr fit grise mine. Il n'aimait pas l'idée qu'un autre chevalier ait pu, durant sa captivité, le supplanter dans le cœur des Kiéviens. C'était pourtant le cycle naturel, qu'il le veuille ou non : les héros apparaissaient, surgis de nulle part, acquéraient une certaine renommée, se croyaient immortels puis finissaient par s'évaporer dans les limbes de l'histoire. Rares étaient ceux qui marquaient leur époque.

Le dénommé Erouslan sortit de l'ombre qui l'enveloppait. La première chose qui frappa Ilya était sa taille : l'homme était presque un géant. Il le dépassait de deux têtes environ. La princesse Predslava, à ses côtés, paraissait excessivement menue et fragile.

« Erouslan fils d'Erouslan, le Tueur de Dragons, déclara-t-elle avec emphase. Ilya de Mourom, le Libérateur de Tchernigov, le Vainqueur des Tatars, le Héros de la…

— Je sais, princesse, l'interrompit Erouslan. Épargne-moi les titres de gloire de ton ami. Même un enfant les connaît. »

Son ton cassant refroidit l'atmosphère, laissant s'installer un silence pesant qu'Ilya mit à profit pour examiner le nouveau venu. Il devait être âgé de vingt-cinq à trente ans – un gamin selon l'échelle de valeurs du vieux chevalier. À l'inverse de la plupart de ses compatriotes, le jeune homme n'arborait ni barbe ni moustaches imposantes, se contentant d'une barbiche tressée d'un brun sombre. Son teint mat, ses épais sourcils noirs et ses hautes pommettes évoquaient davantage les populations des steppes du Sud que celles des forêts du Nord. S'il n'avait porté un nom slave, Ilya l'aurait sûrement pris pour un Tatar infiltré à la cour de Kiev. Méfiant, il se jura de ne pas relâcher sa vigilance avant d'en apprendre plus long à son sujet.

C'est en prenant soin de garder l'inconnu dans son champ de vision qu'il entreprit de fouiller l'arsenal. Il comptait sur le lien quasi sensuel qui unissait un guerrier à ses armes pour lui permettre de les repérer facilement, y compris parmi un millier d'autres pièces d'équipement. Quand il mit la main sur son casque d'argent, intact en dépit de trois années de purgatoire, il ne put retenir un cri de joie. Suivirent sa cotte de mailles, ses jambières, sa hache de lancer, sa masse d'armes et son bouclier – ce célèbre écu marqué de la croix du Christ, réputé pour semer la panique parmi les Tatars ! Rien n'avait changé. C'était comme si Ilya de Mourom n'avait jamais disparu. Ne manquait à la panoplie du bogatyr qu'un seul élément, essentiel…

« Où est mon épée ? » demanda-t-il à la princesse.

Celle-ci s'approcha de lui, l'air mal assuré.

« Qu'a-t-on fait de mon épée ? insista-t-il.

— Je n'osais aborder le sujet car je craignais ton courroux. Il se trouve qu'elle a eu l'heur de plaire au prince Sviatopolk, qui l'a… Comment te dire…

— Dis tout ce que tu sais, maudite femelle ! Sinon je me ferai une joie d'abreuver le sol de sang Rourikide ! »

Predslava esquissa un mouvement de recul. À en croire ses traits déformés par la haine, Ilya ne plaisantait pas. Il ne

plaisantait jamais : ses explosions de rage étaient devenues proverbiales.

« Mon frère a récupéré ton épée peu après ton arrestation, se défendit-elle. Il s'y est fortement attaché mais j'ignore s'il la possède encore. La dernière fois que je l'ai croisé, je n'ai pas prêté attention à ce que contenait son baudrier.

— Il me la faut.

— Je peux essayer d'intercéder auprès de Sviatopolk afin qu'il consente à te…

— Il me faut mon épée sur-le-champ ! »

Cette fois, Predslava battit en retraite, le visage caché entre ses mains. La colère du bogatyr fit vaciller les râteliers, les poutres de soutènement et les murs de l'arsenal. La poussière qui y dormait fut projetée en l'air, avant de retomber en pluie sur le carrelage. Les odeurs d'huile et de vieux cuir étaient désormais masquées par un mélange de sueurs, l'une issue de la peur, l'autre de la colère.

« Donnez-moi mon épée ! Nadejda ! Nadejda ! »

En entendant ce nom, Erouslan tiqua. Sa réaction passa inaperçue, toutes les attentions convergeant alors vers l'entrée d'où avait surgi une escouade de gardes. À leur tête se trouvait le jeune Svinimir. Comme ses camarades, il brandissait farouchement une hache de guerre.

« Tout va bien, princesse ? s'enquit-il. Ces seigneurs te causent-ils du tort ? »

Paralysée par l'effroi, Predslava ne pouvait répondre. La réplique vint finalement d'Ilya :

« Qu'allez-vous me faire ? dit-il à la cantonade. Vous jeter sur moi, pauvre vieillard fatigué, et me renvoyer sans ménagement au fond de la geôle que je n'aurais pas dû quitter ? Ne me laisserez-vous donc jamais en paix ? »

Il n'avait qu'à tendre le bras pour se saisir d'une arme, ce qu'il fit en étant tout à fait conscient des conséquences de son geste. Les gardes frémirent à la vue de la javeline pointée dans leur direction. Chacun d'entre eux constituait une cible parfaite. Ilya de Mourom n'était pas connu pour sa maladresse.

« Calme-toi, intervint Svinimir. Nous ne souhaitons pas nous mesurer à toi, mais s'il le faut nous le ferons, pour la gloire de Vladimir !

— La gloire de Vladimir ! pouffa le bogatyr. Le grand-prince est en train de crever, il n'a que faire de votre héroïsme tape-à-l'œil. Me tueriez-vous dans le seul but de complaire à un mourant ? Vous êtes des esclaves et non des guerriers. Je suis navré de vous l'apprendre : en prison j'étais plus libre que vous.

— Il suffit ! Une parole supplémentaire, vieil idiot, et mes camarades et moi ferons refermer ta bouche puante pour l'éternité. Choisis : l'obéissance ou la mort. »

Quelques gouttes de sueur perlèrent au front du jeune droujinnik. Lorsqu'il vit le bogatyr projeter son bras en avant, il plissa les yeux en retenant son souffle. La javeline, lancée avec une force phénoménale, termina sa course mortelle entre les poumons du camarade à ses côtés. Ce fut le signal que tous attendaient, celui du combat. Après des mois à veiller sur un palais aussi paisible que le chœur d'une église, les jeunes et fougueux boyards avaient enfin la possibilité de servir Soleil Clair en le débarrassant d'un fou dangereux. Que celui-ci fût l'un des héros de la Sainte Russie ne pouvait doucher leur enthousiasme ; après tout, si Ilya de Mourom avait été jeté en prison, c'était bien la preuve que son invincibilité n'était qu'un mythe.

Quand l'un des leurs eut le crâne fracassé par une masse d'armes, il y eut un instant de flottement parmi les gardes. Ilya lui-même regarda son arme avec circonspection, comme si celle-ci venait de lui jouer un mauvais tour. Il s'était cru affaibli par sa captivité ; il comprit alors que c'était loin d'être le cas.

« Merci pour ton cadeau, mon bon vieux Sviatogor », marmonna-t-il à part lui.

Avec un terrible cri de rage, il donna un nouveau coup de masse qui, en rencontrant le bois d'un bouclier, le fit éclater en mille morceaux. Le droujinnik démuni demanda pitié. Un genou projeté vers l'avant l'éjecta contre un râtelier garni de casques, où il perdit connaissance.

« Qui est le suivant ? tonna Ilya. Y a-t-il un autre volontaire ? »

Deux droujinniks se jetèrent sur lui, l'épée en avant. Son écu contra chaque attaque, tandis qu'il reculait afin de s'éloigner de l'entrée de l'arsenal. Le vacarme attira d'autres gardes. S'ils ignoraient l'identité du fauteur de troubles, ils l'apprirent rapidement : l'agilité, la force et l'audace de leur adversaire étaient le propre d'un bogatyr, du meilleur d'entre eux qui plus est.

La masse d'Ilya, insatiable, réduisit une épaule en bouillie, fendit un autre crâne. Un nouveau duo remplaça aussitôt celui qui venait de tomber. Vu l'exiguïté du lieu, seuls deux hommes, trois au maximum, pouvaient défier le guerrier solitaire. Quand un droujinnik plus chanceux que ses camarades réussit à entailler sa cuisse, on put sentir que leur tactique de harcèlement portait ses fruits.

La blessure était sérieuse et Ilya perdait beaucoup de sang. Il posa un genou à terre et leva son bouclier à hauteur de son visage, tout en défendant le bas de son corps avec son arme. L'intolérable souffrance qui le tiraillait lui arracha des larmes rageuses. Il serra les dents, mettant une détermination de forcené dans chacune de ses contre-attaques. Un essaim d'abeilles bourdonnait dans sa tête incroyablement douloureuse. L'épuisement faisait de lui un automate frappant sans répit. Il succomberait avec les honneurs, en luttant jusqu'au bout, puisque tel était le lot de tout guerrier. Pris du besoin irrépressible d'accomplir une dernière action d'éclat avant de tirer sa révérence, il se débarrassa de sa masse et de son bouclier, et chargea, pareil à un taureau. Ses mains démesurées agrippèrent les jambes d'un garde, ses bras puissants le soulevèrent aussi facilement qu'un enfant. De toutes ses forces, il lança l'infortuné, qui s'empala sur les lames alliées.

Les poings sur les hanches, la bouche écumant de colère, Ilya attendit la réponse. Elle vint de Svinimir, qui brandit une hache dont le fer luisait dans la pénombre de l'arsenal. Le droujinnik fit mine de l'abattre mais ne put aller au bout de son geste : il s'effondra face contre terre, une flèche plantée dans le cou.

Ilya rouvrit les yeux.

« Ramasse ton arme et ton bouclier, lui ordonna Erouslan. On disparaît d'ici ! Allez !

— Pourquoi m'es-tu venu en aide ? l'interrogea Ilya, pas tout à fait remis de ses émotions.

— J'avais le choix entre lutter avec un frère qui a partagé mon sort, ou avec ceux qui m'ont jeté en prison. Par le vit de saint Georges ! Je n'ai pas hésité ! Et pour te dire franchement, le son de la corde tendue avant le tir m'a terriblement manqué durant ma captivité.

— En réalité, je voulais surtout savoir pourquoi tu t'es interposé alors que je m'en sortais très bien tout seul. »

Erouslan haussa les épaules. D'autres gardes allaient arriver d'un moment à l'autre. Il fit signe à Ilya de le suivre.

« Les écuries sont par-là », se contenta-t-il de lui annoncer avant de décamper.

Le vieux bogatyr demeura sans réaction. Obéir aux directives ne faisait pas partie de son comportement habituel. Le cliquetis d'une troupe de soldats en approche le poussa d'abord à reprendre ses armes et à se mettre en position défensive, puis il songea qu'il n'était plus en état de combattre. Même s'il refusait de se l'avouer, l'intervention d'Erouslan était une chance inespérée. Sa masse dans une main et son bouclier dans l'autre, il emboîta le pas de son nouveau compagnon. Ni l'un ni l'autre n'accordèrent d'attention à la silhouette prostrée dans un coin de l'arsenal. Le combat leur avait fait oublier l'existence de leur bienfaitrice, qui sanglotait nerveusement en attendant le terme de ce cauchemar.

Tout en courant à perdre haleine – un exercice loin d'être facile pour un homme qui sortait à peine d'un cul-de-basse-fosse – Ilya s'interrogea sur ce que lui réservait l'avenir. Il ne serait plus le bienvenu à Kiev. Qu'envisager d'autre que l'errance ?

« Va pour l'errance », conclut-il alors qu'il entrait en trombe dans les écuries du grand-prince, où ils n'eurent aucun mal à trouver deux chevaux sellés.

Peu après, deux cavaliers en fuite quittaient le palais de Berestovo par la route du nord, sans se retourner.

Prairies de Levanidov, mois de juin de l'an 1015

À quelques verstes seulement du tumulte de la capitale s'étendaient des prairies verdoyantes peuplées de troupeaux de moutons. À l'écart des routes commerciales reliant Kiev au cœur de la Russie, elles offraient, à qui savait les trouver, paix, repos et sécurité. Ces prairies étaient l'endroit idéal pour deux fuyards désireux de reprendre leur souffle à la suite d'une éprouvante cavalcade…

Ce fut Erouslan qui posa pied à terre le premier. Après avoir chuchoté des paroles affectueuses à l'oreille de sa monture – un coursier des steppes, court sur pattes et robuste – il l'entraîna vers les berges de la rivière la plus proche. Ils s'y désaltérèrent tous deux, l'un à côté de l'autre et dans la même posture. Une heure à peine après avoir fait connaissance, l'homme et l'animal s'entendaient déjà à la perfection, mieux que s'ils chevauchaient ensemble depuis des années. Avec un tel compagnon, Erouslan pensait être capable d'aller au bout du monde.

Il était moins optimiste concernant sa relation avec Ilya. Tandis qu'ils contournaient les murailles occidentales de Kiev en direction du nord, il avait souvent dû ralentir l'allure afin de ne pas semer le vieux bogatyr, prenant ainsi le risque de se faire repérer par les gardes de Vladimir. Alors qu'il espérait sa gratitude, il n'avait eu droit qu'à des reproches. Sans doute le Libérateur de Tchernigov refusait-il qu'un jeunot sorti de nulle part lui tienne la dragée haute…

« Le voici enfin, dit Erouslan en s'adressant tant à lui-même qu'à sa monture. Décidément, les gens de la principauté de

Mourom sont peut-être de bons nautoniers et d'habiles commerçants, mais ils font de piètres cavaliers. »

Involontairement, Ilya s'empressa de lui donner raison : il descendit de sa selle sans grâce, comme s'il n'avait jamais monté avant ce jour. Perclus de crampes, il s'étira non sans maudire tout ce qui lui passait par la tête. Son compagnon laissa échapper un éclat de rire, ce qui accrut sa mauvaise humeur. Le vieux bogatyr rejoignit le bord de la rivière.

« Saleté de canasson ! grogna-t-il. Impossible de lui faire comprendre que nous étions en danger, il fallait que cet imbécile baye aux corneilles au lieu de nous emmener loin du palais de Berestovo ! Et cette selle aussi confortable que si je m'asseyais sur un roncier ! Les garçons d'écurie de Soleil Clair ne connaissent-ils pas les vertus des selles circassiennes ? Je ne sais comment tu t'y es pris, mais contrairement à moi tu as choisi le bon cheval, assez costaud et courageux pour supporter ta grande carcasse.

— Je n'ai pas choisi un cheval mais une jument. Toi aussi, soit dit en passant. »

Ilya voulut vérifier la véracité de cette information, avant de se raviser.

« Je le sais bien, mentit-il. Pour qui me prends-tu, insolent jeune homme ? Tu braillais dans tes langes que je sillonnais déjà le pays en quête d'exploits à accomplir !

— C'est faux.

— Plaît-il ?

— Tu étais infirme, condamné à l'immobilité jusqu'à l'âge de trente-trois ans, lui exposa Erouslan sur un ton docte, et aujourd'hui tu n'en as guère plus de cinquante-cinq. Quant à moi, malgré le fait que tu me prennes pour un gamin, je suis né alors que la Russie devenait chrétienne. Vingt-sept ans, si tu n'as pas envie d'effectuer le calcul par toi-même. On en déduira que j'ai appris à monter à peu près en même temps que toi. Sauf ton respect, bien entendu. »

Cela arrivait assez rarement pour que l'on marque l'événement d'une pierre blanche : Ilya de Mourom ne trouva rien à répliquer. Beau joueur, il donna une bourrade amicale à son vainqueur. Les deux hommes restèrent assis au bord de l'eau, sans parler, reprenant leur souffle à proximité de leurs montures.

Ils inspirèrent à pleins poumons l'air du soir, qu'une légère brise enrichissait de senteurs florales. Pour l'un comme pour l'autre il s'agissait du premier contact avec la nature depuis longtemps : trois mois pour Erouslan, trois ans pour Ilya. Après la prison, les vastes espaces de la campagne kiévienne provoquaient une sensation d'étourdissement. Chacun se rapprocha de l'autre, comme si cette promiscuité pouvait combler le vide qui les encerclait. Derrière eux, leurs juments commençaient à gambader dans les hautes herbes. Ilya avait baptisé la sienne Bourouchka, son compagnon avait opté pour le nom de Kosmatouchka. Toutes deux avaient sensiblement le même âge et, si leur caractère était à peu près comparable, elles se distinguaient par leur robe : isabelle pour Bourouchka, aubère pour Kosmatouchka. En outre, cette dernière venait de voir les crins de sa queue tressés par son maître à la manière de sa barbiche, renforçant l'analogie entre l'homme et la bête.

« Comment sais-tu que je n'ai pas marché avant mes trente-trois ans ? s'enquit soudain Ilya. T'es-tu intéressé à mon histoire ?

— On peut le formuler ainsi. En arrivant à Kiev on m'a tout de suite conté les aventures du fermier de Mourom qui, invalide, fut miraculeusement guéri par des mages orientaux…

— En fait, il s'agissait de pèlerins grecs. Comme toujours, une situation de départ finit par engendrer de multiples versions contradictoires.

— Ne me dis pas que tu n'as jamais terrassé Soloveï ? »

Ilya émit un soupir satisfait. Rien ne le rendait plus gai que le souvenir de ses prouesses passées. Son timbre bourru ne s'y prêtait pas, pourtant il se mit à chanter comme le faisaient les skomorokhs – les musiciens ambulants allant de cour en cour en quête d'un auditoire :

« Soloveï sifflait comme un rossignol,
Le vil brigand hurlait comme une bête sauvage,
Si bien que les herbes et les plantes s'enchevêtrèrent,
Les fleurs d'azur perdirent leurs pétales,
Les arbres se courbèrent jusqu'au sol,
Et les hommes tombèrent raides morts.
Le vieux bogatyr Ilya de Mourom,
Saisit son fouet de sa blanche main,

Et frappa les cuisses puissantes de son destrier.
Il saisit son arc de sa blanche main,
Tendit la corde de soie,
Encocha une flèche de feu,
Et tira sur Soloveï le brigand,
Lui crevant l'œil droit et la tempe. »

Ravi de sa prestation, il empoigna une outre en peau de chèvre et s'accorda une gorgée de mauvais vin d'Anatolie. Erouslan le fixait avec un air mi-admiratif, mi-amusé.

« Tout ce que l'on raconte au sujet de Soloveï est globalement exact, lui dit Ilya. Du moins, les versions qui m'ont été rapportées le sont. Mes oreilles ont résisté à ses sifflements assourdissants – je me demande comment ! – je l'ai vaincu et je l'ai amené à Kiev. C'est ainsi que je suis entré au service de Soleil Clair, en lui livrant le monstre qui terrorisait les voyageurs. Nous ne sommes pas très loin du petit bois où il sévissait.

— Et pas très loin de la croix de Levanidov, forcément.

— On t'a aussi parlé de la croix ? Tu me surprends, mon ami.

— Comme toi, je suis un bogatyr. Ne l'avais-tu pas deviné ? »

Ilya toussota avec embarras. Les trente preux avaient évidemment vu leurs effectifs renouvelés ces trois dernières années, et ce genre de jeune ambitieux était le plus à même de remplacer les vieilles gloires retraitées… Si ce gamin faisait partie de l'ordre des preux chevaliers de la Sainte Russie, il partageait forcément le secret de ses pairs. Mais le vieux bogatyr avait du mal à admettre que le cœur de sa terre natale ait continué à battre sans lui et que de nouveaux héros aient profité de son absence pour faire leur apparition.

« Je sais où est la croix, insista Erouslan dans l'intention de meubler le silence qui s'était établi entre eux. En revanche, je t'avoue que, si on l'a souvent évoquée devant moi, je ne l'ai jamais vue. »

La croix de Levanidov était l'un de ces lieux consacrés aux anciens dieux slaves que la nouvelle religion avait convertis en sanctuaires chrétiens. À la place de la statue de l'irascible Péroun se dressait une immense croix de cèdre, haute comme quatre hommes, dont il se disait qu'elle avait été transportée

du Moyen-Orient en Russie par un évangélisateur bulgare. Quelle que fût son origine, elle était devenue un symbole du dévouement des bogatyrs à la Sainte Russie.

« Puisque tu es l'un des nôtres, dit Ilya, je ne vois pas d'objection à ce que nous nous y rendions tous les deux. »

Il se leva, passa une main sur ses vêtements poussiéreux puis la tendit à son compagnon, qui l'accepta de bonne grâce. Erouslan siffla, dans une imitation convaincante du cri du vanneau. Les deux juments cessèrent aussitôt leurs jeux pour revenir en trottinant vers leurs maîtres.

« Tu sais y faire avec les chevaux, concéda Ilya. L'arc, les cheveux noirs, les dons de cavalier, et jusqu'à la peau de loup posée sur les épaules comme une écharpe… Si je ne te connaissais pas, je pourrais presque te prendre pour un Tatar !

— Tu ne me connais pas, Ilya de Mourom. »

Le regard sombre que lui lança Erouslan indiqua au vieux bogatyr que cette conversation s'arrêtait là pour le moment. Elle reprendrait plus tard. Même s'ils avaient combattu et pris la fuite ensemble, ils n'étaient encore que deux étrangers ayant tout le temps de se familiariser l'un avec l'autre.

Ils progressèrent en silence, à pied, sur un sol détrempé où proliféraient les roseaux et les joncs. Le vent s'était levé et soufflait contre eux. C'était dans de telles conditions que l'âge d'Ilya et le gabarit imposant d'Erouslan étaient les plus handicapants. Toutefois, ni le Libérateur de Tchernigov ni le Tueur de Dragons ne s'avoueraient vaincus par un marécage.

« La croix est par-là, dit Ilya en désignant un boqueteau qui surgissait des herbes de la prairie.

— Je suis au courant », répondit Erouslan d'un ton las où perçait une pointe d'irritation.

Alors que le vieux bogatyr passait devant lui, il posa une main ferme sur son épaule et une autre sur la bride de sa monture. Ilya sursauta. Dans un automatisme de guerrier, il chercha la masse d'armes accrochée à la selle. Il comprit vite qu'il n'était pas question de combat mais de mise au point verbale. Erouslan le força à le fixer droit dans les yeux.

« Si je suis amené à courir les routes avec toi, déclara-t-il, il faudrait que tu commences à ne plus me voir comme un blanc-bec…

— Qu'est-ce qui te fait croire que j'ai l'intention de sillonner la Russie en ta compagnie ?

— Voilà l'illustration de ce que je disais : tu es en train de te moquer de moi. Soyons sérieux. Tu as tué ou estropié une dizaine de gardes du palais et je t'ai aidé à décamper. Que nous le voulions ou non, nous sommes complices. Et l'on sait qu'Ilya de Mourom, sous ses allures d'ours mal léché, préfère voyager avec un camarade plutôt qu'errer seul… Par exemple, un camarade comme Dobrynia fils de Nikita. Quelle coïncidence ! Nous faisons justement route vers la croix de Levanidov, sous laquelle les deux preux se sont jadis juré fidélité ! »

Ilya fit la grimace ; non pas que son partenaire eût tort mais, au contraire, parce qu'il voyait juste. Erouslan semblait bien connaître son passé, ses projets, sa personnalité, tandis que lui-même ignorait tout ou presque du jeune colosse aux côtés de qui il avait chevauché de Kiev aux prairies de Levanidov. Cela le perturbait grandement, d'autant qu'il envisageait bel et bien d'en faire son compagnon de route…

« Admettons, dit-il. Tu es l'un des trente preux. Tu as été adoubé par Soleil Clair – que notre Seigneur Jésus-Christ le protège. Tu as peut-être accompli de fabuleux exploits, sauf que tout cela a eu lieu durant ma captivité, d'où le fait que je n'aie jamais entendu parler de toi…

— J'ai servi dans la droujina de Sviatopolk le Maudit à Tourov. Et si je me prétends bogatyr, c'est que j'ai effectivement été fait chevalier de la main et de l'épée de Vladimir, lorsque celui-ci avait assez de lucidité pour ne pas mettre en cage ses meilleurs guerriers.

— Les voies du grand-prince sont impénétrables. Mais le jour viendra où nous saurons pourquoi il en est arrivé à de telles extrémités.

— Ce n'est pas parce que je sais pourquoi il m'a fait jeter en prison que je peux lui pardonner. »

Les deux hommes se turent. Le calme n'était troublé que par le bruit des bottes et des sabots claquant sur la terre meuble dans un rythme régulier. À l'horizon, on discernait de mieux en mieux le bosquet dissimulant la croix de Levanidov.

« Ce qui n'explique pas pourquoi on te surnomme le Tueur de Dragons, dit soudain Ilya. Sans te faire l'injure de te traiter

de blanc-bec, il est clair que tu es trop jeune pour avoir connu l'époque où ces satanés serpents saccageaient la Russie. »

Erouslan ne lui répondit que par un sourire convenu. Les ombres commençaient à s'allonger. Bientôt viendrait l'heure des confidences.

***

La nuit tomba plus vite que prévu.

Assis autour d'un feu où rôtissait un mouton qu'ils n'étaient pas allés chercher bien loin, les nouveaux frères d'armes et d'esprit devisaient joyeusement. Le rituel avait été sobre : après avoir dit une prière au pied de la croix de Levanidov, ils avaient procédé à l'échange traditionnel de leur bouclier. Ce geste symbolisait la protection que chacun devait à l'autre. Puis ils s'étaient embrassés en jurant de ne pas trahir l'autre, de ne pas lui mentir et de ne pas se comporter en lâche, quelles que soient les circonstances à venir. Pour le jeune bogatyr, il s'agissait de la première cérémonie de ce genre, à l'inverse de son aîné. Ilya sentit d'ailleurs le poids des ans en songeant que les chevaliers avec qui il avait échangé le bouclier devant la croix se répartissaient aujourd'hui en deux catégories : ceux qui avaient remisé leur épée au grenier afin de voir grandir leurs petits-enfants, et ceux qui étaient morts. En cette période de bouleversements qui voyait agoniser Vladimir Soleil Clair, Ilya de Mourom était l'un des derniers vestiges de l'ancien temps héroïque, celui du passage du paganisme au christianisme.

« Nous voici liés par un pacte plus solide que celui qui lie un droujinnik à son prince, déclara-t-il entre deux bouchées de mouton rôti. Tant que nous serons en vie, nous nous devrons assistance. Frère aîné et frère cadet, voilà ce que nous sommes.

— Tu sais, rétorqua Erouslan, je nous ai considérés comme liés par un pacte dès que j'ai compris que j'étais dans ton camp, lors du combat de l'arsenal. Entre l'obéissance aveugle et le libre arbitre, mon cœur n'a pas balancé longtemps.

— Tu as le sens de l'honneur, mon frère. »

Ilya lui tendit son outre, qu'il accepta de bonne grâce. S'étant éclairci la gorge avec une lampée de vin, il reprit :

« Pour être plus précis, c'est quand tu as prononcé le nom de Nadejda que j'ai commencé à me sentir proche de toi. »

Les dents du vieux bogatyr restèrent figées sur l'os qu'il rongeait avec application, le temps que ses pensées se remettent en ordre. Il n'avait pas le souvenir d'avoir évoqué Nadejda devant Erouslan, mais il n'avait pas toujours été maître de lui-même depuis sa libération. Entendre ce nom dans la bouche d'un autre homme, fût-il son ami, le déstabilisa.

« Je me pose la question depuis tout à l'heure : qui appelles-tu Nadejda ? s'enquit Erouslan avec tout le tact dont il était capable.

— Tel est le nom de mon épée. C'est tout ce que tu dois savoir pour le moment. »

Le jeune homme fit la moue. Il reprit l'outre, qu'il vida malgré les réticences de son détenteur. Après avoir libéré ses épaules de son éternelle peau de loup, il s'essuya la bouche avec les pans de sa tunique de laine, révélant ostensiblement ce qui se trouvait par-dessous. Ilya manqua s'étouffer de surprise. En toussant, il recracha un morceau de mouton à peine mâché, qui fut récupéré par l'un des oiseaux nocturnes surveillant leurs agapes.

« Ton… Ton armure ! bafouilla-t-il. C'est…

— C'est du dragon, compléta Erouslan comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle du monde. De l'écaille de dragon recouvrant une banale armure de cuir pour en faire un joyau hors de prix… Ainsi qu'une protection d'une fiabilité inouïe, cela va sans dire. »

Content de l'effet produit, il remit sa tunique en place. Ilya ne put retenir un grognement de frustration lorsque la dernière écaille, d'un beau vert céladon, se déroba.

« Inutile de songer à me la racheter, précisa Erouslan d'un ton badin. Je ne possède rien de plus précieux et je ne la vendrai sous aucun prétexte. Plutôt mettre mon épée au service du Diable que de renoncer à cette armure ! Quant à me combattre avec l'espoir de la voler à mon cadavre…

— Je ne te combattrai pas, même pour tout l'or des Tatars. Te rappelles-tu notre pacte de fraternité, ou l'aurais-tu déjà oublié ? Trahir ma parole pour assouvir un désir, allons bon ! J'ai passé l'âge de ces bêtises.

— Tant mieux pour toi. Tu n'aurais aucune chance de me battre en duel. »

Son compagnon rougit, de colère plus que d'embarras. Qui était ce gamin pour se croire plus fort que le Libérateur de Tchernigov ? Il avait abattu un dragon, et alors ? Qu'est-ce que cela prouvait ? Ilya tendit le bras vers la selle de sa jument, posa la main sur sa masse d'armes, avant de revenir à la raison. Un vent frais faisait frissonner les hautes herbes de la prairie. La lune scintillait parmi les étoiles, comme elle d'un blanc éclatant, telle une hermine veillant sur sa portée. C'était une trop belle nuit pour l'éclabousser du sang d'un frère.

« Reprendras-tu de cette viande juteuse, mon ami ? » s'enquit Erouslan en découpant des côtelettes au moyen d'un poignard qui, entre de si grandes mains, ressemblait presque à un cure-dents.

Ilya ne répondit pas. Il était ailleurs. Après avoir englouti les restes du mouton, Erouslan revint à la charge, certain de faire réagir son interlocuteur :

« Pour moi, déclara-t-il, Nadejda était une femme. La seule femme, si l'on peut dire. C'était la fille d'un boyard de Peremychl. Par le vit de saint Georges ! Je te jure que de toute ta vie tu n'as jamais vu beauté si parfaite ! Elle avait une si jolie… Sa blondeur me… Ses joues vermeilles… Elle était tellement… Non, il est impossible de la décrire, impossible de parler d'elle !

— C'est précisément ce que tu es en train de faire, ironisa Ilya, alors que je ne t'ai rien demandé de tel. Et sache que, en dépit des qualités réelles ou fantasmées de ta Nadejda, elle n'arrive pas à la cheville de la mienne. Est-ce clair ? »

Le jeune homme avait du mal à refréner son hilarité. Il avait essayé de pousser son ami à bout et était en passe de réussir. Alors il porta ce qu'il croyait être l'estocade finale :

« Ta Nadejda, ce n'est qu'une épée. La mienne était une femme. Je suis comme toi, je suis un guerrier, je respecte mes armes, mais pas au point de leur donner davantage d'importance qu'aux êtres vivants. Je ne suis pas dément.

— Elle était davantage qu'une épée, rétorqua Ilya avec un calme qui lui était peu coutumier. Tu t'en rendras compte par toi-même, une fois que j'aurai remis la main dessus avec ton concours. »

Le vieux bogatyr reprit sa posture contemplative, le poing serré sous son menton barbu. La nuit était déjà bien avancée. Il n'avait pas sommeil, pas plus que son compagnon. Leur feu de camp se réduisait progressivement à un tas de braises rougeoyantes. Nul ne se préoccupa de le ranimer.

« Tu m'as dit que tu faisais autrefois partie de la droujina de Sviatopolk…, dit soudain Ilya. Tu m'introduiras auprès du prince. Dès le lever du soleil, nous remonterons le fleuve jusqu'au confluent du Pripiat, dont nous suivrons le cours pour arriver à Tourov. À cheval, ce sera l'affaire d'une semaine.

— Pourquoi Tourov ? Cela fait belle lurette que le Maudit a cessé de régner sur ce trou perdu !

— Et où est-il maintenant ?

— À Vychgorod. Ce qui nous arrange, puisque la ville n'est qu'à quelques verstes d'ici. »

Les traits tendus d'Ilya se relâchèrent soudain, tandis que son visage s'illuminait sous le coup de l'exaltation.

« Qu'attendons-nous ? s'écria-t-il en se relevant d'un bond. En route pour Vychgorod ! »

Vychgorod, mois de juin de l'an 1015

Vychgorod était l'une de ces cités fortifiées ayant fleuri le long des berges du Dniepr au cours du siècle passé.

Elle apparut dans les chroniques sous le règne d'Olga, la grand-mère de Vladimir Soleil Clair, qui l'éleva au rang de résidence d'été. Dernière étape avant la capitale pour les voyageurs venus du nord, elle grossit rapidement jusqu'à s'imposer comme le second centre économique et religieux de la région. Connue tant pour sa splendide église Saint-Basile que pour ses négociants en poteries et en vins, Vychgorod – « la ville en amont du fleuve » – était bien plus que le parent pauvre de Kiev.

En nommant Sviatopolk à la tête de la principauté de Tourov, le grand-prince avait sous-estimé la propension de son fils au complot et à l'insubordination. À proximité du territoire polonais, le jeune prince devint vite incontrôlable ; un séjour dans les geôles de Berestovo s'avéra nécessaire pour lui enseigner les bases de l'obéissance. À sa libération, Sviatopolk eut la surprise d'apprendre que son trône de Tourov avait été cédé à un obscur cousin, homme de paille manipulé par son père, le laissant sans apanage… Du moins, c'est ce qu'il crut avant de comprendre que le rusé Soleil Clair ne le déshéritait pas, mais le gardait à l'œil en lui offrant une principauté aussi proche de Kiev que Tourov l'était de la Pologne. Ainsi, le palais de Vychgorod, jadis résidence des trois cents concubines de Vladimir, fut-il réaménagé en kremlin. Seule une citadelle imprenable pouvait assurer la sécurité d'un des personnages les plus honnis de Russie. Dans le même temps, la ville elle-même vit

ses rues se peupler d'hommes en armes portant fièrement le blason de Sviatopolk. Pour passer ses murailles de rondins, il fallait montrer patte blanche à une escouade de soldats.

Ce soir-là, dix cavaliers quittèrent la ville sous les regards curieux des gardes en faction, qui saluèrent poliment la petite troupe lorsqu'elle franchit les portes, au trot. À sa tête se trouvait le voïvode Goriaser.

Dès que Vychgorod ne se résuma plus qu'au flamboiement lointain de quelques torches éparses, Goriaser descendit de sa selle et fit signe à ses hommes de l'imiter. Tous obtempérèrent. Équipé presque aussi lourdement que s'il partait à la guerre, le voïvode les passa en revue et leur rappela ce qu'il attendait d'eux. La démarche hésitante de leur chef suscita des interrogations qui restèrent informulées. Nul n'était au courant de la blessure reçue la veille et du rôle qu'avait joué l'épée qu'il portait désormais au côté.

« Bien, dit-il, nous allons quitter la route de Kiev, progresser avec discrétion à travers la campagne et retrouver nos alliés au point de rendez-vous convenu. Ensuite nous traverserons le fleuve avec eux et commencerons notre long voyage. N'oubliez pas les consignes de notre seigneur : il a besoin de l'appui de leur duc, nous devons donc les traiter en amis même si ce sont des Polonais. »

Certains parmi les cavaliers firent la grimace. En servant Sviatopolk, ils avaient bon espoir de se retrouver du côté des vainqueurs en cas de conflit généralisé, mais en contrepartie, il fallait tolérer la présence, de plus en plus flagrante dans l'entourage du prince, de ses partenaires étrangers. Pour un Russe, le Polonais était, avec le Tatar, l'ennemi par excellence. L'acrimonie entre les deux peuples monta d'un cran supplémentaire lorsqu'il apparut que les émissaires du duc Boleslas étaient en retard au rendez-vous. La mauvaise humeur s'abattit sur la petite troupe. Goriaser tenta tant bien que mal de conserver son sang-froid. Le chef de l'expédition se devait de refléter une image confiante et imperturbable.

Était-ce pour lui une façon de lutter contre l'angoisse de l'attente ? Son regard ne se détachait plus de la lame qu'il avait dégainée et qu'il maintenait droit devant lui, les bras tendus, dans l'attitude du guerrier fusionnant avec son arme avant un

combat décisif. Son épée était une pièce magnifique. Pourvue d'une large gouttière, elle était plus longue et plus effilée que la plupart des lames russes ; son pommeau de forme triangulaire avait été recouvert d'une pellicule d'or et sa garde recourbée s'ornait à chaque extrémité de motifs d'une grande finesse. Faisait-elle partie de ces fameux artefacts magiques, serpents de mer de l'imaginaire slave, dont personne n'osait véritablement soutenir l'existence ? L'éclat de lumière qu'elle émettait de manière sporadique, parfois accompagné d'un scintillement comparable à une pluie de fragments d'étoile, ne pouvait être une illusion. Elle paraissait vivante, une impression échappant à toute description mais que chaque homme l'ayant portée ressentait comme une évidence. Chez une telle épée, l'âme n'était pas qu'un terme utilisé par les forgerons pour désigner la partie centrale de la lame. En plus d'être un présent de roi, Goriaser avait conscience de sa singularité, lui qui la traitait avec soin et qui, lorsqu'il la brandissait, songeait avec délectation à l'instant où il pourrait enfin la nourrir du sang chaud d'un adversaire…

Une tape sur l'épaule le fit sortir sans douceur de son rêve éveillé. Deux jeunes boyards recommandés par Sviatopolk se tenaient face à lui avec l'allure farouche des novices au seuil de leur première mission d'importance. Rapprochés par leur inexpérience, Zbislav fils de Vlatizla et Kirnela fils de Ratchen ne s'étaient pas quittés depuis qu'ils avaient laissé derrière eux les remparts de Vychgorod.

« Oui, Zbislav ? fit le voïvode. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— On vient, monseigneur. »

Le jeune homme avait prononcé ces mots d'une voix tremblante. Son camarade resta coi, les lèvres pincées et le visage fermé. Goriaser les inspecta minutieusement, passant de l'un à l'autre sans raison apparente. Mal à l'aise, le dénommé Kirnela profita d'un hennissement dans le lointain pour se retourner.

On disait de Goriaser qu'il ne laissait jamais ses ennemis lui présenter le dos deux fois. L'adage se vérifia une fois de plus. Lorsque Kirnela baissa les yeux avant de les fermer définitivement, il vit la pointe d'une lame jaillir de son ventre en aspergeant ses bottes d'un flot de sang. Le jeune Zbislav émit un cri plaintif alors que son ami tombait face contre terre.

« Mais…, bafouilla-t-il. Pourquoi ? Pourquoi l'as-tu…

— C'est une constante dans toute troupe de soldats, l'interrompit le voïvode en arrachant son épée du cadavre. Il y a toujours un chef, un bleu et un espion. Je suis le chef. De toute évidence, tu es le bleu. À toi de deviner quel rôle jouait cette ordure. »

Il cracha sur la dépouille et la repoussa du pied, là où elle avait le moins de chance d'être retrouvée. Puis il essuya sa lame sur le revers de son manteau, sans cesser de converser d'un air indifférent :

« Le prince Iaroslav de Novgorod me déçoit. Nous espionner par l'intermédiaire d'un gosse sachant à peine tenir son bouclier… Croit-il vraiment que nos propres informateurs sont aveugles et sourds, et que ses petites manigances passeront inaperçues ? Dis-moi, Zbislav fils de Vlatizla, qui sers-tu ?

— Je sers le prince Sviatopolk de Vychgorod, monseigneur, s'exclama le jeune boyard avec une ferveur ravivée, et le servirai jusqu'à la mort !

— Ne t'avance pas trop. Tâchons de mener à bien cette mission qu'il nous impose et nous en reparlerons une fois rentrés à la maison… Si tu es toujours en vie, cela va de soi. L'endroit où nous allons n'est pas réputé pour sourire aux Russes. »

Zbislav hocha la tête. Il se retint de regarder en direction de l'ornière où gisait le corps du traître avec lequel il s'était involontairement compromis.

« Bien, reprit Goriaser en lissant ses moustaches. Après ces réjouissances, passons aux choses sérieuses. »

À regret, il remit l'épée au fourreau. Les deux émissaires du duc de Pologne, leurs futurs compagnons de route, étaient enfin arrivés.

***

L'apparition de deux cavaliers en armes, peu avant l'aube, surprit les gardes que le sommeil n'avait pas terrassés.

L'alerte fut donnée promptement. La porte sud de Vychgorod se mit bientôt à bruire des clameurs de soldats sur le qui-vive, prêts à fondre sur les intrus au moindre mouvement de leur supérieur. Ce dernier se tenait devant les cavaliers, les

poings sur les hanches, placide, comme s'il savait sa ville inviolable tant qu'une figure d'autorité se dresserait en travers du chemin des intrus. Il leur ordonna de poser pied à terre. Les deux cavaliers hochèrent la tête, puis descendirent de cheval dans un même geste – quoique avec moins d'élégance chez celui qui prit la parole.

« Je suis Ilya de Mourom ! rugit-il afin que tout le monde entende son nom. Je demande à être escorté au kremlin. Il me faut voir ton maître.

— Je n'ai qu'un maître, rétorqua le droujinnik, notre Seigneur Tout-Puissant, Créateur du Ciel et de la Terre. Si c'est lui que tu es venu chercher, les lances et les haches de mes gaillards se feront un plaisir de t'aider à le rejoindre… En espérant que tes actes t'ouvriront la porte du Paradis et non celle de l'Enfer, chevalier. »

Il appuya sur ce mot, en prenant un air méprisant qui n'échappa à personne. Derrière lui, ses soldats ricanèrent.

« Je ne suis pas venu salir mes bottes dans la fange de Vychgorod pour subir tes sarcasmes, soldat. Dis-moi si nous pouvons nous entretenir avec le prince Sviatopolk sans plus tarder, ou s'il nous faudra batailler avec tes hommes afin d'obtenir ce privilège.

— Ton camarade, s'enquit le droujinnik en s'approchant d'Erouslan à pas feutrés, qui est-il ? Porte-t-il un nom aussi illustre que le tien, ce qui nous inciterait peut-être, je dis bien peut-être, à vous laisser passer les portes sans faire d'histoire ?

— Non, mentit Ilya. Vous ne connaissez pas son nom.

— Est-ce un magicien ? Car si c'est le cas…

— Il n'est pas plus magicien que tu n'es reine de Hongrie. Ce n'est qu'un écuyer. Il m'accompagne dans tous mes déplacements. »

Erouslan, le visage dissimulé par l'obscurité, se mordit les lèvres. Il s'en voulut presque de s'être confié à son compagnon, avant leur arrivée à Vychgorod, un aveu qui lui valait de devoir jouer la carte de l'anonymat jusqu'à ce qu'ils parviennent devant le prince. C'était pourtant la solution la plus sage. Comment les gardes se comporteraient-ils s'ils apprenaient qui il était ? Goriaser avait dû continuer d'attiser le feu de la haine durant sa captivité. L'homme qui avait offensé le favori

de Sviatopolk ne pouvait être absous aussi facilement par la multitude des soldats ordinaires.

« Je vous accompagnerai au palais, décida finalement le droujinnik. En revanche, je ne te promets pas que le prince acceptera de vous recevoir, ni qu'il sera présent. Il est souvent sur les routes afin de se préparer à son rôle en faisant connaissance avec ses futurs sujets, vois-tu.

— Je vois, répondit Ilya en fronçant ses sourcils broussailleux. N'importe quel dirigeant clairvoyant en ferait autant. Il ne lui reste qu'à prier pour que son cher père ne s'attarde pas trop en ce monde…

— Monseigneur ! s'écria le droujinnik. C'est un outrage !

— Attends un peu que je sois allé chatouiller les reins de ton maître avec ma masse d'armes avant de parler d'outrage. Pour ce qui est de ton nom, que m'avais-tu dit déjà ? »

Les soldats les plus proches s'agitèrent, se tenant prêts à réprimer tout débordement. Leur supérieur les tranquillisa, puis examina son interlocuteur avant de déclarer :

« Pardonne mon incorrection, j'ai omis de me présenter : Osip fils d'Ivor, responsable de la garde de nuit, fidèle serviteur de notre Seigneur Tout-Puissant, de la cité de Vychgorod et de son prince. »

Ilya acquiesça, satisfait. Le Libérateur de Tchernigov continuait de susciter un certain respect chez les représentants de l'ordre. Ce serait le cas tant que le récit de ses frasques à l'arsenal de Berestovo ne se serait pas propagé hors des limites de Kiev…

Guidés par Osip et cinq de ses hommes, le bogatyr et son prétendu écuyer parcoururent la ville endormie. Pas un mot ne fut prononcé, pas un regard ne fut échangé. Chacun marchait droit vers le kremlin sans le perdre de vue.

Le centre décisionnel de Vychgorod constituait un exemple très intéressant d'architecture civile et militaire. Du palais d'été d'Olga, on avait conservé le bâtiment principal, en bois, auquel s'étaient ajoutées deux hautes tours de pierre rouge percées de multiples ouvertures et surmontées d'un toit d'ardoises. Le tout était entouré d'une palissade qui ne s'arrêtait qu'au bord de la falaise surplombant le Dniepr. Le confort apparent de l'ancien harem de Vladimir contrastait avec la froideur des pointes jumelles dressées vers le ciel, comme un

avertissement aux ennemis de Sviatopolk. Le Maudit n'était pas sans défense et tenait à le faire savoir.

« Je vais voir s'il est possible de vous accorder une audience, annonça Osip alors qu'ils passaient la muraille d'enceinte du kremlin pour pénétrer dans la cour du palais.

— Précise bien que c'est une affaire urgente, ajouta Ilya.

— Je n'y manquerai pas. En attendant, je vous demanderais de rester dehors. Je ne serai pas long. »

Un garde referma la lourde porte de fer derrière son supérieur, laissant les visiteurs en compagnie des cinq soldats. L'un d'eux lançait des regards inquisiteurs à celui qu'on avait présenté comme l'écuyer d'Ilya. Erouslan se détourna, mal à l'aise. S'agissait-il d'un de ses anciens frères d'armes ? Il avait lutté aux côtés de tant de guerriers, partout en Russie et au-delà des frontières…

« Ton écuyer, s'enquit soudain le curieux en agrippant Ilya par l'épaule, il est muet ou c'est juste qu'il n'a pas envie de nous causer ?

— Il sait parler, répondit le vieux bogatyr avec un agacement manifeste, mais il sait surtout quand tenir sa langue. Je lui ai enseigné les bonnes manières. Je vois malheureusement que je suis le seul ici à me soucier de ce genre de choses. Allez ! Fiche-nous la paix, veux-tu ? »

Le soldat recula, puis contourna soigneusement Ilya de manière à parvenir devant Erouslan, qu'il ne cessait de dévisager. La tension entre les deux hommes était presque palpable.

« Nous sommes-nous déjà rencontrés, écuyer ? dit le soldat, qui affichait à présent un air de prédateur. Il ne s'agit en aucun cas de ta première visite à Vychgorod… »

Erouslan mit la main sous sa tunique, empoigna son épée. Le temps que ses camarades réagissent, le garde payait le prix de sa perspicacité dans une flaque de boue, les doigts crispés sur son cou d'où jaillissait un flot de sang. Ilya était encore vif en dépit de son âge. Déjà il s'était jeté sur la porte du palais, qu'il ouvrit d'un violent coup d'épaule en s'époumonant :

« À l'intérieur ! Suis-moi à l'intérieur ! »

Son compagnon hésita à faire face aux quatre soldats restants, avant de se résoudre à écouter les paroles avisées de son aîné. Ils seraient plus en sécurité dans la demeure princière

que dans les rues de Vychgorod, maintenant que l'alerte était donnée.

Alors qu'Ilya enfonçait le crâne de deux gardes figés par la surprise, Erouslan se précipita vers un escalier en haut duquel les attendaient trois droujinniks armés jusqu'aux dents.

***

La princesse Boleslawa avait passé une nuit blanche, entre tristesse, anxiété et prières restées lettre morte.

Elle tentait de se persuader qu'elle n'aimait pas Goriaser, que si elle lui offrait son cœur et son corps, ce n'était qu'un stratagème pour ramener à elle son époux légitime. Ce dernier n'en avait cure. Au contraire, que son homme lige et son épouse partagent leur intimité atténuait les chances qu'ils la partagent avec d'autres personnes qu'il ne pourrait contrôler. Quand Goriaser se soulageait d'un secret en le confiant à Boleslawa, cela lui évitait de le révéler ailleurs. Et comme Sviatopolk continuait à avoir un ascendant sur elle, il lui était facile de récupérer à son tour les confidences. Il vérifiait ainsi que la loyauté de son voïvode ne souffrait d'aucune faille. Sa femme ne l'avait jamais détrompé à ce sujet. Pour elle, Goriaser n'était pas taillé pour la trahison ; il était un homme à qui l'on pouvait se fier les yeux fermés, un homme digne de foi, d'estime et, elle devait finir par l'avouer, d'amour…

Son départ avait été rapide. À peine revenu de Kiev, il devait déjà reprendre la route. Boleslawa ignorait de quoi il était question, mais il était évident que son amant allait, une fois de plus, risquer sa vie dans des terres lointaines sur ordre de Sviatopolk. Tout ce qu'accomplissait le voïvode n'avait qu'une finalité : leur assurer, à tous les trois, un avenir doré à Berestovo. Le méritait-elle seulement ?

La chambre de la princesse, située dans ce qui fut autrefois le harem de Vladimir, était isolée des autres pièces principales, pourtant il lui arrivait d'entendre son mari invectivant un esclave ou les échos d'une rixe entre gardes éméchés. Vychgorod n'avait jamais été un endroit calme. Mais cette fois, les bruits qui résonnaient dans les couloirs n'étaient pas ceux d'une dispute, il s'agissait plutôt d'une bataille ! Prise de panique,

Boleslawa quitta son lit, alluma une bougie et enfila une chemise de soie. Elle se dirigea vers la porte. Celle-ci s'ouvrit avec fracas. La princesse poussa un cri strident. Le cadavre d'un droujinnik chuta devant elle, le tranchant d'une hache de lancer planté entre les omoplates. Malgré ses traits déformés par la mort, elle le reconnut d'emblée : Osip fils d'Ivor, le responsable de la garde de nuit.

Ilya de Mourom extirpa la lame du corps inerte de sa victime. La main plaquée sur sa bouche, Boleslawa ne pouvait émettre un son.

« Nous sommes désolés de t'imposer cette scène sordide, dit le vieux bogatyr en guise de salutation. Sais-tu où nous pourrions trouver le prince ? Mon ami et moi avons visité chaque recoin de ce maudit kremlin et nous n'y avons vu personne… Excepté ces gardes que nous nous sommes faits un devoir d'écarter de notre chemin, évidemment. »

Aussi large et puissant qu'un taureau, un autre intrus se tenait dans l'embrasure de la porte. Il projetait une ombre démesurée, plongeant dans une obscurité factice la princesse apeurée. Les cordes vocales de Boleslawa recouvrèrent soudain leurs capacités. Son hurlement désespéré fit trembler le palais sur ses fondations.

« Impressionnant, reconnut Erouslan. Qui est cette noble dame ?

— Je n'en sais fichtre rien, répondit Ilya. Le mieux est de le lui demander, si elle peut s'exprimer autrement que par des cris d'orfraie. »

Boleslawa recula jusqu'à l'autre extrémité de sa chambre. Le dernier arrivé était aussi effrayant que son compagnon. S'il paraissait plus jeune et plus séduisant, il n'en était pas moins recouvert d'une abominable peau de loup et brandissait une épée devant elle. La princesse frissonna.

« Ne faites pas un pas de plus ! s'écria-t-elle. Sinon j'appelle la garde ! »

Les deux guerriers rirent en chœur.

« Appelle la garde, se moqua le benjamin, si tu trouves des gars valides pour venir à ton secours.

— Tu n'as rien à craindre de nous, tempéra l'aîné. Nous venons en paix… Je sais, cela peut te paraître incongru après

nous avoir vus débarquer chez toi en pleine nuit, couverts de sang et apportant un cadavre en guise de démonstration d'amitié. Nous cherchons le prince. Es-tu l'une de ses filles ? »

Boleslawa leva la tête. Ses larmes avaient séché en même temps que s'évaporait sa défiance.

« Qui êtes-vous pour me flatter ainsi, messeigneurs ? fit-elle d'une voix mal assurée. De preux chevaliers ? Non, je ne suis pas la fille du prince de Vychgorod mais celle de Boleslas le Vaillant, duc de Pologne. Sviatopolk est mon époux. »

Elle se releva pour de bon, époussetant sa chemise qui laissait entrapercevoir certaines parties intimes de son anatomie. Pudiquement, les deux bogatyrs détournèrent le regard.

« Aussi, reprit-elle avec un aplomb retrouvé, j'aimerais savoir qui se permet de décimer mes gens dans ma demeure, en profitant lâchement de l'absence du maître de céans.

— Il n'est pas ici ? Mais alors, nous n'avons…

— Je suis Ilya de Mourom, dit le vieux bogatyr en tentant de cacher son désarroi. Quant à ce colosse affublé d'une ridicule barbiche tressée, il se nomme Erouslan fils d'Erouslan. Malgré ses goûts vestimentaires douteux et ses faux airs de khan tatar, c'est un partenaire de valeur, qui a eu le courage d'être traité en écuyer alors qu'il mérite autant que moi les honneurs dus à un chevalier. Toi-même, princesse, tu mérites cent fois ceux que nous ne t'avons pas témoignés jusqu'à présent. »

Les deux hommes s'agenouillèrent devant elle, avec une certaine réticence de la part d'Erouslan. Cette marque de considération suffit à les libérer de leur encombrant costume d'importuns ; ils le troquèrent contre celui, plus confortable, d'hôtes de la princesse. Celle-ci s'empressa de remplir deux gobelets d'hydromel, qu'elle leur tendit sans cérémonie.

« Ce n'est pas la première fois que j'entends parler de vous, dit-elle. Toi, Erouslan, tu étais membre de la droujina de mon mari, non ? Je regrette de n'avoir pas eu l'occasion de te rencontrer plus tôt. Et toi, Ilya, es-tu le preux qui a vaincu Tougarine, le serpent cracheur de feu ?

— J'ai effectivement débarrassé notre terre de deux ou trois monstres. En revanche, la mort de Tougarine est l'œuvre de mon ami Aliocha fils du pope Fiodor.

— Veuillez m'en excuser, je ne suis pas au fait de toutes les prouesses des serviteurs de la Sainte Russie. Néanmoins, je suis très honorée de vous accueillir dans mon palais, pour cette entrevue si peu protocolaire… »

Tous trois embrassèrent du regard le lit défait et les vêtements, féminins comme masculins, éparpillés sur le sol. Ilya et Erouslan opinèrent en souriant.

« Je regrette que vous ne m'ayez simplement mandée, reprit Boleslawa. J'aurais pu vous recevoir sans qu'il soit nécessaire de vous frayer un chemin jusqu'à ma chambre à travers les corps de mes gardes.

— Princesse, rétorqua Erouslan, il nous fallait être discrets.

— Voilà qui est réussi ! le railla-t-elle. Toute la ville doit être sur le pied de guerre à cause de votre discrétion ! »

Le jeune bogatyr se renfrogna.

« Nous n'allons pas abuser de ton hospitalité, intervint Ilya. Si tu t'es montrée bienveillante avec nous, ce dont nous te remercions, nous ne sommes pas pour autant les bienvenus ici. D'autre part, nous sommes pressés par le temps.

— Avec la mort imminente de Soleil Clair, soupira Boleslawa, les puissants de ce pays ne cessent de courir en tous sens, comme si leur part d'héritage était estimée en fonction de leur frénésie. C'est ce que fait mon mari.

— Et où est-il ? »

Alors que la princesse allait répondre, la porte de la chambre s'ouvrit à la volée. Elle livra le passage à un droujinnik précédant une dizaine de gardes et quelques lévriers au pelage de neige. De l'entrée du palais aux appartements des femmes, le droujinnik avait suivi un macabre jeu de piste, dont les indices étaient constitués par les corps des camarades avec qui il partageait le pain et le kvas quelque temps plus tôt.

« Princesse ? s'enquit-il. As-tu vu les…

— Ceux que tu recherches sont avec moi, Sidor. Ils sont mes invités.

— Mais, princesse, ces individus ont…

— Je t'en prie, Sidor, dit-elle sur un ton quasi implorant. Laisse-nous.

— Comme il te siéra, princesse. Toutefois, s'il apparaissait que…

— Merci, je tâcherai d'y songer. À plus tard, Sidor. »

Le droujinnik s'inclina de mauvaise grâce puis, toujours suivi par ses hommes et leurs lévriers blancs, il disparut sans un mot. Boleslawa était tremblante.

« Il faut croire que les absences répétées de mon mari me forcent à m'affirmer, expliqua-t-elle à ses hôtes. Je ne suis plus la demoiselle timorée que j'étais en arrivant de la cour de Gniezno. »

Elle servit un autre gobelet d'hydromel à Ilya. Erouslan avait à peine entamé le sien. Tous deux sentaient que cette femme n'était pas tout à fait ce qu'elle prétendait être. L'assurance dont elle faisait preuve paraissait destinée à se mentir à elle-même. Elle n'était pas forte, elle le savait, mais en tant que princesse et, peut-être, future souveraine, elle se devait de croire le contraire… En espérant que l'illusion fonctionnerait.

« Puisque nous en sommes à évoquer Sviatopolk, dit le jeune bogatyr, tu étais sur le point de nous apprendre où il se trouve actuellement.

— En effet. Vous êtes pressés, par conséquent je ne vais pas vous retenir plus que nécessaire : j'ignore tout des activités de mon mari. Je suis navrée. »

Erouslan se prit la tête à deux mains tandis qu'Ilya manqua s'étrangler avec sa boisson.

« Dans ce cas nous l'attendrons, jusqu'à l'hiver prochain s'il le faut ! décréta ce dernier. Je ne bougerai pas d'ici tant que le prince ne se sera pas mis à plat ventre devant moi pour me rendre ce qui m'appartient. Ce félon détient mon épée ! Il me l'a volée et, maintenant que je viens la lui reprendre, il se cache ? Espère-t-il que je renonce ?

— Je ne l'aurais pas forcément exprimé de la sorte, renchérit Erouslan, mais il est clair qu'Ilya ne quittera pas Vychgorod sans son épée. Et comme mon sort est désormais lié au sien, je ferai de même.

— Une épée ? s'étonna Boleslawa. Vous avez mis en jeu votre vie en défiant l'autorité princière, uniquement pour une épée ?

— Oui, princesse, et encore, tu as manqué le meilleur : le carnage de Berestovo, dans l'arsenal du grand-prince… Par le vit de saint Georges ! Pourquoi cet air outré ? Tu n'as pas à

comprendre pourquoi mon compagnon tient autant à cette arme. Moi-même je ne suis pas certain de l'avoir compris. Pourtant je l'aide dans sa quête, car c'est ainsi que les choses doivent être. »

Le vieux bogatyr passa un bras amical autour de ses larges épaules et l'étreignit comme un frère. Cette jolie marque d'affection n'émut guère Boleslawa, plongée dans ses pensées.

« Si vous la cherchez avec une telle abnégation, déclara-t-elle soudain, ce ne peut être qu'une épée merveilleuse. Dans ce cas, je vois très bien de laquelle il s'agit. »

La princesse, volontairement ou non, maintint en suspens sa conclusion. Lorsqu'elle la formula enfin, chaque mot sembla fracasser le sol aussi lourdement que s'il avait été un bloc de pierre :

« Cette arme n'appartient plus à mon époux. Il l'a offerte à un homme que nul ne reverra peut-être jamais ; il l'a offerte à mon amant, le voïvode Goriaser. »

Kiev, mois de juillet de l'an 1015

Soleil Clair ouvrit les paupières avec difficulté.

La chambre du grand-prince s'était métamorphosée en quelques semaines, passant sans transition de l'ostentation à l'austérité. On avait enlevé les tentures, brûlé les meubles et distribué aux indigents les trésors qu'elle contenait, tandis que chaque objet de valeur se voyait remplacé par une icône à l'effigie des saints slaves ou de la Mère du Christ. Toutes les ouvertures sur l'extérieur étaient condamnées, achevant ainsi d'établir une atmosphère morbide. Vladimir avait exigé de ne revoir la lumière du soleil qu'une fois guéri ; autant dire que sa chambre était vouée à rester éclairée par la faible lueur d'une lampe à huile jusqu'à ses funérailles.

Il croisa le regard de Dounaï fils d'Ivan. Le vieux bogatyr veillait sur lui avec une indéfectible loyauté. Jour et nuit il demeurait dans les parages de son prince, refusant l'idée que l'homme avec qui il avait tout connu puisse mourir sans lui. Dounaï le Taciturne n'avait jamais si bien porté son surnom : il lui arrivait de passer plusieurs heures sans ouvrir la bouche, se contentant d'observer les allées et venues. Immobile et inexpressif, droit dans son armure argentée, doté d'une barbe blanche dont les pointes figées ressemblaient à des stalactites, il pouvait être confondu avec un atlante.

« Mon prince, dit-il en détachant soigneusement chaque syllabe, vos fils viennent d'arriver. »

Ce seraient les seules paroles que prononcerait Dounaï ce matin-là.

Le grand-prince tenta de se redresser, un effort trop important pour lui. Seule sa main droite put amorcer un mouvement tremblotant que tous interprétèrent comme une invitation à s'avancer. Au chevet du mourant depuis les premières manifestations de son mal, le confesseur Anastase glissa quelques mots à son oreille avant de se retirer dans l'ombre, aux côtés de Dounaï. Le religieux et le vieux bogatyr laissaient Vladimir en tête-à-tête avec ses fils.

Tous trois étaient arrivés simultanément au palais de Berestovo selon le souhait de leur père. Il avait convoqué ceux qui incarnaient l'avenir de la Russie : Iaroslav de Novgorod, l'aîné, l'héritier naturel, que ses récents actes d'insubordination avaient toutefois décrédibilisé ; Sviatopolk de Vychgorod, le sournois, l'ambitieux, un homme à poigne redouté tant par ses nombreux ennemis que par ses rares amis ; Boris de Rostov, l'un des derniers dans l'ordre de naissance mais le premier dans le cœur du grand-prince. Chacun avait de bonnes raisons de se croire le mieux placé pour monter sur le trône de Kiev. Le verdict, cependant, ne dépendrait que d'une personne, un vieillard épuisé par trente-cinq années d'un règne qui l'avait vu rassembler une mosaïque de peuples et de tribus autour de son blason. Le trident des Rourikides était sculpté dans le bois du lit de modeste facture où agonisait Soleil Clair. Machinalement, Sviatopolk passa des doigts fureteurs sur le symbole dynastique.

« Mes fils, fit Vladimir d'une voix quasi inaudible. Mes très chers fils…

— Nous sommes là, père, ainsi que nos frères », répondit Iaroslav.

Le grand-prince esquissa un sourire, qu'une forte quinte de toux fit disparaître aussitôt.

« Mes fils, reprit-il, je ne vous ai pas conviés ici pour vous imposer la vision d'un mourant. Je veux m'assurer que mon œuvre se perpétuera après que le Tout-Puissant m'aura rappelé à ses côtés. J'espère que vous obéirez à mes dernières volontés. »

Entre chaque mot il devait reprendre son souffle. Cela rendait son discours particulièrement fastidieux.

« J'ai bâti un pays avec mes mains, mon épée et mon cœur. Si vous entretenez des relations cordiales les uns avec les autres, la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ demeurera

parmi vous ; elle fera se soumettre nos ennemis et nous vivrons en paix. Mais laissez-vous corrompre par la jalousie et l'aigreur, querellez-vous à la manière de nos ancêtres païens, et vous assisterez à la ruine de la Russie, un désastre que vous aurez vous-mêmes provoqué… »

Il marqua une pause, mise à profit par ses fils pour réfléchir à ses paroles. La sagesse en apparut évidente à tous. C'était tout ce que désirait le mourant. Dans l'autre monde, il n'aurait plus aucun pouvoir sur ses héritiers, mais tant qu'il était présent parmi eux, il restait le chef de famille et, à ce titre, avait l'assurance d'être écouté. Il poursuivit :

« Une lourde responsabilité vous échoit, qui est d'accompagner la Russie dans sa croissance, telle une mère veillant sur sa progéniture. Me jurez-vous, mes très chers fils, que vous continuerez de remplir ce rôle sacré après ma mort ? Que vous ne ferez rien qui serait préjudiciable à notre terre natale ? »

Les trois frères évitèrent d'entrecroiser leurs regards. Dans un premier temps, nul ne prit l'initiative de la parole, attendant qu'un autre s'en chargeât. Sviatopolk triturait nerveusement les deux perles perçant son oreille gauche. Iaroslav nouait et dénouait les poils de sa barbe avec fébrilité.

Tapis dans l'ombre, Anastase et Dounaï suivaient la scène avec attention. Le religieux remarqua que le grand-prince, aussi raide qu'une statue, était tourné vers le plus jeune de ses héritiers.

« Je te le jure, mon père, finit par murmurer Boris. Je ne trahirai pas ta mémoire. »

Le prince de Rostov était un homme réservé, plus enclin à la méditation qu'aux démonstrations de force auxquelles se livraient ses aînés. Ses détracteurs disaient de lui qu'il n'était pas fait pour être prince mais pour être moine. Il ne faisait rien pour réfuter ces allégations. Insensible au faste, il était invariablement vêtu d'une sévère tenue noire proche de celle que portait Anastase. Son teint blafard et sa complexion chétive confirmaient qu'il était loin de l'image du chef de guerre prévalant dans la famille depuis les conquêtes de Rourik. Pur d'âme, il l'était également de corps, fuyant le commerce des femmes au point de refuser de prendre épouse. Aussi ne fallait-il pas s'étonner du peu d'estime dans laquelle le tenaient ses frères.

Se tournant vers lui dans un même mouvement, tous deux lui lancèrent un coup d'œil assassin, avant que Iaroslav ne prête serment à son tour :

« Comme notre cher frère ici présent, nous jurons de prolonger ton œuvre et de ne rien faire qui aille à l'encontre des intérêts de la Sainte Russie.

— Tu pourrais commencer par congédier les mercenaires varègues qui encombrent les rues de ta cité, suggéra Vladimir en faisant la grimace. Avec les salaires économisés, peut-être auras-tu enfin la possibilité de t'acquitter des deux mille grivnas d'or que tu dois à Kiev. »

Le prince de Novgorod ne trouva rien à rétorquer. Sviatopolk réprima difficilement un ricanement sarcastique devant la faculté de leur père à faire preuve de fermeté jusque sur son lit de mort. Boris, quant à lui, conserva une attitude tout à fait neutre.

Tous se tinrent silencieux, minces silhouettes se découpant dans la faible lueur d'une lampe. La tête rejetée en arrière, les yeux clos, Soleil Clair ne bougeait que par intermittence. Sa respiration était laborieuse. De temps à autre, une quinte de toux venait rappeler qu'il était vivant.

« Sviatopolk, dit-il soudain. Mon cher Sviatopolk, tu m'as toujours été fidèle, n'est-ce pas ? »

Surpris par cette question et gêné par la réponse qui s'imposait, le prince de Vychgorod prit la main de son père entre les siennes. Ses doigts caressèrent l'annulaire du mourant, orné d'une chevalière gravée du trident des Rourikides. Sur un ton se voulant apaisant, Sviatopolk déclara :

« Non, je ne t'ai pas toujours été fidèle. Je me suis perdu dans des intrigues, j'ai comploté avec les ennemis de la Russie. Tu m'as puni pour cela. Sache que les erreurs commises durant ma jeunesse ne se reproduiront plus.

— Me le jures-tu, mon fils ?

— Oui, mon père. »

Derrière lui, Iaroslav secoua la tête, sceptique. Les deux princes avaient à peu près le même âge, ils avaient grandi ensemble, partagé les mêmes jeux, avant de partir régner sur leurs principautés respectives ; s'il y avait un homme que les faux-semblants du Maudit n'abusaient pas, c'était bien son frère aîné.

« Je savais que je pouvais avoir confiance en ma propre chair, fit Vladimir. Quel père serais-je si mes fils n'honoraient pas ma mémoire ? Quel souverain serais-je si mes héritiers bafouaient mon autorité ?

— Tu es un bon père, répliqua Iaroslav, et un grand souverain. Nous nous inclinons devant toi et devant tes lois.

— Je suis ravi d'entendre de telles paroles, qui plus est de ta part, mon fils. Je craignais que ton indiscipline ne t'amène à contester ma décision… Ma décision qui est de désigner ton jeune frère comme mon successeur. »

Le discret Anastase jubilait intérieurement. Cette résolution était autant la sienne que celle du grand-prince. Il exécrait Iaroslav, dont on disait qu'il pratiquait en cachette les anciens rites païens et qu'il aimait à s'adjoindre les services impies de magiciens, en dépit de son baptême chrétien. À l'inverse, le candidat qu'il contribuait à propulser à la tête du pays était irréprochable d'un point de vue religieux, le seul critère qui importait au confesseur. Plus le futur maître de la Russie serait pieux, plus le clergé serait riche.

Dounaï le Taciturne, quant à lui, resta aussi impavide qu'à son habitude.

« Mon père, intervint Boris de sa voix douce et posée, ton choix est le bon, car c'est celui d'un dirigeant dont l'intelligence n'est plus à démontrer. Sois certain qu'après ton trépas nous serons aux côtés de ton successeur afin de l'aider dans sa tâche. Au nom du peuple russe, je te promets que nous soutiendrons Sviatopolk. »

Ces mots, qui dans la bouche du jeune prince ne pouvaient qu'être sincères, déstabilisèrent ses deux frères, ainsi que Vladimir. Celui-ci puisa dans ses maigres forces pour énoncer ce qui lui paraissait couler de source :

« Boris, mon très cher Boris, ton sens du devoir n'a jamais cessé de susciter mon admiration. Je ne doute pas que, si Sviatopolk avait été appelé à monter sur le trône de Kiev, tu te serais révélé le plus fidèle et le plus désintéressé de ses serviteurs. Cependant, mon choix s'est… »

Le grand-prince, qui avait furtivement connu un regain de forme, fut soudain pris de spasmes violents. Il bredouilla des paroles inintelligibles, hoqueta, cracha de la bile et du sang.

Dounaï abandonna sa pose pétrifiée tandis que le confesseur se précipitait vers le malade, repoussant Boris dans sa tentative de se porter à son secours. Iaroslav et Sviatopolk assistaient à la scène, consternés, incapables de la moindre réaction. Anastase recouvrit d'un drap le bas du visage de Vladimir. Devant l'air perplexe des trois princes, il ajouta :

« Il n'est pas mort. Il a seulement besoin de repos, beaucoup de repos. Je me vois contraint de vous demander de quitter cette chambre, messeigneurs.

— Attendez ! s'exclama le prince de Novgorod. Notre père n'a pas clairement révélé l'identité de son successeur. Nous devons le réveiller !

— J'ose espérer que tu plaisantes, dit le confesseur effaré, quoique ce serait de fort mauvais goût en la circonstance. Nous savons tous quelle a été la décision de Soleil Clair et nous devons l'appliquer à la lettre. Quand son âme se sera envolée pour le Paradis, notre rôle sera de le célébrer en même temps que nous célébrerons Boris, son héritier et successeur légitime. Telle est la volonté du grand-prince, telle est la volonté du Tout-Puissant. Partez maintenant, je vous prie. »

Tant que Vladimir était encore de ce monde, son confesseur demeurait la deuxième personnalité de Kiev. Personne ne prit le risque de le contrarier. Au cas où certains auraient eu des velléités de désobéissance, l'air inflexible de Dounaï les aurait immédiatement fait changer d'avis.

Les trois princes se dirigèrent vers la porte, l'air soucieux. Cette courte entrevue avait été riche d'enseignements ; restait à tirer les conclusions appropriées et à agir en conséquence. Iaroslav et Sviatopolk se lancèrent un regard entendu. Boris se retourna en direction de son père agonisant, qu'il ne verrait peut-être plus jamais en vie. Il songea qu'un tel trépas, parmi ses proches, dans le palais qu'il avait fait construire et, surtout, dans une Russie pacifiée, était le plus beau dont puisse rêver un prince. Tous les Rourikides n'avaient pas eu cette chance. Dans la famille, la mort violente était la norme. Avide lecteur de chroniques, Boris connaissait l'histoire tragique de ses glorieux ancêtres. Il y avait Igor l'Ancien, son arrière-grand-père, assassiné par les Drevliens tandis qu'il collectait l'impôt dans l'Ouest ; Sviatoslav le Brave, son grand-père, tué dans une

embuscade tendue par les Tatars sur le Dniepr en furie ; Oleg et Iaropolk, ses oncles, l'un tombé lors d'une bataille livrée contre son propre frère, l'autre poignardé par des émissaires de Vladimir lorsque ce dernier était un barbare que le Christ n'avait pas encore frappé de sa grâce…

En se remémorant ces événements funestes, le futur grand-prince prenait conscience du privilège qui était le sien. Il allait régner sur un pays enfin civilisé, débarrassé de toute forme de mal. Il veillerait au bien-être de ses habitants avec le dévouement d'un père. La Russie avait tout pour devenir une grande nation : des champs fertiles, des forêts giboyeuses, des routes commerciales efficaces, une religion puissante, une population vaillante et besogneuse… Avec un système politique solide – ce qu'il était devenu grâce à l'action de Soleil Clair – bientôt Kiev serait au centre d'un empire aussi prestigieux que le furent ceux d'Auguste ou de Justinien ; bientôt les descendants de Rourik, ce chef de clan sans aveu surgi du lointain nord-ouest un siècle et demi plus tôt, seraient de nouveaux Césars.

« Je suis fier de toi, père, murmura Boris en quittant la chambre mortuaire. Et tu seras fier de moi, j'en fais le serment. »

***

En attendant de monter sur le trône de Kiev, Boris décida de faire connaissance avec la ville.

Comme tous les rejetons de Vladimir, il y était né, mais durant son enfance il n'avait que rarement franchi les murs du palais. Arrivé à l'âge de l'indépendance, il reçut en apanage la principauté de Rostov, dans le nord-est. Si cet exil le fit souffrir, cela renforça sa volonté de revenir à Kiev afin de s'y installer en tant que grand-prince. Souverain de Russie… Porter ce titre avait toujours été pour lui un rêve qu'il croyait inaccessible. Il était l'un des favoris de Soleil Clair, mais jamais il n'aurait imaginé avoir la priorité devant Iaroslav et Sviatopolk, des hommes plus expérimentés que lui, de vrais chefs, craints et écoutés. Qui le craignait, lui, Boris de Rostov, le doux, le chaste, le débonnaire ? Serait-il de taille à imposer son autorité sur la Russie ? Saurait-il la défendre des agressions extérieures,

la protéger de la convoitise des Tatars, des Polonais ou des Grecs ?

Ces interrogations le tourmentaient alors qu'il parcourait la route pavée menant du palais de Berestovo aux portes de la capitale. Une troupe de dix droujinniks le guidait.

Cette chevauchée aurait été agréable si de lourds nuages ne s'étaient invités dans le ciel, de toute évidence peu disposés à céder leur place au soleil. La droujina du futur grand-prince progressa en direction de Kiev sous une pluie battante. Un fort vent contraire gênait aussi bien les hommes que les bêtes. Quand le boyard Poutcha proposa de se mettre à couvert dans un petit bois jouxtant la route, Boris trouva l'idée excellente. Il ordonna à son escorte de bifurquer. À l'abri des pins, chacun s'empressa d'essorer ses vêtements détrempés avant de mettre pied à terre. Seul le prince resta en selle, une habitude prise par sécurité : il voulait pouvoir réagir sans délai en cas de guet-apens. Même protégé par dix braves comptant parmi les plus fines lames de Rostov, il devait rester vigilant. Certains bandits de grand chemin étaient assez téméraires pour s'en prendre à des droujinniks. Quant aux Tatars, leurs éclaireurs n'étaient jamais très loin.

Alors que le clapotis de la pluie le berçait doucement, Boris eut une vision, celle d'une Russie où il n'y aurait plus de brigandages, de pillages, d'invasions étrangères ; une Russie encore plus parfaite que celle de son père ; une Russie qu'il modèlerait à son image, calme et sereine. Il se demanda si un pays où régnerait la paix aurait encore l'utilité de bogatyrs… Il en était là de ses réflexions lorsque quatre de ses droujinniks s'effondrèrent, la gorge tranchée ou le corps transpercé d'une lame. Boris, souvent présenté comme nonchalant, ne l'était plus dès lors qu'il s'agissait de sauver sa vie et celle de ses compagnons. Le prince de Rostov comprit immédiatement qu'il était victime de trahison. Dégainant son épée, il éperonna sa monture et fondit sur les meurtriers. Poutcha, Taletz, Eloritch et Liachko, inséparables dans le service, le seraient également dans le péché. Le système de la droujina était conçu de telle façon qu'un membre n'était pas lié à vie au prince pour qui il combattait ; une meilleure offre d'un voisin, ami comme ennemi, et l'on passait sans remords de l'autre côté. Personne ne s'émouvait de

telles manœuvres, desquelles dépendait parfois l'issue de conflits locaux. Mais celui qui décidait de changer de seigneur le faisait en suivant les règles de l'honneur chevaleresque, sans chercher à nuire à celui qu'il quittait. En s'attaquant par surprise à leurs compagnons, Poutcha, Taletz, Eloritch et Liachko foulaient aux pieds l'usage et se conduisaient en judas.

Moins nombreux que leurs adversaires, le prince et les deux guerriers demeurés loyaux savaient que leurs chances de victoire étaient faibles. Ils luttèrent avec toute la hardiesse dont ils pouvaient faire preuve mais le combat fut bref. Alors qu'un autre cadavre rejoignait les précédents, Boris perdait ses dernières illusions. Il ne lui restait qu'un défenseur, un jeune noble hongrois prénommé Georges. Celui-ci, dans le dessein de favoriser la fuite de son prince, fit barrage de son corps. Il mourut de la main de Taletz après avoir encaissé quantité de coups. Boris n'avait pas bougé sinon pour descendre de cheval et se poster face à ses agresseurs.

Le prince de Rostov s'était souvent demandé à quoi ressemblerait son trépas, sans jamais obtenir de réponse satisfaisante. Il comprit qu'en réalité il l'avait toujours su tandis que, derrière les combattants, il apercevait le cerf blanc. Indifférent au drame qui se jouait dans le sous-bois, le majestueux animal s'avança vers lui. Combien de temps s'écoula-t-il dans le monde des hommes ? Sans doute guère plus que l'intervalle séparant deux battements de cils. Dans le monde divin, en revanche, le cerf blanc eut toute latitude de tendre le cou vers Boris, mettant en avant ses andouillers dont la forme évoquait une croix orthodoxe. Il émit un brame surpuissant qui fit frissonner les feuilles des arbres alentour. Le message était limpide. Des loups surgirent des fourrés et passèrent à l'attaque. Le prince resta sans réaction tandis que les carnassiers déchiquetaient leur proie, qui finit par s'affaisser. Du rouge tachait sa robe éburnéenne et ses andouillers d'or, cependant sa noblesse n'en était guère diminuée.

« Tuez-moi, dit Boris sur un ton où ne transparaissait qu'un infini détachement. On vous a payés pour cette triste besogne, accomplissez-la. Rapportez ensuite à votre nouveau maître que sa victime lui pardonne son crime, tous ses crimes. Cela ne sera pas de trop lorsqu'il sera cité au tribunal céleste. »

Les assassins s'immobilisèrent, perplexes. Ils avaient servi cet homme durant des années, ils connaissaient son tempérament flegmatique, mais jamais ils n'auraient cru qu'il accepterait sa fin avec un tel sang-froid. Seul Poutcha eut le cran de lui poser, par un échange de regards, la question que tous avaient sur le bout de la langue.

« Telle est la volonté du Tout-Puissant », se contenta de répondre le prince, qui lâcha son arme en présentant son torse, prêt à recevoir le coup fatal.

En silence, presque avec déférence, les quatre traîtres plantèrent chacun leur tour une lame d'épée ou une pointe de lance dans le cœur offert. Perché sur une branche de pin, un corbeau avait suivi l'intégralité du combat. Il renonça au festin annoncé et s'envola à tire-d'aile vers d'autres horizons. L'oiseau ne se sentait pas affamé au point de dévorer des princes chrétiens.

L'héritier légitime du trône de Kiev tomba face contre terre, les bras en croix. Il succomba sans s'être enquis du nom des commanditaires. C'était inutile. Il savait pertinemment de qui il s'agissait.

Monts Sacrés, mois de juillet de l'an 1015

Un oiseau noir décrivait des cercles dans le ciel clair, au-dessus des monts Sacrés.

Il suivit le cours sinueux d'une rivière, avisa un piton rocheux sur lequel il avait souvent fait halte, repiqua vers le flanc d'une montagne, avant de se poser sur la branche d'un arbuste solitaire qui saillait du sol tel un bras squelettique. Le corbeau glissa son bec sous ses ailes. Il fouilla entre ses plumes en quête d'insectes puis se figea dans l'attente d'une proie. Un mouvement soudain de son perchoir l'effraya et lui fit prendre son envol en hâte. À la recherche d'une retraite plus sûre, il finit par choisir une butte parsemée de fleurs orangées qui surplombait une grotte. Il n'y fut guère plus tranquille. Installé malgré lui sur l'oreille droite d'un géant, il fut contraint de se plier au rituel : en de longs croassements qu'un humain aurait trouvé inintelligibles, il répéta ce qu'il savait, ce qu'on lui avait dit, ce qu'il avait vu. Dans le secret des forêts, des plaines et des montagnes, les informations circulaient à une vitesse prodigieuse. Les bêtes y veillaient.

Le géant des monts Sacrés fit remuer la terre en signe de contentement. Ayant entendu tout ce dont il avait besoin, il libéra le corbeau de ses obligations. Celui-ci put constater que son interlocuteur n'était pas ingrat : près d'un bosquet était apparu le cadavre d'un lapereau, récompense vers laquelle il se précipita en croassant à la gloire du généreux Sviatogor.

***

De Kiev aux monts Sacrés, il fallait compter entre douze et quinze jours d'une chevauchée pénible. Aux confins des territoires russes de Volhynie et de Galicie, dont ils constituaient l'une des frontières naturelles, les monts Sacrés ne faisaient pas partie des priorités du pouvoir central. Personne ne se souciait de ce lieu sauvage, dénué de poids économique, et d'un intérêt stratégique secondaire. Par conséquent, il n'existait pas de route à l'usage des audacieux qui décidaient de s'y rendre.

Les deux bogatyrs déjouèrent toutes les prévisions, y compris les plus déraisonnables, en apparaissant au pied des premiers contreforts moins de dix jours après avoir quitté la chambre de la princesse de Vychgorod. Bourouchka et Kosmatouchka filèrent comme le vent, traversant sans rechigner fleuves et marécages, réclamant peu de repos. Seules leurs demandes en nourriture s'avérèrent supérieures à celles d'autres chevaux, ce qu'expliquait leur incroyable débauche d'énergie – d'autant plus incroyable que l'une et l'autre des deux juments portait un surhomme.

À l'allure à laquelle se déroula le voyage, la communication entre Ilya et Erouslan fut réduite au strict nécessaire. Chaque question posée par le vieux bogatyr à son compagnon voyait ce dernier se replier sur lui-même, semblable à un escargot rentrant dans sa coquille pour fuir la sécheresse. Mais pour l'heure la principale inconnue portait sur leur future destination. Erouslan avait interrogé Ilya à ce sujet, lors de leurs rares pauses ou au cours de la nuit, lorsqu'ils ne trouvaient pas le sommeil. La réponse était invariable : Ilya n'en avait aucune idée. L'épée avait échu à Goriaser, certes, mais où était-il ? Si même son amante était tenue hors de la confidence, cela signifiait que le mystère était aussi bien gardé que la salle du trésor de Berestovo, sinon mieux. Sviatopolk en savait peut-être davantage, pourvu que ce soit lui qui ait confié la mission à Goriaser, ce qui restait du domaine de la supposition. Dans tous les cas, il serait malaisé d'extirper des aveux à un homme aussi roué que le prince de Vychgorod…

La seule solution résidait dans les monts Sacrés. Ilya n'avait pas été plus précis, mais Erouslan était forcé de lui faire confiance. La longue carrière de son compagnon avait dû lui permettre de nouer des liens avec toutes sortes d'informateurs,

des sorcières peut-être, et pourquoi pas ces créatures sylvestres que l'avancée du christianisme avait contraints à la clandestinité… En approchant des monts Sacrés, le jeune bogatyr se souvint d'une histoire entendue durant son adolescence. À l'époque, il croyait que le poète s'était laissé emporter dans un tourbillon lyrique ; aujourd'hui il se mettait à douter : et si Ilya de Mourom avait réellement sympathisé avec un chevalier aussi grand qu'une montagne ?

« Empruntons ce chemin », dit le vieux bogatyr en désignant un sentier caillouteux qui serpentait entre rochers épars et collines, jusqu'à disparaître à l'horizon, avalé par les sommets.

En ces lieux négligés par les évangélisateurs, le soleil n'était pas un astre flamboyant mais un dieu ancien ; le grand Khors en personne les accompagna dans leurs efforts, descendant au rythme paresseux de leur ascension. Bourouchka et Kosmatouchka renâclaient pour la première fois depuis leur départ. Le ciel se teintait de nuances de rouge et de rose, prélude d'une nuit déjà maîtresse du reste de la Russie.

« Le Cavalier de la Nuit va bientôt passer, déclara Ilya. Si tu ne l'as jamais vu, ouvre l'œil. Ici ses frères et lui ne craignent pas de se montrer.

— Le Cavalier de la Nuit ? fit Erouslan, moqueur. Tu divagues, vieil homme ! Ce n'est qu'un conte pour enfants !

— Tu as tort. Penses-tu que le grand Khors irait se coucher si le Cavalier de la Nuit ne lui en intimait l'ordre ? Se lèverait-il chaque matin si le Cavalier de l'Aube n'arpentait les routes sur son destrier blanc, suivi de son frère le Cavalier du Jour sur son destrier rouge, en vue de le forcer à se réveiller ? »

Le jeune bogatyr en resta coi. Même s'il avait souvent vu des choses inhabituelles ne rentrant pas dans le cadre des miracles chrétiens, il avait du mal à croire aux récits empreints de surnaturel colportés par certains vieillards. Il avait du mal à croire de manière générale. Né à une période charnière entre paganisme et christianisme, il ne trouvait sa place ni dans l'un ni dans l'autre modèle. Selon lui, on pouvait être un bon serviteur de son pays sans croire en un dieu crucifié et ressuscité pour sauver l'humanité, ou en un cavalier apportant la nuit sur son destrier noir. Que la Russie prie devant une statue de Péroun ou une icône de la Mère du Christ, il l'aimait dans tous

les cas. Et il ne cesserait de l'aimer, même s'il apparaissait que ses entrailles abritaient des géants de pierre…

***

Le géant Sviatogor ouvrit un œil, puis un autre, provoquant la chute d'une poignée de cailloux et de mottes de terre. Son nez couvert de lichen frissonna. Il sentait venir les cavaliers. Cette fois, il s'agissait de ceux qu'il attendait. Le sol trembla sous l'effet de l'excitation qui saisit le géant des monts Sacrés. Aucun homme ne lui avait adressé la parole depuis des années. Personne ne le voyait, personne ne faisait attention à lui, hormis les animaux qui lui transmettaient les nouvelles. Les montagnes n'étaient pas censées éprouver de la solitude, néanmoins, l'arrivée d'Ilya suscita dans son cœur minéral une sensation de délivrance.

Le vieux bogatyr était comme dans son souvenir. L'âge avait certes prélevé son tribut, mais il conservait malgré tout une prestance que bien des princes pouvaient lui envier. Son casque d'argent sur la tête, son écu dans le dos et sa masse d'armes pendant le long de sa selle, il donnait l'impression d'être en permanence en guerre, à l'inverse de ces jeunes boyards qui n'enfilaient l'armure que mus par la nécessité de défendre leurs biens. Chez Ilya de Mourom, le fer était une seconde peau dont il ne se défaisait qu'à contrecœur. Il était un chevalier, un vrai, et non un notable déguisé en combattant. Quant à l'homme qui l'accompagnait, Sviatogor ne fut pas surpris : ses informateurs le lui avaient décrit avec précision, jusqu'à la façon dont était tressée sa barbiche. Ils avaient également insisté sur sa taille imposante. Si pour le géant les êtres humains étaient comparables à des insectes, il devait admettre que celui-ci avait l'air moins pitoyable que ses congénères. Ilya avait fait un choix judicieux en le prenant avec lui, comme il eut autrefois la bonne idée de chevaucher aux côtés d'un bogatyr aussi haut qu'une montagne…

***

Les deux cavaliers s'arrêtèrent à proximité d'une cavité dont seul Ilya connaissait la véritable nature. Il sauta au bas de

sa monture – avec moins de difficulté qu'une dizaine de jours plus tôt dans les prairies de Levanidov, nota son compagnon – et, après avoir marché avec une délicatesse inaccoutumée sur le tapis blanc menant à l'entrée de la grotte, il mit ses mains en porte-voix en invoquant le nom de Sviatogor.

La mine goguenarde d'Erouslan laissa place à l'ébahissement. La roche prit vie sous ses yeux, révélant un visage démesuré et des lèvres qui se mirent à remuer ; résonna alors une voix impossible à définir d'une autre manière que caverneuse.

« Bienvenue, jeunes gens. Je suis honoré de vous recevoir chez moi. J'espère que vous avez fait bonne route. »

Ilya tapota amicalement un rocher grisâtre qui s'avérait être la joue de Sviatogor.

« Tu t'attendais à nous voir, n'est-ce pas ? dit le bogatyr.

— Votre arrivée était prévue de longue date, répondit le géant. Je pense l'avoir su avant que tu n'en aies l'idée. J'ai appris ta captivité, cela m'a rendu très triste. Deux nouveaux lacs ont été créés dans la vallée par ta faute.

— Désolé de t'avoir causé du souci, mon ami. Mais c'est du passé, je suis maintenant libre. Et cette péripétie m'aura au moins permis de rencontrer Erouslan… »

Le jeune bogatyr hésita avant de s'avancer vers l'entrée de la grotte. Il sentit alors le poids de deux yeux de cristal et de gypse posés sur sa petite personne.

« Sois sans crainte, déclara Sviatogor. Même si je peux t'avaler aussi aisément qu'un crapaud gobe une mouche, cela ne fait pas partie de mes projets immédiats. Tu es l'ami d'Ilya de Mourom, c'est un point positif en ta faveur. Ainsi tu es Erouslan fils d'Erouslan, le prétendu Tueur de Dragons ?

— Oui, je suis le Tueur de Dragons, répliqua-t-il avec un manque d'assurance que son compagnon de route ne lui connaissait pas. Et tu es Sviatogor, le géant légendaire des monts Sacrés.

— Les présentations sont donc faites. »

Le géant avait suffisamment l'expérience des hommes pour les cerner d'un seul coup d'œil. Il connaissait Ilya, son franc-parler, son caractère emporté et sans concession ; quant à son compagnon, il lui parut fondamentalement différent, et pas seulement de par son apparence sauvage. Il y avait bien

plus de retenue dans les gestes d'Erouslan, dans ses paroles, engendrant une sensation de sérénité – réelle ou trompeuse ? – étrangère à un impulsif tel qu'Ilya de Mourom. De l'avis de Sviatogor, cette association de natures contraires courant derrière un objectif identique ne pouvait qu'être bénéfique.

Les yeux de cristal et de gypse revinrent vers Ilya. Celui-ci tentait de tranquilliser sa jument, presque aussi intimidée qu'Erouslan. Un murmure issu des entrailles de la montagne l'apaisa pour de bon.

« Puisque ton isolement ne t'empêche pas d'être bien informé, dit le vieux bogatyr, tu sais sans doute les raisons de ma présence. Tu as beau être quelqu'un que j'apprécie beaucoup, Sviatogor, je ne me serais pas précipité ici dès ma sortie de prison s'il ne s'agissait que de venir te saluer et prendre de tes nouvelles.

— En effet, ce qui t'amène aujourd'hui est un secret bien mal gardé. La Russie invisible, celle des plantes, des rivières, des petits animaux et des esprits, s'inquiète des agissements du prince de Vychgorod. Le Maudit est étroitement surveillé. Quand on m'a rapporté qu'il avait mis la main sur Nadejda, j'ai compris que je te reverrais bientôt.

— Une fois libéré, j'aurais pu aller trouver Sviatopolk dans son palais et récupérer ce qu'il m'avait volé. Dans ce cas je n'aurais pas eu à venir te voir.

— Ce n'est pas ce qu'avaient dit les étoiles.

— Les étoiles ? intervint Erouslan, dépassé par la tournure que prenait la discussion.

— Oui, les étoiles. Sache, jeune homme, qu'elles sont très loquaces pour qui prend la peine de les écouter. »

Les deux chevaliers tendirent l'oreille vers un monde naturel auquel, d'ordinaire, ils ne prêtaient pas l'attention qu'il méritait. Ils entendirent le souffle du vent dans les arbres, le ruissellement d'un cours d'eau proche, le pépiement de volatiles enjoués, les plaintes d'un loup solitaire. Ils songèrent alors que, dès cette nuit, ils essaieraient d'intercepter les sages paroles des astres.

« Vous êtes donc venus, reprit le géant. Vous avez bien fait. Je vous aiderai à retrouver Nadejda. »

Les traits d'Ilya s'illuminèrent soudain. Son cœur se mit à battre plus fort. Après avoir souvent douté au cours des jours passés, il reprenait enfin espoir.

« Où est-elle ? s'enquit-il d'une voix pleine d'émotion. Où est ce chien de Goriaser ?

— Il m'est impossible de te dire où est le voïvode à l'heure actuelle. Je suis une montagne et non une divinité omnisciente. En revanche, si j'en crois mes informateurs – et je les crois, car il n'est pas dans leur intérêt de me mentir – il a quitté Vychgorod à la tête d'une dizaine de soldats, dont deux émissaires de Boleslas de Pologne. Ils ont pris la direction des rives de la mer Noire. C'était, si je ne me trompe pas, il y a onze ou douze jours de cela. Aujourd'hui ils doivent avoir atteint leur but.

— Le Maudit et son beau-père polonais auraient-ils envoyé une ambassade commune chez les Tatars ? s'étonna Erouslan. Ils sont devenus fous, s'ils ne l'étaient déjà ! Jamais les Fils du Loup ne s'allieront à un prince slave.

— Les Tatars ne sont pas les seuls habitants des bords de la mer Noire… », soupira Ilya.

Le vieux bogatyr était songeur. Il avait envisagé de nombreuses éventualités depuis leur départ de Vychgorod, mais il ne pensait pas devoir faire route vers le Sud, là où le Russe n'était qu'un ennemi à pourfendre. Bien sûr, il n'avait pas peur de parcourir la plaine : dans sa jeunesse, les expéditions punitives contre les Tatars étaient monnaie courante et il s'en tirait toujours avec les honneurs. Il se plaisait même à croire que son souvenir continuait d'éveiller la terreur chez les sujets du khan Kalin – si ce dernier était en vie, ce dont il ne pouvait être certain au vu de son grand âge. Il gardait néanmoins de douloureuses réminiscences de ses escapades dans le Sud. S'il y avait gagné des titres de gloire, il y avait aussi beaucoup perdu.

« Ilya ? fit Erouslan en le secouant par l'épaule. Que t'inspire la proposition de Sviatogor ? C'est une excellente idée, non ? J'estime que nous devons rejoindre la mer Noire au plus vite. Que le Maudit parlemente avec les Tatars n'augure rien de bon.

— Zlatygorka…, bredouilla Ilya, l'air absent.

— Que dit-il ? A-t-il perdu la raison ?

— Lors de votre périple vers le Sud, répondit Sviatogor, ton compagnon te narrera sans doute des anecdotes que ne

chantent pas les skomorokhs. S'il se sent d'humeur à se confier, tu apprendras qui est Zlatygorka. Et peut-être la rencontreras-tu, bien que je ne vous le souhaite pas. »

Erouslan fit la moue. Lui qui croyait tout savoir au sujet du célèbre Ilya de Mourom se rendait compte qu'il avait ses zones d'ombre. C'était de bonne guerre : cela compensait les siennes.

Le vieux bogatyr sortait enfin du dédale de ses réflexions. Son regard trahissait une certaine anxiété, à laquelle se mêlait la détermination sans faille qui avait fait de lui le premier des preux chevaliers de la Sainte Russie. Alors qu'il endurait le supplice de la captivité, il rêvait souvent de l'ivresse précédant toute nouvelle aventure. Ce moment était venu. Le menton relevé, le torse bombé et la main fermement posée sur la bride de Bourouchka, il fixa le géant des monts Sacrés et dit :

« Pardonne-moi, j'étais ailleurs. Peux-tu répéter la proposition que tu as faite à mon compagnon ? »

***

À l'époque où l'un était un chevalier en devenir et l'autre un vieux bogatyr épuisé par le poids de sa propre force, Ilya avait voyagé dans l'une des poches du manteau de Sviatogor. L'anecdote devait ensuite être reprise, transmise et enjolivée par les poètes. Pour certains Russes, elle faisait partie du folklore, des récits imaginaires que l'on se raconte pour tromper l'ennui des soirées hivernales. Erouslan était de ces sceptiques. Si pour lui les hauts faits militaires d'Ilya de Mourom appartenaient à l'histoire, ce qui impliquait le géant des monts Sacrés était davantage sujet à caution… Du moins, tel était son point de vue avant ce jour. Il savait dorénavant que le voyage dans la poche de manteau n'était pas si absurde qu'il l'avait cru.

Perché sur l'épaule de Sviatogor, le jeune bogatyr se mit à chanter :

« Le géant jeta un œil derrière lui,
Alors il vit Ilya de Mourom.
Il le saisit par ses cheveux dorés,
Puis il déposa au fond de sa poche,
Ilya et son fidèle destrier.

Ensemble ils parcoururent les monts Sacrés.
Le géant marcha du matin au soir,
Il marcha toute la nuit jusqu'à l'aube,
Il marcha un jour de plus jusqu'à ce que tombe la nuit,
Puis un troisième jour encore… »

Tandis que le son de sa voix se perdait parmi les cimes, Erouslan observa son environnement avec la curiosité d'un nourrisson découvrant le vaste monde. Qu'il tourne la tête à gauche ou à droite, le panorama était fabuleux. Plus haut que les sommets des monts Sacrés, il bénéficiait d'une vision dégagée sur les forêts du nord, les vallées de l'ouest et les plaines du sud et de l'est. Filtrée par une fine barrière de nuages, la lumière du soleil nimbait le paysage d'un halo de mystère.

Il n'avait pas assez couru les routes ni étudié la géographie, aussi est-ce avec amusement qu'il se hasarda à identifier ce qu'il apercevait. Au-delà des montagnes naissait la Pologne, il en était certain. De l'autre côté d'une ligne verte principalement composée d'épineux, ce devait être le territoire d'Étienne, le pieux roi des Hongrois. Quant à ce cours d'eau qui, de là où il était, paraissait à peine plus large qu'un ru, il s'agissait peut-être de la Smorodina. En s'accrochant à la roche afin d'éviter une chute mortelle, il s'approcha de l'oreille du géant et lui dit :

« Est-ce là le fleuve où tu prévois de nous laisser ?

— En effet, répondit Sviatogor. La Smorodina prend sa source au nord-ouest d'ici, au beau milieu de collines que se disputent le grand-prince de Kiev et le duc de Pologne. Je vous y déposerai quelques verstes en aval.

— Et ces bateliers à qui tu vas nous recommander…

— Ils sont au-dessus de tout soupçon. Pour ce qui est de leurs compétences de navigation, que l'on me tonde la barbe si vous trouvez meilleur qu'eux ! »

Erouslan regagna sa place sur l'épaule de pierre. Il réfléchit à la suite des événements. Le plan consistait à descendre la Smorodina jusqu'à son embouchure pour se retrouver dans les plaines bordant la mer Noire. À partir de là, la mission s'annonçait plus compliquée. Si l'homme qu'ils recherchaient avait pris cette direction – ce qui restait à prouver, Erouslan ne vouant pas une confiance aveugle aux prétendus informateurs

du géant – c'était sans doute pour y rencontrer des chefs Tatars. Quels chefs ? Le khan en personne ? Ou plus vraisemblablement un vassal, un jeune loup ambitieux, enclin à s'associer aux Russes ? Il connaissait les steppes. Il savait qu'y traquer une dizaine d'hommes sans l'aide des tribus nomades équivalait à chercher une aiguille dans une meule de foin. Le vieux bogatyr comptait-il sur d'éventuels contacts locaux ? Et qui était Zlatygorka, cette connaissance d'Ilya que Sviatogor semblait redouter plus que tout ? Erouslan n'aurait jamais imaginé qu'une femme pût faire trembler une montagne…

L'avenir était loin d'être clair, bien moins, en tout cas, que l'horizon s'étendant des cimes des monts Sacrés aux vertes plaines en contrebas…

Sur l'autre épaule du géant, Ilya était tout aussi pensif. Il lorgna les mains immenses de leur protecteur, fermées sur leurs juments et leur équipement. Quoique chrétien, le vieux bogatyr ne put retenir une brève prière à Vélès, le dieu ours, antique divinité du bétail et des animaux domestiques. La vivacité et l'endurance de Bourouchka et Kosmatouchka se révéleraient des atouts précieux lorsqu'ils parcourraient les étendues désertiques des steppes du Sud. Nul n'y survivait sans une bonne monture. Nul n'y survivait sans alliés parmi les autochtones. Il espérait posséder les deux.

Kiev, mois de juillet de l'an 1015

Au gré de sa carrière au service du grand-prince de Kiev, le miroir avait vu passer nombre de personnalités. Des jeunes filles de noble extraction y essayèrent la plus belle de leurs robes, en prévision de la nuit où elles devinrent femmes. Des émissaires venus de toutes les cours d'Orient et d'Occident y vérifièrent, peu avant une audience capitale, qu'ils étaient présentables. Des bogatyrs y admirèrent leur allure majestueuse, laquelle serait rapidement mise à mal par des expéditions périlleuses en territoire hostile. Des princes, enfin, y contemplèrent l'homme qu'ils espéraient voir monter sur le trône de Kiev.

L'actuel occupant de la chambre était de ceux-là.

Après avoir passé une soirée de ripaille et de beuverie en compagnie de la droujina de son père – sa future garde personnelle, songea-t-il avec délectation – il s'était écrasé sur son lit, n'émergeant de sa léthargie que bien plus tard. Les cloches de l'église de la Dîme sonnaient l'heure de sexte, mais il n'en avait cure. Pour lui, le jour n'était qu'une introduction facultative à la nuit. L'esprit embrumé par le sommeil et l'alcool, il se tint devant le miroir en se rêvant dans la peau d'un souverain. Il vit la simarre noire et le manteau de pourpre, le sceptre incrusté de rubis et, le plus important, le plus fantasmatique, la couronne inspirée des joyaux byzantins, d'or pur serti de perles, recouverte de soie et ornée d'une croix. Dans ce costume impérial, il était grand, il était beau, il se sentait fort. Porté par ses illusions, il parvenait sans peine à occulter ce

qu'il était vraiment : un être sans attrait, que seule la naissance rendait noble, et dont la nudité faisait cruellement ressortir la faiblesse physique. Qu'importe ! Ne serait-il pas bientôt le maître incontesté de ce pays ? N'avait-il pas fait le nécessaire pour hériter de ce qui lui revenait de droit ?

Son reflet dans le miroir cilla, arrêté par un détail gênant. Il baissa les yeux sur ses mains. La droite comme la gauche était couverte d'un sang poisseux qui gouttait sur la descente de lit. Sans chercher à comprendre comment il s'était blessé, il se précipita sur l'un des baquets d'or mis à sa disposition et y plongea les bras jusqu'au coude, avant de frotter vigoureusement son épiderme souillé. L'eau se teinta d'un rouge foncé au fur et à mesure que ses mains retrouvaient leur aspect d'origine. Ébranlé, le prince s'assit sur le rebord de son lit et resta un moment en position d'attente, le regard aussi inexpressif que celui du lévrier blanc qui somnolait au pied du miroir.

Lorsque la porte s'entrouvrit, ni le chien ni son maître n'esquissèrent de réaction. Il fallut un raclement de gorge insistant pour les tirer de leur inertie, suivi de ces mots timides :

« Mon frère ? Je souhaitais discuter avec toi. Ce matin je ne t'ai croisé nulle part. Je commençais à m'inquiéter…

— Tu peux entrer. »

La princesse Predslava fit son apparition dans la chambre. Elle avait les bras chargés d'un gros pain reposant sur une magnifique serviette brodée de motifs floraux et surmonté d'une salière en argent. Depuis le début de son séjour à Berestovo, Sviatopolk recevait peu de marques d'amitié ou d'estime. Il se sentait comme un intrus au sein de sa propre famille. En faisant l'effort de lui apporter le pain et le sel, symboles d'hospitalité chez tous les peuples slaves, sa sœur lui indiquait enfin qu'il était le bienvenu dans la demeure de son père.

Le lévrier blanc comprit qu'il dérangeait. Après avoir flairé l'intruse pour s'assurer qu'elle ne transpirait pas la malveillance, il s'allongea dans un coin de la pièce en se faisant aussi petit que possible. Le prince se releva et, mimant la dignité, se dirigea vers le coffre de bois où il conservait ses effets. Predslava se détourna avec une pruderie affectée.

« Allons, petite sœur ! s'exclama-t-il en ricanant. Ne joue pas les pucelles effarouchées ! Ce que tu refuses de voir a peu

changé depuis la dernière fois que tu y as touché. Et à ton âge, ce n'est pas un mâle dévêtu qui va t'effrayer, ai-je tort ? »

Elle ne releva pas la pique. Qu'une noble dame de son rang demeure sans époux à trente ans passés était un fardeau avec lequel elle tentait tant bien que mal de vivre. De sa démarche claudicante, elle s'avança vers ce frère qu'elle aimait et haïssait tout à la fois. Sviatopolk exerçait sur elle une fascination contre laquelle elle ne pouvait lutter. Il n'avait, pourtant, ni l'érudition de Iaroslav, ni la douceur de Gleb, et encore moins la grandeur d'âme de Boris – le prince de Rostov, héritier légitime du trône de Kiev, dont on avait retrouvé le corps sans vie dans une pinède à proximité de Berestovo, entouré de six de ses hommes liges… Pareille infamie portait la marque du Maudit ; Predslava en était convaincue, mais elle n'avait pas réussi à obtenir les aveux qu'elle attendait.

« Petite sœur, dit le prince de Vychgorod en enfilant l'un de ses pantalons bouffants de couleur blanche, tu es très en beauté aujourd'hui. Est-ce pour me plaire que tu t'es parée comme une impératrice, ou est-ce pour l'un de tes prétendants ?

— Mes prétendants se font discrets à l'heure actuelle, rétorqua-t-elle. C'est évidemment pour mon cher frère que je cherche à rester séduisante.

— Tu y arrives fort bien. »

Sviatopolk tira sur le voile recouvrant la tête de sa sœur, du front à la nuque. Éternelle célibataire, elle délaissait les nattes des jouvencelles pour le strict couvre-chef des femmes mariées et des veuves. Elle était loin d'être laide ; seuls son infirmité et, dans une moindre mesure, le peu d'empressement de son père à trouver un époux à l'une de ses nombreuses héritières, l'avaient soumise à la chasteté… Du moins, tel aurait été son destin s'il n'y avait eu son frère.

En exhalant des senteurs suaves d'épices et de fleurs, sa chevelure brune se déploya autour de ses épaules graciles et de son doux visage, qu'elle baissa dans une attitude de résignation. Privée de son voile, une femme russe, qu'elle fût paysanne ou princesse, n'était plus qu'une fillette soumise aux caprices du sexe dominant. Bien que revêtue d'une ample robe vermillon, elle se sentit alors aussi nue que l'homme qui lui faisait face. Ce dernier affichait un air narquois qui en

disait long sur le plaisir qu'il éprouvait ; plaisir de la contrainte, plaisir de l'humiliation… Sa main refroidie par son passage dans l'eau purifiante parcourut lentement les cheveux de Predslava, avant de s'attarder sur ses joues pleines, son menton volontaire, puis son cou et, enfin, sa poitrine. Sviatopolk avait le souffle court. La nuit passée, il s'était saoulé au point d'être incapable d'aller prendre une servante dans un recoin de la salle des banquets. Il paraissait désormais recouvrer ses moyens.

« Je suis disposée à m'offrir à toi, déclara Predslava, si cela peut me permettre d'obtenir tes confidences. »

L'excitation du prince retomba. Quand sa sœur s'invitait dans sa chambre, elle évitait d'aborder les sujets sensibles avant qu'il n'ait assouvi ses besoins d'homme. Ils agissaient ainsi depuis le jour où il lui avait volé sa virginité. Aujourd'hui, à moins qu'il ne la force, ce ne serait pas le cas.

« Quel genre de confidence souhaites-tu m'arracher ? »

En plus de son ardeur, Sviatopolk avait perdu une partie de son assurance. C'était à présent sa sœur qui menait la danse.

« On a découvert le cadavre de notre frère dans un bois, dit-elle. Tout le palais ne parle que de cela, en attendant que la rumeur n'embrase Kiev. Tes partisans avancent qu'il s'agit d'une attaque de bandits de grand chemin… Ce qui est ridicule, tu en conviendras : une troupe de canailles affamées ne pourrait venir à bout d'une droujina princière.

— Ce sont peut-être des Tatars…

— Des Tatars ? Aurais-tu aperçu leurs armées aux portes de Kiev ? On sait qu'un prince russe a plus de chance de finir assassiné par les membres de sa famille que de périr sur le champ de bataille. Et cette terrible logique est valable pour notre pauvre Boris, le gentil Boris, dont tu as fomenté le meurtre parce que tu craignais qu'il succède à notre père !

— Je n'ai pas fait tuer Boris, réfuta Sviatopolk avec un aplomb insolent.

— Tu mens ! »

Predslava avait empoigné les mains de son frère, qu'elle semblait ne devoir lâcher sous aucune condition. Quand il réussit enfin à se défaire de l'étreinte de sa sœur en furie, Sviatopolk la gifla, un geste d'une violence inouïe qui la fit

s'effondrer sur le lit, en larmes. Il jeta un regard anxieux à ses mains. Elles étaient de nouveau couvertes de sang.

« Petite sœur, murmura-t-il, si je me confiais à toi et que mes aveux te déplaisaient, continuerais-tu de m'aimer malgré tout ? »

Il s'était approché du lit avec la prudence d'un chasseur traquant une proie blessée. Predslava leva ses yeux vers lui. Il n'y distingua pas une once de hargne ou de méchanceté. Être dévastée ne suffisait pas à la rendre mauvaise.

« Oui, gémit-elle. Je t'aimerai toujours car tu es mon frère.

— Je suis rassuré de te l'entendre dire. Il faut donc que tu saches que… »

Elle posa un doigt sur ses lèvres, lui intimant ainsi de se taire. Elle n'avait rien à apprendre de lui, tout ce qu'il pouvait révéler n'aurait été qu'une inutile confirmation de ce qu'elle savait déjà. Elle préférait ne voir en Sviatopolk qu'un frère et non le meurtrier d'un frère.

Après avoir retiré son doigt, elle le remplaça par sa bouche. Son doux baiser constitua l'annonce d'autres étreintes, bien moins chastes celles-là, qui entraînèrent le prince et la princesse dans les tourbillons d'un amour qui n'avait plus rien de fraternel.

***

Le jeune Molibog fils de Ryjko avait vu son village réduit en cendres et sa famille massacrée par les Tatars alors qu'il avait neuf ans. Vendu à des marchands arabes, il échoua sur un marché d'Andrinople où un noble grec le fit entrer à son service. Poursuivi par un sort capricieux, il ne demeura jamais plus de quelques semaines chez le même maître, passant des cuisines de telle maison aux écuries de telle autre. Quelle que fut l'étendue de ses talents ou de sa bonne volonté, il restait un esclave, propriété d'un homme libre, sans possibilité de décider de quoi son avenir serait fait. Vendu, acheté ou offert par des gens de différents pays, il revit finalement sa Russie natale plus tôt qu'il ne l'aurait cru : à seize ans, il franchit pour la première fois les murs de Kiev, en tant que domestique du grand-prince.

Cela faisait maintenant un mois que Molibog remplissait les tâches les plus ingrates à Berestovo. Du palais, il connaissait l'envers du décor, se tenant soigneusement à l'écart des appartements princiers… Jusqu'à cet après-midi qui le vit s'égarer dans le labyrinthe de chambres, de salons et de couloirs qu'était la partie réservée aux hôtes de Soleil Clair. Chargé d'un pot de lait qu'il avait pour mission de déposer aux cuisines, il erra sans croiser personne, puis il se mit à paniquer. Si un garde le découvrait ici, comment réagirait-il ? Sans doute lui ferait-on donner le fouet. Le jeune homme se hâta dans ce qu'il espérait être la bonne direction.

Un cri brisa la tranquillité du palais. Molibog sursauta, manquant renverser du lait sur le tapis ornant le sol. Il tendit l'oreille. Derrière la porte, sur sa droite, il y avait quelqu'un, c'était une évidence. Qu'avait-il à perdre ? S'il ne trouvait pas bientôt son chemin, il finirait de toute façon par se faire battre… Il entrouvrit la porte. Malgré ce qu'il aperçut alors, il ne la referma pas tout de suite.

Il n'était pas très au fait des choses de l'amour. Certes, il avait déjà folâtré avec des filles de sa condition, mais rien qui n'aille trop loin, car il savait que les naissances illégitimes parmi les esclaves étaient durement réprimées par les maîtres. De même, il avait déjà assisté aux ébats de domestiques plus âgés, assez proches de l'accouplement d'animaux. Jamais jusqu'à présent il n'avait surpris deux êtres en train de s'aimer véritablement. Combien de temps resta-t-il dans cette position, sa tête curieuse émergeant de l'embrasure de la porte ? Ces corps enchevêtrés comme dans une danse enfiévrée l'hypnotisèrent. Il en perdit la notion de durée. Plus grave, il oublia les risques qu'il prenait à espionner ainsi ce qui était, selon toute vraisemblance, un émissaire étranger se délectant des charmes slaves… À moins que ce ne fût un prince ? Il ne voyait que le dos et la longue chevelure brune de sa partenaire, si bien qu'il ne sut jamais de qui il s'agissait. Lorsque les deux amants parvinrent au sommet de leur plaisir, Molibog, de retour à la réalité, s'empressa de disparaître, oubliant son pot de lait sur le pas de la porte.

S'il était resté, le jeune homme aurait peut-être été découvert, mais il aurait surtout pu apprendre des secrets ignorés de tous, y compris des plus grands. Après s'être écartée du corps

brûlant de Sviatopolk, Predslava se redressa en lui disant, d'un air mêlant tendresse et reproche :

« Tu m'as encore eue. Je me promets de ne plus te céder et, dès que je te revois, je fonce dans ta souricière.

— Si tu ne voulais être tentée, répondit-il, il ne fallait pas venir me rendre cette visite. Tu arrivais à m'éviter ces derniers temps. Tu aurais pu continuer de cheminer tranquillement sur cette route pavée de bonnes intentions. »

Predslava grimaça. Son frère employait une nouvelle fois cette ironie grinçante dont il était coutumier. On le disait odieux, cruel ou perfide, ce qu'elle ne pouvait nier ; cependant, le plus marquant à ses yeux n'était ni la violence dont il faisait preuve envers son entourage, ni son absence totale de compassion, mais plutôt cette faculté à user au pire moment du mot, du regard ou du geste qui touchait au cœur de sa victime.

« Tu as raison, dit-elle. Je me suis parfois montrée froide à ton égard, ce dont je me repens. Je croyais avoir réussi à me détacher de toi, mais je me rends compte que c'est impossible.

— Pour cela il aura fallu que tu sois rejetée par l'homme sur qui tu fondais tes espoirs. Naïve que tu es ! Avais-tu l'intention d'être aimée d'Ilya de Mourom, ce déviant, ce parjure ?

— Tu sais que ce sont d'infâmes commérages !

— Tomber amoureuse d'un bogatyr, et du plus incontrôlable d'entre eux pour ne rien arranger… Je t'ai pourtant mise en garde. Tu as persisté dans ton erreur, non sans maudire l'oiseau de mauvais augure que j'étais à tes yeux.

— En m'occupant de ce prisonnier je n'ai fait qu'accomplir mon devoir de chrétienne. Tu devrais d'ailleurs m'imiter, mon frère, si tu souhaites échapper à la damnation éternelle. »

Le regard du prince se voila. Ses tempes rougirent. Pris de furie, il saisit sa sœur à la gorge et pressa son front contre le sien en crachant :

« Je n'ai aucune leçon à recevoir d'une femme qui n'a jamais eu à lutter pour sa survie. Tu as toujours connu le confort et la sécurité. Ce n'est pas mon cas. Chaque jour je dois écraser mes ennemis afin de ne pas être écrasé par eux. Que ma vigilance se relâche un instant et je connaîtrai le sort de nos aïeux Igor l'Ancien et Sviatoslav le Brave. Et puis, on ne mange pas de miel sans éliminer les abeilles, non ? »

Sviatopolk repoussa sa sœur qui, après avoir recouvré une respiration normale, ne put qu'acquiescer à ses paroles.

« Bien, reprit-il, nous allons peut-être enfin pouvoir nous entendre. Pour cela, il faudra tout de même que tu cesses de me prendre pour un imbécile. Ose me soutenir que tu n'en attendais pas davantage de la part d'Ilya de Mourom ! Le preux chevalier emprisonné à tort et alimenté en cachette par la fille du grand-prince, s'éprenant d'elle et l'épousant dès sa libération, voilà les ingrédients parfaits d'un joli conte ! Sauf que notre monde n'est pas un conte. Il n'est pas joli, il est réel, y compris pour les princesses. Ce qui a eu lieu est dans la logique des choses.

— Alors pourquoi as-tu insisté auprès de notre père pour faire relâcher Ilya ? »

Il y avait dans la voix de Predslava une grande émotion ; Sviatopolk, quant à lui, était railleur et ne se privait pas de le montrer. Il aimait ces situations où il n'avait pas à abuser de la terreur pour prendre le dessus sur son interlocuteur.

« Imaginais-tu que mon intention était de favoriser les amours chimériques de ma chère sœur ? s'exclama-t-il. Ce n'est que de la politique. J'ai réclamé l'emprisonnement d'Erouslan fils d'Erouslan pour complaire à Goriaser, qui ne supportait plus de voir son rival bénéficier de mes faveurs… Mais il me fallait tôt ou tard récupérer celui qui, lorsqu'il me servait, était l'un de mes meilleurs guerriers. En libérant les bogatyrs emprisonnés à Berestovo, je pensais faire d'une pierre deux coups : obtenir le pardon d'Erouslan, tout en m'assurant le soutien d'Ilya en cas de guerre, ce qui équivaudrait quasiment à la remporter. Je n'avais pas prévu que ces deux ours s'allieraient pour détruire la garde du grand-prince.

— Tu aurais pu t'en douter : l'insubordination est un défaut récurrent chez les bogatyrs, si l'on peut parler de défaut. Chevaliers errants, chevaliers insoumis… Tu souhaites n'être entouré que de créatures dociles ? Alors contente-toi de tes lévriers. »

Le chien allongé dans un coin de la pièce dressa la tête et, après avoir poussé un gémissement plaintif, reprit sa position initiale. Tant que cette intruse serait là, il ne bénéficierait d'aucune marque d'affection de la part de son maître.

« Ilya est certes l'un des trente preux, dit ce dernier d'un ton cassant, mais ce n'est pas le cas d'Erouslan. S'il a pu se présenter à toi sous ce titre afin de se donner de l'importance, je t'assure qu'il n'a jamais été adoubé par le grand-prince, pas plus qu'il ne siège aux côtés de Khoten fils de Bloudov, de Dounaï le Taciturne ou d'Aliocha fils du pope Fiodor… Erouslan est, au mieux, un jeune guerrier prometteur, fine lame et excellent cavalier, dont j'aurais souhaité continuer de modeler l'esprit afin qu'il me soit attaché pour de bon. Il semble que j'aie échoué sur ce dernier point. »

Predslava resta pantoise. Elle avait veillé sur le prétendu bogatyr durant ses trois mois de captivité et, s'ils n'avaient pas souvent eu l'occasion de converser après sa libération, il lui avait néanmoins menti sur sa position. Mais dans quel but ? Pourquoi chercher à duper une femme dénuée de tout pouvoir ? À l'inverse, le mensonge venait-il de son frère ? Elle avait appris à ne pas prendre pour argent comptant les dires de Sviatopolk. Il était si facile de se laisser éblouir par ses tours de passe-passe ! Comme souvent lorsqu'elle se trouvait au lit avec lui, elle ne savait plus à quel saint se vouer. Un courant d'air froid passa sur sa peau nue, la faisant frissonner.

« Et comme une boule de neige lancée le long d'une pente débouche sur une avalanche, reprit le prince, après avoir massacré la garde et ravagé l'arsenal, ces deux fous sont venus semer le chaos chez moi, à Vychgorod…

— Pourquoi Ilya et Erouslan se vengeraient-ils de toi ? s'enquit Predslava. Ignorent-ils ce que tu as fait pour eux ? Sans ton intervention, ils seraient encore en train de pourrir dans les geôles de Berestovo !

— Ils ne sont pas mus par la vengeance. J'étais ici quand leur coup de force s'est produit, je n'en ai eu que des échos, mais mon épouse m'a assuré qu'ils se sont comportés en gentilshommes avec elle.

— Que voulaient-ils dans ce cas ?

— Retrouver une épée. »

La princesse avait assisté à la colère d'Ilya lorsqu'elle lui avait révélé que Sviatopolk possédait son épée ; elle songea que si son frère avait été présent à Vychgorod ce soir-là, Ilya et Erouslan n'auraient eu aucun scrupule à le tuer.

« Ce sont des monstres, balbutia-t-elle.

— Ce sont des guerriers, les plus puissants que l'on puisse rencontrer en Russie. Leur supériorité leur donne le droit d'outrepasser les lois quand elles ne sont pas à leur avantage, ou tout simplement quand ils n'ont aucune envie de les respecter. Ils constituent un danger pour notre pays. J'ai commis une imprudence en leur accordant ma confiance. Lorsque je serai souverain, je ferai en sorte que les trente preux, ainsi que tous les chevaliers aujourd'hui indépendants, passent sous mon contrôle.

— Et s'ils refusent ?

— S'ils refusent, je les supprimerai sans remords. »

La conversation fut interrompue par l'arrivée d'une jeune esclave qui, avec une timidité désarmante, proposa au prince et à la princesse une coupe d'hydromel. Sviatopolk la congédia sans aménité, lui promettant mille tourments s'il la revoyait. Pour lui, tous les domestiques de Soleil Clair étaient des espions à la solde de princes ou de boyards. Il était bien placé pour le savoir : lui-même employait nombre d'entre eux pour des motifs similaires.

« Je m'en veux de m'être ainsi laissée berner, fit Predslava une fois la jeune esclave partie. J'aurais dû abandonner Ilya à son sort au lieu de jouer les âmes charitables ! Comment peut-on faire preuve de tant d'ingratitude ?

— Je te l'ai dit, répliqua son frère, les bogatyrs obéissent uniquement aux règles qu'ils se sont fixées. S'attacher à eux n'apporte rien de bon.

— Je hais Ilya ! Je hais Erouslan ! Pourrais-tu leur faire payer leur trahison ? »

Délaissant la chaleur de son lit, Sviatopolk entreprit de se rhabiller sans plus accorder d'attention à sa sœur. Cette dernière l'observa tandis qu'il enfilait un pantalon, une chemise de soie et des bottes, ainsi que de menus ornements laissant entendre qu'il se préparait à affronter le regard acéré des membres de la cour.

Il serait bientôt l'heure pour les loups et les hiboux de se mettre en chasse. Avec eux, le prince de Vychgorod débuterait sa journée. Il fixa longuement le miroir. Celui-ci ne reflétait plus un souverain étouffé par la solennité de la pourpre

byzantine, mais un homme dans la force de l'âge, à qui l'avenir appartenait. Satisfait de ce qu'il voyait, il se retourna en direction du lit et dit à sa sœur :

« Ilya et Erouslan se sont eux-mêmes condamnés, et pas seulement en se rendant hors-la-loi. Me débarrasser de l'épée était un calcul judicieux. Ils remueront ciel et terre pour la retrouver. Attirés par elle comme les mouches par le purin, ils prendront la route des steppes des Tatars.

— Quel est le rapport entre l'épée d'Ilya et nos ennemis Tatars ? » s'étonna Predslava.

Sviatopolk la gratifia d'un large sourire, qu'elle aurait presque qualifié de franc si elle ne connaissait si bien la personnalité de son frère. Il baisa sa joue et lui souffla à l'oreille :

« Veux-tu que je te confie un secret, petite sœur ? J'ai cédé l'épée au chef de ma droujina, Goriaser, et je l'ai envoyé négocier avec le khan Kalin. Des émissaires du duc Boleslas l'accompagnent, eux aussi porteurs d'une proposition d'alliance. Si tout se déroule au mieux, dans quelques semaines je serai à la tête de la plus grande armée de Russie. Avec l'appui des Polonais de Boleslas et des Tatars de Kalin, je serai invincible. Quant à Ilya et Erouslan, à défaut de les faire adhérer à mon projet, ils ne seront pas un obstacle pour moi.

— Ah, Goriaser de Cracovie ! s'enthousiasma Predslava. Quel dévouement, quelle fidélité !

— En effet, il m'est très utile. Mais ne serai-je pas, un jour prochain, contraint de l'éliminer ? Je crains parfois que sa position privilégiée ne le rende trop puissant et qu'il finisse par ne plus se contenter de sa place de second… Peut-être n'est-ce là que la suspicion injustifiée d'un homme trop souvent déçu par ses semblables. »

Predslava prit le visage de Sviatopolk dans ses mains délicates et, en plongeant son regard bleu dans le sien, lui dit :

« Sois tranquille, mon frère. Goriaser saura rester à sa place. Il ne te décevra pas : cet homme serait prêt à poignarder son ombre s'il la voyait éclipser la tienne. Des gens t'aiment et t'aideront à monter sur le trône de Kiev. Je te le promets. »

Alors que le Cavalier de la Nuit commençait à parcourir les routes de la Sainte Russie, le prince et la princesse s'étreignirent avec tendresse. L'une songeait malgré elle à un chevalier

errant qui l'avait éconduite, l'autre à un voïvode loyal grâce auquel il deviendrait, si le Tout-Puissant le permettait, le nouveau souverain de Russie.

Steppes du Sud, mois de juillet de l'an 1015

La steppe se déployait à l'infini. Où que portât le regard, ce n'était qu'un tapis jaunâtre d'herbes grillées par le soleil, de fleurs flétries et de cailloux, morne tableau que rehaussait à peine l'éruption sporadique de collines pelées. De temps à autre, des idoles géantes fermement plantées dans le sol rappelaient que cette terre sauvage abritait des bribes de civilisation ; des hommes de pierre aux épaules carrées veillaient sur des femmes dont les mains jointes cachaient leur sexe ou leur poitrine… À moins que les veilleurs ne fussent pas ceux que l'on croyait : la plupart des statues masculines avaient été vandalisées, et plus particulièrement énucléés. Pour un voyageur attentif, cela pouvait avoir valeur d'avertissement.

Le ciel gris annonçait l'orage. Si cette perspective effrayait les voyageurs, cela aurait au moins l'avantage de rendre un semblant de vie à cette nature désolée en l'abreuvant de pluie.

À écouter les anciens, le climat était jadis plus doux et la vie des nomades moins ingrate qu'aujourd'hui. Dans les histoires qu'ils transmettaient aux nouvelles générations, il était fait mention de terres généreuses où abondait le gibier. Leur prospérité d'alors était un don des dieux ; s'ils l'avaient perdue, c'est qu'ils méritaient ce châtiment. Mais un jour, leur douloureuse errance connaîtrait un terme heureux. Les Fils du Loup régneraient sur un pays fertile et non plus sur un désert battu par les vents.

Goriaser regarda en direction du nord. Ses cheveux noués en tresse fouettaient ses tempes, et ses moustaches flottaient

dans l'air telles des oriflammes. Il songeait à la Russie. Soleil Clair était-il encore en vie ou Sviatopolk s'était-il enfin emparé du pouvoir à Kiev ? La chevauchée depuis Vychgorod avait été si fastidieuse que leur départ semblait dater de plusieurs années. Boleslawa pensait-elle à lui, là-bas, dans la prison dorée qu'était son palais ? Un hennissement puissant à ses côtés l'empêcha de se laisser aller à ses rêveries. Il fit volte-face. Le plus jeune de ses lieutenants mit pied à terre.

« Qu'y a-t-il, Zbislav ? Aurais-tu égaré ta bourse au milieu de ce vide ?

— Non, monseigneur, répondit le boyard. Il s'agit de mon cheval, ainsi que ceux de mes camarades…

— S'ils ont faim, qu'ils broutent cette abominable herbe jaune ! Je parle de vos sales canassons mais la remarque vaut pour vous, troupeau de fainéants que vous êtes ! »

Zbislav ne se vexa pas. En acceptant cette mission, il renonçait à son statut et à ses privilèges pour n'être plus qu'un laquais de Goriaser – lequel ne se privait pas de faire sentir à tous qu'il était la voix et le bras de Sviatopolk. Seuls les deux émissaires polonais se voyaient traités convenablement. Pour le prince de Vychgorod, il était impensable que les hommes de main de son beau-père rentrent à la cour de Gniezno avec des griefs contre lui.

« Nos montures n'ont pas seulement besoin de manger, fit le jeune boyard avec toute la diplomatie dont il était capable en la circonstance. Par-dessus tout, elles ont besoin de repos. Si nous pouvions les…

— Pas de repos pour le moment, le coupa son supérieur d'un ton aussi sec que le sol qu'ils foulaient.

— Comme tu voudras, monseigneur. »

Sur son cheval abattu par l'épuisement, Zbislav alla annoncer la sentence à ses frères d'armes. Tous étaient des hommes rompus aux expéditions militaires, de valeureux guerriers qui vouaient leur existence à la défense de leur terre, qu'il s'agisse de leur domaine ou de la Sainte Russie dans son ensemble ; des hommes du Nord, descendants des marins varègues. La plaine était pour eux un ennemi aussi inconnu que redouté. Que savaient-ils d'elle avant d'y être expédiés par leur prince ? Les aînés se souvenaient de combats livrés contre les Tatars,

mais ne s'étaient jamais aventurés beaucoup plus loin que les Remparts du Serpent, ces solides palissades de bois matérialisant la séparation entre les deux civilisations. Les plus jeunes n'avaient bénéficié que de vagues descriptions de ce qu'était l'enfer des steppes. Dans tous les cas, nul ne s'attendait à un endroit aussi inhospitalier.

Une nouvelle bourrasque fit paniquer hommes et chevaux. Contrairement aux vents septentrionaux sévissant en Russie, glacials, parfois chargés de neige, ceux de la plaine étaient torrides. Ce n'était pas forcément plus agréable, ni plus rassurant.

« C'est le souffle du dragon, déclara l'un des vieux boyards à l'adresse de Zbislav.

— Le dragon ? fit le jeune homme incrédule. Tu veux rire ? Ils sont tous morts depuis des lustres !

— Cette terre est damnée, insista l'ancien. Nul ne s'oppose à ce que les plus viles créatures y prolifèrent. Autrefois les dieux y maintenaient la loi, qu'en est-il aujourd'hui ? Ne crois pas ceux qui prétendent que les Remparts du Serpent sont l'œuvre de Soleil Clair : il n'a fait que fortifier les levées de terre apparues lorsque le dragon, humilié par Svarog, a dû parcourir la région attelé à une charrue. Oui, mon jeune ami, il y a encore des choses que tu ignores. T'a-t-on déjà raconté les aventures de Dobrynia fils de Nikita ou d'Ilya de Mourom chassant le dragon dans les steppes du Sud ?

— Non, jamais.

— Rien de plus normal : rares sont les bogatyrs à être venus se perdre par ici. Quand ils y étaient contraints, ils se contentaient de ramener à Kiev quelques scalps de Tatars sans s'attarder plus que nécessaire. La bravoure a ses limites. Après, cela relève plutôt de la folie. »

Alors que le vent se calmait, un craquement se fit entendre derrière les deux hommes. Ils eurent un soubresaut sur leur selle. Ce pays n'était jamais silencieux. Lorsque l'air se taisait sa sœur la terre prenait le relais. Assoiffées, les plantes agonisaient, non sans crier leur affliction à la face du monde. Zbislav et ses compagnons de route étaient terrifiés.

« Évitons de traîner, décréta le vieux boyard. Je ne tiens pas à me retrouver nez à nez avec le dragon, même si certains pensent qu'il n'a jamais existé. »

Zbislav ne chercha pas à le contrarier. Éperonnant sa monture fourbue, il le suivit jusqu'à ce qu'ils rejoignent le reste de la troupe. On distinguait aisément les émissaires polonais à leur manteau noir à capuchon, sous lequel ils devaient souffrir le martyre par cette chaleur. Les Russes avaient troqué leur cotte de mailles pour le confort d'une chemise de cuir. Seul Goriaser s'entêtait à conserver l'intégralité de son équipement guerrier. Il se voulait valeur d'exemple. Au centre d'un cercle d'hommes et de chevaux, il avait dégainé son épée et la levait au ciel comme pour en éprouver l'aspect divin.

Cette arme avait été au centre des interrogations tout au long du voyage. On ignorait quelles raisons avaient poussé Sviatopolk à se défaire de sa splendide épée. Depuis trois ans, elle était une partie de lui-même. Tous avaient déjà vu le prince de Vychgorod la traiter avec davantage de soin qu'il ne traitait ses familiers, voire s'adresser à elle comme à une amante. À l'instar de la plupart des guerriers, il donnait à son arme favorite un prénom féminin : Nadejda, l'Espérance, un mot gravé sur sa garde en lettres d'argent. Le voïvode l'avait adoptée au point de lui accorder les mêmes égards que son ancien propriétaire. De Vychgorod aux steppes du Sud, ils n'avaient pas eu à se battre ; pourtant Goriaser ne cessait de dégainer puis de rengainer son épée, simplement pour le plaisir de la toucher, de s'extasier devant son indicible beauté…

C'était encore le cas à cet instant. Dans une attitude presque caricaturale de chevalier haranguant ses troupes avant l'assaut, il improvisa un discours martial. L'unique finalité en était de manipuler son arme fétiche dans un contexte plus stimulant que celui des veillées autour d'un feu de camp. Le feu dévorant les entrailles de Goriaser était celui de la guerre. Une envie de tuer se saisissait de lui sitôt qu'il empoignait Nadejda. La lame se mettait alors à scintiller d'un éclat rougeoyant, reflet de l'âme de son maître.

La harangue du chef de l'expédition évoqua, pêle-mêle, la supériorité des Slaves chrétiens sur les barbares païens, la nécessité de n'exprimer aucune faiblesse malgré les difficultés rencontrées, la gloire des Rourikides et l'honneur du duc de Pologne, pour s'achever sur les combats qu'ils seraient sans doute amenés à livrer sur ces terres étrangères. Toutefois,

Goriaser ne parvint pas à ranimer l'ardeur de ses hommes, qui l'écoutèrent d'une oreille distraite.

« Ces paroles sont bien jolies, chuchota Zbislav à son vieux compagnon, mais pour l'heure nous n'avons pas fait couler la plus petite goutte de sang. Si cela continue nous allons périr d'ennui.

— Que l'on périsse d'ennui ou sous les flèches des Tatars ne changera rien pour les charognards », philosopha le boyard.

Les deux hommes levèrent la tête. Une nuée d'oiseaux noirs tournoyait au-dessus de leur groupe. Après avoir décrété qu'il n'y avait rien à manger, les corbeaux se dirigèrent vers un mamelon derrière lequel ils disparurent. On entendait leurs insupportables croassements tandis que tous les voyageurs aboutissaient à la même conclusion :

« De la viande… », murmura Goriaser.

Prenant son cheval par les rênes, il marcha doucement jusqu'au mamelon, talonné par ses hommes. La quantité de vivres à transporter avait été calculée avec application, si bien que leur traversée des terres hostiles s'était déroulée sans faim ni soif. En outre, certains paysans rencontrés en chemin avaient, de gré ou de force, fourni aux envoyés de Sviatopolk une partie de leur production. Cependant leur écuelle avait été moins souvent remplie de volaille ou de salaison que de bouillie de céréales. Un festin de venaison était ce qui pouvait leur arriver de mieux.

La déconvenue fut d'autant plus grande lorsqu'il s'avéra que les corbeaux n'avaient pas été attirés par un saïga ou un aurochs fraîchement saigné mais par des restes putréfiés difficiles à identifier. Zbislav fut le premier à s'en approcher. Le bas du visage recouvert par son manteau, il affronta la puanteur de cet amas d'os rongés et de chairs mortes.

« Homme ou animal ? lui demanda Goriaser.

— Je l'ignore, monseigneur. En revanche, on peut affirmer que nous avons-là un banquet princier pour les corbeaux et non pour nous. Serait-on en période de disette que personne n'avalerait cela. Quelle horreur !

— Ce soir, ce sera donc bouillie de seigle pour tous », décréta le chef de l'expédition.

Zbislav eut une mimique de dépit. Vaincu par l'abominable odeur de mort, il recula jusqu'à sa monture qui broutait paisiblement des touffes d'herbes jaunies. À l'horizon, on apercevait un tapis vert s'étendant autour de collines recouvertes d'arbustes. La plaine, royaume des chevaux, réservait à ses sujets un garde-manger illimité.

« Vivement que l'on croise des autochtones, poursuivit Goriaser. Je suis comme vous tous, je n'en peux plus de la bouillie de céréales. Avec de la chance, en plus de nous nourrir, ces sauvages nous laisseront nous accointer avec leurs femelles… On prétend qu'elles sont particulièrement charmantes. »

À peine eut-il prononcé ces mots qu'un trait fendit l'air et se planta à ses pieds, laissant sans voix les envoyés de Sviatopolk.

Monté sur un cheval bai clair plus trapu que ceux des Russes, l'arc brandi avec fierté, le torse nu et les cheveux au vent, un chasseur des steppes les considérait d'un air supérieur, conscient que nul ne le rattraperait s'il décidait de s'enfuir. Un chasseur des steppes ? Non. Ce qui paraissait évident au premier abord ne l'était plus après une rapide observation : le cavalier qui les défiait était en réalité une cavalière, comme l'indiquait sans ambages sa poitrine arrogante, offerte aux regards des hommes tel un appât destiné à les piéger.

« Emparez-vous d'elle ! tonna Goriaser qui remonta précipitamment en selle. Faites-lui payer son effronterie ! Je vous promets que le premier à mettre la main sur cette putain aura la priorité quand nous nous amuserons avec elle. »

Il n'en fallait pas davantage pour motiver des gaillards privés de femmes depuis leur départ, près de deux semaines auparavant. Leur chef avait été strict : tant qu'ils se trouvaient à l'intérieur des limites de la principauté de Kiev, il leur était interdit de violenter la moindre Russe. En revanche, souiller une fille de la steppe n'était un crime ni pour le Tout-Puissant ni pour le grand-prince… Surtout si celle-ci se montrait irrespectueuse envers des émissaires de la Sainte Russie et du duché de Pologne. La cavalière se permit d'ailleurs une nouvelle bravade en les invectivant avant de battre en retraite. La course fut lancée.

Portés par des chevaux épuisés, alourdis par leur équipement, aveuglés par la poussière que soulevait la cavalcade de

leurs camarades, certains cavaliers se rendirent compte que leur effort était voué à l'échec. Ils ralentirent leur allure. D'autres, au contraire, ne s'avoueraient pas vaincus. Zbislav était de ceux-là. À ses côtés chevauchait Goriaser, la bouche débordant d'imprécation à l'encontre de leur adversaire. Les compliments pour ses plus loyaux soldats viendraient plus tard.

Combien de temps galopèrent-ils dans l'immensité des steppes, à la poursuite d'une proie aussi insaisissable que le vent ? Zbislav n'aurait su le dire. Il parcourut plusieurs verstes à fond de train sans perdre de vue la cavalière. S'il avait été plus lucide, il aurait certainement remarqué que celle-ci calquait sa course sur la leur. Sans jamais se retourner, elle savait qui se trouvait derrière elle et freinait les ardeurs de sa monture dès que ses poursuivants perdaient du terrain. Ce qui pour elle semblait être un jeu s'apparentait à une affaire d'honneur pour les envoyés de Sviatopolk : Russie contre steppes, hommes contre femmes.

Zbislav fit sauter son cheval par-dessus le lit d'une rivière asséchée puis contourna de petites collines sans songer aux dangers encourus. L'homme et la bête étaient désormais seuls. Sur ce terrain plus vallonné que celui où ils avaient débuté la poursuite, il était difficile d'apercevoir la fuyarde ; quant aux Polonais et aux autres Russes, y compris Goriaser, ils se tenaient en retrait, ayant déjà abdiqué.

« Ce jour peut devenir l'un des plus glorieux de mon existence, songeait le jeune boyard avec une exaltation qu'il tentait de transmettre à sa monture. Devant tous ces guerriers expérimentés, j'ai l'occasion de montrer ce que je vaux, de devenir quelqu'un d'important. Je rattraperai cette femelle, je la ferai mienne et je la tuerai avant de réclamer le prix qui me revient. Je… »

Ses pensées n'allèrent pas au-delà. Épuisé, contraint à toujours plus d'efforts, son cheval trébucha sur le sol caillouteux. En s'effondrant, il projeta l'infortuné cavalier en avant. Un bruit effrayant d'os brisés résonna comme un signal à destination de la fuyarde. Elle avait gagné la partie.

Zbislav émergea de l'inconscience en gémissant tel un fauve blessé. Tout son corps lui faisait mal, du crâne à la plante des pieds. Il essaya de se redresser. La douleur le terrassa. Il retomba lourdement contre un rocher déjà aspergé d'un sang

qui n'était pas le sien. Sa monture gisait non loin de lui, l'œil vitreux et les naseaux tressaillant au rythme d'une respiration pénible.

« Mon pauvre, marmonna-t-il. Dans quel traquenard t'ai-je emmené… »

L'animal lui répondit d'un hennissement pathétique, recouvert par quantité d'autres hennissements, bien plus énergiques ceux-là. Zbislav écarquilla les yeux. Un cri lui échappa. Ce fut son dernier. Une volée de flèches mit un terme tant à sa souffrance qu'à son existence.

***

La dépouille du jeune boyard fut découverte par l'un de ses camarades, qui en avertit aussitôt son supérieur.

Les envoyés de Sviatopolk avaient erré dans les collines à la recherche de Zbislav, prenant le risque de se faire repérer par d'éventuels ennemis en aboyant son nom. Il ne fallait pas y voir une preuve d'amitié de la part de Goriaser : s'il refusait de rentrer avec moins de guerriers qu'il n'en possédait à son départ de Vychgorod, ce n'était qu'en raison des strictes consignes du prince. Toute perte, matérielle ou humaine, amputerait d'autant sa récompense. Aussi s'approcha-t-il du corps de la première victime de cette expédition avec un réel chagrin.

« Imbécile, lui dit-il à voix basse, ton stupide héroïsme va me coûter cher. »

À l'intention des vivants, il déclara :

« Quelqu'un parmi vous sait-il si ce garçon était baptisé ? »

Du bout du pied, il le retourna sur le dos afin d'exposer ses blessures. Le voïvode avait une grande expérience de la guerre ; voir, toucher, humer la mort suscitait peu d'émotion chez lui, cependant il ne put retenir une grimace de dégoût en constatant l'état du cadavre. En plus des flèches qui le traversaient de toutes parts, on notait une abondance dérangeante de sang autour de ses cuisses, d'ailleurs à moitié dénudées. Son pantalon, déchiré en maints endroits, semblait avoir été enlevé puis remis dans la précipitation.

« Sait-on si ce garçon était baptisé ? » répéta Goriaser en haussant la voix.

Un vieux boyard s'avança, le visage ruisselant de larmes. Il était le dernier à qui Zbislav avait adressé la parole avant de mourir.

« Nous ne nous connaissions pas très bien, dit-il la gorge nouée, mais il m'a donné l'impression d'être un bon chrétien en plus d'être un bon camarade. Il priait chaque soir avant l'extinction des feux.

— Alors nous devrons prier pour le salut de son âme, fit le voïvode sur un ton n'autorisant aucune réplique, car nous n'aurons pas le temps de l'ensevelir chrétiennement. Cette satanée plaine est plus peuplée qu'elle n'en a l'air. Regardez, le malheureux a été transpercé d'une douzaine de traits. Ce ne peut être l'œuvre de notre cavalière isolée. Et pour ce qui est de son cheval… »

L'animal avait été dépecé avec soin, d'une manière qui laissait croire que sa viande avait moins profité aux charognards qu'à des êtres humains. La mort de Zbislav était récente ; ses assassins pouvaient être restés dans les environs. Sans se concerter, le voïvode et ses subordonnés se mirent en position défensive, la main sur leur arme et le bouclier tenu avec fermeté. Les émissaires de Boleslas, désarmés car censés être protégés par les Russes, se contentèrent de prendre une posture de statue. Nul ne parla plus. Seuls le souffle et les battements de cœur des uns et des autres, hommes comme chevaux, empêchèrent le silence de s'imposer. Les dents étaient serrées, la sueur trempait les chemises et coulait le long des nuques. Dans les steppes du Sud, chaque rocher, chaque arbuste prenait la forme d'un ennemi. Depuis qu'ils y avaient pénétré, jamais les Russes ne s'étaient sentis aussi peu à leur place. Le pays tout entier semblait les exhorter à rentrer chez eux sans plus attendre.

Soudain, un bruit métallique les fit sursauter. À défaut de sourires, il y eut des soupirs de soulagement quand tous se rendirent compte qu'il ne s'agissait que d'un poignard tombé d'un ceinturon. Le coupable, terriblement gêné, se baissa pour ramasser son arme. Il ne se releva jamais.

Comment avaient-ils pu ne pas les voir, ne pas les entendre venir ? Ils ne surent qu'ils étaient encerclés qu'à l'instant où l'un des leurs reçut une flèche en plein milieu du front. Plusieurs

dizaines de cavalières, jumelles de celle qu'ils avaient vainement traquée, se tenaient autour d'eux, l'arc bandé et pointé sur des hommes qui devenaient de fait leurs otages. Goriaser lâcha son bouclier. Il rengaina son épée et leva la main droite en espérant que ces sauvages comprendraient cet appel à la paix. Ses compagnons firent de même. Les deux cadavres gisant à leurs pieds constituaient un avertissement suffisant. Il n'était plus question de lutter mais de parlementer. Les cavalières écoutèrent le voïvode avec attention lorsqu'il dit, sur un ton qu'il s'efforça de maintenir neutre :

« Nous ne sommes pas vos ennemis. Nous sommes partis de Russie, et du duché de Pologne pour deux d'entre nous, dans le dessein de discuter avec les peuplades du Sud. Mon seigneur, le prince Sviatopolk de Vychgorod, admire la bravoure des cavaliers des steppes, avec qui il aimerait lier une amitié durable autant que profitable à nos deux peuples. Je vous en conjure, ne tirez pas, attendez de savoir qui nous sommes.

— Nous savons qui tu es, toi l'homme roux au nez cassé : Goriaser de Cracovie, esclave du Maudit. Garde tes minauderies pour d'autres circonstances, ici nous ne sommes pas à la cour de l'empereur Basile Bulgaroctone ! Si j'étais de mauvaise humeur, j'avoue que je me serais fait une joie de vous abattre sans sommation, tes soudards et toi. Pour l'heure, il me suffira de vous amener à ma mère. Ne criez pas victoire, car il n'est pas dit qu'elle sera tendre avec vous. »

Celle qui avait pris la parole était une très jeune femme, pour ainsi dire une enfant, qui vint à la rencontre du voïvode avec l'assurance d'une reine. Fièrement dressée sur un magnifique cheval à la robe gris cendré, cette beauté à la peau brune portait tout l'attirail de la chasseresse des steppes, de l'arc composite aux hautes bottes de cuir. Elle se distinguait de ses compagnes par le port ostentatoire de bracelets, de colliers et de boucles d'oreilles, au point que chaque mouvement de sa monture s'accompagnait du tintement de l'or ; elle poussait la coquetterie jusqu'à avoir les tétons percés de multiples anneaux reliés entre eux par des chaînettes d'argent. En outre, elle était la seule à arborer une extravagante chevelure d'un rouge profond, qu'elle laissait librement ondoyer sur ses épaules dénudées.

Goriaser s'approcha et fit mine de s'incliner devant elle. Elle le refoula d'un coup de pied au flanc. Le voïvode ravala sa rage et se força à faire bonne figure. Sa vie et celle de ses hommes dépendraient de ses talents de conciliateur.

« Nous sommes sur ton territoire, dit-il, aussi nous plierons-nous à tes exigences. Nous sommes désarmés, n'est-ce pas une preuve de notre volonté pacifique ? Il semble que tu aies déjà entendu parler de moi, sans doute en des termes peu favorables si je me fie à ton attitude… Oublie les calomnies et traite-moi comme ton fidèle serviteur.

— J'accepte ton offre, répondit la cavalière sans chercher à masquer sa jubilation. Crois bien que je te rappellerai à tes obligations si tu les perds de vue. Pourtant, tu mens.

— Je te le jure, j'ai…

— Tu n'es pas désarmé. La poignée d'une épée dépasse de ton fourreau. »

Un frisson parcourut l'échine de Goriaser tandis qu'il sentait Nadejda protester contre le sort qui lui était réservé. Il n'avait pas le choix. En faisant durer autant que possible ce qui pour lui était un supplice, il dégaina l'épée, passa un doigt sur le plat de la lame, dit une prière muette, avant de la laisser choir au sol. La cavalière secoua la tête, les sourcils froncés. Dans un ultime geste de soumission, Goriaser se baissa pour reprendre Nadejda et la présenta à celle qui devenait ainsi sa nouvelle propriétaire.

« Je n'ai que faire des épées, lui signifia-t-elle avec dédain. Je les trouve trop masculines. »

Elle cracha ce dernier mot plus qu'elle ne le prononça. Derrière elle, ses compagnes pouffèrent. Goriaser et ses hommes se tinrent cois.

« Cependant, reprit-elle, ma mère sera ravie de recevoir ce cadeau de ta part. Cela ne sera pas de trop pour entrer dans ses faveurs. Qui sait, pour peu qu'elle soit dans un bon jour, ou en manque de mâles aussi vigoureux que tu l'es…

— Pardonne-moi, l'interrompit le voïvode, tu me connais alors que j'ignore tout de toi et de tes suivantes. Qui es-tu ? Qui est ta mère ? Et où sont vos époux ?

— Nos époux, nous dit-il ! Soupçonner que nous puissions avoir renoncé à notre liberté par un mariage est une

insulte pour nous toutes. Nous avons épousé la steppe car elle seule nous garantit notre indépendance. »

La jeune cavalière aux cheveux rouges rangea Nadejda parmi ses effets personnels. La selle de son cheval était décorée d'attributs virils arrachés à de récents vaincus, comme autant de trophées chèrement acquis. Goriaser fit profil bas. Par la suite, il aurait tout loisir de faire ravaler leur arrogance à ces barbares.

« Je salue votre détermination, insista-t-il, mais cela ne me dit pas quel est ton nom.

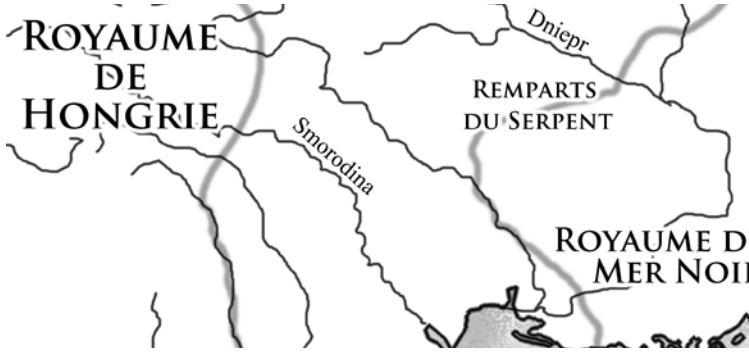
— Tu as du caractère, répliqua la cavalière, ce que j'apprécie. J'ai bien fait de ne pas demander à mes sœurs de t'exécuter. Afin d'assouvir ta curiosité, sache que je me nomme Roksana, héritière du royaume de la mer Noire et fille de la reine Zlatygorka. As-tu d'autres questions avant que nous nous mettions en route ?

— Oui. Tu te prétends la fille d'une reine alors que ces terres sont aux mains des Tatars qui, tous, obéissent à la loi du khan. Ta mère est-elle l'une des cent épouses de Kalin ?

— Décidément, soupira-t-elle, ces mâles ne voudront jamais comprendre. Ne pouvez-vous vous représenter une femme sans l'imaginer ployant sous le joug d'un mari ? Ma mère est une reine plus puissante que les khans des tribus nomades. Si ton esprit étriqué refuse d'y croire, qu'à cela ne tienne ! Bientôt nous serons au palais et tes yeux verront la vérité. »

Goriaser acquiesça, pas tout à fait convaincu mais pour le moins intrigué. Les cavalières hochèrent la tête d'un air entendu tandis que leurs montures renâclaient, impatientes de galoper. Le voïvode songea soudain que ces chevaux, tous sans exception, devaient être des juments. Dans le Sud, les repères habituels n'avaient plus cours, tout était sans commune mesure avec ce que l'on connaissait en Russie…

En chevauchant avec ses hommes au milieu d'une armée de cavalières des steppes, Goriaser tenta de prévoir la suite des événements. Finalement il renonça. Le soleil qui se couchait à l'horizon annonçait aux Russes que demain serait un autre jour, bien différent de tout ce qu'ils avaient pu vivre jusqu'alors.



Fleuve Smorodina, mois de juillet de l'an 1015

« Je n'aime pas la mer Noire. Je n'y vais que sous la contrainte, pour rendre visite à des cousins, ou comme maintenant, parce que vous êtes des amis de Sviatogor et les amis du géant sont nos amis. Non, je ne l'aime vraiment pas. La mer Noire, pas le géant, évidemment. Sans même parler de la couleur de l'eau, qui n'est pas naturelle, on le voit tout de suite, mais cette étendue infinie, à droite, à gauche, devant, derrière, de l'eau, encore de l'eau, c'est quelque chose qui nous met mal à l'aise, nous autres. Bien entendu, nous n'avons pas peur de l'élément liquide, ce n'est pas le problème, d'ailleurs ce serait risible si nous autres avions peur de nous mouiller, non ? C'est juste que notre territoire, ce sont les ruisseaux, les rivières et les fleuves, tout le reste nous fait nous sentir comme des étrangers, ce que nous sommes en train de devenir en tous lieux à cause de votre prince chrétien, comment s'appelle-t-il…

— Vladimir Soleil Clair.

— Oui, Soleil Clair, c'est cela. Dis-moi, chevalier, es-tu chrétien ou es-tu des nôtres ? »

Ilya prit le temps de dévisager son interlocuteur avant de lui répondre, afin de lui faire comprendre à quel point sa question était déplacée. Le batelier ne broncha pas. Finalement, par son attitude imperturbable, il eut raison de la patience du bogatyr.

« Mes parents, de braves fermiers de Karatcharovo, étaient païens, et je suis né païen, déclara Ilya avec une pointe d'irritation. J'ai ensuite reçu le baptême comme l'ensemble de ce

pays. Mais ce n'est pas parce que j'ai choisi la voie du Christ que je ne suis pas des vôtres. Je suis Russe, tout comme toi, grand-père, et comme tes frères. Nos ennemis sont les Tatars, c'est chez eux que j'amène la guerre et non parmi mon peuple. Tiens-le toi pour dit !

— Beau discours que le tien, rétorqua le batelier. Tu devrais songer à monter sur le trône de Kiev. Avec un chef comme toi, les Russes arrêteraient peut-être de se comporter en sots.

— Régner ne m'intéresse pas. Il fut un temps où le peuple me vénérait, où l'armée me considérait comme l'égal du souverain de Russie. Soleil Clair voyait en moi un successeur potentiel lorsque ses fils étaient trop jeunes ou pas assez compétents. Au lieu de jouer au boyard arriviste, j'ai préféré rester celui que j'ai toujours été : un paysan de Karatcharovo doté d'un caractère de cochon… Avec la prison comme ultime conséquence.

— Tu es un bon gars, conclut le batelier. Je crois que nous n'allons pas chercher à te trahir, non, vraiment pas. Nous te conduirons jusqu'à la mer Noire, sans faute. »

Ilya répondit par un sourire forcé. Depuis le début de cette expédition sur les flots de la Smorodina, il était tendu. Il ne pouvait se défaire d'une certaine méfiance envers les étranges individus qui se succédaient aux commandes de leur embarcation. C'était la première fois qu'il avait affaire aux vodianoï, les gardiens des rivières et des fleuves. Leur réputation était assez mauvaise et, s'il n'avait pas à se plaindre de leurs services, il lui était difficile de faire abstraction de tout ce qu'il avait entendu à leur sujet. Il évita toutefois de faire mention de ces racontars devant eux, sans quoi ils se seraient empressés de lui donner raison en l'entraînant par le fond.

Leur aspect extérieur lui-même était peu engageant. De petite taille, la peau flétrie et squameuse, les yeux inexpressifs, tous avaient l'air de vieillards malingres. Ils vivaient nus mais la décence était respectée grâce à leurs longs cheveux et leur barbe fournie, d'une teinte évoquant davantage les algues que la pilosité humaine. De minuscules écailles noirâtres, dont la forme évoquait celles de la truite, recouvraient partiellement leur corps. Leurs mains et leurs pieds méritaient plutôt l'appellation de palmes.

Ilya admirait l'habileté du batelier qui faisait avancer l'embarcation à la force de ses membres. En se retournant, il constatait que leurs suiveurs procédaient de même : chaque bateau était mû par les palmes d'un vodianoï, que ce soit celui où se trouvait Erouslan ou ceux qui transportaient l'équipement et les montures. Combien étaient-ils à les accompagner ? Ilya n'aurait su le dire. Tout juste parvenait-il parfois à différencier l'un ou l'autre, à la faveur d'écailles plus grosses ou d'une barbe moins imposante. Les vodianoï ne portaient pas de nom, ou du moins refusaient de le révéler.

Quand il en eut assez, le batelier salua son passager d'un léger signe de tête et se glissa dans l'onde fraîche de la Smorodina. Il s'ébroua en émettant des cris de plaisir avant de disparaître sous la surface de l'eau. Ilya n'eut pas le temps de paniquer à l'idée de devoir diriger seul le bateau : un autre vodianoï monta à bord et prit le relais, tout sourire. Le courant commençait à être plus fort à cet endroit du fleuve. L'expérience de ce vénérable vieillard ne serait pas de trop pour maintenir à flot ce qui n'était, au bout du compte, qu'un large tronc d'arbre taillé de manière à contenir deux voyageurs.

« C'est sur une coquille de noix comme celle-ci que naviguaient les premiers Kiéviens, dit le nouveau venu à brûle-pourpoint. Tu le savais déjà, n'est-ce pas ? »

Le bogatyr n'était pas encore habitué aux familiarités des vodianoï. Chez les Russes, on suivait des règles de bonne conduite au moment de rencontrer un inconnu ; une certaine réserve était de mise. Chez les habitants des rivières, au contraire, on pouvait disserter de n'importe quoi, n'importe quand et avec n'importe qui. Sans doute fallait-il y voir un fâcheux effet de leur mode de vie amphibie : lorsqu'ils avaient enfin la chance de côtoyer une créature terrestre, ils en profitaient pour se lancer dans toutes les conversations qu'ils n'avaient pu tenir sous l'eau.

« Je connais le passé de mon pays, rétorqua Ilya. Je sais que les bâtisseurs de la mère des villes russes étaient des bateliers du Dniepr : les trois frères Kiy, Khoriv, Chtchek et leur jeune sœur Lybed ; j'ai appris par cœur ces noms glorieux lorsque j'étais enfant. Mais si tu penses pouvoir m'enseigner certaines choses qui m'auraient échappé, ne t'en prive pas, grand-père. Cela nous occupera.

— Tu détestes voyager dans ces conditions, je me trompe ? Aucune prise de risque, aucun choix à effectuer, pas d'arrêt imprévu dans des villages perdus, pas de caprice de ton cheval, et ces repas qui te tombent tout prêts entre les mains… Toujours du poisson, encore du poisson, pour ne rien arranger ! Je te plains, mon ami. Tu dois terriblement t'ennuyer.

— Tu as tout compris. Je suis impatient de retrouver la terre ferme. À l'inverse de mes ancêtres, je suis un navigateur médiocre.

— Tes ancêtres ? s'étonna le batelier. Si tu fais référence aux fondateurs de Kiev, je me dois de t'informer que Kiy n'était pas un Russe.

— Vraiment ? Et qu'était-il, un Polonais ? Un Hongrois peut-être ? »

Ilya s'esclaffa. Kiy, pas un Russe ? Il n'avait jamais rien entendu de plus stupide !

« Non. C'était un vodianoï, ses frères et sa sœur également. »

Sans cesser de pagayer avec ses mains palmées, le batelier fixa son vis-à-vis avec l'air le plus sérieux qu'il puisse arborer. Il finit par éclater de rire devant la mine décontenancée du bogatyr. Ce dernier fut d'abord vexé d'être la cible des railleries d'un vieillard, avant de songer que cela lui faisait moins de mal que de bien. Depuis deux décennies, il était l'objet d'une telle vénération que plus personne en Russie n'osait le traiter comme un égal avec qui plaisanter ; partout où il passait, des palais les plus luxueux aux hameaux les plus misérables, on le recevait comme un prince, avec des égards pesants. Cela incommodait le fermier sommeillant en lui. Les vodianoï, s'ils avaient entendu parler des exploits d'Ilya de Mourom, ne le considéraient pas comme un être supérieur aux autres. Avec lui, ils se comportaient de la manière la plus naturelle qui fût. Ici, sur ce rondin descendant la Smorodina, on était loin de l'atmosphère compassée de la cour de Berestovo.

Ilya donna à son interlocuteur une bourrade énergique qui manqua le faire passer par-dessus bord. Le vodianoï repartit dans un rire communicatif, pareil au gargouillis de l'eau vive qui les cernait de toutes parts. Une fois calmé, il dit :

« Au début, je croyais que tu étais comme ton camarade à la peau de loup, une espèce d'higoumène aussi bavard qu'un

caillou. En fait, tu es beaucoup plus agréable que lui. Avec toi, on s'amuse.

— Je n'ai pas souvenance de semblable compliment, si c'en est un. D'ordinaire les gens me voient comme une brute colérique n'attendant qu'un mot de travers de leur part pour les éviscérer.

— Les gens sont idiots, répliqua le vodianoï. Je n'ai pas peur de toi. Les hommes dont je me méfie ne sont pas les gaillards dans ton genre, mais plutôt les faibles, ceux qui n'ont que la sournoiserie pour se frayer un chemin dans le monde.

— Pourquoi mes pensées convergent-elles immédiatement vers le prince Sviatopolk ?

— Je ne le connais pas, mais si c'est un prince, il est sûrement fait de cette étoffe. De ce que je sais des hommes, ils ont tendance à faire des individus comme toi leurs soldats et des hypocrites leurs chefs.

— Tu as tout compris à l'humanité, grand-père.

— Oui, je le crains… Voilà qui explique pourquoi nous préférons nos rivières à vos villes. »

Le grand Khors commençait à descendre à l'horizon, envoyant des traits d'or qui faisaient scintiller les eaux de la Smorodina. Même si les monts Sacrés étaient désormais loin derrière eux, le paysage qu'ils parcouraient était tout aussi vallonné : les traditionnelles plaines du sud de la Russie laissaient souvent la place à des ravines qui transformaient le fleuve paisible en un torrent indomptable. Parfois les bateliers se voyaient contraints de sortir leur embarcation de l'eau pour la transporter sur terre, le temps de franchir un passage difficile. La puissance d'Ilya et d'Erouslan faisait alors merveille, remplissant de gratitude les frêles vodianoï. Une fois le fleuve redevenu praticable, tous retournaient à leur poste et renvoyaient les deux bogatyrs à leur désœuvrement.

Le bateau d'Erouslan suivait celui d'Ilya et précédait celui qui convoyait sa jument Kosmatouchka. Si être séparé de son cheval était une épreuve pour tout bogatyr, dans son cas, cela confinait au supplice. Lorsque le besoin de grands espaces devenait trop pressant, il demandait à un vodianoï de lui ramener son arc, son carquois et quelques flèches, et s'entraînait à viser un tronc d'arbre, un buisson ou un rocher, en

s'imaginant chasser le saïga dans les steppes. Puis il retournait à sa place, apaisé, et trompait l'ennui en se consacrant au livre prêté par Ilya. Habituellement, ce dernier ne quittait jamais sa précieuse copie des Évangiles, mais il considérait que l'inculture religieuse de l'homme avec qui il avait lié un pacte de fraternité au pied de la croix de Levanidov justifiait un tel sacrifice. En jetant un œil de temps à autre vers l'embarcation d'Erouslan, Ilya constatait avec satisfaction que son compagnon, à défaut d'être subitement frappé par la foi, paraissait fasciné par ce qu'il découvrait. Il se rappelait ses années de captivité, quand les Évangiles constituaient son unique lien avec la civilisation. Dans l'ennui d'une expédition sur la Smorodina, les paraboles du Christ valaient tous les trésors, y compris pour un mécréant tel qu'Erouslan. Le vieux bogatyr se réjouissait de le voir bouger les lèvres au rythme de sa lecture. Peut-être finirait-il par l'imiter en faisant orner son bouclier de la croix chrétienne, en remplacement de l'affreuse gueule de dragon actuelle…

« Tu te trompes, dit soudain Ilya à l'intention du batelier. Mon camarade n'est pas l'individu détestable que tu crois. Je ne le fréquente que depuis quelques jours et, si je ne l'ai pas tout de suite adopté, je suis en train de le faire.

— C'est la moindre des choses, rétorqua le vodianoï. Tu vas être seul avec lui dans les steppes du Sud, mieux vaut que vous vous supportiez l'un l'autre. Dis-moi, mon ami, je peux te poser une question indiscrète ?

— Fais donc, grand-père.

— Pour traverser toute la Russie et affronter les dangers des steppes, il faut une raison valable… J'espère que c'est à cause d'une femelle que tu as entrepris tout cela. Autrement, ce n'est pas la peine. »

Le bogatyr hocha la tête d'un air entendu, avant de déclarer :

« Oui, c'est à cause d'une femme. On peut même dire : de deux femmes.

— Vraiment ? Dans ce cas, permets-moi de te féliciter.

— Deux femmes, précisa Ilya avec gravité, dont une que j'aime et une autre que j'ai aimée ; une que je cherche et une autre qui me trouvera. »

Le batelier le dévisagea en espérant lui arracher une confession plus détaillée. Celle-ci ne vint pas. Alors il salua le bogatyr et, sans attendre une réponse de sa part, sauta les deux pieds en avant dans la Smorodina.

Le regard et les pensées d'Ilya confluaient dans la même direction, celle du Sud. Il était trop concentré pour s'en rendre compte, mais ses mains, serrées l'une contre l'autre, tremblaient. Derrière la ligne d'horizon s'étendaient les plaines bordant la mer Noire, royaume de la redoutable Zlatygorka.

Steppes du Sud, mois de juillet de l'an 1015

Happé par la mer avide, jetant ses derniers rayons de manière désespérée dans un ciel qui s'obscurcissait, un soleil orangé mourut sous les yeux des deux bogatyrs. La nuit qui s'annonçait serait la première qu'ils passeraient dans les steppes du Sud. Ils priaient pour avoir la chance d'en voir d'autres.

Debout sur leurs embarcations, une demi-douzaine de vodianoï les saluaient avec une tristesse palpable tandis que leurs frères pagayaient énergiquement contre le courant du fleuve. Ils avaient mis plus de dix jours à descendre la Smorodina, des monts Sacrés à la mer Noire. Combien de temps mettraient-ils pour effectuer le voyage dans l'autre sens ? Erouslan n'en avait pas la moindre idée. Cela le rendait d'autant plus respectueux de ces créatures à qui, hélas ! il n'avait pas assez témoigné sa reconnaissance. Durant leur périple, il s'était renfermé sur lui-même, se perdant dans ses pensées ou dans le déchiffrage des Évangiles. Il se sentait mal à l'aise en bateau et – sans doute le pire sentiment qui puisse assaillir un bogatyr – profondément inutile. Il avait conscience d'être passé pour un ingrat auprès des vodianoï ; pourtant il admirait le dévouement de ces petits hommes palmés auxquels il avait toujours refusé de croire. Et que dire de Sviatogor ? Sans l'aide du géant, où seraient-ils aujourd'hui ? Peut-être erreraient-ils autour du kremlin de Vychgorod en attendant que Goriaser pointe le bout de son nez, sans savoir qu'il conspirait à cinq cents verstes de là…

« Vas-tu fixer l'horizon jusqu'à demain matin ? fit la voix bourrue d'Ilya. Nos amis sont partis, nous voilà seuls dans les steppes… Enfin, mes amis plus que les tiens. On ne peut pas dire que tu te sois montré très aimable avec eux. »

Erouslan se garda de riposter à cette pique, gratifiant son compagnon d'un sourire qui le déstabilisa plus que ne l'aurait fait une réaction violente. Cette expédition sur le fleuve avait dissipé une partie de la colère qu'ils portaient en eux depuis leur libération. Leur motivation n'avait pas décru, mais ils paraissaient dorénavant plus calmes, moins impatients, comme s'ils n'étaient guère plus pressés que le cours indolent de la Smorodina. Goriaser jouissait néanmoins d'une avance de plusieurs jours ; à l'heure actuelle, il pouvait aussi bien se trouver tout près d'ici que sur la place du marché de Tmoutarakan. Qu'il ait rencontré sa propre fin en cours de route et que Nadejda ait échu à un nouveau propriétaire était une hypothèse systématiquement rejetée. Ils n'avaient nul besoin de se démoraliser inutilement.

Ilya désigna les falaises qui dominaient le rivage où ils venaient de débarquer.

« Sur l'autre versant commencent les plaines, dit-il. Ne te fie pas à ces arbustes et à cette herbe bien verts : l'air marin est peut-être bénéfique à la végétation, ce qui ne sera plus le cas une fois que nous aurons passé le…

— Puis-je t'interrompre ? » s'enquit Erouslan qui, sans attendre la réponse du vieux bogatyr, lança Kosmatouchka à l'assaut de la pente.

Celle-ci était assez peu escarpée et, malgré les cailloux roulant sous les sabots, facile à gravir. Ilya entreprit de suivre le même chemin. Son compagnon se tenait déjà sur le plus haut rocher. Comme tout honnête voyageur arrivant dans un nouvel endroit, Erouslan salua successivement chacun des points cardinaux, avant de se tourner vers la mer, puis vers la terre. Il inspira à pleins poumons l'air de la steppe, chargé de mille senteurs végétales, animales et terrestres. Kosmatouchka se cabra, fouettant l'air de sa queue tressée. Par un hennissement qui dut traverser les flots pour retentir jusqu'à Constantinople, elle exprima sa volonté de galoper dans les grands espaces de liberté s'étendant devant elle. Erouslan ne

pourrait la retenir longtemps – en avait-il seulement envie ? Le visage radieux, il s'exclama :

« Me voici chez moi, enfin ! La prochaine fois que tu désires jouer au vieux sage qui connaît tout et a tout vu, évite de le faire au sujet des steppes du Sud. Quels que soient les exploits que tu y as accomplis durant ton jeune âge, tu ne connaîtras jamais assez la plaine pour en parler correctement. À bon entendeur… »

Un nuage de poussière fut soulevé lorsque la jument aubère et son cavalier s'en furent, en dépit des protestations d'Ilya. Celui-ci descendit de sa selle et s'assit sur un rocher en maugréant. Son plan, qu'il avait tenté d'expliquer à Erouslan, était le suivant : ils passeraient la nuit sur le rivage, dans une relative sécurité, et entameraient leurs recherches aux aurores. Il avait bon espoir de voir surgir de nouveaux indices permettant de mettre la main sur Nadejda, si possible avant qu'une troupe de Tatars ne découvre leurs os blanchis par le soleil, le vent et la pluie. Alors qu'Ilya se faisait cette réflexion, une goutte s'écrasa sur son nez, puis une autre. Il remit son casque pour se protéger comme s'il s'agissait d'une nuée d'ennemis. Durant leur voyage fluvial, ils avaient bénéficié d'un temps clément ; la chance devait fatalement tourner. Les lourds nuages gris qui avaient profité de la soirée pour s'amonceler au-dessus de la mer Noire déversèrent enfin leur trop-plein d'eau. De grosses gouttes martelèrent le sol. Le vieux bogatyr grogna tandis que Bourouchka le tirait vers le rivage. Il la suivit de bonne grâce. Les pentes sur lesquelles il attendait le retour d'Erouslan ruisselaient et devenaient glissantes.

« Qu'il s'amuse à batifoler sous une pluie torrentielle, marmonna-t-il dans sa barbe, après tout il empestait tant qu'il lui fallait se laver avant le coucher. Quant à nous, nous devons nous trouver un abri. »

La jument et son maître atteignirent un renfoncement de la falaise. L'emplacement était idéal. Quand Erouslan reparut, aussi trempé et essoufflé que s'il avait nagé jusqu'à la lointaine île de Berezan, il trouva son compagnon installé devant des provisions largement entamées. Le délicat fumet de la viande séchée l'attira irrémédiablement.

« Aurais-tu faim ? s'enquit Ilya, sarcastique. Pour le guerrier à la peau de loup, l'appel du ventre serait-il plus fort que l'appel de la plaine ?

— Moque-toi donc ! Tu ne peux comprendre ce que les steppes représentent pour moi.

— Non, en effet. C'est d'ailleurs pour cela que je guette ton explication. Assez de non-dits, assez de secrets ! Si je dois poursuivre ma route avec un Tatar, j'aimerais en être prévenu. »

Le vieux bogatyr lui fit signe de s'asseoir à ses côtés. Depuis leur passage dans les prairies de Levanidov, ils n'avaient guère bavardé. Erouslan conservait tout son mystère. Il fallait que cela cesse.

« Du vin ? » fit Ilya après avoir fait claquer sa langue pour l'inviter à boire.

Il tendit une outre que son compagnon ne refusa pas.

« Merci. Qu'as-tu besoin de savoir ?

— Tout. Ce que tu es. Ce que tu as été. Ce qui t'anime. Il n'y a d'autre homme que moi à des dizaines de verstes à la ronde, exprime-toi sans crainte. »

Erouslan s'offrit une lampée de vin avant de piquer de son épée une épaisse tranche de viande, qu'il engloutit en l'ayant à peine mastiquée. Puis il essora ses vêtements sous le regard inquisiteur d'Ilya, révélant une nouvelle fois l'armure en écailles de dragon qui se trouvait par-dessous. Il comprit qu'il ne pourrait se défiler.

« Oui, avoua-t-il, le sang des Fils du Loup coule dans mes veines…

— Sale traître ! »

Ilya porta la main à sa masse d'armes. Son compagnon tenta de modérer sa colère en lui promettant de lui en révéler davantage. Le vieux bogatyr s'adoucit. À la fin de sa confession, il serait toujours temps de le supprimer…

« J'ai vécu mon enfance dans les steppes, plus loin à l'est. Ma mère était de ce pays, elle y naquit et y mourut. C'était une brave femme, pour autant que je m'en souvienne, une tapissière à nulle autre pareille. Mon père, quant à lui, était un véritable guerrier de la Sainte Russie.

— Qui était-il ? lui demanda Ilya avec insistance. Ton père était-il un héros ? Ai-je combattu avec ou contre lui ?

— Je l'ignore. Je ne connais rien de lui, sinon son nom, puisque je suis Erouslan fils d'Erouslan. Ma mère l'a aimé, bien que cela n'ait pas suffi à le retenir auprès d'elle. Peut-être l'ai-je déjà vu sans le savoir. Peut-être faisait-il partie de ces Russes qui réduisirent ma tribu en esclavage lorsque j'étais enfant. Par chance, un religieux me recueillit et je le servis avec assez de bonne volonté pour gagner ma liberté. Cet homme bienveillant fit de moi un fidèle sujet du grand-prince Vladimir.

— Et c'est lui qui t'a appris à lire, je suppose. Les religieux sont souvent ceux qui détiennent le savoir. »

Erouslan rit.

« Il m'a enseigné les paroles des apôtres, les actes des saints et les prières que doit connaître un bon chrétien, avec l'espoir que j'abjure mes croyances païennes. Au final, il aura juste réussi à me faire abandonner toute croyance. Pour ce qui est de la lecture, sache qu'on n'enseigne ni l'alphabet latin ni le cyrillique à un esclave, fut-il chéri comme un fils. Je n'ai jamais su lire. Je te remercie tout de même de m'avoir prêté ton livre : parcourir ces étranges signes dénués de sens m'aura diverti durant le voyage. »

Sur ces mots, il fouilla parmi les affaires que transportait Kosmatouchka et en extirpa la précieuse copie des Évangiles, qu'il tendit à Ilya. Celui-ci fulminait contre son compagnon d'avoir ainsi été abusé, mais décida d'attendre un peu avant de l'égorger – un Tatar, et un bâtard pour ne rien arranger !

À l'extérieur de leur abri, la pluie se calmait. L'orage tonna, comme pour souligner l'aspect dramatique de la scène.

« Je comprends enfin pourquoi tu montes beaucoup mieux que moi, fit Ilya.

— Par le vit de saint Georges ! Il n'est pas très difficile de monter mieux que toi. Si l'on m'avait dit que le plus grand chevalier russe n'avait aucune affinité avec les chevaux…

— Il suffit ! Avoir été élevé parmi les sauvages ne t'autorise pas à contrevenir aux bonnes mœurs, maintenant que tu es des nôtres. En Russie, on honore les anciens, on ne les raille pas. Autrefois j'étais moi aussi un cavalier émérite, sans avoir eu à téter du lait de jument jusqu'à mes douze ans ! »

Un éclair tomba non loin, épouvantant leurs chevaux. Erouslan siffla à la manière du vanneau. Bourouchka et Kosmatouchka cessèrent de s'agiter sur-le-champ.

« Je doute qu'un Russe de pure souche puisse être aussi bon cavalier qu'un natif des steppes, prétendit le jeune bogatyr. Si c'était le cas, ni Sviatopolk ni aucun autre prince russe ne se serait incliné devant moi pour que je consente à devenir l'un de ses droujinniks. »

Il s'empara d'une nouvelle tranche de viande, encore plus épaisse que la précédente, et y mordit à pleines dents tel un fauve affamé. Au contraire d'Ilya qui tentait d'imposer des restrictions sur leurs réserves de nourriture, il ne se faisait guère de souci : il avait confiance en ses qualités de chasseur. Il était tard, la fatigue l'accablait et une journée éprouvante s'annonçait. S'adossant contre le coin arrondi d'un rocher, il ferma les paupières. C'est alors qu'Ilya intervint. S'il le laissait s'endormir, ils n'auraient plus la possibilité d'aller au bout de cette confession.

« Puisque tu évoques ton passage au sein de la droujina du Maudit, dit-il, j'aimerais savoir comment tu t'es retrouvé au fond d'une geôle. N'a-t-il rien pu faire pour te soustraire au courroux de Soleil Clair ? Ou est-ce Sviatopolk lui-même qui t'a enfermé, après que tu t'es montré trop clairvoyant pour exécuter les ordres iniques de ce fou dangereux ? »

Erouslan rouvrit les yeux. On y lisait une insondable tristesse, qui s'amplifia tandis qu'il relatait à son aîné les événements qui firent de lui un prisonnier :

« Tout a commencé, comme souvent, par une guerre… »

***

La guerre durait depuis trop longtemps.

Si son instigateur moisissait en prison, cela n'empêchait pas ses hommes de la poursuivre. Lutter jusqu'à la victoire finale était une manière de lui rendre hommage en lui montrant qu'il n'avait pas sacrifié sa liberté pour rien. Tôt ou tard le grand-prince pardonnerait à son fils ; Sviatopolk entrerait enfin triomphalement dans la cité qu'il convoitait et que ses fidèles auraient prise en son nom. La région d'Iskorosten était

alors l'apanage de Sviatoslav, prince des Drevliens, l'un des plus jeunes fils de Vladimir. Située au confluent de routes commerciales, la ville ne pouvait qu'éveiller le désir de princes ambitieux ; transformant une querelle familiale en affaire d'État, Sviatopolk de Tourov déclara la guerre à son frère, quitte à encourir les foudres paternelles. Trois années plus tard, Iskorosten la fière n'avait toujours pas abdiqué.

Dans ses rêveries diurnes comme dans ses songes nocturnes, Erouslan revoyait souvent les infranchissables murailles de bois ceignant la cité. L'interminable siège resterait gravé en lui jusqu'à sa mort. Et cette nuit-là, alors que, emmitouflé dans une couverture en peau de mouton, Ilya dormait du sommeil du juste, il sut que le fil de l'histoire se déroulerait de nouveau dans son esprit. Il sentit l'odeur entêtante des feux de camp, des cadavres et de la peur. Il entendit les plaintes des Drevliens captifs de leur propre ville. Il vit ses hommes découragés par leur incapacité à faire plier l'ennemi.

Une fois de plus, Erouslan assista à la chute d'Iskorosten.

« J'ai discuté avec un de leurs chefs, déclara Goriaser après avoir convoqué le conseil de guerre. Cette entrevue n'a fait que confirmer ce que nous pensions tous : ils meurent de faim, ils sont épuisés, mais trop têtus pour rendre les armes. Ils préféreront crever comme des chiens plutôt que de se soumettre à notre prince.

— Gloire à Sviatopolk ! tonna l'assemblée de guerriers. Gloire à Sviatopolk !

— Prions pour qu'il soit bientôt libéré, poursuivit le voïvode, et qu'il arpente les rues d'Iskorosten en vainqueur. Cela s'annonce toutefois malaisé. Nos braves soldats commencent à perdre patience. La maladie ravage nos rangs. La famine menace. Je crains de devoir envisager un repli. Un dernier assaut n'aurait d'autre effet que celui d'anéantir notre armée.

— L'emploi de la force a montré ses limites. Seule la ruse nous apportera la réussite. »

Tous les regards se tournèrent vers Erouslan. En quelques mois, il s'était imposé au sein de l'état-major de Sviatopolk, aidé en cela par sa réputation grandissante de Tueur de Dragons – un titre jusqu'alors réservé aux plus valeureux des bogatyrs de l'ancien temps. On prenait en compte ses avis, on

respectait ses décisions. Même si son ascension ne s'était pas faite sans susciter des jalousies, la précarité de la situation militaire incitait ses compagnons d'armes à ne pas le considérer comme un adversaire potentiel mais comme un homme capable de leur faire entrevoir la victoire.

« Qu'as-tu à nous proposer, Voltchy Khvost ? s'enquit Goriaser. Aurais-tu trouvé, par je ne sais quelle inspiration divine, un moyen miraculeux d'infiltrer cette maudite cité ? »

Erouslan avait dû s'habituer à répondre au sobriquet de « Queue de Loup », référence tant à ses origines qu'à ses mœurs vestimentaires. Il n'était pas parvenu à déterminer s'il s'agissait d'une marque de mépris, de crainte, ou d'un subtil mélange des deux.

« Pas tout à fait, répondit-il. Dites aux assiégés que nous consentons à faire demi-tour, à condition qu'ils nous versent un tribut…

— Nous verser un tribut ! intervint un boyard dont Erouslan ne se rappelait jamais le nom. Ces gens sont aussi pingres que le confesseur Anastase. Même si cela pouvait sauver leurs pères et leurs fils d'une éternité parmi les flammes de l'Enfer, ils refuseraient de débourser ne serait-ce qu'une grivna d'argent. Quant à réclamer du miel ou des fourrures, c'est inutile, vous le savez comme moi : le siège les a ruinés, il ne leur reste rien de valeur.

— Certes, insista Erouslan, mais ils ne rechigneront certainement pas à se séparer de quelques oiseaux. »

Dans ses rêves, il se revoyait exposant son plan et argumentant auprès de chaque réfractaire ; puis il se retrouvait devant les portes de la ville, où il recevait le paiement qu'il avait décrété pour que le siège soit levé et que l'armée rentre à Tourov : trois pigeons et trois moineaux par foyer. Tout heureux de s'en tirer à si bon compte, les assiégés ne prêtèrent guère attention aux sourires sardoniques qu'arboraient leurs ennemis. Il leur fallut attendre la nuit suivante pour se rendre compte de l'importance de ce détail…

Les habitants furent tirés de leur sommeil par les cris d'alerte des veilleurs, auxquels se joignirent les hurlements paniqués des hommes, des femmes et des enfants qui voyaient le feu se propager chez eux. Bâtie en bois, Iskorosten – « la

cité aux murs d'écorce » – était surveillée en permanence par une cohorte de volontaires armés de seaux d'eau. Mais comment circonscrire un feu se déclarant simultanément aux quatre coins de la ville ? Comment lutter contre une catastrophe venue des cieux, tel un châtiment divin ?

L'illumination avait frappé Erouslan lors d'une banale conversation avec un soldat, oiselier à Smolensk dans le civil. À la fin de la guerre, il rentrerait chez lui, dans le Nord, car selon lui les hommes étaient pareils aux oiseaux : ils regagnaient toujours leur nid.

« Si nous capturions les volatiles d'Iskorosten et que nous les relâchions, lui demanda-t-il alors, que feraient-ils ?

— Pourquoi ferions-nous une chose pareille ? répliqua l'oiselier.

— Contente-toi d'apporter tes lumières à un supérieur. Alors, comment se comporteraient ces oiseaux soudain rendus à la liberté ?

— Leur comportement est prévisible. Ils tournoieraient dans le ciel, histoire de reconnaître les lieux, puis se dirigeraient en nuée vers les toits et les colombiers où ils ont l'habitude de vivre. C'est aussi simple que cela.

— Et si nous attachions à l'une de leurs pattes une mèche soufrée, enveloppée dans un morceau de toile…

— Ces petits êtres ailés pareils à des anges feraient de parfaits messagers de l'Apocalypse. »

L'Apocalypse, en effet, était une bonne illustration de ce que fut cette terrible nuit. Les auvents, les poulaillers, les écuries, les meules de foin, rien n'échappa à la voracité des flammes. Placés autour des murs de la cité, les guerriers de Sviatopolk n'eurent pas à patienter longtemps pour voir apparaître les premiers fuyards. Alors que les maisons d'Iskorosten se changeaient en tas de cendres, leurs habitants tombèrent un à un dans le piège. Ce fut un carnage. Erouslan y prit part, comme les autres, ni plus ni moins enthousiaste que ses frères d'armes à l'idée de répandre le sang. Il fallait que ce soit fait, pour la gloire de son seigneur Sviatopolk. Son épée transperça les chairs. Sa peau de loup se teinta de rouge. Les flèches sifflèrent autour de lui. Des râles d'agonie montèrent dans le ciel nocturne en même temps que des nuages de

fumée noire. Le jeune guerrier continua de frapper. Il fallait que ce soit fait.

Mais le souvenir du massacre auquel il se livra ne l'aurait pas hanté de la même manière sans l'incident qui impliqua Goriaser de Cracovie…

Passé les premiers chocs, la soif de sang des soldats s'apaisa et laissa place à d'autres considérations. Faire une moisson d'esclaves devenait leur objectif principal. Arrivés démunis sur le territoire des Drevliens, ils en repartiraient riches. Certains visaient les jeunes hommes, qui feraient d'excellents garçons de ferme ; d'autres portaient leur attention sur des femmes d'âge mûr, faciles à attraper et qui s'avéreraient utiles pour l'entretien de leur maison ; une majorité d'entre eux étaient irrémédiablement attirés par les jeunes filles qui s'égaillaient en toutes directions, semblables à des animaux affolés. Déjà de nombreuses pucelles d'Iskorosten gémissaient sous le poids de soldats n'ayant plus approché un corps féminin depuis le début de la guerre. Parmi eux, Erouslan reconnut l'oiseleur de Smolensk. L'homme venait de dénicher un bel oiseau en la personne d'une fille aux longs cheveux blonds et aux joues vermeilles. La pauvrette ne se débattait pas, consciente que la situation ne lui laissait d'autre choix que de perdre sa pureté entre les bras puissants de soudards. En passant, le jeune guerrier salua son compagnon, qui lui rendit la politesse avant d'entreprendre de déchirer la robe miteuse de sa victime. Une lame fut pointée sur la nuque de l'oiseleur.

« Bas les pattes ! tonna le nouveau venu. Cette femelle est à moi, rien qu'à moi. »

L'image qu'Erouslan revoyait dans ses rêves ne variait guère. Il y avait cette fille étendue dans la boue, son agresseur appuyé sur elle et un individu en armure se tenant au-dessus d'eux, l'épée brandie : Goriaser.

Le voïvode dirigeait un groupe de fantassins de Tourov. Erouslan avait la charge d'archers du Sud. En dehors des conseils de guerre, les deux hommes se voyaient peu et n'avaient jamais noué de liens d'amitié. Leurs personnalités paraissaient trop antinomiques pour leur permettre de s'entendre. Sur le champ de bataille, ils n'étaient que deux guerriers défendant une même cause. Ce jour-là, ils devinrent des ennemis mortels.

« Va-t'en et laisse-la-moi, insista Goriaser tandis que l'oiseleur se redressait. Un pouilleux comme toi est indigne de poser ses mains sur une telle beauté.

— Je l'ai vue en premier, rétorqua le soldat. Des beautés, il y en a à foison parmi les Drevliennes. Il suffit de se baisser pour en ramasser.

— Dans ce cas, pourquoi ne vas-tu pas t'en dénicher une autre, le pouilleux ? »

De manière à l'empêcher de profiter de la confusion pour disparaître, le voïvode écrasa le thorax de la jeune fille sous sa semelle. L'oiseleur saisit sa hache. Seule l'intervention d'Erouslan empêcha les deux antagonistes de s'entre-tuer.

« N'avez-vous pas mieux à faire que vous quereller pour une donzelle ? s'écria-t-il. Les Drevliens n'attendent que cela pour retourner la situation à leur avantage ! Soyons unis et luttons ensemble, mes frères.

— Occupe-toi de tes affaires et je m'occuperai des miennes, cracha Goriaser. Ce misérable fils de chienne tente de spolier un fidèle de Sviatopolk. Il sera châtié en conséquence.

— Celui que tu traites de fils de chienne n'a pas moins de droit que toi sur notre butin, qu'il s'agisse d'or ou d'esclaves. Tu devrais plutôt chanter ses louanges car c'est grâce à lui que la victoire s'offre à nous aujourd'hui… Bien plus que grâce à toi. »

Goriaser s'échauffait. L'oiseleur se mit en position de combat. Erouslan s'interposa. Alors ses yeux se posèrent sur la jeune fille à l'origine de cette dispute. Son cœur fit un bond dans sa poitrine.

Avec le recul, il en venait à se dire qu'elle n'était peut-être pas telle qu'il se la représentait depuis lors. Les songes et les rêveries ont ceci de particulier qu'ils rendent presque réel ce qui n'est qu'une illusion de l'esprit, une vision fantasmée de ce qui fut ou de ce qui aurait pu être. Ainsi, l'anonyme demoiselle d'Iskorosten acquit-elle pour Erouslan les traits d'une personne dont ses souvenirs n'étaient pas parvenus à se défaire – une beauté inaccessible, fille d'un boyard de Peremychl…

« Nadejda… », bredouilla-t-il, emporté par une vague d'émotion subite.

D'ordinaire ses rêveries s'interrompaient à ce moment précis. Cette fois, il vit les deux rivaux s'empoigner et se battre

comme des enfants, sous le regard aussi apeuré qu'atterré de celle qu'ils convoitaient. Il vit la fille se relever et tenter de s'enfuir, provoquant l'ire de Goriaser. Il vit les larmes, la haine, les coups donnés et reçus. Enfin, il se vit prendre la décision qui devait l'obséder durant le reste de son existence.

« Aucun d'entre vous ne peut posséder cette femme sans léser l'autre, déclara-t-il d'un ton solennel. Il n'existe qu'une solution équitable. Laissez-moi appliquer la justice. »

Son épée, qui avait déjà fait couler beaucoup de sang drevlien, n'était pas rassasiée. Il la leva aussi haut que possible puis l'abattit violemment, dans un geste comparable à celui du bûcheron coupant un rondin de bois. Le métal mordit la peau, transperça les chairs, sectionna les organes, séparant le corps en deux morceaux distincts à hauteur de l'abdomen. La jeune fille remua brièvement, n'émit pas le moindre son. Elle aspergea de son sang les témoins de son agonie avant de se figer pour l'éternité. L'oiseleur se détourna pour vomir. Goriaser demeura sans réaction.

« À présent vous pouvez vous partager les restes de cette malheureuse, annonça Erouslan, comme les vautours que vous êtes.

— Tu regretteras ce que tu viens de faire, Voltchy Khvost ! pesta Goriaser. Si tu crois que notre victoire t'autorisera à te pavaner devant notre seigneur, tu te trompes. Ton titre usurpé de Tueur de Dragons ne te protégera pas éternellement. Tu n'étais rien avant cette bataille. Désormais tu n'es rien de plus.

— J'espère au moins être devenu ton ennemi.

— En effet, et cela équivaut à être l'ennemi du prince. Je te jure que tu paieras pour tes offenses ! Ta pitoyable carrière de chevalier s'achèvera au fond d'un cul-de-basse-fosse. Tu seras oublié de tous et tu maudiras le jour où tu as eu l'outrecuidance de te dresser sur mon chemin ! »

Ces menaces résonnaient encore dans son esprit quand Erouslan se réveilla. Les ronflements sonores d'Ilya emplissaient leur abri de fortune, concurrençant les premiers chants matinaux des oiseaux. Bourouchka et Kosmatouchka commençaient à frotter le sol de leurs sabots. Elles étaient déjà prêtes à avaler les verstes.

Bientôt une nouvelle journée débuterait, pour la steppe, pour ses habitants et pour tous ceux qui étaient assez fous pour s'y inviter.

***

Ilya posa un pied à terre, qui fut absorbé par le sol humide dans un abominable bruit de succion. Dérangées dans leurs amours, des libellules bleues s'envolèrent loin de ce géant pour tournoyer le long des flancs de Kosmatouchka. Erouslan les chassa dans un mouvement d'humeur. Son compagnon grimaça tandis que ses bottes se gorgeaient d'eau boueuse, de vase et de limon.

« Nous nous plaignions de la pluie, grogna Ilya, puis de la sécheresse, et nous voici maintenant à patauger dans des marécages. Décidément, ces plaines ne sont pas faites pour les hommes.

— Cela nous donne au moins un point de repère, dit Erouslan. Le cours d'eau que nous apercevons au loin doit être le Dniepr.

— C'est ce que nous saurons dans un instant, sauf si nous périssons dans cet enfer fangeux.

— Prions pour que les esprits de la steppe ne soient pas affamés. »

Muni de son arc et de flèches, le jeune bogatyr descendit de sa selle. Il entraîna sa jument rétive vers les premières flaques d'eau stagnante où vrombissait une multitude d'insectes. Ilya avait pris de l'avance. Avant chaque pas, il enfonçait une branche d'arbre devant lui en vue d'éviter toute mauvaise surprise. Bourouchka le suivait de près, pressée de retrouver un sol suffisamment ferme pour y galoper sans retenue. Ces derniers jours, ils avaient principalement foulé un sol caillouteux, peu plaisant aussi bien pour les bêtes que pour leurs cavaliers. Tous ne rêvaient que de verts pâturages. Pour espérer en rencontrer, il leur faudrait aller au-delà du Dniepr. Dans ce pays sauvage où n'existait ni pont ni bac, chaque cours d'eau était un obstacle ; de ces obstacles, le Dniepr était le plus difficile à franchir. En progressant vers le sud, le fleuve paisible que connaissait et révérait chaque Kiévien se métamorphosait en

un torrent tumultueux, ponctué de cataractes, jusqu'à s'évanouir dans la mer Noire.

« Lors de certains étés près de Kiev, dit le vieux bogatyr, le niveau du fleuve est si bas que l'on peut s'en sortir sans mouiller le haut de sa chemise. Ce ne sera pas le cas aujourd'hui. Il nous faudra user de ruse et faire preuve de foi, à moins que tu n'aies une idée moins saugrenue que la mienne, l'homme des steppes ?

— J'ignore de quelle absurdité ton esprit de vieillard dément est en train d'accoucher, répondit Erouslan. Ce qui est certain, c'est que l'homme des steppes est plus à l'aise sur terre que dans l'eau. Je laisse l'initiative à mon frère, fier descendant des navigateurs varègues. »

Le frère en question se fendit d'un sourire malicieux. Il imaginait déjà la réaction de son compagnon lorsqu'il mettrait son plan à exécution. Lui-même n'y croyait pas vraiment, mais avaient-ils d'autres solutions ? Il accéléra l'allure. Arrivé sur les rives du Dniepr, il continua de marcher tout droit. Bourouchka refusa d'aller là où l'emmenait son maître : celui-ci avait à présent de l'eau jusqu'à la taille et semblait ne pas devoir s'arrêter avant d'avoir atteint le milieu du fleuve. Erouslan et Kosmatouchka affichaient le même air d'incompréhension devant la manœuvre du vieux bogatyr.

« Cet imbécile a-t-il décidé de se noyer ? A-t-il oublié qu'il porte une armure, un casque et une arme dont le poids va l'entraîner par le fond ? S'il s'agit d'un sacrifice aux anciennes divinités aquatiques, on a omis de l'avertir qu'avec le christianisme elles ont perdu tout pouvoir… »

Ilya se défit de son casque d'argent, découvrant le haut de son crâne chauve. Puis il s'inclina jusqu'à immerger son visage. Quelques secondes passèrent, durant lesquelles l'hypothèse du sacrifice parut de plus en plus plausible à Erouslan. Le soulagement fut grand quand il le vit reparaître, la barbe emmêlée et les yeux rougis. Le vieux bogatyr prononça alors des mots que seule entendit celle à qui ils étaient destinés :

« Petite mère ! Ilya de Mourom, le Libérateur de Tchernigov, requiert ton aide. Petite mère ! Ton flot est impétueux, ton lit est trop large et trop profond, je ne peux te franchir sans risquer de m'y noyer. Petite mère ! Je sais que je ne t'ai

pas toujours honorée comme j'aurais dû le faire, mais si tu pouvais me… »

Un tourbillon se forma autour de lui. Il sentit des bancs de poissons se faufiler entre ses jambes, effarouchés tant par sa présence que par celle d'une entité qu'ils craignaient plus que tout. L'eau du fleuve se réchauffa subitement. Parmi les vaguelettes qu'elle avait elle-même provoquées, une figure féminine apparut. Alors le fleuve répondit à l'appel d'Ilya :

« Qui eût cru qu'un preux chevalier de la Sainte Russie se courberait devant moi ! Je suis surprise de te trouver ici, Ilya de Mourom. Tu es bien loin de ton Nord natal. Comment se porte ma nièce Oka ?

— Hélas ! Cela fait des années que je ne m'y suis plus baigné. Ma jeunesse est derrière moi, me voici réduit à courir les routes jusqu'en pays tatar pour tenter de la rattraper.

— Un combat futile, si tu veux mon avis. Le temps est comme le cours d'une rivière, il s'écoule, immuable, et peu lui importent les lubies des hommes. Tu ferais mieux de te trouver une gentille épouse, reprendre la ferme de tes parents et bavarder avec Oka au lieu de me déranger de la sorte.

— Pardonne-moi, petite mère, mais je ne t'ai pas réveillée pour écouter tes conseils, tout judicieux qu'ils soient. Mon frère d'armes et moi parcourons la plaine depuis tant de jours, nous avons passé tant de cours d'eau et suivi tant de routes que nous avons renoncé à les dénombrer. Nous ne pouvons faire demi-tour maintenant.

— Tu étais enfant à cette époque, tu ne faisais donc pas partie de son armée, pourtant j'ai l'impression d'entendre le discours que me tint Sviatoslav fils d'Igor au moment d'affronter mes rapides pour regagner sa capitale, à la suite de sa campagne contre Byzance. Tu sais comment cela s'est terminé pour lui…

— Sans doute étais-tu de très mauvaise humeur ce jour-là. Mais les temps et les gens ont changé depuis le bref règne de Sviatoslav le Brave. Je me permets d'insister : il nous faut passer, petite mère. »

Des ridules se dessinèrent à la surface de l'eau, modifiant les expressions du visage pour rendre le fleuve plus dur, moins maternel. Elle allait formuler sa réponse, vraisemblablement

négative, lorsqu'elle se sentit pénétrée par un autre homme. Erouslan rejoignit son compagnon dans les eaux inhospitalières du Dniepr.

« Tout va bien ? s'enquit-il avec une inquiétude non feinte. Par le vit de saint Georges ! Qu'est-ce qui t'est passé par la tête ?

— Mon ami, dit Ilya, j'ai le privilège de te présenter Mère Népra. Aujourd'hui elle est boudeuse mais je ne désespère pas de lui faire entendre raison. »

Erouslan mit un certain temps avant de comprendre que le vieux bogatyr n'était pas devenu fou. Après avoir croisé le regard grave de l'esprit du fleuve, il bafouilla des excuses et fit le geste de repartir vers la berge, où les deux juments avaient trouvé des plantes à brouter. Un fort courant le contraignit à rester.

« Voltchy Khvost, fit la voix flûtée de Mère Népra. Ainsi ma fille Teteriv m'avait dit la vérité : c'était bien le prétendu Tueur de Dragons qui chevauchait aux côtés d'Ilya de Mourom lorsque vous l'avez traversée.

— Oui, petite mère. Lui et moi sommes liés par un pacte de fraternité. Je l'accompagnerai partout où il ira.

— Je t'ai connu plus jaloux de ton autonomie, Voltchy Khvost, toutefois je n'ai pas à juger tes choix. Te voilà donc de retour sur tes terres ! Je me souviens encore de ton baptême. En plongeant dans mes eaux et en recevant la bénédiction du pope, tu renonçais à ton passé tatar pour renaître en Russe… Je n'aurais jamais cru que tu trahirais ta parole.

— Tu te trompes, petite mère. Je ne suis coupable d'aucune trahison. »

Ilya suivait l'échange avec attention. Ce qui le frappa le plus était l'impassibilité avec laquelle son cadet répondait aux attaques du fleuve. Depuis qu'ils voyageaient ensemble, il avait eu l'occasion de noter à quel point le tempérament d'Erouslan était moins emporté que le sien ; il enviait les gens capables de conserver leur calme dès que les circonstances l'exigeaient. S'il avait possédé une telle maîtrise de soi, songea-t-il, cela lui aurait évité une multitude d'ennuis au cours de sa carrière de bogatyr.

« Je ne suis pas un parjure, insista le jeune homme. Ce n'est pas par choix que je reviens par ici, mais à cause d'une double

obligation : assister Ilya dans sa quête et venger un affront subi. »

Le courant du fleuve se fit serein, le visage de Mère Népra se détendit. Elle laissa Erouslan s'épancher. Il évoqua le calvaire de sa détention, sa rencontre avec Ilya, la disparition de l'épée et, surtout, sa haine à l'égard de Goriaser, une haine qui l'emmènerait jusqu'aux confins du monde.

« Goriaser de Cracovie, le favori du prince Sviatopolk ? gargouilla le fleuve. Quelle coïncidence…

— L'as-tu vu récemment ? fit Erouslan, au comble de l'excitation. Où est-il ?

— En effet, je l'ai aperçu il y a plusieurs jours de cela, à environ quinze verstes en amont. Je l'ai immédiatement reconnu. À Vychgorod, il avait l'habitude de me nourrir en me jetant les cadavres des gens qu'il assassinait. Selon vos critères, ce n'est pas ce que l'on appelle un homme vertueux.

— Tu es trop indulgente avec lui, petite mère. Pas un homme vertueux, dis-tu ? Pour être plus exact, Goriaser est un scélérat de la pire espèce.

— Vu le peu d'estime dans laquelle tu le tiens, Voltchy Khvost, tu seras enchanté d'apprendre que je l'ai vu en fâcheuse posture. Les cavalières des steppes l'ont pris, ses hommes et lui. Elles leur ont fait construire une passerelle pour me franchir et continuer leur route vers l'est.

— Les cavalières des steppes ! s'exclama Ilya. Qu'elles soient toutes damnées ! Ne pouvais-tu démolir leur passerelle afin d'engloutir ces garces ?

— Tu le sais, répondit Mère Népra, je n'aime pas que des bipèdes arrogants se croient autorisés à me soumettre à leurs volontés. J'ai tenté de résister, malheureusement les pluies de la veille avaient été rares et je me sentais en petite forme. La passerelle a tenu, la troupe est passée. »

Le silence se fit, à peine troublé par la mastication énergique des deux juments. Ilya et Erouslan étaient pensifs. Ainsi Nadejda se trouvait à l'heure actuelle aux mains des cavalières des steppes… Cette information avait une signification différente pour les deux hommes : la tribu d'Erouslan n'ayant jamais eu affaire à elles, il s'imaginait que ces femmes n'étaient rien d'autre que des rebelles que la supériorité masculine finirait par remettre dans le

droit chemin ; à l'inverse, Ilya ne les connaissait que trop. Il redoutait autant qu'il attendait le moment où il serait confronté à leur reine. En s'aventurant près de la mer Noire, il savait que ses pas le mèneraient à son ancienne amante. Pour cela, il n'avait manqué que l'intervention d'un destin facétieux.

« Nous te devons beaucoup, petite mère, dit le vieux bogatyr. Néanmoins, il nous est inutile de savoir que Goriaser se trouve sur l'autre rive si nous ne pouvons te traverser. Et comme nous sommes trop respectueux de toi pour nous abaisser à construire un pont…

— Ne te fatigue pas à me flatter, rétorqua Mère Népra. Conférer avec vous m'aura agréablement divertie, si bien que je suis disposée à vous rendre la tâche plus aisée. J'irai même jusqu'à vous souhaiter bonne chance, en espérant que vous avez conscience d'être des privilégiés.

— Oui, petite mère, nous te… »

Ni Ilya ni Erouslan ne prononcèrent une parole de plus. Bouche bée, ils virent bouillonner les eaux du fleuve, avant que celles-ci ne soient subitement refoulées à leur gauche et à leur droite dans un grondement de tonnerre. Ils effectuèrent quelques pas mal assurés sur le lit asséché du fleuve. Un coup d'œil à la muraille liquide qui les surplombait les encouragea à ne pas se perdre en atermoiements : le caractère versatile de Mère Népra pouvait la faire revenir sur sa décision en un clin d'œil. Erouslan se retourna et siffla. Leurs juments se redressèrent, tournèrent leurs oreilles en direction du bruit et, après avoir mis en balance le danger encouru et la confiance qu'elles vouaient à leurs maîtres, décidèrent d'un commun accord de s'élancer vers le chemin miraculeusement apparu au milieu du fleuve. Les deux bogatyrs les suivirent.

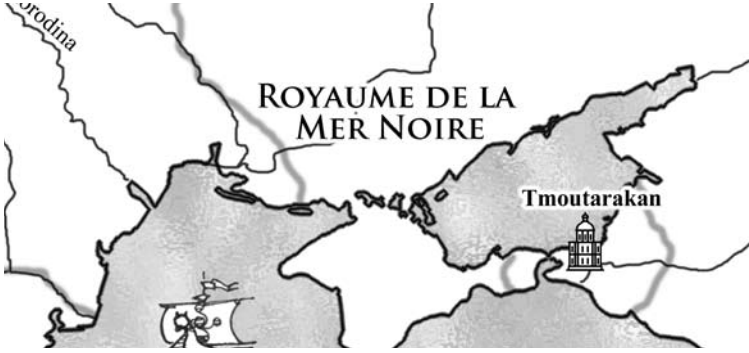
Erouslan, plus vif que son aîné, fut le premier à atteindre sain et sauf la rive gauche. Lorsqu'il le rejoignit, Ilya tomba à genoux. Il se signa, levant les yeux au ciel pour rendre grâce au Tout-Puissant. En assistant au reflux des eaux, spectacle grandiose et effrayant à la fois, il ne put s'empêcher de dire une prière à la mémoire des cavaliers de Pharaon avalés par la mer Rouge. Il se serait sans doute perdu en oraisons jusqu'au crépuscule s'il n'y avait eu son compagnon pour le ramener à la réalité.

« Hâtons-nous, déclara Erouslan. Les cavalières des steppes et Goriaser ne s'arrêteront pas pour nous attendre. »

Ilya acquiesça sans donner l'impression d'avoir entendu. Il se releva avec difficulté. Il lui était impossible de se détourner du cours du Dniepr, dont le mouvement paisible le fascinait par son côté trompeur. Parmi les cailloux et les plantes aquatiques se forma un visage féminin, qui lui sourit avec une bienveillance toute maternelle avant de s'évanouir entre deux vaguelettes. Le bogatyr lui rendit son sourire et dit :

« Merci pour tout, Mère Népra. »

Il chassa une libellule bleue venue voleter autour de sa barbe puis remonta en selle. Devant lui s'étendait un horizon vide. Il faisait face, de nouveau, à l'infini des steppes.



Royaume de la mer Noire, mois de juillet de l'an 1015

Depuis leur arrivée dans la capitale de la reine Zlatygorka, les envoyés de Sviatopolk se demandaient comment des femmes avaient pu bâtir seules une telle ville. Certes, elle était ridicule comparée aux grandes cités russes ; il ne s'agissait que d'une agglomération nomade de plusieurs centaines de tentes et d'enclos à bestiaux formant des cercles concentriques autour de bâtiments en bois. Mais en dépit de cet aspect arriéré, on ne pouvait qu'admirer l'organisation des cavalières des steppes. N'obéissant à d'autre loi que celle de leur mystérieuse souveraine, elles avaient su se défaire du joug masculin pour vivre selon leurs préceptes. Tisseuse, chasseresse, laitière, chaudronnière, forgeronne, chacune aidait ses voisines et ses parentes en fonction de son savoir-faire. Un conflit éclatait-il entre membres de la communauté ? Le dernier mot revenait systématiquement à Zlatygorka. Ses jugements étaient aussi irrévocables qu'impitoyables.

« Quand nous retrouverons notre liberté et que nous rentrerons chez nous, dit un des captifs, il ne faudra surtout pas révéler ce que nous avons vu ici. Cela risquerait de donner aux femmes russes des idées pernicieuses.

— Parce que tu crois qu'elles nous laisseront partir ? rétorqua l'un de ses camarades qui, avant de devenir l'esclave de la nièce de la reine, faisait partie des boyards les plus influents de Vychgorod. Nous sommes condamnés à servir ces garces et à chauffer leur couche jusqu'à ce qu'elles se lassent de nous. Lorsque ce sera le cas, elles ne prendront pas la peine de nous renvoyer dans nos foyers. Elles nous tueront.

— Tu es trop pessimiste, mon ami.

— Je crains d'être réaliste. Et toi, qu'en penses-tu ? »

Le boyard s'était adressé à un troisième homme, qui ne cessait de lancer des regards anxieux derrière eux avant de retourner explorer le contenu de son écuelle. Dorénavant, celui-ci n'était plus vu comme un chef mais comme un compagnon d'infortune, ni plus ni moins misérable que les autres. Sur les terres de Zlatygorka, la protection du prince Sviatopolk ou du duc de Pologne ne représentait plus rien. Quand venait l'heure du repas, la ration était identique pour tous, que l'on s'appelle Manislav, Afin ou Goriaser.

« Tâchez d'être plus prudents, déclara ce dernier en fixant nerveusement la cavalière qui les surveillait du coin de l'œil, et mangez tant que vous le pouvez. Qui sait de quoi demain sera fait…

— L'ombrageux Goriaser aurait-il découvert la sagesse entre les bras de la reine ? ironisa l'un de ses compagnons. Ton sort te satisfait-il ?

— À titre personnel, ajouta l'autre boyard, je préférerais passer mes nuits avec cette chienne en chaleur de Zlatygorka plutôt qu'avec la princesse Boleslawa ! »

Les deux hommes s'esclaffèrent. Goriaser s'empourpra et frappa du poing sur la peau de sanglier où ils prenaient leur repas.

« Laissez la princesse en dehors de tout cela, s'indigna-t-il. Dois-je vous rappeler que si nous travaillons bien, elle sera bientôt notre nouvelle souveraine ? À notre retour, je ne voudrais pas avoir à vous faire condamner pour crime de lèse-majesté.

— Tu vois, Manislav : notre chef est aussi optimiste que moi, il pense que nous reverrons les tours du kremlin de Vychgorod… Ainsi que notre table, nos femmes et nos chevaux, sans lesquels aucune existence terrestre n'est supportable.

— Vous, je ne sais pas, dit le voïvode à mi-voix, mais il est certain que je ne moisirai pas indéfiniment ici. La reine devra se trouver un autre mâle. »

Les deux boyards s'interrogèrent du regard. Alors qu'ils allaient demander à Goriaser de les éclairer sur ses projets, leur gardienne s'approcha d'eux, l'air peu amène. Elle murmura quelques mots – probablement des insultes, ce à quoi les captifs de Zlatygorka s'habituaient peu à peu – dans une langue

inconnue, aux sonorités gutturales, qui n'était pas celle couramment usitée dans la plaine. Les filles de la steppe n'avaient pas toutes vu le jour entre le Dniepr et le Donets : certaines étaient d'anciennes esclaves échappées de caravanes marchandes, ou dont la liberté avait été rachetée par la reine en personne. Cette cavalière-ci, trop pâle de peau pour être originaire des terres situées au sud et à l'est de la mer Noire, pouvait être une lointaine cousine des Varègues. Telles furent du moins les conclusions auxquelles parvinrent les trois prisonniers.

La fin de leur collation se déroula sous son œil attentif. Goriaser fut contraint de garder ses secrets pour lui. En avalant l'abominable potage qui refroidissait dans son écuelle, il se surprit à envisager l'avenir avec sérénité.

Si la journée avait été tout à fait ordinaire, il en serait autrement de la nuit.

***

Il n'était plus nécessaire de plisser les yeux, qui s'étaient accoutumés à l'obscurité.

Après avoir traversé une partie de la ville sans y voir goutte, manquant trébucher en maintes occasions, le fugitif s'y repérait désormais comme en plein jour. Chaque tente prenait enfin une forme connue : ici l'habitation richement décorée des jumelles Durdu et Ajda, plus loin celle de la vieille Nilay et, à mi-chemin, les réserves de lait et de viande. Au-delà d'un enclos à chevaux, la présence bruyante d'une dizaine de gardiennes armées indiquait l'emplacement de l'imposante construction de bois circulaire où, selon les on-dit, Zlatygorka conservait son bien le plus précieux : la pierre de Latyr. Goriaser la considérait comme un objet mythique et se serait volontiers assuré de son existence, tout en découvrant à quoi elle ressemblait vraiment. Certains la décrivaient comme une gigantesque sphère de malachite, d'autres comme un cube contenant toutes les couleurs de la création. Et qu'en était-il de ses pouvoirs ? Sa magie, disait-on, pouvait faire d'un être ordinaire un héros immortel… Sur ce sujet, des questions posées à la reine durant leurs ébats n'avaient reçu aucune réponse satisfaisante.

Mais ce n'était pas ce qui préoccupait le fugitif pour l'heure. Après avoir vérifié que personne n'effectuait de ronde dans le secteur, il s'élança vers une torche qui se consumait et la projeta au sol pour l'éteindre. Il devait éviter tout risque inconsidéré. Rassuré, il se tapit derrière une barrière, sursauta lorsque sa présence fut saluée par les bêlements d'un couple de chèvres, puis reprit sa progression silencieuse.

Il parvint bientôt devant son premier objectif, celui qui précéderait sa liberté. Les battements de son cœur se firent plus rapides. Son souffle devint saccadé. Un vent torride balayait la plaine cette nuit-là, charriant des grains de sable venus de pays chauds, mais cela ne pouvait justifier la sueur perlant sur sa nuque. L'intrépide Goriaser, réduit à l'état d'esclave en fuite, était saisi d'inquiétude. La tente était gardée. Cependant il avait assez observé les environs durant les jours précédents pour savoir comment passer outre. Il inspira fortement puis fit quelques pas, qu'il espérait discrets, en direction d'un enclos où les cavalières des steppes élevaient des porcs.

« À toi de jouer, petit », chuchota-t-il en s'emparant d'un nourrain qui passait à portée.

L'animal émit des grognements étonnés, qui se muèrent en cris de panique à l'instant où il fut projeté vers la tente. La gardienne sortit brutalement de son assoupissement. Elle crut d'abord à un raid ennemi avant de se rendre compte qu'il ne s'agissait que d'une attaque de cochon. Soulagée, elle entreprit néanmoins de poursuivre le fauteur de troubles, qu'elle saignerait afin de lui faire payer sa témérité. Maintenir l'ordre tout en s'assurant un bon repas valait bien un bref abandon de poste. Un large sourire se dessina sur les lèvres de Goriaser. Il se précipita sur l'entrée de la tente, qu'il ouvrit d'une main tandis qu'il portait l'autre à sa ceinture. Un soupir lui échappa. Sans arme, il n'était rien. Depuis qu'on l'avait privé de son statut de guerrier pour faire de lui un esclave, il ne rêvait que du moment où il retrouverait enfin le contact du métal. Au cours de sa captivité il n'avait manqué de rien ou, plus exactement, il n'avait manqué de rien qui puisse lui être procuré par une femme. La guerre, la plus virile de toutes les affaires humaines, l'obsédait. Il lui fallait de la fureur et du sang. Il lui fallait une épée.

La tente contenait tous les cadeaux diplomatiques reçus par Zlatygorka durant son règne. À cet amas de tapis persans, d'idoles d'argent ou de jade venues de la lointaine Cathay, de mobilier exquis et de livres de grande valeur issus des cours byzantines, s'ajoutait un assortiment d'armes dont les cavalières des steppes n'avaient aucune utilité : un arc, des flèches et une série de poignards leur suffisaient amplement. Goriaser ne s'attarda pas plus que nécessaire sur les lances ou les armures, quoique certaines d'entre elles fussent magnifiques. Il n'était pas ici pour récupérer un équipement complet. Seules les épées l'intéressaient.

« Lame varègue, excellente qualité, murmura-t-il en examinant les armes exposées sur une large bande de tissu doré. Celle-ci doit être arabe, une très belle pièce qui ferait le bonheur d'un empereur. Quant à cette épée bulgare, elle… »

Soudain il se tut. Si la vision de ces trésors donnait le tournis, ce n'était rien en comparaison de ce que lui fit ressentir Nadejda. Elle était là, reine parmi ses sœurs de métal, avec son pommeau triangulaire recouvert d'or et l'aura de lumière émanant de sa lame.

« Nadejda… »

Goriaser suspendit son geste. Tous ses sens étaient en éveil. De l'autre côté de l'épaisse toile de tente, à proximité de l'entrée, il entendit la gardienne revenir. Ses doigts agrippèrent la poignée de l'épée. La lame, comme dotée d'une vie propre, s'ouvrit un passage vers l'extérieur en cisaillant la toile à l'arrière de la tente. L'ombre de la gardienne se déplaça ; elle devait avoir remarqué l'effraction. Le fugitif retint sa respiration. Lui qui ne connaissait pas la peur se surprit à voir ses jambes flageoler. Mais ces mêmes jambes finirent par recouvrer toute leur vigueur pour lui permettre de se projeter hors de la tente, puis courir à perdre haleine jusqu'à atteindre les limites du camp. Avec le recul, Goriaser se demanda comment il avait pu s'enfuir sans recevoir une volée de flèches dans le dos. Cela lui importait peu : son plan extravagant était un succès. Il était libre et avait remis la main sur Nadejda.

***

« Je ne comprends pas pourquoi tu l'as laissé s'évader. Nous en avons déjà tué deux, un autre est malade et ne passera certainement pas la nuit, trois sont des barbons impuissants qui ne nous serviront à rien… Sans compter qu'il aurait pu faire office de monnaie d'échange auprès de son prince, puisqu'il semble que ce Sviatopolk soit l'un des hommes les plus riches de Russie. Non, je ne comprends pas.

— C'est parce que tu n'es qu'une jeune héritière alors que Zlatygorka est une vieille reine. Crois-la, elle en a vu d'autres. Si elle régnait en suivant ses impulsions, sa raison ou son instinct, cela ferait une éternité que ce royaume n'existerait plus que dans les légendes.

— Certes, mère. Je me…

— Tu devrais aller te coucher. Demain sera une journée éprouvante, il nous faudra prendre part aux Grands Sacrifices de la mi-été.

— Vraiment ? J'ignorais que les sacrifices à la Mère Steppe auraient lieu si tôt cette année.

— Une reine ne devrait jamais dévoiler ses incertitudes, mais tu es la fille de Zlatygorka, aussi peut-elle te l'avouer : elle n'en savait guère plus que toi avant ta visite.

— L'ordre d'entamer les festivités des Grands Sacrifices t'a-t-il été donné par… Par la Pierre ?

— En effet, de même que la Pierre a incité Zlatygorka à laisser s'évader notre cher Goriaser de Cracovie. Oserait-elle te dire qu'elle le regrettera ? Sache que ce fut un amant vigoureux.

— Oui, mère. J'ai pu le constater par moi-même. »

Les deux femmes se regardèrent en chiens de faïence, l'une assise sur son trône d'os, l'autre debout devant elle, figées au milieu des selles et des harnachements décorant les murs du palais de bois. Même sans avoir prêté attention à leur conversation, il était aisé de deviner que ce face-à-face était celui d'une mère et d'une fille. En plus d'afficher une silhouette et des traits similaires, elles arboraient la même chevelure d'un rouge profond, marque de la noblesse du royaume de la mer Noire. La descendance de Zlatygorka était aussi vaste que la plaine, pourtant elle ne se reconnaissait que dans cette jeune chasseresse, portrait fidèle de ce qu'elle était dans sa lointaine adolescence. Quel qu'en fût le géniteur, il n'avait pas laissé de

trace dans l'apparence ou la personnalité de la princesse Roksana, qui avait tout hérité de sa mère… En attendant d'acquérir le plus important : le royaume lui-même, ainsi que son cœur secret, la pierre de Latyr.

« Mon enfant, reprit la reine, notre pouvoir en dépend, sans elle nous ne serions rien de plus que des femmes ordinaires. Lorsque tu auras succédé à Zlatygorka, il te faudra considérer cette pierre comme plus importante que ta vie et, évidemment, plus importante qu'un mâle… Nous lui devons obéissance. Elle seule sait comment les choses doivent être. »

La princesse écarquilla les yeux. Ses innombrables bijoux émirent un curieux tintement alors qu'elle inclinait le buste vers les mains jointes de sa mère. Celle-ci avait tiré de sa ceinture de soie un pendentif d'or renfermant une gemme de forme hexagonale, guère plus grosse que les pierres semi-précieuses qui ne servaient qu'à mettre en évidence les aigues-marines de sa tiare. Cette gemme noire brillant d'un éclat blanc – ou était-elle blanche, brillant d'un éclat noir ? – ne ressemblait à aucune autre, et pour cause : il s'agissait d'un exemplaire unique, connu dans tout le monde slave comme la pierre de Latyr. Son apparition s'était accompagnée d'un bruit de ressac, comme si des vagues chimériques venaient lécher sans relâche les fondations du palais de Zlatygorka. Une forte odeur saline chatouilla les narines des deux femmes présentes dans la salle du trône.

« Quelle ironie, dit la reine de la mer Noire en levant le pendentif vers le plafond, notre royaume qui s'étend sur des centaines de verstes, notre population qui compte des milliers d'âmes, dépendent entièrement de cette minuscule gemme…

— Il est peut-être temps de se détacher de son influence, mère. »

Roksana ne vit pas venir la gifle. En passant le revers de sa main sur sa joue douloureuse, devenue aussi écarlate que sa chevelure, elle tenta vainement de formuler les interrogations qui se bousculaient en elle. Zlatygorka se dressa, furibonde. Elle était sur le point de vilipender son héritière, qui fut momentanément tirée d'affaire par la venue de Durdu et Ajda. Cousines de la reine, elles faisaient partie des rares personnes autorisées à pénétrer dans son palais sans se faire annoncer. Les

jumelles étaient toujours les bienvenues, y compris quand leur hôtesse était d'une humeur noire. Durdu mit un genou au sol.

« Majesté, déclara-t-elle, le captif a quitté la ville.

— Nous avons suivi tes instructions, compléta Ajda en imitant le geste de sa sœur. Personne n'a cherché à le supprimer.

— Ce ne sont pas les occasions qui ont manqué, reprit Durdu. Ce Slave roux au nez cassé est aussi subtil qu'un troupeau d'aurochs !

— Chez les hommes, la notion de subtilité est très différente de la nôtre, soupira Zlatygorka. Goriaser est, paraît-il, un agent sûr et efficace au service d'un prince russe. Il est sans doute ce qui se fait de mieux en matière de roublardise. »

Les jumelles secouèrent la tête d'un air affligé. Roksana ne dit rien, préférant se faire oublier.

« Cela ennuie d'autant plus Zlatygorka de ne pas pouvoir le garder ici, poursuivit la reine. Qui sait ce dont il est capable maintenant qu'il est libre comme l'air…

— Un seul ordre de toi, Majesté, et nous envoyons une escouade le surveiller. »

Durdu et Ajda avaient prononcé ces mots de concert, avec une ferveur identique. La reine leur adressa un sourire se voulant chaleureux, qui ne réussit qu'à être carnassier. Entre ses doigts incroyablement effilés, la pierre de Latyr irradiait d'un sombre éclat. Le bruit de ressac se faisait discret. Il berçait au lieu d'agresser.

« Non, fit Zlatygorka. Il est l'heure de vous reposer. Le sort de Goriaser ne concerne plus les filles de la steppe. Qu'il vive ou qu'il meure, quelle importance pour nous ? Ce qui doit être sera.

— Et s'il cherche à se venger de nous ? hasarda Ajda.

— Avant de disparaître, il a dérobé l'une de vos épées dans votre réserve diplomatique, précisa sa sœur. Il pourrait être tenté de revenir pour libérer ses compagnons.

— Si telle est son intention, il lui faudra faire vite. Qu'il s'avise donc de reparaître après les Grands Sacrifices ! Il risque d'être chagriné par ce qu'il trouvera. »

La reine de la mer Noire, en se rasseyant sur le coussin argenté qui tapissait le fond de son trône d'os, lança un regard appuyé à sa fille. Celle-ci désirait prendre la parole mais s'abstiendrait tant qu'elle ne se serait pas remise de la gifle. Zlatygorka

prit le temps d'assimiler les dernières informations, puis finit par lâcher d'un air négligent :

« Ainsi, il n'a rien emporté d'autre qu'une épée ?

— Non, Majesté, répondirent les jumelles à l'unisson. Rien d'autre.

— Une épée issue des cadeaux diplomatiques ?

— Oui, Majesté.

— Zlatygorka pourrait en prendre ombrage. Mais ce n'est pas plus mal si on la débarrasse de ces vieilleries dont elle ne sait que faire. Autre chose ?

— Non, Majesté.

— Alors vous pouvez disposer. Toi aussi, mon enfant. À demain, devant l'autel de la Mère Steppe. »

Le lendemain, en effet, l'évasion de Goriaser était tout à fait oubliée, reléguée au rayon des péripéties qui animent les nuits du royaume de la mer Noire. Après tout, la pierre de Latyr était formelle : c'était ainsi que les choses devaient être.

***

Alors que le soleil commençait à poindre, le fugitif doutait de plus en plus. Sa complice s'était-elle jouée de lui ? Avait-elle renoncé à prendre le risque de l'aider ? Certes, elle lui avait témoigné de la sympathie durant sa captivité, mais que savait-il à son sujet ? Était-elle fiable ? Mettre sa vie entre les mains d'une femme était d'une rare imprudence, mais il lui fallait dorénavant aller au bout de son idée, quitte à périr avalé par la steppe. Il ne serait pas le premier à alimenter cette terre délaissée par le Tout-Puissant…

« Qu'elle soit maudite ! » pesta-t-il, sans déterminer s'il pensait à la plaine ou à sa complice, dont il ne parvenait d'ailleurs plus à se rappeler le nom.

Sans eau, sans nourriture, sans cheval, Goriaser n'avait aucune chance de survivre plus de quelques jours. Quant à rebrousser chemin et demander pardon à Zlatygorka, il se l'interdisait. Personne n'attenterait plus à sa liberté.

Serrée dans son poing, Nadejda ne brillait que par intermittence, comme si elle-même ne croyait plus à une conclusion heureuse. Certes, une si belle arme n'avait pas à s'en faire :

au cas où son propriétaire mourrait, elle serait rapidement récupérée par un nomade, puis vendue au prix fort à un nouvel amateur de lames de qualité. Cependant, si tant est qu'une épée puisse éprouver des sentiments humains, elle espérait que Goriaser s'en sortirait. Il était un bon maître.

« Le Tout-Puissant veille sur nous, dit le fugitif en raffermissant sa prise sur la poignée. Il nous enverra un signe… »

Dressant l'oreille, il sut qu'il n'était plus seul. Mais il était déjà trop tard. Il sentit sa poitrine se compresser tandis que son corps était soudain tiré en arrière. Il eut le réflexe de baisser les yeux. Une corde épaisse enserrait son torse. Les Tatars ! Eux seuls étaient connus pour utiliser des lassos accrochés au bout d'une perche, moyen commode de dompter les chevaux, le bétail et, dans certains cas, l'ennemi. Goriaser tenta de se retourner. Pris au piège, il ne put rien faire pour contrer la force qui le plaqua à terre, pas plus qu'il n'évita le choc entre son crâne et la roche affleurant à la surface.

Alors qu'il sombrait peu à peu dans l'inconscience, il vit ses doigts se désolidariser du métal et Nadejda s'abattre hors de portée. Au milieu de rires et d'exclamations de joie incontestablement tatars, une voix tentait de se faire entendre de ses agresseurs – une voix qu'il connaissait pour avoir souvent côtoyé, à Vychgorod ou à Kiev, le fameux bogatyr à qui elle appartenait.

« Aliocha… », bredouilla-t-il, puis le néant l'engloutit.

Novgorod, mois d'août de l'an 1015

Les cloches de chaque église de Novgorod sonnaient à toute volée pour célébrer la mémoire du grand-prince défunt.

Ici, dans le Nord, les gens ne se préoccupaient guère des affaires de leurs lointains cousins de Kiev, si bien que la dégradation de l'état de santé de Vladimir n'avait, jusqu'à ce funeste épilogue, pas fait grand bruit sur la place du commerce. La situation politique locale était assez complexe pour accaparer les attentions. Depuis que le prince Iaroslav refusait de verser à son père les deux mille grivnas d'or de tribut annuel, les tensions entre la capitale du Nord et la capitale du Sud se ravivaient, faisant envisager à tous la possibilité d'une guerre. Avec le décès du grand-prince, les cartes étaient certes redistribuées, mais nul n'aurait osé avancer qu'elles l'étaient en faveur d'un camp ou d'un autre. Cité marchande plus que puissance guerrière, repaire d'artisans et non de soldats, Novgorod – Sa Majesté Novgorod, ainsi que l'appelaient ses habitants avec un certain orgueil – voyait sa stabilité mise à mal. Une ère de troubles s'annonçait pour la Russie.

« Me permets-tu de te déranger, mon prince ? »

Bien que prononcées à mi-voix, les paroles du boyard résonnèrent dans l'église. Elles éclipsèrent le bourdonnement des cloches, ainsi que les chants funèbres entonnés par une chorale de jeunes hommes en tenue noire. Iaroslav n'eut pas la plus petite réaction. Les mains jointes et le regard fixé sur l'iconostase, il était tombé en prières dès l'annonce de la triste

nouvelle et, dès lors, ses genoux n'avaient plus quitté le sol froid de Sainte-Sophie. Pourquoi le Tout-Puissant lui envoyait-il pareilles épreuves ? L'avait-il offensé ? N'avait-il pas assez imploré sa miséricorde ? Baptisé à l'âge de dix ans, en même temps que l'ensemble du peuple russe, le prince était resté fidèle à l'enseignement du Christ. Il avait parfois recours à des pratiques que d'aucuns assimilaient à de la sorcellerie, mais il était un bon chrétien. De même, il pensait être un bon père, un bon époux et, l'espérait-il, un bon prince pour Novgorod.

Il baissa les yeux. Les icônes le surplombant lui donnaient l'impression que la Mère du Christ et les saints le considéraient avec mépris. Il refusait que quiconque voie pleurer un Rourikide.

« Mon prince, insista le boyard, cela fait près de deux jours que tu n'adresses plus la parole à personne. Ta famille est inquiète. »

Iaroslav sourcilla enfin. S'il évitait soigneusement de répondre aux apostrophes de ses conseillers venus le trouver dans l'église, il ne pouvait rester insensible à la mention de sa famille. Bon père, bon époux… Non sans mal, il se redressa. Ses muscles avaient perdu l'habitude du mouvement. Il sentit des bras vigoureux le saisir sous les aisselles pour l'aider à se remettre sur pied.

« Merci, Bloud, dit-il avant de se retourner.

— Tu nous as manqué », déclara le boyard avec une émotion à peine contenue.

Les lèvres du prince s'étirèrent en un léger sourire, le premier depuis longtemps. Son homme lige tenta de le lui rendre, autant que l'autorisait sa paralysie faciale. Bloud fils de Bloud était l'un de ses meilleurs droujinniks, un homme sur lequel il pouvait se reposer dans les moments difficiles. La vie du boyard vétéran avait été une véritable épopée, qui l'avait amené à servir le prince Iaropolk lorsque celui-ci régnait sur Kiev, avant de le trahir pour son frère Vladimir et, au final, entrer au service de Sa Majesté Novgorod. Les mauvaises langues prétendaient que cette duplicité passée se lisait sur ses traits et s'y lirait jusqu'à son dernier souffle : la moitié gauche de son visage était figée depuis sa lointaine jeunesse dans un rictus qui en effrayait plus d'un. Âgé de plus de soixante-dix ans, le

vieux droujinnik avait tout vu et tout vécu ; son expérience en faisait le meilleur précepteur pour un futur gouverneur. Le conseiller militaire de Iaroslav était ainsi devenu le mentor du jeune garçon qui ceindrait un jour une couronne, qu'il s'agisse de celle de Novgorod ou de Kiev…

« Tu as manqué à tout le monde, reprit Bloud, mais surtout à ton fils. Il avait peur de perdre son père en plus de son grand-père. »

Les cloches s'étaient tues et la chorale avait cessé de chanter. Seul le silence accompagna les retrouvailles de Iaroslav et de son fils Ilya.

Plus petit que la plupart des enfants de sept ans, plus chétif aussi, il était en cela pareil à son père dont les opposants raillaient l'apparente fragilité. Iaroslav avait pourtant bon espoir de voir son héritier gagner en force et en valeur grâce à l'enseignement de Bloud. Sous cette abondante chevelure blonde et derrière ces grands yeux pleins d'innocence, on entrevoyait la noblesse du défunt Soleil Clair. Trop jeune pour avoir conscience du destin qui était le sien, Ilya n'était encore qu'un garçonnet déboussolé par la découverte de l'univers des adultes. Il se précipita sur son père en exprimant sa joie, couvé du regard tant par le boyard vétéran que par la princesse Anna. Cette dernière avait les yeux cernés et rougis, preuve qu'elle avait passé les nuits précédentes à sangloter.

« Tu dois être assoiffé, mon prince », susurra-t-elle en lui tendant un pichet d'eau fraîche.

Iaroslav opina. Il but à longs traits, avec tant d'avidité qu'il aspergea sa barbe et son manteau. Une fois désaltéré, il en profita pour nettoyer ses mains et son visage. Il n'avait certes pas retrouvé sa prestance habituelle, mais aux yeux de son épouse, de son fils et de son second, il ressemblait déjà plus au prince qu'il devait être.

Bloud avait pénétré dans l'église apprêté comme s'il partait en campagne, revêtu d'une chemise de mailles et portant une hache au côté. Rattrapé par l'âge, handicapé par une corpulence incompatible avec les exigences d'une vie de soldat, cela faisait plusieurs années qu'il ne combattait plus. Cette simple vision d'un vieillard sur le pied de guerre suffit à rappeler au prince de Novgorod la précarité de la situation.

« Nous regrettons d'avoir délaissé les affaires de la cité, dit Iaroslav. Que s'est-il passé tandis que nous priions ? Nous avons entendu des cris, comme si l'on se battait dans les rues…

— Ce ne serait pas la première fois que tes sujets résoudraient leurs problèmes par la violence, répliqua le boyard vétéran. Le pont a été le témoin de combats féroces. Les eaux du Volkhov ont englouti de nombreux corps.

— Ces gens du Nord ne se comporteront-ils jamais comme des êtres civilisés ?

— Si tu me le permets, mon prince, les émeutes sont la conséquence de ta sévérité excessive. L'annonce du décès de ton père a assommé le peuple, le maintenant dans un calme relatif, mais pour combien de temps ? Dès que la période de deuil sera écoulée, tes adversaires ne manqueront pas de te rappeler que tu as organisé le massacre de leurs chefs…

— Nous avons appliqué la justice comme elle devait l'être, déclara Iaroslav d'un air lugubre, en notre âme et conscience.

— Admets néanmoins ceci : les gens répugnent à voir leur prince prendre fait et cause pour des mercenaires étrangers, aux dépens de leurs frères de race. »

Bloud, comme souvent, avait visé dans le mille. Durant ces deux jours de prières et de méditation, Iaroslav avait réfléchi à ses actes et se reprochait le plus controversé d'entre eux. Si seulement il pouvait revenir en arrière et se montrer moins intransigeant ! Jamais il n'aurait dû se mettre en colère contre ceux qui lui reprochaient, à juste titre, de fermer les yeux sur les exactions de ses mercenaires varègues. Ces barbares avaient failli mettre la ville à feu et à sang, et il s'entêtait à leur trouver des excuses, allant jusqu'à les présenter comme des victimes ! Qu'aurait-il fait à la place des citoyens de Novgorod, s'il avait lui-même eu à subir les injures, les rapines, les agressions de ces encombrants invités ? Il aurait sans doute agi comme eux : il se serait rebellé, il se serait vengé et aurait vu avec satisfaction les cadavres s'amonceler sur les berges du fleuve. Et il aurait d'autant plus mal accepté la décision du prince de punir de mort les instigateurs de la révolte.

« Sortons, dit soudain Iaroslav. Plus que tout, nous désirons revoir notre très chère cité. »

« Là où est Sainte-Sophie, là est Novgorod », prétendait-on. En effet, l'église était au centre de la cité, qu'elle dominait de ses treize croix pointées sur treize dômes d'or. Encerclée par les murailles en bois du kremlin, elle avait elle-même été bâtie à partir des diverses essences généreusement allouées par les forêts alentour. Pins et sapins fournissaient l'essentiel des matériaux utilisés par les charpentiers de la ville. Cité de bois et non de pierre ou de fer, Sa Majesté Novgorod craignait plus que tout les feux de la guerre. Iaroslav le savait : avec les derniers événements, extérieurs comme intérieurs, elle pouvait s'enflammer à tout instant.

Sur le parvis de l'église, le prince embrassa du regard le quartier marchand. Celui-ci s'étendait sur l'autre rive du Volkhov, autour du Torg, la grande place commerciale où avaient également lieu les assemblées urbaines. La ville peinait à émerger de sa torpeur. Les clameurs des négociants ne s'entendaient guère, noyées dans un silence pesant. Iaroslav frémit. Cette tranquillité peu coutumière n'augurait rien de bon.

« Nous sentons venir des bouleversements funestes, déclara-t-il. Notre père est mort, notre frère Boris l'a accompagné dans la tombe ; aucun obstacle ne se dresse entre Sviatopolk et le trône de Kiev. Alors que nous contemplons avec amour notre cité de Novgorod, nous savons que le Maudit est en train de poser son regard de rapace sur sa nouvelle acquisition. Songer qu'il puisse régner sur la Sainte Russie nous plonge dans le désespoir.

— Ce n'est pas de désespoir que doivent se nourrir les princes, dit Bloud en s'approchant de son seigneur. Si Sviatopolk s'était laissé aveugler par sa mauvaise étoile, il ne serait jamais arrivé au pouvoir. De même pour Soleil Clair. »

Iaroslav se tourna vers le boyard vétéran. Devant cet homme fier et inflexible, plein d'ardeur malgré sa peau flétrie, son embonpoint et ses cheveux blancs, il se fit l'effet d'un couard. Ses doigts s'égarèrent dans les méandres de son épaisse barbe bouclée. Ses yeux verts se perdirent dans le vague. Hormis son manteau brodé, ses somptueuses bottes de fourrure et les bijoux enserrant ses poignets, qu'avait-il d'un prince ? Il méritait à peine de régner sur Novgorod, comment régnerait-il sur la Russie ? À tous points de vue, il n'arrivait pas à la cheville de son glorieux père.

« Soleil Clair possédait des talents dont nous sommes dépourvus, rétorqua-t-il à Bloud, ainsi que des alliés puissants qui l'ont soutenu dans sa quête du trône de Kiev…

— Mon prince, je pourrais me sentir offensé si, avant d'être l'un de tes alliés, je n'avais été le principal artisan de la prise de pouvoir de ton père. Sache que tu n'es pas seul. Et même si tu me considères comme un vieillard inapte, ce que je comprendrais tout à fait, tu as d'autres soutiens, déclarés ou non. Partout en Russie, des boyards et de simples soldats seront prêts à se dresser contre l'usurpateur, pourvu que tu leur montres qui tu es.

— En réalité, nous ne sommes pas grand-chose. Nous craignons de décevoir tous ceux qui nous feront confiance.

— La douleur causée par la disparition de Soleil Clair te fait perdre le sens commun, mon prince. Jamais au cours de ma longue vie je n'ai été déçu par toi. Et j'aimerais autant que cela n'arrive pas maintenant, alors que l'heure de ma mort est toute proche. »

Derrière eux, le petit prince Ilya et la princesse Anna suivaient la conversation sans s'y immiscer.

« Que nous conseilles-tu ? s'enquit le maître de Novgorod.

— Si j'étais l'aîné des fils du grand-prince Vladimir, répondit Bloud, j'enverrais sans plus attendre des émissaires dans les principautés de Tmoutarakan, de Mourom ou de Pskov, dans l'intention de requérir l'aide de mes frères. »

Iaroslav n'avait pas l'air convaincu.

« Mstislav ne nous apprécie guère, hélas ! En cas de conflit, il prendra les armes en faveur du Maudit, nous en mettrions notre main à couper. Quant à Soudislav, il nous apportera peut-être son soutien, mais nos espions nous ont assuré qu'il n'a pas les moyens de lever une armée digne de ce nom. Nous préférons nous battre sans lui et ne rien devoir à nos voisins de Pskov.

— Tu as tant de frères, de neveux et de cousins que ce serait bien le diable de ne pas trouver un allié solide parmi eux ! s'exclama le droujinnik d'un air goguenard. J'ai évoqué la principauté de Mourom, ce n'est pas un hasard : je suis persuadé que ton jeune frère Gleb se rangera sous ta bannière.

— Moi, si j'avais de gros soucis, je demanderais de l'aide à Ilya de Mourom. »

Iaroslav étouffa un cri de surprise. Il avait du mal à admettre que ces mots aient pu sortir de la bouche de son fils. Le garçon leva la tête vers les deux hommes. Ils le considéraient avec une attention qu'il n'avait jamais reçue jusqu'à présent. Ses traits étaient à moitié dissimulés sous des mèches blondes, cependant on y devinait une certaine satisfaction, mâtinée d'un soupçon de crainte.

« Plus tard, poursuivit-il sans se départir de son assurance, je serai un héros, comme le grand Ilya. Pour l'instant, je ne suis que le petit Ilya, mais si un fils de fermier peut sauver la Russie, un fils de prince doit pouvoir le faire aussi. »

La princesse Anna l'attrapa par le bras pour l'enjoindre de se taire. Ses joues naturellement rosées étaient devenues cramoisies. Elle qui ne se mettait jamais en avant, elle qui se défendait d'exprimer une opinion personnelle tant qu'elle n'y était pas contrainte, se sentit terriblement gênée par cette intrusion d'un garçon de sept ans dans une discussion d'adultes. Elle considéra qu'il était de son devoir de mère de justifier l'attitude de son fils.

« Pardonnez-le, messeigneurs. Mon petit Ilya n'a pas voulu faire preuve d'irrévérence envers vous. Ce n'est qu'un enfant, il est encore naïf…

— Détrompe-toi, l'interrompit Bloud. Le jeune prince a compris que la Russie a besoin de bogatyrs. Les naïfs sont ceux qui croient que le pays que nous sommes en train de bâtir se passera de héros. Ce ne sont pas des hommes de la trempe de Sviatopolk qui feront la grandeur de la Russie.

— Comment notre fils connaît-il le nom d'Ilya de Mourom ? s'étonna Iaroslav. Un prince de la lignée de Rourik ne devrait pas s'enthousiasmer pour un paria. »

La question était posée tant au mentor qu'à la mère du garçon. Ce fut cette dernière qui répondit :

« Il y a quelques jours de cela, des skomorokhs sont passés au palais pendant que vous étiez tous deux absents. Lorsque l'un d'entre eux a appris que le jeune prince qui les écoutait avec une telle admiration se prénommait Ilya, il a proposé de nous interpréter une nouvelle version de *Ilya de Mourom et le khan Kalin*. Ton fils était ravi d'apprendre que l'un des trente preux portait le même nom que lui.

— Ce triste individu ne mérite plus d'être compté parmi les bogatyrs, dit sèchement Iaroslav. Doit-on rappeler qu'il a passé trois années en prison pour avoir craché sur des icônes, un crime odieux qu'il a eu l'outrecuidance de nier ? Doit-on rappeler qu'il a plusieurs fois défié notre père, ne serait-ce que dernièrement, en tuant les gardes de Berestovo quelques jours après avoir été relaxé ? »

Anna baissa la tête. Son fils rechigna quelque peu avant de l'imiter.

« Ilya de Mourom est donc en liberté, marmonna Bloud pour lui-même. Voilà qui change tout. »

Des hurlements interrompirent momentanément ses réflexions. Les regards se tournèrent vers le pont qui franchissait le Volkhov, là où, comme souvent, des factions rivales réglaient leurs différends par la violence. Une vingtaine d'individus s'invectivaient et s'échangeaient des horions. Le prince et son second poussèrent un même gémissement de dépit.

Imprégnée de traditions scandinaves, Novgorod développait la conscience politique de ses habitants en incitant chacun d'entre eux – pourvu qu'il fût adulte et de sexe masculin – à débattre de ses idées dans le cadre du vetche, l'assemblée urbaine. On y prenait les décisions d'importance sous l'égide du prince, des boyards, de l'évêque et de marchands respectés. Il était notamment hors de question que Sa Majesté Novgorod parte en guerre sans l'approbation du peuple.

« Demain nous convoquerons le vetche », décréta Iaroslav, affichant soudain un air résolu.

Bloud acquiesça. La cité devait se ressouder autour de son prince. Quoi de mieux que de montrer aux Novgorodiens qu'on les écoutait ? En observant la fin du combat sur le pont, Iaroslav songea à son discours. Chaque phrase devait être réfléchie, chaque mot pesé. Aucune approximation ne lui serait permise. Il lui faudrait d'abord demander des excuses aux familles des rebelles dont le sang continuait de tacher le dallage de son palais. Puis il argumenterait en faveur de la réconciliation des Slaves et des Varègues, car il n'y aurait d'unité de la Russie sans l'unité de leur propre cité. Alors seulement, il évoquerait son frère Sviatopolk, les méfaits dont le Maudit s'était rendu coupable et ceux qu'il commettrait si

personne ne lui faisait barrage. Il s'imaginait déjà haranguant ses futurs soldats avec ces mots : « Grâce à vous, citoyens de Novgorod, l'impie recevra la punition de ses forfaits ! »

« Mon prince, y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour toi ? »

Iaroslav sursauta. Encore pénétré de son allocution à venir, il ne répondit pas tout de suite à son conseiller militaire. Il prit le temps de l'examiner, du casque jusqu'aux bottes, en s'interrogeant sur ce que ce vieux corps pourrait endurer. Environ sept cents verstes séparaient Novgorod de Mourom. Même escorté de boyards de valeur, Bloud saurait-il s'acquitter d'une telle tâche ? Ne l'enverrait-il pas à une mort certaine ?

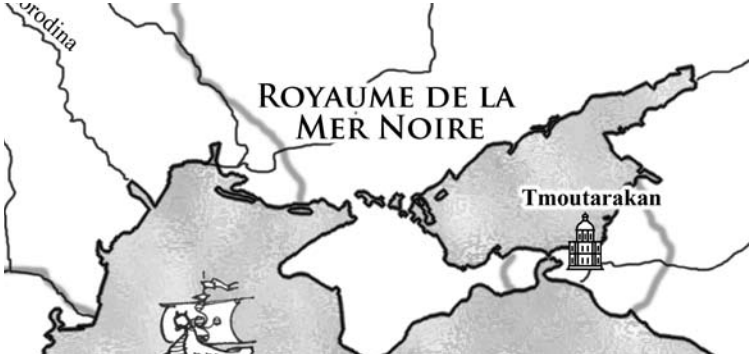
Ses hésitations finirent par se dissiper. Un homme ayant connu tant d'aventures ne craindrait pas une mission diplomatique dans l'Est. L'étincelle qui brillait dans ses yeux indiqua au prince qu'il avait deviné la nature de ses plans. Il n'attendait qu'un ordre de sa part pour avoir le privilège de lui obéir.

« Tu partiras pour Mourom dès que tu te seras préparé, déclara Iaroslav. Prends quelques personnes de confiance avec toi… Mironeg fils de Krasik par exemple, lui qui t'est si dévoué. Votre rôle sera de vous assurer que mon frère Gleb nous soutiendra dans le conflit qui s'annonce. »

Le contentement du boyard vétéran se traduisit par un tressaillement de la moitié droite de son visage. Il connaissait très bien le prince Gleb, le benjamin des fils de Vladimir, pour lui avoir enseigné le maniement de la lance lorsqu'il était enfant. Si celui-ci n'avait jamais montré de véritables dispositions pour l'art du combat, le précepteur et l'élève avaient néanmoins conservé des relations cordiales. Qui pouvait prétendre ne pas être aimé du gentil Gleb, d'ailleurs ? Le convaincre de rallier Iaroslav serait aisé, Bloud en était certain. Et cela lui permettrait de revoir, peut-être pour la dernière fois, l'agréable cité de Mourom…

Durant la nuit qui précéda son départ, il rêva de l'impossible : il se vit profitant de son passage dans l'Est pour recruter la grande figure locale, quand bien même celle-ci n'aurait plus mis les pieds dans sa ville natale depuis des années. Après tout, une bête traquée ne finit-elle pas immanquablement par

rentrer au terrier ? Malgré son caractère irréel, l'idée ne cessa de le suivre, jusqu'à ce qu'il se persuade que la victoire ne serait envisageable qu'à une condition : que l'armée de Novgorod s'attache les services d'Ilya de Mourom.



Royaume de la mer Noire, mois d'août de l'an 1015

Ce matin-là, lorsque Zlatygorka opta pour une tenue destinée à prouver que, malgré son âge, sa beauté restait inaltérée, elle ne s'imaginait pas devoir charmer un homme.

Séduire était pour elle un effort inutile. Ses esclaves subvenaient à ses besoins sans rechigner. Sitôt qu'une envie de changement l'étreignait, il lui suffisait d'envoyer une troupe de chasseresses à l'assaut de la plaine pour les voir revenir avec des mâles. Souvent, il s'agissait de nomades issus des tribus voisines. Parfois des marchands grecs ou arabes, accompagnés de leur caravane, amélioraient l'ordinaire. Le héros russe était un mets beaucoup plus rare. Goriaser et ses soudards avaient constitué un substitut correct.

« On s'agite dans le camp, Majesté. »

Après s'être ainsi exprimée, la gardienne du palais se tint immobile derrière sa souveraine. Celle-ci pouvait la voir dans le reflet de son miroir, toutefois Zlatygorka ne paraissait pas disposée à abandonner la contemplation de son propre éclat. En plus de son collier de perles nacrées et des coquillages maintenus dans sa chevelure écarlate par un entrelacs de fines tresses, elle se distinguait par le port d'un invraisemblable bustier de corail rouge, dont les branches torturées cachaient autant qu'elles suggéraient. En se retournant de façon à admirer la cambrure de son dos, elle dévoila une figure animalière tatouée au creux des reins. Composé de pigments orangés, l'oiseau de feu était plus vrai que nature.

« Majesté, insista la gardienne, n'entends-tu rien ? »

Le visage de la reine se contracta, faisant apparaître d'inesthétiques ridules. Elle s'empressa de les gommer en recouvrant une attitude plus sereine.

« Bien sûr que Zlatygorka entend les mêmes bruits que toi ! s'exclama-t-elle. Et alors ? Si tu redoutes un danger, pourquoi ne sors-tu pas de son palais pour vérifier qu'elle ne risque rien ?

— Je n'attendais que ton ordre, Majesté. J'y vais de ce pas.

— Et surtout, prends ton temps. »

La gardienne s'inclina, laissant la reine seule auprès de son trône d'os et de son miroir d'or. Avant de retourner à l'examen minutieux de son reflet, elle enfouit ses doigts dans sa ceinture de soie et en extirpa un pendentif d'or renfermant une petite gemme hexagonale. Elle émit un soupir satisfait. La pierre de Latyr scintillait doucement avec régularité. Aucun péril ne guettait le royaume. Source de son pouvoir, elle n'avait jamais trahi Zlatygorka ; celle-ci fut d'autant plus effarée de voir pénétrer dans son palais, sans s'être fait annoncer, l'une des seules personnes capables de lui tenir tête. Revenue en catastrophe, la gardienne tenta de s'interposer entre sa souveraine et ses visiteurs. Deux preux chevaliers de la Sainte Russie avançaient vers le trône et, à voir leur air hardi, ils n'étaient pas ici pour se courber devant son occupante.

« Ilya de Mourom, dit-elle en feignant l'assurance, te revoir sur les terres de Zlatygorka est une surprise. Avais-tu omis de lui faire des adieux en bonne et due forme ? »

Le vieux bogatyr s'arrêta à distance respectable. Il leva la main pour inciter son compagnon à faire de même. Ni l'un ni l'autre ne songèrent à s'émerveiller devant la décoration fastueuse du palais de bois, alliance outrancière des traditions slaves et scythes. Ils foulèrent ses tapis ouvragés, passèrent devant ses colonnes de bois finement sculptées sans y prêter l'attention qu'ils méritaient. Même Erouslan, l'amoureux des chevaux, ne releva pas l'extraordinaire collection de selles et de harnachements luxueux réunie par la reine de la mer Noire. Ils n'étaient pas venus pour ses richesses.

« Tes cavalières ont intercepté des émissaires du prince de Vychgorod, affirma Ilya. Je veux que tu me dises ce qu'elles ont fait d'eux.

— Voyons, est-ce une manière courtoise de s'adresser à une femme avec laquelle on a jadis pris du bon temps ? Si vraiment les civilités te donnent la migraine, commence au moins par lui relater ton voyage. Fut-il agréable ? »

Ilya darda un regard noir sur son interlocutrice. Zlatygorka s'était déplacée jusqu'au trône et s'y était assise, dominant les deux héros russes. Elle décocha un clin d'œil à Erouslan. Le jeune guerrier resta de marbre. Son compagnon, à l'inverse, avait du mal à garder le contrôle de ses nerfs.

« Je ne compte pas m'éterniser dans ce nid de scorpions ! tonna-t-il. Nous sommes entrés de notre plein gré, sans faire d'esclandre, et nous repartirons dès que tu auras répondu à ma question. Il faudra aussi que tu me livres Goriaser, évidemment.

— Évidemment. Le grand Ilya de Mourom demande, le grand Ilya de Mourom obtient, n'est-ce pas ? À un détail près : tu n'es pas en Russie mais dans le royaume de Zlatygorka. Sur les rives de la mer Noire tu n'es rien, sinon un reproducteur potentiel pour offrir de nouvelles filles à la Mère Steppe.

— Vingt ans après, tu es toujours aussi insensée. Tu n'as pas changé, Zlatygorka.

— Elle te remercie pour le compliment, ironisa-t-elle, et elle aimerait pouvoir te renvoyer la politesse. Malheureusement tu as changé, Ilya, comme changent les hommes une fois leur jeunesse fanée. Zlatygorka n'ose imaginer le corps dévasté sous cette armure crasseuse… Si elle devait se choisir un amant parmi vous deux, ce ne serait pas toi. »

Ilya serra les dents afin de ne pas vomir sa haine. Erouslan ne réagit pas plus qu'il ne le faisait jusqu'alors. Entre le moment où ils avaient franchi le Dniepr et celui où ils avaient aperçu les premières tentes du camp, son compagnon avait pu se confier à lui, relatant non sans difficulté sa rencontre avec la reine de la mer Noire, puis les mois de servitude qui s'en suivirent. En voyant cette femme forte, charmeuse, inflexible, et en la comparant à son frère d'armes épuisé par leur périple, sur la défensive, presque vulnérable, il n'eut aucun mal à se figurer ce qu'avait été leur relation passée. Alors qu'il était un écuyer nourri aux récits épiques des skomorokhs, jamais il n'aurait cru ressentir un jour de la pitié pour Ilya de Mourom ; à cet instant, ce fut pourtant le cas.

« Je n'ai nulle raison de devenir ton chien, finit par déclarer Erouslan. On me connaît comme le Tueur de Dragons mais je peux me muer en tueur de vipère si tu me provoques. Sache que tes maléfices sont sans effet sur moi, sorcière ! »

La reine hocha la tête d'un air contrit.

« Dommage, fit-elle, Zlatygorka aurait mis un point d'honneur à décoincer ce prétendu Tueur de Dragons à l'allure de sauvage. Enfin, elle aura toute latitude de te convaincre… Car vous comptez profiter de son hospitalité, n'est-ce pas ?

— Non, rétorqua Ilya. N'abuse pas de ma patience, je te prie. Contente-toi de me donner la réponse que j'attends et je te ferai les adieux auxquels tu n'as pas eu droit il y a vingt ans.

— Es-tu en train de promettre à Zlatygorka une dernière nuit torride, vieil homme ? T'en crois-tu seulement capable ?

— Je ne le répéterai pas : qu'as-tu fait de Goriaser ? Où est-il ? »

Le vieux bogatyr avait subrepticement porté la main à sa masse d'armes. Il fut imité par son compagnon. L'orgueil de la reine de la mer Noire était immense mais sa volonté de protéger ses sujets l'était tout autant ; aussi écouta-t-elle la voix de la sagesse qui lui recommandait de transiger. Elle connaissait les aptitudes guerrières d'Ilya et devinait celles d'Erouslan. Il lui fallait faire preuve de diplomatie avec ses deux visiteurs. Cela commençait par leur révéler l'information qu'ils étaient venus chercher.

« Goriaser de Cracovie a été un amant convenable et, je l'espère, productif… »

Machinalement, elle passa l'extrémité de ses doigts effilés sur son ventre, trop plat à son goût. Une reine se devait d'enfanter fréquemment sous peine de voir son pouvoir remis en cause par des femmes plus fertiles. Alors que son héritière la plus évidente devenait adulte, elle avait conscience qu'aucune défaillance ne lui serait permise par les partisanes de Roksana.

« Cependant, reprit-elle, Zlatygorka a le regret de vous annoncer qu'il n'est plus parmi nous. Dans son infinie générosité, elle l'a autorisé à s'enfuir.

— S'enfuir, as-tu dit ?

— Personne n'a forcé cette tête brûlée à nous fausser compagnie ! Goriaser était pourtant bien traité, il ne manquait de

rien… Aujourd'hui ses restes doivent faire le bonheur des charognards de la steppe. »

Ilya se prit la tête à deux mains. Il pesta et marmonna dans sa barbe des mots qu'il valait mieux ne pas entendre. Quoique moins démonstratif, Erouslan était tout aussi courroucé. Ne parviendraient-ils jamais à le rattraper ? Étaient-ils condamnés à le traquer sans cesse, jusqu'en Enfer peut-être ? Il refusait de croire que le voïvode ait pu se laisser mourir. Tant qu'ils n'auraient pas identifié sa dépouille avec certitude, il ne prendrait pas au sérieux cette hypothèse.

Le jeune bogatyr fit quelques pas en avant, plus déterminé que découragé. Sur son trône, leur hôtesse eut un sursaut de recul tandis que les gardiennes de son palais abaissaient la pointe de leur lance, prêtes à intervenir.

« Si tu ignores dans quelle direction est parti Goriaser, fit-il d'un ton sans réplique, tu dois au moins pouvoir nous dire si son fourreau contenait une épée.

— Une épée ? s'étonna la reine. C'est vrai, il n'est pas venu les mains vides et nous a quittées de la même manière. Il faudrait néanmoins vous mettre d'accord : êtes-vous à la recherche d'un homme ou d'une arme ?

— Ilya pourchasse une arme, je pourchasse un homme, déclara Erouslan. Dans tous les cas, il nous faut Goriaser.

— D'autant plus si tu nous confirmes qu'il possède toujours l'épée qu'il avait en arrivant, intervint le vieux bogatyr. Un cœur de pierre comme le tien ne peut le comprendre, mais sache qu'elle a une grande valeur sentimentale pour moi. »

Zlatygorka ressentit soudain la jubilation de celle qui, par un détail anodin, a su démêler une affaire complexe. Elle plongea son regard rougeoyant dans celui de son ancien amant. Son sourire découvrit ses dents démesurées.

« Cette épée si chère à ton cœur de vieillard nostalgique, hasarda-t-elle, s'appellerait-elle Nadejda ? »

Ilya continua de fixer la reine comme si elle ne l'avait pas désarçonné.

« Tu as deviné, dit-il d'une voix blanche. Il s'agit bel et bien de Nadejda.

— Prodigieux ! s'écria-t-elle, si fort qu'elle fit vibrer les murs de son palais de bois. Qui eût cru que la création de Zlatygorka

reviendrait par ici, vingt ans après, et qu'elle la manquerait alors qu'elle se trouvait sous son nez ? Décidément, Zlatygorka va devoir se faire à l'idée que cette catin la poursuivra jusqu'à sa mort…

— J'espère que ta mort ne tardera plus, maugréa le vieux bogatyr, ne serait-ce que pour avoir osé traiter Nadejda de catin.

— Pauvre homme blessé dans son affection ! Si tu as laissé derrière toi ton pays, si tu as parcouru la steppe en entraînant dans ta folie l'un de tes camarades, uniquement en souvenir d'une donzelle qui a poussé son dernier soupir il y a des années, on peut certes accuser Zlatygorka de tous les maux mais à côté de toi elle est tout à fait saine d'esprit !

— Nadejda est bien plus qu'un simple souvenir. Tu le sais aussi bien que moi, sinon mieux. »

Erouslan commençait à soupçonner l'épée d'être liée à une quelconque magie ou, pire, à une malédiction. Cette idée était moins aberrante qu'il n'y paraissait : même si le nouveau pouvoir chrétien luttait avec efficacité contre les survivances du paganisme, on continuait de trouver dans les campagnes reculées des praticiens de la magie – des praticiennes surtout, les arts occultes en Russie ayant toujours été une spécialité féminine. Comment expliquer autrement l'attachement forcené d'Ilya envers ce qui n'était qu'un objet sorti d'une forge ? Et comment expliquer que cette épée se dérobe sans cesse à ses détenteurs, jusqu'à entraîner le plus acharné d'entre eux sur toutes les routes du monde connu ? Ainsi, son compagnon partageait avec Zlatygorka des secrets qu'il s'était abstenu de lui révéler… Leurs sous-entendus avaient éveillé en lui une curiosité qui ne disparaîtrait pas avant d'avoir été assouvie.

Devant l'air grincheux d'Ilya, la reine se mit à rire à gorge déployée. Cela n'amusa guère le vieux bogatyr, qui se renfrogna d'autant plus.

« Nous nous sommes aimés, dit-elle, puis nous nous sommes haïs. Zlatygorka t'a promis mille tourments après t'avoir offert plus qu'elle n'ait offert à aucun mâle. Quelle que soit l'estime que nous avons, ou que nous n'avons pas l'un envers l'autre, elle doit pouvoir t'aider. Tu as eu le cran de te présenter à elle. Cela mérite récompense…

— Abrège ton discours doucereux, veux-tu. Que comptes-tu faire pour nous ? Nous diras-tu comment retrouver Goriaser et Nadejda ?

— Patience, mon ami. Chaque question que tu te poses obtiendra sa réponse en temps voulu. Zlatygorka ne te demande qu'une chose : reste quelques jours afin qu'elle trouve ces réponses. N'y vois nulle malignité de sa part. Cela fait vingt ans que sa magie est sans effet sur toi. Qu'en dis-tu ? »

Ilya se tourna vers son compagnon, qui se contenta d'un léger mouvement de la tête en signe d'assentiment. Si elle était décidée à leur apporter un soutien désintéressé, ses dons de divination pourraient s'avérer indispensables… S'en remettre à une puissante souveraine, fût-elle aussi perfide que l'oiseau Sirine, valait sans doute mieux qu'errer dans la plaine en s'en remettant à la chance.

« J'accepte ta proposition », déclara Ilya.

***

La reine de la mer Noire n'avait plus quitté sa chambre depuis trois jours et autant de nuits.

Sa chevelure était défaite et ses yeux hagards. Un rictus barrait son visage, lequel était dorénavant celui d'une vieille femme. La fatigue n'avait pas ravagé que ses traits : ayant projeté ses vêtements au sol dans un accès de furie, elle dévoilait un corps dont la perfection était déjà oubliée. Si elle avait reçu des visiteurs, ceux-ci auraient été horrifiés par cette vision à l'opposé de l'image qu'elle entretenait d'ordinaire, celle d'une reine au-dessus des contingences humaines ; aussi n'autorisait-elle d'autre intrusion que celle de Feza. L'aveugle était chargée de veiller sur sa maîtresse tout en transmettant à Ilya et Erouslan ses dernières révélations.

Après trois jours et autant de nuits passées à consulter la pierre de Latyr, la réponse était invariable. Mais la reine, comme les bogatyrs, ne pouvait s'en satisfaire.

« Zlatygorka t'en conjure, fit-elle d'une voix incroyablement faible, dévoile-lui ce que tu sais, ce que tu vois, dis-lui la vérité, même si elle est cruelle pour elle et pour son peuple… »

Une fois de plus, elle saisit le pendentif d'or et le leva vers un plafond qu'elle ne distinguait plus qu'à travers un rideau opaque, puis elle retint son souffle. Le silence fut progressivement remplacé par un léger bruit de ressac. Des effluves salins assaillirent l'odorat de Zlatygorka. C'était comme si son palais de bois, situé à plusieurs dizaines de verstes de la mer, était soudain submergé par une vague démesurée.

Elle hurla. Ses doigts se serrèrent davantage sur les six coins de la gemme, dont l'éclat devenait aveuglant. Ses yeux se révulsèrent dans leurs orbites.

Prise de panique, Feza se précipita dans la chambre. La finesse de son ouïe lui permit de discerner ce qu'elle était incapable de voir. Elle en fut épouvantée. Sa maîtresse se tordait au milieu des peaux tendues sur son lit, tel un serpent à l'agonie. Chacune des convulsions de Zlatygorka s'accompagnait de gémissements obscènes qui pouvaient tout aussi bien exprimer le plaisir ou la douleur, le désir ou la répulsion. Autour d'elle, les flammes des lampes à graisse vacillaient, quand elles ne mouraient pas purement et simplement. L'ombre de la reine possédée dansait avec frénésie sur les tentures recouvrant les murs de bois.

« Dis-lui ce que tu sais, psalmodiait-elle, ce que tu vois… Ce que tu sais, ce que tu vois… »

Au cours des trois jours précédents, Feza avait souvent craint pour la santé de sa maîtresse. Toutefois, celle-ci n'avait jamais sombré dans un tel état de folie – ses cris en attestaient. La pierre écrasée dans son poing resplendissait à tel point que sa main entière ressemblait à une boule de feu, prête à être propulsée dans n'importe quelle direction. Les mouvements spasmodiques de la reine redoublèrent d'intensité, si tant est que cela fût possible. Ses seins se projetaient de manière hideuse vers un ciel imaginaire. L'oiseau de feu tatoué dans le creux de ses reins donnait l'impression de vouloir s'en échapper, appelé vers des lieux plus paisibles.

L'aveugle courut vers le lit, renversant au passage du petit mobilier ou des bibelots jonchant le sol. Elle posa sa main sur le bras nu de Zlatygorka. Il était froid et dur comme le marbre. Ce contact fut suffisant pour soustraire la reine à ses hallucinations. Elle se redressa d'un coup. Même en tendant l'oreille,

on n'entendait plus le son du ressac. La chambre royale avait retrouvé son calme ; son occupante remua des lèvres encore hésitantes avant de déclarer lentement :

« Feza, fidèle Feza, va dire aux Russes que l'homme qui répondra à leurs interrogations est en route. Il sera là avant la prochaine pleine lune.

— Bien, Majesté. Est-ce tout ?

— Oui, c'est tout ce qu'avait à te dire Zlatygorka. Laisse-lui prendre du repos maintenant. »

À travers le rideau opaque qui gênait sa perception, la reine vit Feza s'incliner devant elle puis quitter la chambre à pas prudents. Elle s'effondra sur son lit et enfouit son visage entre les couvertures de laine, tout en continuant de serrer entre ses doigts la gemme désormais muette. Elle n'avait pas confié à l'aveugle tout ce que lui avait appris la pierre de Latyr.

C'était pourtant une certitude : l'homme qui répondrait aux interrogations des Russes serait aussi celui qui apporterait la mort aux filles de la steppe.

***

Dans l'océan de tentes formant la capitale du royaume de la mer Noire, les habitations en bois étaient rares, autant que l'étaient les forêts et les bosquets dans les étendues steppiques où régnait Zlatygorka. À ce titre, le palais était remarquable et marquait la suprématie de la reine sur ses sujets. Il ne s'agissait pourtant pas de l'unique bâtisse de bois : le précieux matériau avait eu d'autres utilités, dont la plus inattendue était sans doute le bania ; inattendue car, si les hivers étaient parfois rigoureux sur les rives de la mer Noire, l'été s'y attardait assez longtemps pour que la tradition slave des bains de vapeur ait eu du mal à s'implanter chez les cavalières des steppes. Pour tout dire, personne ne s'y rendait jamais. Si Zlatygorka avait consenti à vider ses réserves de bois pour une construction aussi incongrue, il ne fallait voir là que l'influence d'un ancien amant adepte de ce genre de récréation. Depuis, à chaque fois que la capitale nomade se déplaçait à travers la plaine, elle emportait avec elle le bania, au cas où son inspirateur reviendrait dans les parages…

La surprise d'Ilya fut totale lorsqu'il retrouva intacte la bâtisse dont il avait supervisé la construction vingt ans plus tôt. La reine, en bonne hôtesse, avait pris soin de la rendre utilisable dès que ses invités en exprimeraient l'envie. Le vieux bogatyr s'empressa d'y inviter son frère d'armes. Le bania était le meilleur endroit qu'aient jamais trouvé les Russes pour converser entre hommes.

Ilya se déshabilla le premier et versa l'eau sur le poêle de galets chauds. Quand tout fut prêt, Erouslan se dévêtit à son tour. Il pensa à déposer une tranche de pain saupoudrée de gros sel devant la porte grinçante, offrande au bannik. Se concilier l'esprit des lieux était d'autant plus important qu'ils prévoyaient de s'attarder en sa demeure. Les deux hommes s'engageaient dans une longue nuit propice aux confidences.

« Je t'avais caché certaines choses, déclara Ilya. Nadejda n'est pas qu'une épée. C'était une femme. La seule femme, si l'on peut dire. »

Un léger sourire fit frémir la barbiche d'Erouslan. Ces propos avaient été les siens quelques semaines plus tôt, mais jamais il n'aurait cru que son compagnon finirait par les tenir à son tour. Pour lui, il y avait eu jusqu'alors deux Nadejda : la fille du boyard de Peremychl, qu'il avait jadis aimée, et l'épée d'Ilya. Qui était la troisième ?

« Nadejda…, soupira le vieux bogatyr. Je n'ai aimé personne d'autre qu'elle. Certes, au gré de mes aventures j'ai pu ravir le cœur d'autres femmes, mais cela n'a jamais plus été pareil. Les jolis minois se sont estompés dans ma mémoire, les caresses données et reçues ont été oubliées… Tout a été oublié, hormis elle, Nadejda.

— Tu as tout de même vécu une histoire d'amour assez particulière avec notre hôtesse. Zlatygorka n'est pas le genre de personne que l'on oublie. »

Ilya s'esclaffa, même s'il n'y avait nulle joie dans cet éclat de rire crispé. Il versa un nouveau seau d'eau froide sur les galets. Le nuage de vapeur qui les enveloppait se fit plus épais. Il devint difficile pour l'un comme pour l'autre d'apercevoir les traits de son vis-à-vis.

« Contrairement à Nadejda, reprit le vieux bogatyr, la reine de la mer Noire ne m'a pas eu à la régulière. Il arrive parfois

de prétendre qu'une femme a ensorcelé un homme ; dans ce cas précis le terme est à prendre au premier degré. Elle a usé de magie pour m'attirer à elle et me ferrer comme un poisson. Tout en elle est faux, sa beauté comme ses promesses. Même maintenant, nous devons continuer de nous méfier d'elle et de ses maléfices… Mais elle n'a pas fait que me maltraiter, la preuve : ce bania a été construit pour moi, et encore n'est-ce qu'un exemple de ses largesses ! Cela ne change rien au fait que j'étais prisonnier, bien avant de connaître les geôles de Soleil Clair. Réussir à apprivoiser le Libérateur de Tchernigov, quelle victoire ce fut pour elle !

— Et la victoire de la reine de la mer Noire dut être d'autant plus grande lorsqu'elle accoucha d'un garçon… Un enfant prénommé Sokolnik…

— Comment le sais-tu ? »

Le vieux bogatyr avait troqué son habituelle voix de stentor pour un mince filet qui franchit difficilement la barrière de ses lèvres. Erouslan, en revanche, avait gardé assez de souffle malgré l'atmosphère suffocante du bain de vapeur ; saisissant l'un des bouquets de brindilles qui tapissaient le sol du bania, il gratta les cordes d'une gousla imaginaire et se mit à chantonner :

« Mon fils, tu iras à travers la plaine,
Tu finiras par rencontrer un vieil homme.
La barbe du vieil homme sera grise,
La tête du vieil homme sera toute blanche,
Il chevauchera un destrier tout blanc,
Dont la queue comme la crinière sera toute noire.
Ne chevauche pas jusqu'au vieil homme,
Ne chevauche pas, descends de ta selle,
Ne marche pas jusqu'au vieil homme,
Ne marche pas, courbe-toi avec égards,
Car ce vieux bogatyr n'est autre que ton père. »

Ilya fixa son compagnon avec une expression indignée. Pendant longtemps, il s'était accommodé des ballades épiques composées suite à ses exploits, conséquence logique de son rôle de preux chevalier de la Sainte Russie ; il y trouvait même une fierté, que sa captivité avait toutefois remise en cause. En

découvrant que des skomorokhs avaient utilisé son fils comme thème d'une de leurs chansons, il craignit qu'ils aient inventé des péripéties dégradantes, voire appris et exposé l'horrible vérité…

« Par le vit de saint Georges ! s'exclama Erouslan. Si j'en crois l'air ahuri que je devine à travers la vapeur, tu n'avais jamais entendu celle-ci. Je t'épargne la fin, elle n'est pas vraiment à ton honneur, même si la version que l'on m'a rapportée tente maladroitement de justifier le meurtre de Sokolnik fils d'Ilya.

— C'est inutile, soupira le vieux bogatyr, rien ne peut légitimer le meurtre d'un fils. J'imagine que la chanson insiste sur le fait qu'il m'a agressé en toute connaissance de cause, tandis que j'ignorais qu'il s'agissait de mon enfant… Est-ce une excuse recevable ? Comme souvent je me suis emporté, je l'ai réduit en miettes et j'ai dispersé ses restes aux quatre vents, alors que Sokolnik était ma propre chair !

— Et la chair de Zlatygorka, sans quoi il ne serait pas devenu mauvais. Aucune strophe ne mentionne sa mère, je pense que les skomorokhs ignorent son identité, mais maintenant que je suis ici il m'est facile d'éclaircir les zones d'ombre de cette histoire… »

L'insoutenable chaleur rendait Erouslan aussi rouge qu'une écrevisse. Le long de son cou de taureau et de son torse puissant cascadait un flot ininterrompu de vapeur redevenue liquide. Ilya semblait mal à l'aise. Ce n'était pas uniquement dû à la touffeur du bania.

« Tu as aimé la reine de la mer Noire, reprit Erouslan, elle t'a donné un fils que tu as tué dès qu'il a eu l'âge de défier son père, ce qui ne me dit pas quel est le lien entre Zlatygorka et Nadejda. Je parle de la femme, pas de l'épée, bien entendu.

— Il n'existe aucun lien entre elles, sinon qu'elles furent les deux seules femmes qui surent ravir le cœur d'Ilya de Mourom.

— Ne pas trahir l'autre, ne pas lui mentir, ne jamais se comporter en lâche… Je sais que c'est une épreuve difficile, elle le serait pour n'importe qui. Tu dois néanmoins te confier à moi. Nous nous le sommes juré au pied de la croix de Levanidov. »

Dans un geste d'amitié, Erouslan aspergea d'eau fraîche la tête et les épaules d'Ilya, qui fit de même avec lui. Puis les deux

hommes se flagellèrent mutuellement au moyen des bouquets de brindilles dont Erouslan s'était fait une gousla. Cette pratique paraissait étrange aux voyageurs peu au fait des coutumes slaves, pourtant rien n'était plus agréable pour se remettre des émotions causées par la succession d'une chaleur excessive et d'un froid mordant. Un bain de vapeur n'était considéré comme efficace qu'à partir du moment où la peau était traversée de cette voluptueuse sensation de picotements. De l'autre côté de la cloison de bois qui les abritait des intempéries plus que des oreilles indiscrètes, les deux hommes entendaient les plaintes de Bourouchka et Kosmatouchka. Même si elles étaient parfaitement soignées et nourries dans cette ville de cavalières, elles se languissaient de reprendre la route. Le goût de l'aventure s'était transmis des bogatyrs à leurs montures.

Quand Ilya commença à expliquer à Erouslan comment Nadejda, la femme qu'il avait aimée, et Nadejda, l'épée qu'il aimait, étaient devenues une seule et même entité, le Cavalier de la Nuit était passé depuis peu. Quand s'éteignirent les derniers feux de la conversation, le Cavalier de l'Aube et son frère le Cavalier du Jour avaient déjà atteint l'extrémité occidentale de la plaine. Les deux bogatyrs n'avaient pas quitté le bania. Ils étaient toujours nus en dépit du froid qui n'avait pas tardé à remplacer la chaleur. Ni l'un ni l'autre n'avaient fermé l'œil.

Ils auraient le temps de se reposer durant les jours qui viendraient : ils étaient en effet contraints de demeurer les invités des filles de la steppe en attendant l'arrivée de l'homme qui, si l'on en croyait les visions de Zlatygorka, répondrait à leurs interrogations…

Kiev, mois d'août de l'an 1015

En se penchant par les ouvertures de la chambre où était mort son prédécesseur, le nouveau souverain de Russie pouvait admirer à loisir ce qui était dorénavant sa capitale.

Les cloches des quatre cents églises de Kiev n'avaient pas carillonné longtemps. Le grand-prince Sviatopolk avait décrété une période de deuil réduite au strict minimum, prétextant que telles étaient les dernières volontés de Soleil Clair. En réalité, il refusait de donner un caractère officiel à des manifestations qui auraient permis à ses sujets de montrer leur hostilité envers son accession au trône. S'il s'appuyait sur de nombreux partisans, ceux-ci appartenaient en majorité à la classe des boyards ; parmi le petit peuple de Kiev, on lui préférait le regretté Boris de Rostov, tandis que d'autres croyaient plutôt en Iaroslav de Novgorod, voire en Sviatoslav, le prince des Drevliens.

L'infortuné Sviatoslav portait le même nom que leur grand-père et, comme lui, achèverait sa vie dans une embuscade : Sviatopolk y avait veillé. Lorsque ses hommes de main reviendraient lui annoncer que l'arbre des descendants de Vladimir s'était allégé d'une branche supplémentaire, le nouveau grand-prince pourrait respirer plus aisément… En attendant de scier une autre branche, jusqu'à ce qu'il ne reste que la sienne.

« On ne mange pas de miel sans éliminer les abeilles », murmura-t-il pour lui-même.

Sviatopolk barricada les ouvertures qu'il avait fait dégager la veille. La lumière du jour l'agressait, de même que la vision

d'un monde extérieur hostile à sa personne. Hors de Berestovo, si l'on exceptait son fief de Vychgorod, il n'était pas le bienvenu. Mieux valait se terrer dans son palais tant que le peuple n'était pas prêt à le reconnaître comme le maître légitime de la Sainte Russie. Il comptait pour cela sur deux atouts : son armée et sa générosité. Pour l'armée, il lui faudrait se montrer patient, le temps que ses émissaires envoyés dans toutes les principautés de Russie, en Pologne, chez les païens estes et lituaniens, en Hongrie et dans les steppes des Tatars, rentrent avec des promesses d'aide de la part de ses puissants alliés. Quant à la générosité, elle porterait bientôt ses fruits : à force d'organiser la distribution d'hydromel et de kvas dans les rues de Kiev, les indigents finiraient par passer du côté de leur bienfaiteur. Sviatopolk ne se donnait guère plus de deux ou trois semaines avant de remplacer Boris le philanthrope dans le cœur de ses sujets.

L'ancienne chambre de Soleil Clair fut plongée dans les ténèbres. Nul n'osait y pénétrer depuis que la dépouille princière avait rejoint celles de son épouse Anna Porphyrogénète et de sa grand-mère Olga dans la crypte de l'église de la Dîme. Sviatopolk pourrait méditer sans être importuné par quiconque. Seule Predslava, que la mort de son père rendait inconsolable, avait obtenu le droit de lui rendre visite dès lors qu'elle se sentirait mieux ; autant dire que le grand-prince se condamnait à n'avoir d'autre compagnie que celle de ses propres réflexions. Cela lui suffisait amplement.

Il tâtonna avant de trouver le rebord du lit, sur lequel il s'assit avec une douceur qui ne lui était pas coutumière. Il fronça le nez. On n'avait pas jugé utile de changer les draps, encore imprégnés de l'odeur de la maladie et de la mort. Chacun des cinq sens prenait une nouvelle dimension dans l'obscurité. Le moindre parfum, le moindre son, frappait avec force l'imagination de Sviatopolk. Sous ses doigts fureteurs, les tissus rêches étendus sur le lit se mêlèrent aux étoffes soyeuses de son habit de souverain. Sans la voir, il sentait vivre en lui la pourpre dont il était recouvert. Le cœur de la Sainte Russie battait dans sa poitrine. Était-ce trop pour un seul homme ? Vouloir régner en maître absolu sur une terre aussi vaste était-il péché d'orgueil ?

Soudain, une voix née de l'obscurité répondit à ses interrogations :

« Est-il juste de massacrer ses frères pour atteindre le but que l'on s'est fixé ? »

Le grand-prince releva la tête. Ses yeux fouillèrent la pénombre à la recherche de l'individu qui l'avait ainsi interpellé. En vain. Il était seul avec lui-même. Cela ne l'empêcha pas de rétorquer :

« Que l'on me foudroie immédiatement si ce sont mes frères ! Ce sont les fils de l'infâme Vladimir, le despote qui a lâchement assassiné notre père.

— Notre père ? Ton père, peut-être, mais pas le mien. Ne nous mets pas tous deux dans le même sac.

— Peu importe. Je n'ai fait qu'honorer la mémoire du noble Iaropolk, en le vengeant des usurpateurs et en faisant en sorte que son sang retrouve la place qui lui est due sur le trône de Kiev.

— Quel discours émouvant ! Et pour peu que les fils, les frères ou les neveux des princes que tu as tués aient une réaction identique, nous aurons droit à des siècles de règlements de compte, jusqu'à ce que l'arbre des Rourikides ne soit plus qu'un tronc vidé de sa sève. Prie pour qu'aucune mère n'ait jamais le malheur de porter tes enfants. »

— Tais-toi ! »

Sviatopolk s'était levé d'un bond, assez violemment pour renverser une table basse garnie d'icônes et de cierges éteints. Le bruit des images saintes chutant sur le plancher résonna dans la chambre comme dans l'esprit du prince.

« Tais-toi ! insista-t-il, peinant à recouvrer son calme. Pour qui te prends-tu ? Es-tu le Tout-Puissant, descendu en personne de la Cité Céleste, bien décidé à punir le Caïn que je suis à tes yeux ? Ou suis-je Abimelech, le sixième juge d'Israël, meurtrier de ses soixante-dix frères ? Sois sûr qu'il n'y aura pas un Jotham pour échapper à ma vengeance. Allez ! Frappe, si tu estimes qu'il me faut expier mes crimes ! »

En dépit du fait que personne n'était censé le voir, il entrouvrit son manteau de pourpre et, de manière théâtrale, arracha la chemise de soie blanche qu'il portait par-dessous. Il demeura de longues minutes dans cette posture. Son souffle lourd emplissait la chambre.

« Je n'ai pas volé mon trône, finit-il par affirmer. Quiconque prétendra le contraire connaîtra le sort de Boris et de Sviatoslav. »

Il tourna autour du lit en grommelant dans sa barbe. Ses doigts ne cessaient de triturer les deux perles perçant son oreille gauche.

Sviatopolk songeait à Gleb, le plus jeune de ses frères – ou de ses cousins, selon la théorie que l'on privilégiait. Si l'un d'entre eux ne méritait pas de mourir, c'était bien lui : aussi doux qu'un agneau, le prince de Mourom était l'innocence incarnée, plus encore que le défunt Boris. Plus tard, quand il serait un homme, sans doute perdrait-il de sa pureté, mais pour l'heure il était un saint parmi les loups. Plus tard, quand il serait un homme… Un frisson parcourut l'échine du grand-prince. Le mal était fait : Gleb avait son nom sur l'effrayante liste des Rourikides à supprimer. Était-ce pour cette raison que, la nuit précédente, les rêves de Sviatopolk avaient été envahis par la vision de son jeune frère agonisant, le torse traversé d'une lame couverte de sang ? Une lame qu'il reconnut aussitôt : Nadejda.

Plus d'un mois avait passé depuis qu'il s'était séparé de son épée. S'il n'avait confié Nadejda à Goriaser, comment la situation aurait-elle évolué ? Il le savait : Ilya de Mourom et Voltchy Khvost l'auraient traqué, lui, comme ils traquaient actuellement le chef de sa droujina dans les steppes du Sud. Ils l'auraient retrouvé sans peine, à Vychgorod ou à Kiev. Y songer lui donnait des sueurs froides. Son épouse lui avait narré leur intrusion nocturne au kremlin et il avait lui-même constaté l'ampleur des dégâts commis par les deux réprouvés. Mû par la rage, Ilya l'aurait probablement tué. Pour sûr, il était plus sage de le laisser s'épuiser à courir après son insaisissable voïvode.

Nadejda… Sa lame effilée, son pommeau d'or, sa garde recourbée et, surtout, l'indescriptible éclat qui en émanait, tout en elle lui manquait terriblement.

En héritant des titres et des terres de Vladimir, il prenait également possession de son arsenal et des milliers d'épées qu'il contenait. Las ! Aucune d'entre elles, y compris parmi les joyaux offerts à la Russie par des dignitaires étrangers, ne se substituerait à Nadejda. Chaque jour, une nouvelle merveille

franque, tatare ou grecque rejoignait son fourreau pour être renvoyée dans les réserves dès le lendemain. Ces morceaux de métal sans âme étaient juste bons à découper de la viande !

Sviatopolk ricana. Le silence de la chambre commençait à lui peser. Il fit courir sa main sur sa chemise déchirée et descendit sur son torse, qu'il lacéra de ses ongles acérés, faisant perler quelques gouttes de sang sur sa peau. Puis il parvint à son ceinturon. D'un coup sec, il en tira une lame.

« Je suis le souverain de Russie, dit-il d'une voix chancelante. Le souverain ! Je suis Rourik du Jutland et Oleg le Sage, je suis Igor l'Ancien et Sviatoslav le Brave ! Je fais ce qui me plaît. »

Sur ces mots, prononcés de telle façon qu'ils en devenaient terrifiants, il transperça les draps dans lesquels Soleil Clair avait rendu son dernier souffle. L'épée effectua d'interminables va-et-vient à travers la carcasse du lit, jusqu'à ce que la lassitude l'emporte. Alors le grand-prince fit volte-face et, sans savoir ce qui l'entourait, donna un coup d'estoc dans le noir. Le vide le reçut. Sviatopolk jura entre ses dents. Il s'avança d'un pas et initia une attaque qui cette fois fut victorieuse : un craquement de bois, suivi d'un bruit de chute, lui fit comprendre qu'il avait touché un meuble et, peut-être, balayé une poignée d'icônes. Il y avait trop d'icônes dans cette chambre. Il l'avait toujours dit. Celles-ci l'épiaient depuis son entrée, il le sentait. Se savoir scruté, jugé, déshabillé par ces hommes et ces femmes à la vertu irréprochable, le rendait fou de rage.

« Caïn ! Caïn ! Caïn ! »

Ce nom mille fois répété bourdonnait dans sa tête, comme si les quatre cents églises de Kiev carillonnaient de concert pour l'accabler unanimement.

« Caïn ! Ton frère se vengera de toi ! »

Son frère ? Boris allait-il revenir d'entre les morts ? Sviatoslav, voire Gleb, suivraient-ils le même chemin, une fois la sentence exécutée ?

« Ton frère ! Gare à ton frère !

— Je n'ai pas de frère ! se défendit Sviatopolk qui, ayant lâché son arme, appuya les mains sur ses oreilles dans l'espoir de ne plus entendre ces voix calomnieuses.

— Dans ce cas, qui est le prince de Novgorod ?

— Iaroslav est mon cousin, l'aîné de Vladimir l'usurpateur. Qu'il soit maudit, qu'ils soient tous maudits !

— Okaïanny, le Maudit, tel est ton nom et non celui de tes frères.

— Ce ne sont pas mes frères ! »

Il se baissa et attrapa l'épée qu'il avait fait tomber. Avec un hurlement suraigu, il la projeta dans une direction aléatoire. Un fracas de tonnerre retentit dans la chambre mortuaire, suivi d'un silence de plomb. Celui-ci ne prit fin qu'à l'instant où s'entrebâilla la porte, laissant passer le visage blafard de la nouvelle souveraine.

« Je t'ai entendu crier, articula-t-elle du bout des lèvres. Je sais que tu souhaites rester seul mais j'ai cru que tu…

— Tu as le droit de me déranger. Entre. »

La princesse Boleslawa poussa la porte derrière elle, sans la refermer. Elle lança un regard interloqué à l'épée qui l'avait partiellement fracturée, puis s'avança d'un pas timide parmi les ombres emprisonnant Sviatopolk. Loin de ses rêves de parures impériales, elle ne portait qu'une humble robe brodée dissimulant ses chaussures de maroquin, couverte d'un manteau noir piqueté de minuscules points d'or. Seule sa coiffe perlée témoignait de sa condition supérieure, que l'on aurait été bien en peine de deviner sur ces traits émaciés, assurément craintifs, où ne transparaissait nulle noblesse. Cette femme était pourtant la fille du puissant duc de Pologne. Plus important encore, elle était l'épouse du souverain de Russie.

« Mon prince ? »

Sviatopolk ne répondit pas. Boleslawa continua de s'approcher de lui.

« L'exercice du pouvoir est ardu, dit-elle comme si proférer de telles banalités pouvait soulager son époux de ses tracas. Mais je ne me fais pas de souci pour toi, ni pour la Russie. Tu es assez bien épaulé pour réussir. J'ai entendu le peuple, il t'aime déjà, plus qu'il n'aimait Soleil Clair. »

Ces mensonges malhabiles eurent au moins le mérite de faire sourire le grand-prince. Il restait assez lucide pour savoir que la popularité de son prédécesseur était sans commune mesure avec la sienne. De même, il ne susciterait jamais autant d'amour parmi ses proches et ses serviteurs. Le sacrifice du

vieux Dounaï était emblématique : privé de sa raison de vivre, le Taciturne s'était laissé dépérir et n'avait pas tardé à rejoindre son seigneur dans la tombe. Qui agirait de la sorte avec le Maudit ? Personne. Ses gens le servaient parce qu'ils le redoutaient et non parce qu'ils l'aimaient. C'était sans doute mieux ainsi.

Mise en confiance par l'air placide qu'affichait son époux, la princesse posa sa main sur son avant-bras dans une tentative pathétique de tendresse. Un cri d'oisillon pris au piège s'échappa de sa gorge lorsque la poigne puissante de Sviatopolk se referma sur ses doigts. Son sourire s'était métamorphosé en un rictus malveillant.

« Ce n'est pas parce qu'on t'a posée sur le trône de Kiev que tu as changé, fit-il sans relâcher son emprise. Je te vois venir de loin, de très loin. Tu me flattes en évoquant mes partisans afin que la conversation dévie sur ton amant !

— Non, mon prince, je te jure que je ne…

— Assez ! »

Un craquement déplaisant se fit entendre. Les larmes aux yeux, Boleslawa resta stoïque, dans l'attente que son cruel époux la libère – ce qu'il fit aussitôt.

« Je suis sans nouvelles de Goriaser, reprit-il, et même si j'avais le pouvoir de suivre le plus insignifiant de ses faits et gestes, je te laisserais crever d'impatience et d'anxiété. Savoir que tu te tourmentes, à l'idée de sa mort ou à celle qu'il ne reviendra peut-être jamais, me réjouit suffisamment pour ne pas chercher à m'occuper de son sort. Où qu'il soit, quoi qu'il fasse, quelle importance ?

— Tu es devenu fou à lier, rétorqua Boleslawa en massant ses articulations endolories. Tu as besoin de lui !

— Besoin de ce godelureau, vraiment ? Un fils de tanneurs ! Je suis Rourik du Jutland et Oleg le Sage, je suis Igor l'Ancien et Sviatoslav le Brave ! Qui est donc Goriaser pour le souverain de Russie ?

— Il est celui qui t'assurera le soutien du khan des Tatars…

— Crois-tu ? Décidément, on ne devrait jamais laisser les femmes se mêler de politique. »

D'agité, le ton du grand-prince devint plus posé, plus froid, répondant ainsi aux accusations de son épouse : s'il était dément,

il s'agissait alors d'une folie contrôlée, consciente, et par-là même nécessaire à sa fonction. On ne pouvait gouverner un territoire s'étendant de la mer Baltique à la mer Noire avec l'esprit d'un homme ordinaire.

« L'échec ou la réussite de la mission de Goriaser aura des conséquences pour ton père plus que pour moi, affirma-t-il avec une arrogance qui fit grimacer Boleslawa. Ai-je eu besoin de l'aide de ton amant pour prendre la succession de Vladimir ? Non ! Si je l'ai envoyé dans le Sud, c'était avant tout pour surveiller ces deux émissaires polonais dont je ne savais que faire. Lui confier Nadejda pour attirer Ilya de Mourom au-delà des frontières était un supplément appréciable. La véritable ambassade est partie une journée avant celle de Goriaser. J'ai bon espoir qu'elle soit déjà arrivée. Un homme seul ira plus vite qu'une troupe d'une dizaine de soldats.

— Et qui est cet ambassadeur, cet homme si précieux sur lequel repose toute ta stratégie ?

— C'est un bogatyr qui en plus de m'être dévoué a l'avantage de connaître la plaine mieux que quiconque. Sa ruse, ses talents de cavalier et de tireur lui assureront l'estime des Tatars. Il est fait pour ce genre de mission.

— De qui parles-tu ? Est-ce Erouslan fils d'Erouslan, le Tueur de Dragons ? »

Sviatopolk s'esclaffa. La déduction de Boleslawa était absurde mais, tout compte fait, elle n'était pas si éloignée de la vérité. Par certains côtés, son allié pouvait être considéré comme le double de Voltchy Khvost – en plus expérimenté et en moins sauvage, bien entendu. Il songea alors que l'association de ces deux-là lui serait infiniment profitable dans sa quête de pouvoir. Sans s'en rendre compte, son épouse était une fois de plus à l'origine d'un plan retors, de ceux qui l'empêchaient de trouver le sommeil tant qu'il ne les voyait pas appliqués et couronnés de succès.

Sans répondre à la question qui lui avait été posée, le grand-prince se dirigea vers la porte de la chambre. Il tira l'épée qu'il y avait plantée et la remit au fourreau comme si de rien n'était. Cette discussion dans l'obscurité lui avait fait plus de bien qu'il ne l'aurait cru. Il se sentait revigoré. À présent il était plein d'idées et de projets, dont un, particulièrement excitant, crucial,

et sans doute un peu fou, consistait à s'adjoindre les services de Voltchy Khvost en plus de ceux d'Aliocha fils du pope Fiodor.

***

Soleil Clair était assis sur son trône incrusté de pierres précieuses, dans une posture empreinte de dignité.

Il brandissait un sceptre surmonté du trident des Rourikides, lequel irradiait d'une lueur céleste qui venait toucher chacun de ses fils debout devant lui. Les douze héritiers étaient représentés avec une étonnante fidélité. De gauche à droite, ils se tenaient face à leur père dans l'ordre de naissance. Le plus proche du grand-prince défunt était Vytcheslav, décédé cinq années plus tôt. Les couleurs qui le composaient étaient ternes, en adéquation avec la personnalité de ce prince falot. Bien plus remarquables étaient les deux suivants. En plus de l'inscription *Ярослав* qui le désignait en lettres de verre, Iaroslav se distinguait par ses mains tendues, emplies d'un clocher au dôme écarlate. Par ce geste rituel, il offrait la soumission de Sainte-Sophie – et donc de Sa Majesté Novgorod – au souverain de Russie. Aux côtés de son aîné, Sviatopolk affichait un air absent. L'artiste avait poussé le souci du détail jusqu'à lui adjoindre un minuscule lévrier, lové entre ses bottes. Son costume entièrement blanc le différenciait de ses frères qui, tous, rivalisaient d'extravagance dans le choix des coloris. Le long manteau d'Iziaslav, notamment, était composé d'émaux d'un vert éclatant, laissant de ce prince mort à vingt ans une image d'éternelle jeunesse.

Philippos de Smyrne connaissait par cœur cette vaste mosaïque dont il aurait pu décrire la moindre tesselle les yeux fermés. Pourtant, il ne parvenait pas à s'en lasser. De toutes celles qui décoraient les murs du palais de Berestovo, cette mosaïque était sa préférée. Quel joli tableau que celui de cette fratrie en apparence soudée, réunie autour d'un père de famille qui était aussi le père de la Russie chrétienne ! Pour le mosaïste, la lumière émanant du trident signifiait que ces douze princes bénéficiaient de l'héritage moral de Soleil Clair. De l'aîné, le regretté Vytcheslav, à Gleb, le benjamin, ils incarnaient un même idéal de piété et de bonté… La symbolique était magnifique, la réalité beaucoup moins.

Bien que tenu à l'écart des soubresauts de la politique, Philippos ne pouvait l'ignorer dès lors qu'elle venait malencontreusement se mettre en travers de son art. Un marteau dans une main, un burin dans l'autre, le mosaïste pleurait à chaudes larmes. En trois décennies d'un travail qui l'avait mené de Constantinople aux califats d'Asie, du tsarat de Bulgarie à Kiev, jamais il n'avait été contraint de se livrer à pareil massacre ; jamais on ne lui avait imposé de saccager l'une de ses propres œuvres.

Les tesselles en pâte de verre formant le visage harmonieux du jeune Boris avaient été supprimées les premières, dès la prise de pouvoir de Sviatopolk. Son ample vêtement d'or, puis les rouleaux de parchemin que ce prince cultivé portait à la vue de son père, suivirent le même chemin. Le mosaïste n'avait pas encore eu le cœur de balayer la poussière de verre accumulée au bas de son échafaudage. C'était tout ce qui restait de Boris de Rostov. À présent, il devait reproduire son geste criminel envers Sviatoslav, le prince des Drevliens. Les consignes du nouveau souverain étaient claires et ses ordres sans appel. Les hommes qui le contrariaient ne vivaient pas assez longtemps pour s'en vanter. Au fond de lui, Philippos savait que l'objectif de Sviatopolk était de voir disparaître de ses murs la totalité de ses frères honnis. Quand il se retrouverait seul en face de Soleil Clair, il se sentirait enfin capable d'effacer jusqu'au souvenir de son prédécesseur, dont la gloire faisait de l'ombre à son règne balbutiant.

Le burin rencontra l'émail. La toque du prince des Drevliens, constituée d'une multitude de tesselles teintées de brun, vola en éclats. La poussière qui rejoignit le carrelage du sol se mêla aux pleurs du mosaïste.

« C'est une besogne ingrate que l'on t'a confiée. Je comprendrais que tu rechignes à l'accomplir. »

Philippos manqua chuter de l'échafaudage sous le coup de la surprise. Il sécha rapidement ses larmes, mais ses yeux étaient toujours rougis lorsqu'il les baissa vers la nouvelle venue.

« Nul n'a intérêt à discuter les volontés du grand-prince, dit-il en essayant de se donner une contenance. Néanmoins, je te remercie de ta sollicitude pour l'humble artisan que je suis, princesse… Princesse Vseslava ?

— Predslava, je te prie. À qui ai-je l'honneur ? Es-tu le célèbre Michel de Raguse ?

— Je ne fus que son élève, princesse. Mon nom est Philippos de Smyrne, pour vous servir. »

Le mosaïste inclina le buste, quelque peu gêné de dominer une noble dame.

« Ravie de t'avoir rencontré, Philippos. Je t'assure que je ferai part à mon frère de ta bonne volonté à le servir. »

Le mosaïste s'inclina davantage, au point de se retrouver quasiment à plat ventre sur la structure de son échafaudage. Il suivit du regard la princesse qui s'éloignait en direction des appartements du grand-prince. La voûte sous laquelle elle passa était elle aussi ornée de mosaïques, œuvres plus anciennes qui rendaient hommage aux meilleurs chevaliers qu'ait produits la Russie. Predslava s'arrêta et tendit le cou vers les têtes casquées figurant les bogatyrs. Il y avait là des grands noms de naguère, tels que Sviatogor ou Volga, mais également des héros plus actuels. Parmi eux, elle nota la présence d'Ilya de Mourom. Le visage du Libérateur de Tchernigov, constitué d'émaux teintés de rose pour sa peau et de gris pour sa barbe et son abondante chevelure, était celui d'un homme mûr. Son heaume rehaussé d'ors et de pierres précieuses – ces dernières simulées par des éclats de cailloux brillants – était agrémenté d'un petit drapeau rouge portant le symbole du trident, témoignage de l'attachement du chevalier à la famille régnante.

Les traits de la princesse se durcirent. De suave, son ton devint sec. Philippos eut l'impression d'avoir affaire à une autre femme.

« Une fois que tu auras terminé de massacrer mon frère Sviatoslav, dit-elle en désignant le vieux bogatyr, tu te chargeras de lui. »

Elle marqua une courte pause.

« Tout bien réfléchi, occupes-en-toi dès maintenant. Je ne peux plus souffrir de voir ce sauvage dans mon palais. »

Philippos n'obéit pas sur-le-champ à cette injonction. Il prit d'abord le temps de songer aux contraintes techniques qu'imposait le déplacement de son échafaudage, ainsi qu'à la manière la plus sûre d'opérer sur une partie peu accessible

sans endommager le reste de la mosaïque. Même s'il n'avait aucunement l'intention de s'y soustraire, il s'interrogea sur le bien-fondé d'une telle demande. D'un point de vue artistique, le portrait d'Ilya de Mourom était loin de mériter le titre de chef-d'œuvre ; il le détruirait sans trop de remords. Enfin, d'un point de vue moral, il ne voyait pas d'inconvénient à souiller la mémoire d'un homme qui, prétendait-on, s'était retrouvé en prison pour avoir vandalisé des églises…

Il ne fallut à Philippos que peu de temps pour déplacer l'échafaudage.

« Que justice soit faite », déclara-t-il en se tournant vers Soleil Clair, comme s'il recherchait la bénédiction du souverain offensé par les actes du bogatyr.

Alors le marteau et le burin du mosaïste entreprirent, selon la volonté de la princesse Predslava, de bannir définitivement Ilya de Mourom des murs de Berestovo.

Horde de Kalin, mois d'août de l'an 1015

« Mon prince, haut et redouté Sviatopolk, fils de Vladimir Soleil Clair, noble héritier de Rourik,

Si mon fidèle messager ne s'est pas égaré en route, tu devrais lire ces mots avant de recevoir le message officiel du khan. J'ai donc l'honneur de t'annoncer que ma mission est un succès. Tu disposes désormais d'un allié supplémentaire, et non des moindres, en la personne de Kalin.

Je suis désolé de ne t'avoir porté moi-même cette grande nouvelle, aboutissement de tant d'efforts. Malheureusement les circonstances font que je suis retenu dans la steppe. Pour cette raison, je t'écris en espérant que l'ambassade te parvienne promptement et confirme mes dires. Celle-ci sera constituée des princes Urush et Adjaï, accompagnant un représentant russe en la personne de Goriaser de Cracovie. Ne te laisse pas duper par ton voïvode : à l'instant où tu le verras flanqué d'un fils et d'un petit-fils du khan, tu pourrais penser avoir fait le bon choix en lui confiant de lourdes responsabilités. Loin de moi l'idée de remettre en cause ton jugement. Permets-moi tout de même, mon prince, de te détromper à ce sujet : Goriaser a échoué. Je le sais pour l'avoir retrouvé errant dans la steppe, accablé par la fatigue, la faim, la soif et, surtout, sans la troupe dont il avait le commandement. Je l'ai sauvé d'une mort certaine afin qu'il s'explique devant toi. Je doute toutefois qu'il le fasse avec suffisamment d'honnêteté. Cette lettre, dont il n'a pas connaissance, est là pour te tenir au courant des derniers événements.

Mon périple de Kiev aux steppes du Sud s'est déroulé sans difficulté majeure. Ces deux semaines de chevauchée sont déjà oubliées, comme tant d'autres avant elles.

Le premier fait marquant survint à l'approche du territoire des Tatars. Tu sais que j'entretiens un réseau de messagers efficaces grâce auxquels tu peux lire cette missive. L'un d'entre eux m'apprit la mort de ton père. Nous nous y attendions tous, cependant j'ai beaucoup pleuré et prié. Je regrette de ne pouvoir être à Kiev pour te soutenir dans ta conquête du trône vacant.

Le second fait marquant fut la rencontre fortuite d'un groupe de chasseurs à proximité des rives de la Molotchnaïa. Ils ne me crurent pas quand je leur annonçai venir de Kiev. Je ne pouvais être que l'un des leurs : a-t-on déjà vu un Russe portant l'armure, l'arc et l'habit traditionnel du peuple tatar ? Alors je leur dévoilai mon nom et ce qui m'amenait par ici. Ils me guidèrent jusqu'à la horde du khan Kalin, distante d'une soixantaine de verstes.

Bien sûr, ces détails sont dénués d'importance pour mon prince. Seul t'intéresse ce que j'ai dit à Kalin et ce qu'il m'a répondu.

Je fus reçu avec les honneurs, comme souvent chez le maître des steppes du Sud. Même s'il était ravi de me revoir, nous ne prîmes pas le temps de nous remémorer nos aventures et nos démêlés passés. Je me présentai à lui comme l'envoyé de Sviatopolk de Vychgorod, l'informai du décès de Soleil Clair et lui remis ta lettre. Il la fit traduire par son fils Urush qui, peut-être auras-tu l'occasion de le remarquer, lit notre langue presque aussi bien qu'il la parle. Il me demanda quelques jours de réflexion. Je mis à profit cette pause pour faire connaissance avec la famille princière.

L'aîné de ses fils, Barhan, est aussi le plus grand et le plus vigoureux. Lorsqu'il viendra à monter sur le trône de son père, un règne voué à la guerre s'ouvrira, c'est une certitude. Tu me connais assez pour savoir que ce type de personnage, tout en muscles et en brutalité, n'est pas de ceux avec qui je me trouve des affinités. Je suis pourtant contraint d'en faire l'un de mes interlocuteurs principaux, comme tu le devras à la mort de Kalin – prions pour que cet événement funeste ne survienne pas trop tôt.

Le deuxième fils, Urush, est le père du jeune Adjaï. Te les présenter par l'entremise de cette missive serait inutile, puisque tu les jaugeras par toi-même. J'affirme sur mon honneur qu'ils sont dignes de confiance comme l'est notre allié le khan.

Kytan est le dernier des trois enfants de Kalin. C'est le plus réservé d'entre eux mais également celui qui mérite le plus qu'on s'attarde sur sa personne. En arrivant à la cour du khan, j'ai tardé à remarquer ce petit homme sans éclat particulier, préférant l'ombre à la lumière et le costume du chasseur aux parures des princes de la steppe. Sa place dans l'ordre des héritiers ne l'a pas habitué à se mettre en avant. Je ne fis attention à lui qu'à partir du moment où il insista pour faire partie de mon escorte, envoyée en reconnaissance sur ordre du khan.

Sans doute t'interroges-tu sur la finalité d'une telle mission. Je ne vais pas t'ennuyer avec les querelles intestines déchirant les peuples de la steppe ; sache seulement que toutes les tribus d'importance sont inféodées à Kalin, excepté une seule, que notre nouvel allié avait prévu d'anéantir. En me proposant de l'assister dans cette tâche, je l'assurais de ma bonne volonté, tout en lui permettant de pacifier la steppe, condition indispensable à un engagement des Tatars en Russie.

De la horde de Kalin au campement des rebelles, on compte moins de deux cents verstes. Au soir du quatrième jour de chevauchée, mes cavaliers et moi parvînmes à notre objectif. Au matin, alors que nous nous apprêtions à rentrer pour rapporter au khan nos observations, nous fîmes une rencontre que nul n'aurait imaginée…

Je n'ose te décrire l'état dans lequel se trouvait ton voïvode quand nous l'avons attrapé, tel un poulain gagné par la fatigue et la peur. Je le ramenai à Kalin, à qui je proposai de le renvoyer auprès de toi. Une fois qu'il nous eût exposé ce qu'il savait des rebelles – une tribu de cavalières qui l'avaient séquestré, lui et les guerriers que tu lui as confiés – nous n'avions plus guère besoin de ses services. Mes messagers étant, tu t'en doutes, plus rapides que des hommes, j'estime qu'il te faudra attendre encore près d'une semaine avant de revoir Goriaser.

Tu te demandes probablement pourquoi nous n'avons pas décidé de l'envoyer à Mourom, où il aurait enfin pu se rendre

utile en accomplissant la besogne que tu sais. Toi et moi en avons déjà débattu, je m'en serais volontiers chargé si je ne rechignais pas autant à verser le sang des Rourikides. La providence a trouvé la solution pour nous. Alors que je ramenais Goriaser au khan, son fils Kytan, que je t'ai présenté ci-dessus, me réclama l'épée que portait le voïvode lorsque nous le capturâmes. J'avoue que les plaintes pathétiques de Goriaser, puis les malédictions qu'il nous promit à tous si nous le privions de son arme, m'ont incité à accéder à la requête du jeune prince. Cependant, comme seuls les nobles princes de Russie sont dignes de recevoir des cadeaux sans contrepartie, j'en profitai pour faire un marché avec Kalin : contre cette épée de grande valeur, son fils devait un service à la Russie. Le khan accepta. Ainsi le jeune prince est-il actuellement en route vers la principauté de Mourom pour accomplir ce qui doit l'être.

Je m'empresse de te rassurer : comme je te l'ai précisé, Kytan est la discrétion incarnée. Il ne te décevra pas. En outre, si son crime devait être découvert, nous avons tout intérêt à ce qu'il paraisse être l'œuvre de Tatars et non de Kiéviens. Je tâcherai de te tenir au courant des prochains événements, en espérant que les nouvelles de Mourom soient bonnes.

Pour l'heure, je me consacre comme les journées précédentes à la préparation de l'assaut. Bientôt toute la steppe obéira aux ordres de Kalin et, partant, sera alliée au maître légitime de la Russie. Après des décennies de conflits entre Russes et Tatars, voici venir une ère de paix et de prospérité. On se souviendra pour les siècles des siècles qu'elle fut initiée par l'illustre Sviatopolk, fils de Vladimir Soleil Clair, noble héritier de Rourik.

Longue vie à toi, grand-prince de Kiev et souverain de Russie ! Que notre Seigneur Jésus-Christ t'ait en sa sainte garde.

Ton dévoué Aliocha fils du pope Fiodor. »

Royaume de la mer Noire, mois d'août de l'an 1015

Dans la plaine, les tactiques guerrières n'avaient pas grand-chose en commun avec celles du monde civilisé. La mobilité des archers à cheval remplaçait avantageusement la lourdeur des lanciers en armure, les escarmouches prenaient le pas sur les batailles rangées. Il était courant de voir les Tatars lancer une attaque à la tombée de la nuit, ce que peu de chefs slaves auraient envisagé pour leurs troupes. Ne pas jouer avec les mêmes règles que leurs adversaires déstabilisait les Russes, y compris les bogatyrs ayant acquis l'expérience du combat en plaine. Ils ne savaient jamais à quoi s'attendre, sinon au pire.

Ilya et Erouslan franchissaient tout juste les portes du sommeil lorsqu'ils furent réveillés en sursaut par les appels sans équivoque de cors de chasse. Ils s'étaient couchés tard et n'avaient fait que somnoler, l'esprit embrumé par le vin arménien servi par Zlatygorka – ou, plus exactement, servi au nom de Zlatygorka, celle-ci n'ayant toujours pas reparu. Même si leurs réflexes étaient émoussés, ils mirent prestement la main sur l'arme qu'ils conservaient à portée et jaillirent hors de leur tente. Leurs juments y étaient sagement attachées, aussi immobiles que des statues. Un bogatyr devant en permanence se tenir prêt au combat, elles n'étaient jamais libérées du poids de leur selle et d'un bagage de première nécessité. Kosmatouchka transportait notamment un casque qu'Erouslan revêtit en hâte et un carquois à moitié plein. Bourouchka procura à son maître une outre dont il vida le contenu pour se donner du cœur au ventre.

« Par-là ! cria Erouslan en désignant un endroit d'où jaillissaient des centaines de lueurs embrasées.

— Allons-y à pied, décréta son compagnon. Je ne tiens pas à chevaucher sans rien y voir. »

Autour d'eux, des cavalières avaient enfourché leur monture et, avec une impatience mâtinée de crainte, s'élançaient en direction des tentes les plus proches de l'extérieur. Alors que la capitale du royaume de la mer Noire semblait être attaquée par le nord-est, de grands feux se déclenchèrent simultanément au sud et au sud-ouest. Les assaillants avaient réussi leur déploiement : les filles de la steppe étaient d'ores et déjà cernées.

Portés par le vent, les roulements monotones des tambours ennemis provenaient de chaque extrémité de la ville nomade.

« Hâtons-nous ! » s'exclama Ilya.

La masse d'armes brandie, il s'en fut dans l'obscurité, qui l'avala en même temps qu'Erouslan. Le vieux bogatyr ne vit pas venir la flèche qui se ficha dans les replis de son pantalon, entaillant légèrement le haut de sa cuisse. Il ne ressentit d'autre douleur que celle de s'être fait surprendre comme un bleu. Il émit un hurlement de rage qui fit trembler la toile des tentes alentour. Le temps qu'il discerne la silhouette de son agresseur, celui-ci avait été repéré, ajusté et touché par Erouslan. L'archer s'effondra sans un cri de protestation.

« Un Tatar ! s'écria Ilya. Nous sommes assaillis par ces diables de Tatars !

— Qui voulais-tu que ce soit ? rétorqua son compagnon. Croyais-tu qu'une armée russe viendrait imposer sa loi dans les steppes ? »

L'intonation rageuse d'Erouslan était trop inhabituelle pour ne pas être relevée par Ilya. Pour un paysan originaire des rives de l'Oka, éliminer les Tatars participait d'un devoir sacré, mais qu'en était-il pour un homme qui avait grandi parmi eux et n'avait jamais cessé de vivre avec ces deux cultures en lui ? Le vieux bogatyr n'eut pas l'occasion de s'interroger plus avant : la naissance d'un incendie à proximité les attira tous deux dans cette direction. Erouslan avait encoché un nouveau trait. Celui-ci fut tiré sans tarder. Il comptabilisa dès lors une seconde victime, un gamin étique dont l'arc de

modeste facture n'avait pas encore pu semer la mort parmi les filles de la steppe.

D'autres s'en étaient chargé. Des guerrières gisaient parmi les débris de leur habitation ou dans la boue des enclos à bestiaux. Des cadavres de fillettes et de vieilles femmes confirmaient que la soudaineté de l'attaque avait empêché les fortes d'organiser la défense des faibles. Les corps étaient percés de flèches ; archers contre archères, tel serait le schéma de cette nuit de combats. Ilya comptait amener une touche chevaleresque dans cette mêlée de lâches. En quelques foulées efficaces, il rejoignit une dizaine de Tatars qui, protégés par les débris d'une tente, arrosaient leurs opposantes d'une pluie dévastatrice. Ils étaient venus tuer des femmes ; ils ne se méfièrent pas en voyant arriver un homme. Cela leur fut fatal.

Issu de nulle part, le son des tambours se fit plus pesant, plus oppressant, comme si les musiciens célébraient le trépas glorieux de leurs frères.

Ilya abattit sa masse autant de fois que nécessaire. Nul besoin pour lui de chercher les défauts des cuirasses : la majorité des Tatars étaient uniquement vêtus de pantalons bouffants en étoffe grossière, de bottes de cavalier et d'un couvre-chef cerclé de fourrures. Aussi râblés que leurs chevaux, ils portaient de fines tresses brunes encadrant leur visage rond comme la Lune. Leurs yeux étaient petits et leur nez épaté, si bien qu'un Russe ne pouvait que leur trouver un air chafouin. Un Tatar vivant était un danger permanent ; Ilya s'empressa d'amenuiser les risques en massacrant tous ceux qui avaient le malheur de passer dans son champ de vision.

À mesure que brûlaient les tentes de toile et de peaux, la ville s'éclairait et les mouvements de chacun étaient d'autant plus faciles à observer. La présence au sein des troupes de Zlatygorka d'un Russe armé d'une masse dévastatrice ne passa pas longtemps inaperçue.

L'un des cavaliers tatars suivait avec une attention toute particulière les exploits du bogatyr. Recouvert d'une armure lamellée et d'un casque dont la visière prenait les contours d'un masque, il avait l'apparence d'un chef, ce qu'attestait l'imposante garde personnelle à qui il donnait constamment des consignes. S'il prenait part aux combats, ce n'était que pour

repousser à coups d'épée les assauts suicidaires de guerrières armées de couteaux et de javelines. Il ne s'était pas déplacé jusqu'ici pour tomber en héros mais pour assister au triomphe de son peuple – triomphe qui serait avant tout le sien.

« Trouvez la reine, ordonna le prince Barhan à ses hommes, et ramenez-la-moi. Morte ou vivante, peu m'importe, tant que cette sorcière est mise hors d'état de nuire. »

Sur ces mots apparut un nouveau cavalier portant les attributs du chasseur tatar sans en arborer les traits du visage caractéristiques. Il fit signe au fils du khan qu'il se chargeait de cette mission. Son poing levé indiquait qu'il réclamait une dizaine de braves pour l'accompagner.

« Suivez le seigneur Aliocha », dit le prince Barhan.

Les cavaliers acquiescèrent et éperonnèrent leur monture vers le centre de la ville où se dressait le palais de Zlatygorka.

***

La reine de la mer Noire accueillit l'attaque des Tatars avec un fatalisme qui suscita l'étonnement. Devant cette souveraine aux yeux hagards, pétrifiée et incapable de prendre une décision, les guerrières qui l'entouraient se divisèrent instantanément en deux catégories : celles qui considéraient que leur devoir était de rester avec elle pour la protéger et celles qui faisaient passer la défense de la ville avant tout. La princesse Roksana, quant à elle, hésitait. La fougue de sa jeunesse l'enjoignait de se lancer à corps perdu dans la bataille mais ses sentiments filiaux l'incitèrent à ne pas abandonner sa mère. La reine éternelle avait davantage vieilli en quelques jours qu'en un demi-siècle. Sa mort, que la jeune femme voyait jusqu'alors comme un rêve lointain, une étape cruelle mais indispensable à son propre épanouissement, lui apparut alors dans toute son inéluctabilité. Bientôt, Roksana serait reine. Cette pensée, au lieu de lui procurer la joie attendue, l'effraya.

« Si je règne ce sera sur des ruines et des monceaux de cadavres », songea-t-elle alors que lui venaient les échos d'un combat acharné.

Les cris des vainqueurs se mêlaient à ceux des vaincus, soulignés par l'implacable uniformité des tambours qui paraissaient

se rapprocher. La vision d'une gemme de forme hexagonale, scintillant d'un éclat blanc – ou était-ce d'un éclat noir ? – s'imposa à l'esprit de la jeune princesse. À ses côtés, sa mère errait autour du trône d'os, la bouche dégoulinant de bafouillages sans queue ni tête. Entre ses doigts elle serrait la pierre de Latyr. Roksana tendit la main pour se l'approprier. Il fallait absolument que sa puissance passe à celle qui saurait en tirer profit !

« L'heure est venue, mère, dit-elle sans douceur. Donne-moi la Pierre. J'en ai besoin pour sauver notre peuple. »

La vieille reine ne répondit ni par des mots ni par des gestes. Elle se tint figée devant son héritière, aussi inexpressive qu'une défunte. Roksana comprit alors : leur royaume était déjà mort, la Pierre l'avait décrété. C'était ainsi que les choses devaient être.

« Non ! » hurla-t-elle en tentant de s'emparer du pendentif en or – ce que, finalement, elle ne parvint jamais à faire.

Le temps s'arrêta dans la salle du trône. Les yeux de la jeune princesse s'arrondirent au point de sortir de leurs orbites. Son souffle se coupa. Son corps tout entier se mit à trembler, faisant tintinnabuler ses bijoux. Puis Roksana finit par admettre qu'elle souffrait ; deux flèches l'avaient simultanément transpercée, l'une dans le bas du dos, l'autre dans la nuque. Elle ne put se retourner pour savoir qui avait mis un terme prématuré à son existence. Elle s'effondra dans les bras de sa mère, qui ne lui accorda pas la plus petite réaction de regret. C'était ainsi que les choses devaient être.

Les intrus encochèrent de nouvelles flèches. Une demi-douzaine de gardiennes surgirent alors dans la salle du trône, prêtes à se sacrifier pour protéger leur reine et venger leur princesse. Comprenant qu'elles avaient affaire à des tireurs d'élite, elles mirent en avant leur bouclier d'osier. Ce qui s'annonçait comme un combat perdu d'avance se rééquilibra avec l'arrivée d'Ilya. L'un des archers tatars tomba, le crâne réduit en bouillie. Loin de songer à la fuite, l'un de ses compagnons se tint fermement à sa place, appuya trois doigts contre ses lèvres et émit un sifflement strident. Une vague de guerriers hurlants pénétra alors dans le palais.

« Repliez-vous ! rugit Ilya. Repliez-vous avec la reine ! Elle ne doit rester ici sous aucun prétexte !

— Vas-tu lutter seul contre les Tatars ? lui glissa l'une des membres de la garde royale, une jeunette qui devait avoir à peine vingt ans.

— Ne discutez pas ! Faites vite, si vous aimez votre reine. »

Une averse de flèches s'abattit sur les gardiennes. L'une d'entre elles chuta au pied du trône. Ilya soupira en constatant qu'il s'agissait de celle qui lui avait adressé la parole. Pauvre gamine… Elle aurait pu être sa fille.

« À l'arrière ! insista-t-il en agitant sa masse d'armes d'une manière qu'il espérait menaçante. Plus vite ! »

L'angoissante musique des tambours, de plus en plus proches, lui vrillait les tympans.

Il jeta un œil vers Zlatygorka. Pareille à une marionnette grotesque, son ancienne amante se débattait avec des gestes saccadés. Elle semblait ne pas comprendre que les gardiennes l'avaient saisie de force pour la tirer d'affaire et non pour l'éloigner de son trône. Dans ses yeux fous, on pouvait toutefois discerner une infime lueur de clairvoyance. Seul Ilya la vit car elle lui était destinée. Il hocha la tête. Sans accepter toutes ses excuses, il lui signifiait qu'il appréciait une telle demande, même muette, même tardive.

Il détourna le regard pour le porter au fond de la salle du trône, là où se dirigeaient les filles de la steppe. Il sursauta. Son compagnon s'y trouvait-il depuis le premier échange de tirs ? Si oui, pourquoi diable se dispensait-il de prendre part au combat ? Pétrifié, il semblait captivé par l'horrible vision de la reine agonisant à deux pas de lui ; sur son visage se lisait une renonciation comparable à celle qui s'était abattue sur Zlatygorka.

« Erouslan, mon frère ! s'écria Ilya. Aide-moi donc, pour l'amour du Christ ! Ne vois-tu pas que je me retrouve seul face à dix ? »

Les mains du jeune bogatyr restèrent crispées sur son arc, pointé vers le sol et non vers leurs ennemis. Ilya était aussi furieux qu'un lion en cage. Un trait tatar lui égratigna l'épaule, achevant de le mettre en rage.

« Erouslan fils d'Erouslan, s'époumona-t-il, maudit rejeton d'une vile étrangère ! Je me débrouillerai sans toi, comme je l'ai toujours fait. Mais protège au moins notre hôtesse, sauve la vie de la reine ! »

La colère d'Ilya eut l'effet d'un coup d'épée dans l'eau. Le regard d'Erouslan demeurait fixé sur Zlatygorka. Il fut donc le mieux placé pour voir la flèche voler vers les fuyardes, redescendre en piqué sur sa cible et se ficher dans la gorge de la reine, qu'elle traversa de part en part. Quelques gouttes de sang éclaboussèrent le jeune bogatyr. Il les essuya d'un revers négligent de la main gauche puis se baissa pour ramasser un petit objet tombé au sol dans la confusion du combat. Enfin il leva les yeux afin de découvrir l'auteur de ce tir d'une précision mortelle. Ce n'était pas vraiment une surprise : au milieu de l'élite des guerriers tatars se tenait, triomphant, le meilleur archer qu'ait jamais connu la Russie, Aliocha fils du pope Fiodor.

Soudain les tambours cessèrent.

***

« Ainsi, au cours de ces derniers jours, le monde aura perdu deux souverains. »

Telles furent les premières paroles prononcées par Aliocha devant son confrère éploré.

Ilya se redressa, un mouvement qui donnait l'impression de pouvoir remuer la terre. L'imposant guerrier n'avait pas émis un son depuis qu'il avait assisté successivement à la mort de Zlatygorka, à la reddition de ses protectrices et à la destruction du palais de bois par les envahisseurs tatars. S'il restait sans doute des princesses ayant réchappé au massacre, aucune parmi elles n'avait la légitimité pour succéder à sa mère. La lignée des reines de la mer Noire s'éteignait avec Zlatygorka et Roksana. Et qui aurait voulu d'un trône de cendres ? Quelle fille de la plaine aurait accepté de servir de prête-nom au khan qui par son écrasante victoire venait d'imposer son hégémonie sur les steppes du Sud ?

« Deux souverains ? répliqua Ilya d'une voix cassée, sans oser affronter Aliocha du regard. La princesse Roksana n'a jamais été reine.

— Je ne parlais pas de cette enfant ! Mais j'imagine aisément qu'au fin fond de la plaine on puisse ignorer la mort du grand-prince.

— La mort du… À Kiev… Quand cela a-t-il…

— Cela doit faire près d'un mois qu'il nous a quittés, dit Aliocha. Chaque jour je pleure le père qu'il fut pour moi. »

Ilya retomba à genoux. Il se signa en marmonnant des prières ferventes, adressées tant au Tout-Puissant qu'aux divinités païennes que le défunt avait adorées durant les trente premières années de sa vie. Même si plus personne n'avouait craindre la sinistre Morana, qui pouvait affirmer que la maîtresse des morts n'avait pas conservé une part de son antique puissance, dans quelque endroit abandonné du véritable Dieu ? Le vieux bogatyr aimait trop son grand-prince pour prendre le risque de le laisser sans protection dans l'au-delà.

Comme Aliocha et les vingt-huit autres bogatyrs, il avait voué les plus belles années de sa vie au service de Vladimir Soleil Clair. Que resterait-il de lui maintenant qu'il n'était plus ? On se souviendrait éternellement de l'homme qui par sa sagesse et sa piété fit entrer la Sainte Russie dans la lumière du Christ ; au regard de l'histoire, il demeurerait un souverain civilisateur, législateur, grand bâtisseur des monuments de Kiev autant que des esprits russes. Malheureusement, pour Ilya, Soleil Clair évoquerait aussi ses trois années passées dans les geôles de Berestovo, pour des raisons qu'il estimait futiles. Ne pas avoir pu le revoir après sa libération, de façon que chacun pardonnât à l'autre, constituerait une cicatrice que rien ne saurait guérir.

Erouslan avait profité de la fin des combats pour remplir son carquois de bonnes flèches tatares. Quand il reparut aux côtés de ses deux aînés, il arborait un sourire que la nouvelle de la mort du grand-prince parvint à peine à voiler.

« Toi ! s'écria Ilya en se relevant d'un bond. J'espère que tu as des arguments solides pour expliquer que tu m'aies laissé me battre seul. Te souviens-tu de notre serment, ou faut-il que je te le rappelle en te l'enfonçant dans le crâne à coups de masse ? Réponds !

— Ne pas trahir l'autre, récita le jeune bogatyr d'un air passablement ennuyé, ne pas lui mentir, ne jamais se comporter en lâche…

— Et qu'as-tu fait, maudit que tu es ?

— J'ai eu le bon sens de ne pas me mettre en travers du destin. Zlatygorka et son royaume étaient condamnés, la reine

elle-même le savait mieux que quiconque. Mais toi, comme toujours, tu n'as rien compris, tu as foncé avec ta balourdise habituelle…

— Comment oses-tu, jeune blanc-bec ? »

Erouslan avait resserré sa poigne sur son arc, tandis que l'autre main étudiait subrepticement le contenu de son carquois. On aurait assisté au duel des deux frères d'armes si le troisième bogatyr ne s'était interposé.

« Laisse-nous, exigea Ilya. Cette querelle ne concerne que lui et moi.

— En cette période de deuil, tempéra Aliocha, nous n'avons nul besoin de cadavres supplémentaires. Voyez autour de vous. Il y a déjà assez de tombes à creuser pour aujourd'hui. »

En effet, autour des décombres du palais de Zlatygorka ce n'était que souffrance et dévastation. Dans une écœurante odeur de fumée et de mort, des Tatars patrouillaient entre les vestiges à la recherche de camarades à soigner ou de vaincues à achever. Parfois, ils découvraient une fille de la steppe en assez bonne santé pour rejoindre la colonne des esclaves. Celles-ci étaient plusieurs dizaines, peut-être cent. Toutes auraient préféré périr les armes à la main. Malheureusement le sort s'acharnait sur elles en les maintenant en vie – une vie qui, au-delà de l'opprobre de la défaite, s'annonçait intolérable pour des femmes ayant connu les douceurs de la liberté. Certaines gardaient la tête haute. D'autres, affaiblies par leurs blessures, ravagées par le désespoir, avaient déjà renoncé à leur dignité et suppliaient leurs geôliers de les abattre. Elles ne seraient pas entendues. Une fois recensées et lavées de manière à être présentables, les vaincues seraient symboliquement offertes au khan Kalin puis redistribuées en grande pompe aux braves qui les avaient capturées.

Ilya rangea sa masse d'armes et, l'air soudain apaisé, déclara :

« Tu as raison, la bataille est terminée. Puisque tu en es le vainqueur, fils du pope Fiodor, que vas-tu faire de nous, vaincus ? »

Aliocha connaissait trop bien son vieux camarade pour croire une telle question synonyme de capitulation. Jamais le Libérateur de Tchernigov ne ploierait l'échine devant quiconque. Sans doute cherchait-il à savoir s'il aurait besoin de livrer

un ultime combat contre les Tatars ou si ceux-ci le respectaient assez pour lui rendre la liberté.

« Je ne suis pas à proprement parler le chef de cette expédition, dit Aliocha. Sitôt que j'ai su que vous luttiez aux côtés de Zlatygorka, j'en ai avisé le prince Barhan, fils de Kalin. Il était d'accord avec moi sur le principe suivant : ne pas vous nuire si vous surviviez à cette bataille.

— Ce prince est magnanime, comme le fut son noble géniteur.

— N'est-ce pas ? Je me tiendrai à cette sage décision. Tu es libre de partir dans la direction que tu désireras, Ilya.

— Et Erouslan ? »

Pour la première fois, le vieux bogatyr se permit de fixer son vainqueur. S'ils avaient sensiblement le même âge, Aliocha paraissait bien plus jeune que lui. Avec son bonnet de cuir, sa cotte de mailles légère, ses hautes bottes de cavalier et, plus encore, son visage doux, son mince filet de barbe brune et ses manières délicates, il se distinguait des autres preux. Ses dons d'archer et de diplomate éveillaient la méfiance de ses frères d'armes, plus volontiers adeptes du corps à corps sanglant ; aussi s'était-il souvent retrouvé seul pour remplir les missions que lui confiait Soleil Clair – en général des affaires d'espionnage ou d'exploration.

« Voltchy Khvost ? Comme toi, je l'autorise à se rendre là où il le souhaite.

— Tu te trompes, corrigea Ilya. Erouslan ira là où je le souhaiterai, moi. Il m'est lié par un pacte de fraternité. Je suis son frère aîné, il doit me suivre si je le lui ordonne.

— Toi et ta manie des pactes…, soupira Aliocha. Prendre de l'âge ne t'a pas rendu plus flexible ! Je connais Voltchy Khvost de réputation ; un archer de son talent ne devrait pas gâcher sa jeunesse avec un vieil ours de ton espèce, mais qu'y puis-je ? Ce que vous ferez une fois sortis de ce champ de ruines ne me concerne plus. Restez ensemble malgré vos différends ou séparez-vous malgré vos belles promesses ! Retournez à Kiev, visitez Tmoutarakan, Bagdad ou Constantinople ! L'essentiel étant que vous ne vous attardiez pas trop par ici : le prince Barhan, aussi magnanime soit-il, pourrait être tenté de revenir sur sa parole et traiter en adversaires vaincus les

chevaliers russes qui ont vaillamment lutté aux côtés des cavalières des steppes. »

Il y eut une pause au cours de laquelle chacun fit le point de sa propre situation. Pour Aliocha, tout était clair : il demeurerait ici afin de superviser le pillage de l'ancienne capitale de la mer Noire, puis rentrerait à la horde de Kalin avant de prendre la route de Kiev pour y retrouver le nouveau grand-prince. Erouslan n'avait pas à se poser de questions : même si son cœur s'y opposait, il se devait de suivre son frère d'armes à qui il avait juré fidélité. Restait Ilya. Fallait-il rentrer d'urgence en Russie pour protéger le peuple des guerres de succession qui s'annonçaient ? Y serait-il le bienvenu ? Et Goriaser, que devenait-il ? Leur sort, à Erouslan et à lui, était dorénavant lié à celui du voïvode, tant que celui-ci détenait Nadejda… Mais était-ce toujours le cas ? Comment en être sûr ? La pierre de Latyr avait annoncé que surviendrait un homme qui répondrait à toutes leurs interrogations…

« Je suis convaincu que toi seul sauras nous dire là où nous devons aller, déclara Ilya en opposant un regard noir aux yeux bleus d'Aliocha.

— Je n'ai aucune directive à vous donner, ni à l'un ni à l'autre. Vous êtes libres. En quelle langue dois-je vous le dire ?

— Sans nous donner de directives, tu peux au moins nous apprendre ce que tu sais au sujet de Goriaser et de Nadejda. »

Aliocha allait répliquer lorsqu'il fut interrompu par un cri aigu qu'on aurait pu prendre pour celui d'une jeune fille, mais qui en réalité provenait des airs. Il leva la tête et tendit le bras. Un magnifique faucon au plumage roux, rayé de brun foncé, s'y posa avec grâce et glissa quelques pépiements de crécelle à l'oreille de son maître. Si sa passion pour les oiseaux était connue, jamais Ilya ne l'avait vu parler avec l'un de ceux qu'il nommait ses messagers. Fasciné par ce spectacle, le vieux bogatyr ne prononça pas un mot jusqu'à ce qu'Aliocha rende son fidèle faucon à l'immensité des steppes. Bientôt, l'oiseau ne fut plus qu'un point disparaissant à l'horizon, en direction du nord-ouest – vers la Russie.

« Diablement efficaces, ces bêtes-là, fit Ilya. C'est incroyable. Ainsi, elles t'apportent toutes les informations dont tu as besoin ?

— Oui. Il n'est pas plus stupide de conférer avec les animaux qu'avec les montagnes ou les rivières, n'est-ce pas ? »

Aliocha hésita un instant quant à la suite à donner à cette conversation. Mais après tout, qu'avait-il à cacher ? Ilya s'était retrouvé du mauvais côté lors de l'assaut du royaume de la mer Noire mais, jusqu'à preuve du contraire, cela ne faisait pas de lui un ennemi. Entre bogatyrs, on se devait assistance, c'était l'une des règles de base enseignée aux trente preux…

« Puisque tu brûles d'envie de découvrir ce que mon messager m'a appris, poursuivit Aliocha, sache que je viens d'obtenir des nouvelles d'un homme envoyé à Mourom. Je sais où il en est et ce qu'il fait, cela me rassure et me confirme que j'ai eu raison de lui accorder ma confiance… »

Alors il se mit à évoquer Goriaser, Nadejda et le nouveau propriétaire de l'épée : le prince Kytan, troisième fils du khan Kalin.

Rives du Donets, mois d'août de l'an 1015

Les eaux laiteuses du Donets s'écoulaient paisiblement, tout juste agitées par une brise qui s'était levée avec le crépuscule.

Quiconque ignorait la réalité de la région pouvait voir dans ce long serpent placide une image de Paradis terrestre. Après avoir connu l'infini des steppes, l'apparition de quelques arbres avait de quoi réjouir le cœur las du voyageur. Plus on approchait de l'embouchure de la rivière et plus la rive gauche était émaillée de hameaux, de villages et de forts russes, tentative de s'approprier un territoire appartenant pour moitié au monde slave et pour une autre moitié au monde de la plaine. Les terres arables remplaçaient progressivement les étendues herbeuses dévolues aux bêtes, tandis que les chevaux se voyaient attachés à une ferme et non à un troupeau. La transition entre nomadisme et sédentarité avait lieu ici, sur les rives du Donets. On n'y trouvait pas d'équivalent aux Remparts du Serpent édifiés par Soleil Clair sur la frontière méridionale ; on était trop loin de Kiev pour que le risque apparaisse évident… Ou bien cette absence de frontière visible traduisait une volonté commune de ne pas délimiter clairement l'héritage des Tatars et celui des Russes, afin d'éviter un conflit ouvert.

Le prince Kytan ressentait au fond de lui que le pays qu'il traversait aurait dû dépendre de la horde de son père et que ce n'était malheureusement pas le cas. À mesure que les jours passaient et que les verstes s'accumulaient, il voyait s'étendre l'influence russe, telle une épidémie contre laquelle nul ne pouvait rien. Franchir la rivière pour se retrouver sur la rive

droite était une option attirante, hélas ! aucun gué ne permettait de le faire en toute sécurité. En sécurité… L'était-il, dans cette région infestée d'ennemis de son peuple ? Non, mais personne ne l'était. Et surtout pas les Russes eux-mêmes.

Il avait choisi cette maison en particulier parce qu'elle se dressait à l'écart du village, à l'orée d'un bosquet où il laissa se reposer son cheval et où il disparaîtrait au besoin. Entièrement construite en bois, à demi enfouie dans le sol pour conserver un semblant de chaleur durant la saison froide, elle ne se différenciait guère des habitations paysannes de la campagne kiévienne. Pour un cavalier des steppes, elle représentait une injure faite à la culture nomade. L'éphémère existence humaine méritait-elle de s'incruster durablement dans le paysage ? Quelle présomption !

Un autre homme que lui aurait pu être démangé par l'envie de fracasser la porte d'entrée d'un coup de pied rageur, mais Kytan ne cédait pas à ce genre de pulsions. Il n'agissait jamais sans avoir réfléchi aux conséquences de chacun de ses gestes, sans avoir pesé soigneusement le pour et le contre. Quelque peu intimidé à l'idée de se montrer, qui plus est à des Russes, il frappa à l'huis. Il n'eut pas à patienter longtemps avant d'entendre une voix masculine lui demander :

« Qui est là ?

— Un voyageur. »

Intérieurement, il remercia son père d'avoir pris la peine d'enseigner à ses trois fils les rudiments de la langue de leurs voisins ; ou plus exactement, il remercia les deux moines retenus en otage par son père et qui, pour acheter leur libération, avaient dû se rendre utiles. Il gardait un accent prononcé, mais qui saurait en déduire qu'il venait de la plaine et non de villes aussi lointaines que Novgorod ou Rostov ?

« Un voyageur, dis-tu ?

— J'ai parcouru plus de verstes que tu n'en parcourras jamais. Je suis exténué. J'ai faim et je suis crotté de la semelle de mes bottes à la pointe de mes cheveux. Je pense mériter le titre de voyageur, si tu n'y vois nul inconvénient.

— Et d'où arrives-tu ainsi, l'étranger ?

— De Kiev. Je suis un ami du grand-prince Sviatopolk. »

À travers le bois de la porte, Kytan perçut la respiration laborieuse de son interlocuteur. Le villageois se débattait parmi

des pensées contradictoires. Comment aurait-il pu en être autrement ? Ici, aux confins de la Russie, personne n'était au courant de la mort de Soleil Clair et de la prise de pouvoir de Sviatopolk. Ce dernier pâtissait d'une réputation peu flatteuse. La mention de son nom faisait fermer plus de portes qu'elle n'en ouvrait. Mais s'il était le nouveau grand-prince de Kiev et si ce voyageur était réellement l'un de ses proches, alors…

« Entre, l'étranger », fit une voix mal assurée.

Le visage émacié d'un homme entre deux âges apparut dans l'embrasure de la porte. Il faisait trop sombre pour que la peau de loup recouvrant le voyageur passe pour autre chose qu'un manteau de pèlerin. Le maître des lieux n'avait pas de raison de se méfier de lui. Kytan, néanmoins, savait reconnaître la terreur, celle qui provoque des hurlements à même de réveiller un village – et cet homme en était imprégné. Il n'arriverait jamais à Mourom en prenant le risque de se faire repérer ; aussi ne se posa-t-il aucune question avant de dégainer son épée, qu'il planta dans l'épaule du villageois, traversant l'omoplate jusqu'à atteindre son cœur. Pas un cri ne franchit les lèvres de sa victime.

« Que le vent des steppes guide ton esprit vers un monde meilleur, l'étranger », murmura Kytan.

Enjambant le cadavre, il pénétra dans la maison. Elle était constituée d'une pièce séparée en deux par une tenture de qualité médiocre et d'une saleté repoussante. Sur les murs de bois suintants étaient plaquées des chutes de tissu chargées d'absorber une humidité qui, par temps froid, pourrait être fatale aux occupants. En dépit de cette précaution, il régnait une atmosphère d'une moiteur malsaine.

Un coup d'œil suffit à l'intrus pour trouver ce qu'il était venu chercher. Une énorme carpe fraîchement pêchée pendait au bout d'un crochet et un pain de seigle à peine entamé l'attendait sur un petit meuble qui devait faire office de table. Ici les repas semblaient placés sous une double protection divine : au pied d'une grossière effigie de Vélès, on avait ajouté une icône à la gloire de la sainte famille. Ni le Christ, ni ses bienheureux parents, n'avaient l'air gênés par la prééminence du dieu-ours. Peut-être considéraient-ils qu'il s'était installé sur ces terres bien avant eux, et qu'ils devraient s'armer de patience pour le voir leur céder sa place de manière définitive…

En se précipitant vers la carpe et le pain de seigle, provisions gagnées sans difficulté, Kytan en oublia de s'assurer qu'il était seul. Un craquement le fit se retourner alors qu'il tendait le bras vers le poisson. Une femme armée d'une hache de bûcheron se tenait devant lui, l'air aussi désespéré que farouche. Elle était flanquée d'une enfant qui ne devait avoir connu que trois ou quatre hivers. Contrairement au pauvre homme qu'il venait de tuer de sang-froid, il ne discerna aucune angoisse dans le regard de la villageoise. Il n'y avait en elle que de l'animosité.

Plus que les mercenaires luttant pour l'argent ou les preux luttant pour l'honneur, les mères prêtes à tout pour défendre leur foyer étaient des adversaires coriaces, le prince tatar en avait déjà fait l'expérience. Par chance, celle-ci ne s'était pas encore résolue à l'attaquer. Cela lui laissait la possibilité de parlementer. Kytan tenta d'affecter une sérénité qui, en réalité, se refusait à lui.

« Je viens de Kiev, dit-il avec une douceur qui le surprit lui-même, et je me rends dans la lointaine principauté de Mourom. Je veux juste manger puis repartir sans faire de bruit. Je ne suis pas méchant », crut-il bon d'ajouter après un bref silence.

Pour n'importe quel paysan slave, sa peau brune, ses yeux noirs et ses hautes pommettes de Tatar attestaient l'inverse. Quel que soit son discours, il ne serait pas écouté. Kytan se demanda si la femme avait vu le cadavre de son époux gisant sur le seuil de leur maison. Si tel était le cas, il pouvait d'ores et déjà oublier toute tentative de négociation et se préparer au combat.

Alors qu'il s'attendait à ce qu'elle frappe, la villageoise lâcha sa hache de bûcheron qui tomba au sol dans un son mat. La fillette accrochée au bas de sa robe avait les yeux fixés sur l'épée encore rouge du sang de son père. Le scintillement de la lame constituait l'unique source d'éclairage de la pièce.

« Fais ce que tu veux de moi, l'étranger, mais ne cause pas de souci à ma petite Iaromila. Je t'en supplie, pour l'amour de Mokoch la miséricordieuse… »

La femme ponctua ces mots en déchirant le haut de sa robe, du col à l'épaule. Elle révéla ainsi un sein rond, plus blanc que tous ceux qu'avait jamais admirés le jeune prince. Il en resta coi. Il avait parfois forcé des femmes russes, lors de

razzias menées par ses frères, mais c'était la première fois qu'il prenait vraiment conscience de leur beauté. Celle-ci, plus grande et plus svelte que la plupart des filles des steppes, lui aurait paru digne de devenir la concubine d'un khan. Si une paysanne des rives du Donets pouvait être aussi attirante, qu'en serait-il des nobles dames de la cour de Sviatopolk ?

« Je n'ai pas l'intention de vous faire du mal, déclara Kytan, ni à ta fille ni à toi. Je te l'ai dit, je ne cherche qu'à me sustenter avant de reprendre ma longue route. Et je suis navré pour ton époux. C'était de la légitime défense. »

Il désigna la forme immobile sur le seuil.

« Tu parviendras sans peine à te trouver un nouveau mari, qui saura s'occuper de toi et de ta petite Iaromila. Un jour vous remercierez votre dieu, quel qu'il soit, de vous avoir envoyé un voleur nocturne. Que le vent des steppes vous accompagne ! »

Lorsque la villageoise eut retrouvé assez de contrôle d'elle-même pour donner l'alerte, le prince Kytan, la carpe et le pain de seigle étaient déjà loin.

***

Bourouchka et Kosmatouchka burent avec avidité les eaux laiteuses du Donets, tandis que leurs maîtres posaient pied à terre.

Ils ignoraient que l'homme qu'ils pourchassaient s'y était désaltéré, quelque dix jours plus tôt, et qu'il avait campé à l'emplacement qu'eux-mêmes s'étaient choisi pour passer la nuit. Abrités des intempéries par d'épais buissons, suffisamment éloignés des habitations pour jouir d'une certaine tranquillité, ils espéraient pouvoir prendre un repos qui les fuyait. Depuis qu'ils avaient laissé derrière eux Aliocha, l'armée du khan et le royaume de la mer Noire, rares avaient été les occasions de souffler. Chevaucher à bride abattue était la seule manière de rattraper le retard accumulé. Il fallait en outre prier pour que Kytan ne change pas d'avis et poursuive sa route en direction du nord.

Aliocha n'avait su leur dire ce que le prince tatar comptait faire à Mourom ; ou plus exactement, il était trop madré pour

avouer tous ses secrets. Ilya avait dû se résoudre à traquer un fantôme sur une distance dépassant les mille verstes. N'importe quel être sensé aurait crié à la folie. Telle était l'opinion d'Erouslan qui, toutefois, se taisait. Il n'avait pas prononcé un mot durant leur périple. Ilya en fut d'abord contrarié, puis il se fit à l'idée de traverser toute la Russie du sud au nord sans autre compagnie que celle d'un cavalier moins volubile que sa monture. Après tout, il voyageait souvent seul. Cela ne lui faisait guère de différence.

« Si mes souvenirs sont exacts, déclara-t-il en se préparant une couche de brindilles et de feuilles, il y a un bourg fortifié à quatre ou cinq verstes au nord-ouest d'ici. Nous irons y acheter de la nourriture demain matin, qu'en penses-tu ? »

Ilya prenait un malin plaisir à apostropher le jeune bogatyr afin de le forcer à donner son opinion ou commenter la situation. Jamais il ne parvenait à ses fins. Lorsqu'il lui demandait s'il avait perdu sa langue en refusant de défendre Zlatygorka, Erouslan ne répondait que par un grognement dédaigneux. Leur relation fraternelle, si solide en apparence, s'était brisée aussi facilement qu'un marteau brise une coquille d'œuf. Comment reconstruire ce qui avait été détruit ? Par la douceur ? La patience ? L'empathie ? Là ne résidaient pas les principales qualités d'Ilya de Mourom…

« Si je ne suis peut-être pas le plus doué des hommes quand il s'agit de comprendre mes semblables, dit-il, je peux néanmoins voir que tu souffres intérieurement. Tu es aussi déconcertant qu'agaçant, mais je t'aime bien. Bois, mon ami, cela te fera te sentir mieux. »

Erouslan repoussa violemment la main de son compagnon et l'outre qu'il lui tendait. Ilya s'empourpra tandis que la terre absorbait le vin renversé.

« Imbécile ! s'écria-t-il, furieux. Ruiner notre amitié ne te suffisait pas, il faut en plus que tu gâches de la boisson ! Qu'espères-tu en te comportant comme un gamin buté ? Que je me lasse de tes caprices et que je te délie de ton serment ? Nous avons échangé nos boucliers au pied de la croix de Levanidov, je suis le frère aîné et tu es mon frère cadet. Il n'y a pas à en discuter.

— Au contraire, discutons-en. »

Entendre la voix d'Erouslan après tant de jours de mutisme fit reculer Ilya, qui eut presque le sentiment de voir se relever un mort.

« Puisque toi seul as le pouvoir de me rendre la liberté, fais-le ! Je t'en serai éternellement reconnaissant…

— Éternellement reconnaissant ? Abstiens-toi de prendre des engagements que tu ne sauras tenir. Il est déjà si difficile pour toi de rester loyal à ton frère d'armes ! Figure-toi que j'ai encore besoin de tes services. Tu es jeune, excellent cavalier et bon tireur, en plus d'être d'origine tatare ; tes talents me seront fort utiles dès que nous approcherons de notre proie. Mettre la main sur le prince Kytan afin de récupérer l'épée doit être notre unique objectif.

— Mes desseins n'ont pas moins de valeur que les tiens, soutint Erouslan avec l'énergie du désespoir. Ta Nadejda ne mérite pas qu'on me prive de ma vengeance. »

Ilya éclata d'un rire tonitruant qui fit sursauter les deux juments occupées à paître à quelques pas de là.

« Bien sûr que mes desseins ont une valeur supérieure aux tiens ! On te nomme le Tueur de Dragons mais tu n'es qu'un gosse. Je suis persuadé que tu n'as même pas décidé de ce que tu ferais une fois mis en présence de Goriaser. Te venger, d'accord, et comment ? Le frapper dans le dos, par surprise, et abandonner son cadavre aux loups ? Le défier en combat singulier et lui faire rendre gorge ? L'humilier devant Sviatopolk puis lui laisser la vie sauve ?

— Tu ne comprends décidément rien…

— C'est toi qui refuses de comprendre. Crois-en mon expérience, ton ressentiment envers Goriaser de Cracovie finira par s'étioler.

— Et qu'en est-il d'un amour irraisonné pour une épée ? S'est-il étiolé avec le temps ?

— Cela n'a fort justement rien à voir, tu le sais aussi bien que moi. »

Ilya se baissa pour ramasser l'outre tombée par terre.

« Du vin, mon ami ?

— Tu bois trop. Cela t'empêche de te confronter à la réalité.

— Je n'ai pas de leçon à recevoir. Sache, homme des steppes, que la joie des Russes est dans la boisson et que nous ne pouvons nous en passer. »

Ilya avala une gorgée de son mauvais vin d'Anatolie puis tendit l'outre à son compagnon, qui la repoussa, doucement cette fois. On en resta là. Le vieux bogatyr s'installa sur sa couche de brindilles et de feuilles et, comme chaque soir lorsqu'il en avait le temps, extirpa de son bagage une pierre à aiguiser sur laquelle il appliqua la lame de sa hache de lancer sans réellement la frotter. Il se tenait ainsi jusqu'à ce que le sommeil le fasse fléchir. On le voyait alors s'endormir en position assise, ce qui avait troublé Erouslan lors de leurs premières nuits communes. À présent il n'y prêtait plus guère attention. Cela contribuait même à le rassurer : s'ils étaient attaqués dans l'obscurité, Ilya pourrait réagir dans l'immédiat et faire déguerpir les malfaisants.

« Courage, dit le vieux bogatyr à son compagnon autant qu'à lui-même. Dans deux semaines tout au plus, nous apercevrons les hautes tours du kremlin de Mourom. Ensuite… »

Ensuite tout dépendrait de Nadejda.

Erouslan ne pouvait penser à l'épée d'Ilya sans voir son esprit vagabonder vers des contrées qu'il s'interdisait de visiter. Malgré ses réticences, il songeait souvent à la fille du boyard de Peremychl. Quel âge avaient-ils à l'époque ? Environ seize ans pour lui, un peu moins pour elle. L'un des avantages de la mort est qu'elle fige les gens dans une image flatteuse ; il voyait sa bien-aimée non comme elle serait devenue si elle avait vécu, mais telle qu'elle était avant de mettre fin à ses jours. La fraîcheur et la beauté de Nadejda de Peremychl avaient accédé à une éternité que nombre de vivants pourraient lui envier…

Quand Erouslan émergea de ses pensées, il tenait au creux de sa paume un pendentif d'or renfermant une petite gemme de forme hexagonale et à l'éclat changeant. Il n'en fut guère étonné. Depuis qu'il possédait ce bijou, il avait pu se rendre compte que le contact de l'or et de la pierre précieuse lui apportait une certaine quiétude, que d'autres trouvaient dans celui du fer. Le pendentif l'aidait à y voir plus clair, à mettre de l'ordre dans ses réflexions. Il lui permettait également de faire la part des choses entre lucidité et folie. N'en déplaise à son compagnon, renoncer à défendre le royaume de la mer Noire face aux armées tatares avait été une décision avisée ; quant à

poursuivre une épée sur tous les chemins de Russie, c'était une absurdité…

Contrairement à son habitude, Ilya s'était allongé sur le flanc, tournant le dos à leurs montures. Il avait lâché sa hache de lancer et sa pierre à aiguiser pour une protection plus spirituelle, celle de sa précieuse copie des Évangiles. Il la serrait fortement contre lui. Bientôt ses ronflements se mêlèrent au chant de l'eau vive et aux hululements des volatiles nocturnes. Erouslan vit cela comme un signal, pareil à un appel de cor rassemblant les troupes avant la charge. L'heure était venue. Il s'approcha à pas de loup de Kosmatouchka. Sa jument somnolait. Quand il posa sa main sur son encolure, elle manqua se cabrer sous le coup de la surprise. Des mots apaisants glissés à son oreille l'incitèrent à se tenir calme tandis qu'il la montait.

« Je compte sur toi, ma belle, lui susurra-t-il. Sois aussi discrète que moi, ne me trahis pas maintenant et, ensemble, nous retrouverons les vertes étendues de la campagne kiévienne. »

Kosmatouchka fit vibrer ses naseaux pour marquer son approbation. Elle lança un regard triste à Bourouchka, réveillée en même temps qu'elle. Sans doute les chevaux sont-ils plus fatalistes que les hommes, puisque dès l'instant où elles se découvrirent amies elles surent qu'un jour prochain il leur faudrait prendre des routes différentes. Les serments de leurs maîtres seraient sans effet, elles en étaient persuadées. À quoi bon s'encombrer de promesses que personne n'a jamais su tenir ?

« Au revoir, Bourouchka, murmura Erouslan, traduisant ainsi en termes humains le hennissement rauque émis par Kosmatouchka. Tu salueras ton maître de ma part. Je pense qu'il me pardonnera d'avoir pris cette décision. »

Toujours allongé sur le flanc, Ilya remua dans son sommeil. Puis il ouvrit un œil. Par une roulade sur lui-même, il se tourna en direction de la silhouette disparaissant dans la nuit. Sa précieuse copie des Évangiles appliquée contre sa poitrine, l'air aussi pensif que peiné, le vieux bogatyr se gratta la barbe en marmonnant :

« Détrompe-toi, mon ami. Je ne te pardonnerai pas cette trahison. »

Kiev, mois d'août de l'an 1015

« Qu'ils attendent ! Après avoir traversé la plaine pour me voir, ne peuvent-ils contenir leur hâte un instant de plus ? »

Pour la première fois depuis le début de leur conversation, le grand-prince Sviatopolk détourna les yeux de sa cible pour les poser sur la princesse Predslava. L'index et le majeur toujours serrés sur l'empennage de sa flèche, il abaissa son arc.

« Cela fait déjà cinq jours qu'ils sont arrivés, mon frère. À force d'être contraints de contenir leur hâte, ils vont croire que tu refuses de les recevoir car tu n'as aucune estime pour eux. Je ne suis pas très au fait des choses de la diplomatie, mais il me semble que ce…

— Tu l'avoues toi-même, petite sœur, tu ne connais rien à la politique. Autrement tu saurais qu'un souverain se doit de faire crever d'impatience toute personne désirant le rencontrer. Ne pas être disponible donne de l'importance, tout en répartissant clairement les rôles : d'un côté ceux qui sollicitent, de l'autre ceux qui sont sollicités. J'ai choisi mon camp le jour où j'ai revêtu la pourpre.

— N'était-ce pas toi qui sollicitais l'aide des Tatars ? »

Sviatopolk darda un regard assassin sur sa sœur. Il avait cru que son accession au trône de Kiev la rendrait moins insolente envers lui ; cela n'avait pas été le cas. Leurs rapports n'avaient guère évolué, passant sans cesse de l'amour à la haine, de la complicité à la défiance. Paradoxalement, Predslava était l'une des rares personnes à qui il s'ouvrait sans crainte.

« J'aimerais que tu me laisses terminer, dit-il sur un ton où transparaissait son irritation. Je dois encore régler son compte à Iaroslav. »

Il désigna le mannequin de paille sur lequel il avait passé une partie de l'après-midi à s'acharner. La représentation pour le moins approximative du prince de Novgorod était percée de multiples traits au point de la faire ressembler à un hérisson. Predslava ne sut si elle devait rire ou se désoler en constatant que son frère avait poussé le mimétisme jusqu'à ceindre le front du mannequin d'une couronne de lauriers.

« Tire cette flèche et rejoins-moi dans la salle d'audience, fit-elle avec une fermeté dont elle fut la première étonnée. Tu as gagné, tu les as assez fait crever d'impatience. Et ton cœur n'est-il pas bouillant à l'idée de retrouver le fidèle Goriaser ?

— Non, rétorqua le grand-prince. Goriaser m'a beaucoup déçu.

— Vraiment ? Il fallait bien que cela se produise à un moment ou à un autre. Ce gibier de potence ne pouvait éternellement se comporter en serviteur irréprochable… Et qu'en est-il de l'épée d'Ilya de Mourom ? »

Sviatopolk tressauta de manière quasi imperceptible. Il releva son arc, ne se préoccupa plus que de sa cible et déclara :

« Je vais m'habiller. Annonce aux ambassadeurs que je serai bientôt là pour eux. Qu'ils se tiennent prêts. Je refuse de les attendre. »

La princesse s'inclina. Satisfaite de son intervention, elle se dirigea vers le palais de son pas claudicant.

Avant de prendre congé pour de bon, elle jeta un œil pardessus son épaule. Elle vit les doigts de son frère lâcher l'empennage. Elle vit la corde se détendre. Elle vit la dernière flèche voler en direction de sa cible et, dans un sifflement suraigu, arracher la couronne du prince de paille. Comme à son habitude, son frère s'était réservé le meilleur tir pour la fin.

***

La salle d'audience était comble, ce que Goriaser interpréta comme une volonté du grand-prince d'impressionner les envoyés du khan Kalin.

Derrière les colonnades de marbre, plusieurs dizaines d'hommes en armes veillaient sur les autres boyards, non moins nombreux, qui occupaient l'espace situé entre le portail d'entrée et les ambassadeurs. Aux côtés de Boleslawa se tenait le confesseur Anastase, semblable à un corbeau sur le point de fondre sur une charogne. L'autre trône, dans lequel était assise la princesse Predslava, était gardé par le doyen de la droujina princière. Les deux femmes tentaient de conserver une attitude digne en dépit de leur exaspération grandissante. Cela faisait maintenant une heure que tous restaient figés dans l'espoir de voir enfin apparaître Sviatopolk.

En l'absence de son seigneur, Goriaser était tenté de fixer ostensiblement sa chère Boleslawa. Jamais il ne l'avait vue aussi resplendissante. Elle avait troqué la mode des épouses de boyards pour l'apparat des impératrices grecques : elle portait une tunique de brocart vert amande et un diadème, incrusté d'émeraudes, posé sur sa coiffure formée de deux grandes tresses enroulées de chaque côté de son visage et décorées de bijoux. N'ayant pu être officiellement introduit au palais, le voïvode n'avait eu la possibilité de demeurer seul avec elle ; en avait-il encore le droit, d'ailleurs ? Que l'on tolère sa présence dans le lit d'une princesse de Vychgorod n'impliquait pas qu'il puisse être l'amant d'une souveraine de Russie…

Goriaser leva les yeux vers les chandeliers d'or dont la lumière mettait en valeur les fresques du plafond. Des anges aux ailes déployées le jaugeaient avec une certaine bienveillance – ou s'agissait-il de compassion ? À courir les routes, il en avait presque oublié la magnificence des palais russes en général et de Berestovo en particulier. Et tout cela appartenait dorénavant au prince pour lequel il avait pris fait et cause ! N'était-il pas l'un des principaux artisans de la réussite de Sviatopolk ? Des années d'intrigues, d'espionnage et de manœuvres diplomatiques trouvaient enfin leur pleine justification. Autour de lui, Urush et son fils Adjaï, tous deux d'une incroyable élégance dans leurs manteaux de zibeline, lui rappelaient qu'à l'instar des précédentes, sa dernière mission était un franc succès. Parti dans la plaine avec une poignée de soudards, le voïvode en revenait avec une alliance garantie par des princes. Que pouvait-on lui demander de plus ?

« Après tout, songea-t-il, je mérite vraiment de partager la couche de la souveraine… Peut-être davantage que son époux. »

Tous les boyards se redressèrent comme un seul homme à l'apparition du souverain de Russie, suivi comme son ombre par un couple de lévriers blancs dont la queue frétillait d'excitation. Imitant les ambassadeurs tatars, Goriaser s'agenouilla, non sans décocher un sourire de connivence à Sviatopolk. Celui-ci n'y répondit pas. Dans un silence d'église, il prit place sur son trône, entre son épouse à sa gauche et sa sœur à sa droite. L'un des chiens se précipita à ses pieds ; l'autre, moins vif, fut contraint de s'aplatir au bas du trône de Predslava. Ayant salué les deux femmes, le nouvel arrivant autorisa enfin les ambassadeurs à se relever. Ce fut à Urush que revint l'honneur de lui transmettre la lettre officialisant l'alliance de Kiev et de la horde de Kalin.

Le silence, de respectueux, devint alors oppressant tout le temps que dura la lecture du grand-prince. Lorsqu'il butait sur une lettre mal tracée ou un terme employé à mauvais escient, Anastase volait à son aide. Au final, il se contenta d'un hochement de tête que les Tatars interprétèrent comme un assentiment. Goriaser était plus circonspect.

« Mon prince me permettra-t-il de lui demander s'il est satisfait du contenu de cette lettre ? s'enquit-il en s'avançant jusqu'au pied du trône.

— Tu me parais bien présomptueux pour un diplomate, répliqua Sviatopolk d'une voix aussi glaciale que les hivers de Novgorod. T'ai-je accordé le droit de prendre la parole devant moi ?

— Certes non, mon prince, cependant il me…

— Tais-toi ! Hormis si tu as quoi que ce soit à m'apprendre qui n'ait déjà été développé dans la lettre de mon ami Kalin… Où sont les boyards dont je t'avais confié le commandement ? Et ces messagers polonais placés sous ta protection ? Pour ce genre d'information, je suis effectivement disposé à entendre le son de ta voix, voïvode. Garde-toi néanmoins d'enrober tes propos du miel dont tu es coutumier. Je ne serai pas dupe. »

Même s'il cherchait à paraître inflexible auprès de sa cour, Goriaser remarqua le manque de sérénité du grand-prince :

lorsqu'il triturait les deux perles perçant son oreille gauche, cela constituait une preuve infaillible de sa nervosité. Était-ce une faiblesse qu'il pourrait exploiter ? Le regard de son seigneur, aussi noir que son costume était blanc, dissuada le voïvode de jouer avec lui. Dans un réflexe qu'il regretta aussitôt, il se mit à scruter la foule qui l'entourait. Les boyards parmi les plus puissants de Kiev étaient suspendus à ses lèvres dans l'attente d'une réponse qui scellerait sa déchéance. Il se savait haï de cette haute société dont il n'était pas issu et dont il s'entêtait à refuser les codes. Tous ces descendants de conquérants varègues, de chefs de tribus slaves ou de princes khazars n'avaient qu'un désir : voir le fils de tanneurs de Cracovie retourner dans la fange qu'il n'aurait jamais dû quitter.

Goriaser sentit une goutte de sueur perler à son front. Il lui était difficile de se l'avouer, pourtant il était bel et bien saisi par la peur. Tel un nageur médiocre se raccrochant à une branche pour éviter d'être entraîné par le fond, il chercha du soutien auprès de celle qui l'avait passionnément aimé. Peine perdue : Boleslawa affichait une mine d'une impartialité désespérante. Son sort ne la concernait déjà plus. En l'observant à la dérobée, il resta bloqué sur les formes qu'il devinait sous sa tunique de brocart. Avait-elle grossi, ou n'était-ce qu'une illusion créée par les plis de ses vêtements ? Se pouvait-il qu'elle fût enceinte ? Et si oui, était-il…

« Mon voïvode est-il incapable de me dire si ses compagnons de route se sont envolés telles des colombes, s'ils ont été changés en blocs de glace par sorcellerie, ou que sais-je ? À moins qu'ils ne soient morts sous tes yeux et que tu ne m'aies caché ce désastre ? »

Des petits rires nerveux montèrent de l'assemblée des boyards. Cela suffit à tirer l'accusé du labyrinthe de ses pensées.

« J'ignore ce que sont devenus ces gens, admit-il à contrecœur. Nous avons été retenus captifs ensemble par la reine de la mer Noire et je me suis évadé sans eux. J'ai agi avant tout pour sauver ma propre vie. Si je t'ai déçu, je te demande pardon, mon prince.

— Et mon épée ? insista Sviatopolk. En plus d'avoir égaré mes hommes, dont certains m'étaient très proches, aurais-tu égaré ma précieuse épée ? »

Goriaser sut la partie perdue. Il se laissa couler car aucune branche ne le sauverait. Autour de lui, il perçut les échos d'une discussion animée entre le grand-prince et le fils du khan Kalin mais s'en désintéressa. Il ferma les paupières, espérant ainsi fuir un environnement soudain hostile…

Quand il les rouvrit, il ne fut pas surpris d'être encadré par une escouade de gardes. Sur un ton que personne n'aurait employé avec lui deux mois plus tôt, ils l'enjoignirent de les suivre sans opposer de résistance.

Il ne fut guère plus surpris de constater que Sviatopolk ne lui fit même pas l'aumône d'un regard.

***

Une porte de fer s'ouvrit dans un crissement infernal, inondant la geôle d'une lumière crue qui fit plisser les yeux du prisonnier.

Goriaser se précipita sur la grille de sa cellule. De l'autre côté des barreaux défilaient les gardiens qu'il n'avait cessé d'insulter depuis la veille, flanqués de deux hommes portant de lourdes cuirasses. Il était certain de les avoir déjà rencontrés par le passé… D'interminables heures dans les ténèbres lui avaient fait perdre une partie de son acuité visuelle, cependant il fut tout à fait capable d'examiner les nouveaux venus. Le plus âgé d'entre eux ne dépassait pas les trente ans, quoique son visage buriné lui donnât l'apparence d'un vétéran des campagnes de Sviatoslav le Brave. Quant à son compagnon, il se distinguait par sa chevelure d'un blond si clair qu'elle en était presque blanche.

« Monseigneur Taletz ! s'exclama Goriaser. Monseigneur Liachko ! Soyez bénis. Je me doutais fort que les fidèles serviteurs de notre cause viendraient me libérer. »

Le blond Liachko laissa à son aîné l'honneur de répondre. Il avait toujours redouté Goriaser, qu'il estimait assez influent pour orchestrer faveurs et disgrâces princières. À présent, quoique dépouillé de son pouvoir de nuisance, le captif continuait de l'intimider. Ce n'était manifestement pas le cas de Taletz.

« Tu as raison, dit celui-ci, nous sommes ici pour te libérer. Telle est la volonté du grand-prince.

— Ainsi Sviatopolk s'est rendu compte de son erreur. J'imagine que de mauvais conseillers sont à l'origine de cette méprise. Il était temps pour moi de rentrer en Russie pour remettre de l'ordre à la cour, n'est-ce pas, messeigneurs ? »

Les deux droujinniks s'entre-regardèrent, perplexes. Ils ignoraient si le voïvode déchu se riait d'eux ou s'il croyait à ses élucubrations. Dans le doute, ils s'abstinrent de tout commentaire. Un garde présenta à Taletz la clef de la prison tandis qu'il remettait à Liachko une barre de métal. Trop pressé de retrouver la liberté, le captif ne prêta guère attention à ce dernier détail. Il n'en comprit l'importance qu'en franchissant le seuil de sa cellule : il fut cueilli d'emblée par un coup d'une violence extrême, qui l'envoya au sol et le laissa sonné. Ses agresseurs dégainèrent leur poignard. Alors qu'il reprenait ses esprits, Goriaser entendit Taletz lui murmurer :

« Tu n'envisageais tout de même pas une libération sans contrepartie, chien de Polonais ! Le grand-prince nous a demandé de te transmettre un ultime cadeau, pour l'ensemble de ton œuvre de parjure, d'assassin et de fornicateur… »

Le miroitement des lames dans la pénombre provoqua chez Goriaser un sursaut inattendu. Avant que ses adversaires n'aient pu réagir, il attrapa un poignet qu'il tordit avec l'énergie du désespoir. Liachko émit un hurlement en lâchant sa barre de métal. Goriaser tenta de se remettre debout. Un nouveau coup, porté cette fois contre l'arrière de ses genoux, le contraignit à la capitulation.

Lorsqu'il retrouva un semblant de lucidité, il se vit allongé sur le sol humide de la prison, immobilisé par une barre de métal appliquée sur sa poitrine par Taletz. Liachko le toisait en vainqueur, mordillant sa lèvre inférieure d'un air mauvais. Sa blondeur n'avait désormais plus rien d'angélique.

« Inutile de te débattre comme un porc que l'on saigne ! l'avertit Taletz, qui renforça la pression sur sa poitrine pour confirmer ses dires. Tout est fini.

— Tout est fini, Goriaser de Cracovie, répéta Liachko.

— Les honneurs, les richesses, les femmes… Reconnais que tu en as bien profité, non ? À partir de ce jour ton existence doit reprendre un chemin plus conforme à ton rang.

— Estime-toi heureux que tous les propriétaires que tu as spoliés, toutes les vierges que tu as avilies, tous les honnêtes gens que tu as rendus criminels, ne viennent en personne te demander justice. Nous seuls nous chargerons de cette sale besogne. »

Goriaser pesta, hurla, mais ne put rien faire pour contrarier le destin qui lui était promis. Cracher au visage de Liachko ne lui rapporta qu'une gifle en représailles. Son regard s'embua de larmes amères. Même s'il avait l'impression d'avoir déjà vécu plusieurs vies en une, il n'était âgé que de vingt-deux ans. Le Tout-Puissant, dans Sa divine miséricorde, pouvait-Il admettre de le voir mourir si jeune ?

« Pitié, bafouilla-t-il en sentant sur lui l'haleine de son bourreau. Pitié, pitié… »

Le froid d'une lame mordit sa peau. La souffrance fut insoutenable : un incendie se déclarait dans ses orbites, brûlant le haut de son visage jusqu'à la racine des cheveux. Il aurait voulu crier. Paralysé par la douleur et le souffle coupé par la barre de métal, il dut se contenter d'une prière muette. Il l'adressa à quiconque serait assez bon pour l'accepter.

Quand il fut de nouveau libre de ses mouvements, Goriaser émit d'abord une plainte qui se répercuta sur les murs de la prison. Puis il porta ses doigts à ses yeux. Il les en retira poisseux d'un sang chaud qui ne pouvait qu'être le sien.

« Tu n'as plus rien à faire ici. Va-t'en, misérable ! »

À la suite de cette invective, une main saisit la sienne. Il se sentit tiré en avant. Affaibli, sans repères dans un monde devenu une nuit permanente, il se laissa guider par la voix du garde. Monter les escaliers de pierre menant des geôles aux couloirs du palais fut un supplice.

Dorénavant, les perspectives de pouvoir, de vengeance, d'amour ou de haine n'auraient plus cours : ne restait au voïvode déchu que l'idée, obsédante, de sa survie.

Mourom, mois d'août de l'an 1015

Ce jour-là, il n'y avait pas foule dans la salle commune de la brasserie tenue par Izobolk fils de Iourik. Des portefaix étaient passés plus tôt afin d'emporter quelques fûts au kremlin, mais depuis, les consommateurs n'avaient pas répondu à l'appel d'une coupe offerte par le patron. Il vendait sa bière à ceux qui se la procuraient en grandes quantités et la distribuait gracieusement aux voisins, aux voyageurs ou aux habitués qui lui rendaient visite. Aussi la brasserie d'Izobolk avait-elle acquis le statut de lieu de rencontre privilégié. Ceux qui prétendaient que des tractations malhonnêtes s'y déroulaient se voyaient rétorquer que le lieu était l'un des plus conviviaux de l'austère cité de Mourom. Cela le dédouanait de tout le reste.

Parmi les voyageurs ayant découvert avec bonheur la bière d'Izobolk se distinguait le boyard Mironeg fils de Krasik. L'ambassadeur de Novgorod attendait depuis une semaine de conclure une alliance avec le prince Gleb. Quelques jours plus tôt, une courte entrevue n'avait rien donné. La dégustation des spécialités locales, en particulier la boisson, l'aidait à prendre son mal en patience. Abandonnant la contemplation de sa coupe vide, Mironeg se rendit compte que sa vision était brouillée, comme si un rideau liquide ruisselait sans discontinuer de son front à son nez. Il se frotta les paupières. Dans son champ de vision apparut alors un inconnu portant deux coupes ; l'homme lui en tendit une, qu'il saisit de bonne grâce.

« Puis-je boire à ta santé, monseigneur ?

— Nous connaissons-nous ? fit le boyard après avoir trempé des lèvres avides dans sa boisson. Je n'ai pas le souvenir de t'avoir déjà vu et je t'assure que, si c'était le cas, je ne l'aurais pas oublié.

— Non, monseigneur, nous ne nous connaissons pas. C'est ma première fois à Mourom.

— Je m'en doutais. »

Mironeg piocha quelques noix et raisins secs dans le bol en bois posé au centre de la table. Il avala une gorgée de bière puis poursuivit :

« Ton drôle d'accent et cette… cette peau de bête sauvage que tu portes attestent que tu n'es pas de la région. Tu n'es sans doute même pas Russe, et certainement pas chrétien. Este, peut-être ? Lituanien ?

— Je viens des steppes du Sud. Je m'appelle Oral fils de Chet. »

Un Tatar ! Mironeg vérifia discrètement que son poignard pendait toujours à sa ceinture. Cette précaution prise, il s'octroya deux nouvelles lampées pour masquer son appréhension. Chez lui, à Novgorod, il était très rare de croiser de tels individus, les Fils du Loup étant plus enclins au pillage de villages qu'au commerce avec des citadins. Ce que le boyard savait d'eux se réduisait à des on-dit, souvent peu flatteurs, et aux histoires à dormir debout racontées aux garnements désobéissants. Il toussota.

« Tu arrives de si loin… Qu'est-ce qui t'attire dans le Nord-Est, Oral fils de Chet ?

— Je pourrais mieux te l'expliquer si tu consentais à boire avec moi, déclara le Tatar avec un air de reproche. On m'a conseillé cet endroit en m'assurant que la bière est… Le mot russe m'échappe.

— Excellente. Savoureuse. Divine. Exquise. Gratuite. Quoi qu'on t'ait rapporté, il s'agissait de l'exacte vérité – aussi vrai que mon père se nomme Krasik ! Personne à Mourom ne serait assez idiot pour médire de la bière de notre ami Izobolk. J'ai beaucoup voyagé, à Smolensk, à Novgorod, à Beloozero, et nulle part je n'ai croisé un brasseur de son talent. Y compris à Kiev. J'imagine que c'est encore pire dans ta plaine…

— Dans ma plaine, nous avons d'autres arguments à faire valoir que nos alcools fermentés.

— Je n'en doute pas un instant. Pardonne-moi de t'avoir froissé, Oral fils de Chet.

— Parmi ces arguments, nous avons nos armées, par exemple. Nos cavaliers, affamés de guerre. Nos chefs de tribus, désireux de faire cause commune avec les princes slaves qui le voudront. »

Une étincelle s'alluma dans le regard du boyard. Les années passant, il avait fini par trouver plus d'attraits à la bonne chère qu'à l'entrechoquement des lames ; néanmoins, la raison d'État l'emportait sur ses inclinations personnelles. Il reposa sa coupe et prit une posture plus digne de son rang : homme de confiance du principal conseiller militaire de la principauté de Novgorod. Le Tatar l'avait abordé car il reconnaissait en lui une personne de pouvoir, son manteau de laine orné de boutons d'argent et son bonnet cerclé de fourrure précieuse en apportaient la preuve.

« Je t'écoute », dit Mironeg, dont le sérieux contrastait avec le ton dégagé employé jusqu'alors.

Maintenant qu'il avait l'attention de son interlocuteur, l'étranger qui se présentait sous le nom d'Oral n'était plus très pressé de révéler ce qu'il savait. Il s'assit avec une lenteur calculée, piocha quelques noix et raisins secs qu'il dégusta avec application, avant de se passionner pour une araignée qui remontait le long d'un pied de la table. Mironeg suivit des yeux la progression de la minuscule créature tandis que l'étranger se donnait le temps d'apprécier l'arôme de la fameuse bière d'Izobolk. Il la garda longuement en bouche au mépris de l'impatience du boyard, avant de déclarer :

« Je suis ici en ambassade. Il me faut absolument rencontrer le prince Gleb pour lui proposer une alliance entre ma tribu et le peuple de Mourom. Ensemble nous anéantirons la puissance du khan Kalin. »

***

Le prince de Mourom apparut très fatigué mais, pour ceux qui le virent ce matin-là, sa présence s'apparenta à une résurrection.

Gleb n'avait pas quitté sa chambre depuis plusieurs jours, refusant toute autre visite que celle des religieux grecs chargés de le soigner. Inévitable conséquence de cette décision, les bruits de couloir allaient bon train. À en croire certains droujinniks soi-disant bien informés, il était mourant et préparait sa succession. D'aucuns arguaient que l'annonce de la mort de son père et, surtout, l'assassinat de Boris, son frère favori, l'avaient plus ébranlé qu'il n'y paraissait, et que seule une période de repos panserait ses blessures. S'il n'en fallait pas davantage pour réveiller les sombres penchants d'une poignée d'intrigants, cela ne faisait assurément pas les affaires des deux envoyés du prince Iaroslav. Depuis leur arrivée à Mourom, Bloud et Mironeg n'avaient pu qu'ébaucher un début de pourparlers avec le fils cadet de Soleil Clair, que la fièvre n'avait pas tardé à renvoyer dans ses appartements privés. Malheureusement le temps était compté. En ce moment même, dans son repaire de Berestovo, le Maudit complotait en vue d'imposer sa loi à toute la Russie. Mettre un terme au règne de l'usurpateur devenait urgent.

« Nous sommes enchantés de te revoir parmi nous, mon prince. »

En dépit de la gêne que représentaient son ventre proéminent et ses os douloureux, Bloud s'inclina. Il fut aussitôt imité par les boyards qui l'accompagnaient. Trop affaibli pour se déplacer de sa chambre à la salle principale du kremlin, Gleb recevait désormais dans la pièce où il tenait parfois des conseils informels avec sa droujina. Ici n'entraient d'ordinaire que les hommes les plus sûrs.

« C'est moi qui suis enchanté de vous revoir, mes très chers amis, dit le prince de Mourom d'une voix si fluette que tous durent se rapprocher de lui pour l'entendre. Je sais que vous avez abondamment prié pour ma guérison. Si j'ai presque réussi à vaincre le mal, c'est grâce à notre Seigneur Jésus-Christ, mais aussi grâce à vous, mes amis, mes fidèles. Soyez-en remerciés. J'espère avoir l'occasion de m'entretenir longuement avec chacun d'entre vous au cours de ces prochains jours. Je vous ferai mander lorsque ce sera le cas. »

Les boyards baissèrent la tête avec humilité. Seul Bloud conserva le regard droit, dardé sur le jeune homme dont il

avait été le précepteur des années plus tôt. Gleb avait pris soin de se montrer vêtu en prince et non en malade. Sans ostentation et avec élégance, telle était sa philosophie en matière d'habillement. On pouvait néanmoins déplorer que sa chemise d'un noir d'encre mette à ce point en évidence la pâleur de son visage juvénile, dont les tempes s'étaient garni de courts poils blonds durant sa convalescence.

L'aplomb de l'ambassadeur de Novgorod ne passa pas inaperçu. Après avoir congédié le religieux grec qui veillait sur lui, Gleb salua un à un ses visiteurs – parmi lesquels un inconnu qu'il aurait juré issu de la plaine. Il les remercia une fois de plus de leur présence et leur promit de les revoir bientôt. Alors que tous s'apprêtaient à le quitter, un peu déçus de n'avoir pu converser avec lui, le prince retint le plus âgé d'entre eux.

« Bloud fils de Bloud, murmura-t-il, mon vieux père. Reste avec moi.

— Comme il te plaira, mon prince. »

Le boyard vétéran ferma la porte derrière le dernier homme sorti de la pièce, puis accepta le siège qu'on lui présentait. Ainsi, le tête-à-tête tant attendu allait avoir lieu. Bloud avait servi différents princes, pourtant il ressentait toujours la même excitation à l'instant de discuter avec eux de problèmes impliquant l'ensemble du pays. De ses mots dépendrait le destin de milliers de Russes, et cela ne manquait pas d'attiser ses angoisses. Près d'un demi-siècle au contact de dirigeants lui avait appris que pour rien au monde il n'aurait voulu endosser leurs responsabilités.

Gleb, si le destin lui en avait laissé le choix, aurait voué son existence au Tout-Puissant. Hélas ! Tant qu'il serait en vie, ses devoirs de Rourikide prévaudraient sur toute autre considération.

« Rassure-toi, déclara le prince de but en blanc, je n'ai pas oublié notre précédente discussion, courte mais instructive. J'y ai longuement réfléchi après ton départ, dans la solitude de ma chambre. Tes arguments ont résonné en moi. Je les ai opposés aux réserves dont je t'avais fait part, sans me décider tout à fait. Et pendant que je dormais, notre Seigneur Jésus-Christ est venu me conseiller de suivre ma première intuition. Aujourd'hui mon avis demeure inchangé. Ma cité n'a pas la

puissance de Kiev ou de Novgorod, elle ne peut s'offrir le luxe d'un engagement total auprès de l'un ou de l'autre camp.

— Mais, mon prince, nous…

— Laisse-moi terminer. Il s'agit là d'une position officielle, celle de la principauté de Mourom, qui refuse d'intervenir dans des querelles intestines.

— Vous faites erreur, ce ne sont en rien des querelles intestines ! s'emporta Bloud. Il en va de l'avenir de notre pays !

— Écoute-moi. Mourom n'interviendra pas, cependant à titre personnel il va de soi que je souhaite voir Iaroslav l'emporter sur Sviatopolk. L'un des deux a-t-il les épaules assez larges pour monter sur le trône de notre père ? J'en doute. J'ai toutefois bon espoir que Iaroslav s'assagisse et finisse par devenir le souverain dont a besoin la Russie. Tandis que Sviatopolk… Qu'on me garde de dénigrer mon frère, que je suis obligé d'aimer. Mais tu auras saisi le sens de mes pensées.

— Oui, mon prince. »

Les deux hommes se jaugèrent en silence, laissant à Bloud la possibilité de se projeter dans la suite de cet entretien et à Gleb de reprendre son souffle. Ce dernier n'essaya pas d'intimider son interlocuteur par le regard. Face à une moitié de bouche déformée et un œil mi-clos, il n'avait aucune chance de l'emporter. Il profita de ce répit pour avaler l'une de ces abominables mixtures à base de lait, de fleurs et de racines que lui préparaient les religieux grecs. Suivant les préceptes des médecins de l'antiquité, ils y dissolvaient de la poussière de perle ou de jaspe, chaque pierre précieuse étant censée combattre un mal différent. La prière complétait le traitement. Somme toute, il n'y avait que ce dernier point qui distinguât la médecine des savants chrétiens de la prétendue sorcellerie des campagnes païennes.

« Je respecte ta décision, reprit le boyard, car c'est celle d'un prince avisé. Me permettras-tu toutefois de te demander un éclaircissement ? »

Gleb opina du chef.

« Tu prétends que Mourom ne peut agir mais tu es favorable à Iaroslav. Comment comptes-tu nous aider ? »

Le jeune prince caressa machinalement sa barbe naissante. Tourné vers l'unique ouverture de la pièce, il se perdit dans la

contemplation d'une nature qu'il n'avait plus admirée depuis le début de sa convalescence. Il pleuvait à verse sur le nord-est de la Russie. Le ciel, les eaux de l'Oka et le paysage d'ordinaire si vert étaient désespérément gris. Le son des gouttes tombant sur le toit de la forteresse rappelait à Bloud une grêle de flèches s'abattant sur une armée de défenseurs. Gleb, quant à lui, voyait dans ces claquements réguliers une illustration du temps qui s'écoule invariablement en le rapprochant de la mort.

« Je paye plusieurs compagnies de mercenaires, dit-il soudain. Il y a des Polonais, des Varègues, des Bulgares et même quelques archers tatars, alors que je n'ai nul besoin de tous ces gens de guerre en ce moment. Si Iaroslav le désire, ils seront à lui.

— Je crains que les caisses de Novgorod ne soient…

— Inutile d'évoquer l'argent ! Je t'ai dit que je les payais et je continuerai de le faire, sois-en assuré. Telle sera mon humble contribution à la cause de mon frère bien-aimé, en priant pour qu'il en fasse bon usage. »

La moitié droite du visage du boyard vétéran se détendit. À défaut d'une intervention officielle de la principauté de Mourom, un tel compromis le satisfaisait. La manœuvre démontrait, de surcroît, l'habileté de celui qui fut naguère son protégé : si Iaroslav sortait vainqueur du conflit à venir, il serait redevable à son cadet pour son assistance aussi discrète que précieuse ; à l'inverse, au cas où la victoire reviendrait à Sviatopolk, on ne pourrait reprocher à Gleb de s'être engagé du mauvais côté… Finalement, se dit Bloud, ce jeune homme avait peut-être un bel avenir en tant que prince. Certes, il lui manquait le charisme, l'autorité voire la dureté qui font les grands chefs, mais il était assez intelligent pour apprendre. On venait de célébrer son dix-huitième anniversaire. Qui pouvait présumer de ce qu'il serait dans cinq, dix ou vingt ans ?

Les deux hommes délaissèrent momentanément les questions politiques pour se remémorer le passé, lorsqu'ils vivaient à la cour de Soleil Clair. À l'époque, la mission de Bloud consistait à enseigner le métier des armes au futur prince de Mourom. La maladresse de Gleb était devenue proverbiale ; il ne surprit guère son ancien mentor en lui confiant que rien n'avait changé depuis cette lointaine enfance kiévienne. La guerre ne l'intéressait pas et, avoua-t-il du bout des lèvres, elle

le terrifiait. Gleb était de ces idéalistes pensant devoir maintenir la paix quelles que soient les circonstances, quitte à ce que cette paix coûte beaucoup plus cher qu'un règlement de comptes sur le champ de bataille…

En arrivant à Mourom, Bloud espérait ramener à Novgorod l'armée du prince Gleb et – rêve trop beau pour être réalisable ! – le plus illustre fils de la cité, le légendaire Ilya. Il devrait se contenter de mercenaires étrangers. Iaroslav serait déçu, bien sûr, mais se consolerait en se persuadant que son cadet le soutenait malgré tout. D'autres appuis, cependant, seraient les bienvenus. S'imposèrent alors à son esprit les traits de l'ambassadeur introduit par Mironeg. Le Tatar qui ambitionnait d'anéantir la puissance du khan Kalin en se rapprochant des Russes n'avait pas encore pu présenter ses projets au maître de Mourom ; ne devrait-il pas plutôt les présenter au maître de Novgorod ? Si Gleb rejetait la proposition d'alliance de son frère, ce n'était pas pour accepter celle d'un chef de tribu de la plaine… À l'inverse, Iaroslav serait certainement favorable à l'idée de renforcer ses maigres effectifs de quelques archers compétents.

Alors qu'il parcourait les couloirs de la forteresse, Bloud comprit qu'il lui fallait s'entretenir avec le dénommé Oral fils de Chet. Et si cet homme s'avérerait être la principale recrue de ce voyage à Mourom ? L'expérience le prouvait, l'issue d'une guerre dépendait parfois de ce genre de rencontre inopinée.

« Où est l'ambassadeur tatar ? demanda-t-il dès qu'il croisa Mironeg, demeuré près du portail d'entrée dans l'attente de son retour.

— Monseigneur Oral ? Il a quitté le kremlin avec les boyards. Je croyais que tu serais avec eux, mais tu as trouvé le moyen de t'attarder… Es-tu demeuré seul avec le prince ? Que vous êtes-vous dit ?

— Je te le raconterai plus tard. Auparavant, je dois mettre la main sur le Tatar. T'a-t-il parlé avant de se volatiliser ? »

Mironeg se gratta le menton, signe chez lui d'une intense réflexion. En effet, ils avaient échangé quelques mots…

« Il ne m'a rien dit de son entrevue avec Gleb, mais il m'a remercié d'avoir contribué à lui ouvrir les portes du kremlin. Je lui ai rendu l'épée qu'il m'avait confiée et je…

— As-tu une idée de l'endroit où je pourrais le trouver ? »

Mironeg rechignait à révéler à son compagnon qu'il avait fait la connaissance de l'ambassadeur autour d'une coupe de bière. Mais avait-il le droit de conserver pour lui un tel secret ?

« À ta place, j'essaierais la brasserie d'Izobolk », lâcha-t-il innocemment.

Bloud haussa un sourcil.

« Rien d'autre que je doive savoir ?

— Non, je ne pense pas. »

Les deux boyards se saluèrent en portant la main au casque. Puis Bloud quitta la forteresse à une allure incroyablement rapide pour un homme de son âge et de sa corpulence, descendant quatre à quatre les marches du perron sans craindre de se rompre le cou.

***

Malgré la pénombre, le prétendu ambassadeur tatar se repéra sans trop de difficulté. La pièce dans laquelle il venait de s'infiltrer était celle où le prince l'avait brièvement reçu en compagnie des boyards, et il savait que derrière cette porte s'étendait un vestibule terminé par un escalier. Il n'irait pas dans cette direction, qui était celle du portail d'entrée, mais plutôt vers la chambre de Gleb. Là se trouverait le prince, bien sûr. Un malade en voie de guérison passerait-il la nuit ailleurs que dans la chaleur de son lit ?

Il effectua quelques pas prudents sur un plancher dont il avait déjà noté la propension aux craquements malvenus. À l'instant où il posa la main sur la porte de la chambre, un éclat lumineux le fit sursauter. Il fut soulagé d'entendre le grondement du tonnerre.

« Le dieu de la foudre est avec moi », pensa-t-il.

La pluie se mit à tomber dru, provoquant une cacophonie qui favoriserait les desseins du visiteur nocturne. Sûr de lui, il tâta spontanément le pommeau d'or de son épée. Ne pas avoir à la dégainer avant le moment prévu le soulageait. Meilleur archer que bretteur, il ne donnait pas cher de ses chances de réussite en cas de corps à corps avec les gardes russes. En revanche, l'esquive constituait l'un de ses points forts ; il ne

paniqua pas en constatant que deux droujinniks se relayaient près de la chambre princière. Il traversa le vestibule avec toute la discrétion possible jusqu'à pénétrer dans une pièce qu'il savait inoccupée. Il avisa une fenêtre et, guère impressionné par l'orage ou par la hauteur à laquelle il était perché, entreprit d'escalader les murs du kremlin. Les figures humaines et animales grossièrement taillées dans le bois offraient, mêmes mouillées, une prise suffisante pour un tel acrobate. À un aucun moment il ne se sentit en danger ; à aucun moment il ne crut cette tâche trop ardue pour lui. Aussi souple et agile qu'un chat, il parvint sans encombre à la fenêtre derrière laquelle dormait le prince Gleb.

« Que le vent des steppes guide ton esprit vers un monde meilleur », murmura le prince Kytan, l'épée tirée, avant de s'introduire dans la chambre du prince.

Fût-il éveillé ou non, cela ne changerait rien : tout éventuel appel à l'aide était voué à se voir occulté par le déchaînement des éléments. La tempête s'était liguée avec le meurtrier, qui accomplirait son forfait sans être dérangé.

Il faudrait attendre le lendemain matin, alors que le troisième fils du khan Kalin aurait déjà laissé derrière lui les remparts de la ville, pour découvrir le prince de Mourom égorgé dans son lit, agneau sacrificiel immolé au nom d'une cause qui le dépassait.

Kiev, mois de septembre de l'an 1015

Depuis plusieurs jours qu'il parcourait inlassablement les rues de la mère des villes russes, Erouslan n'avait pas le sentiment d'avancer dans son enquête.

Certes, il avait appris la déchéance de Goriaser, information maintes fois confirmée par les marchands, les artisans ou les ouvriers qu'il interrogeait. Hélas ! Personne parmi eux ne semblait savoir ce qu'il était devenu, même si tous s'accordaient à dire qu'il était toujours dans la cité. Comment pouvaient-ils soutenir une telle hypothèse, s'ils ignoraient ce qui lui était arrivé ? L'ancien voïvode était désormais l'un de ces fantômes sur lesquels les gens discourent sans les avoir jamais vus. Pour certains, il rôdait dans la ville haute, en quête de sang noble à verser en guise de vengeance ; pour d'autres, il hantait le quartier du Podol, et notamment les chantiers navals, dans l'attente d'un bateau qui le ramènerait en Pologne. La rumeur d'une mutilation rencontrait elle aussi un succès tel qu'Erouslan se devait de la prendre en considération, quoique cela ne changeait rien pour lui : qu'il le retrouve entier ou avec un moignon à la place de chaque bras, il n'avait pas l'intention de le prendre en pitié.

Il était près de midi et les activités du Podol battaient leur plein. Dans des rues étroites proches de l'engorgement, le jeune bogatyr ne pouvait rester en selle sans risquer de voir un passant distrait se jeter sous les sabots de Kosmatouchka. Il prit à regret l'initiative de marcher en tenant sa jument par les rênes. Au moins progresserait-il de façon plus discrète car,

dans la ville basse, on ne voyait pas les cavaliers d'un bon œil. Quand un boyard y mettait les pieds, cela augurait de futurs ennuis pour les paisibles commerçants formant l'essentiel de sa population. Les affaires de la guerre n'avaient d'intérêt que pour les armuriers et les forgerons.

« Je cherche le voïvode Goriaser de Cracovie. Est-il venu par ici ? »

Erouslan avait posé cette question si souvent que les mots continuaient de résonner dans son esprit après les avoir prononcés. La réponse obtenue n'était jamais celle qu'il attendait.

Il s'apprêtait à tourner les talons lorsqu'une intervention inespérée lui rendit la foi dont il commençait à manquer :

« Si on parle bien du même gars… Oui, je crois l'avoir vu dans mon atelier. »

L'homme était un teinturier, l'occupation principale dans cette partie du Podol. Autour de lui, ce n'était que cuves de cuivre remplies de liquide coloré et d'étoffes volant au vent, rouges, jaunes, vertes ou bleues, selon l'artisan qui les traitait. Celui qui faisait face au bogatyr avait le rouge pour spécialité, les mains qu'il lui tendit en attestaient. En se forçant à penser qu'il s'agissait de mains besogneuses et non de celles d'un égorgeur, Erouslan y glissa subrepticement une pièce de monnaie. Le teinturier le remercia d'un large sourire édenté.

« Plutôt jeune, roux, un nez écrasé… Et costaud, du genre à vous broyer d'un coup de poing…

— Oui ! s'écria le bogatyr. C'est lui. C'est mon voïvode !

— Il est passé ici il y a quelques jours. Quel dommage qu'un beau gaillard pareil ait été privé de sa vue. »

Le teinturier n'était pas le premier à prétendre que Goriaser était acculé à la mendicité suite à son aveuglement par le grand-prince en personne ; cependant, nul autre que lui n'avait su dire où le trouver. On était de toute évidence mieux informé chez les teinturiers que chez les chaudronniers, les orfèvres ou les potiers. Une nouvelle pièce de monnaie acheva de délier la langue de l'homme aux mains écarlates.

Le chemin qu'emprunta Erouslan le mena au-delà des artères commerçantes. Dans ces ruelles sordides où ne s'aventuraient que les indigents ayant le malheur d'y habiter, loin des beautés de la ville haute et de l'agitation des quais du Dniepr,

le poids de la misère tombait sur les épaules de tout visiteur. On ne parlait pas de quartier, car il n'y avait là aucune unité, pas même celle de la pauvreté : les maisons construites en bois mêlé d'argile paraissaient d'un luxe inouï en comparaison des cabanes de boue séchée avec lesquelles elles voisinaient. Comme si chacune de ces habitations portait en elle quelque malédiction, elles étaient séparées les unes des autres par des treillages constitués de branches assemblées à la va-vite. Mais rien ne choqua plus Erouslan que ces groupes d'enfants en haillons – des fillettes pour la plupart, nota-t-il – jouant parmi les immondices abandonnées par leurs parents et leurs voisins, au milieu des poules, des cochons, des chiens et des rats. Il était évident que Soleil Clair n'avait pas porté ses rayons civilisateurs jusque dans ce cloaque. Quant à Sviatopolk, il était difficile, voire comique, de l'imaginer salissant ses vêtements immaculés pour venir en aide à des miséreux… Sans doute les princes ignoraient-ils purement et simplement l'existence de pareils taudis, au même titre que les gens d'ici ignoraient l'existence des princes.

« Je cherche le voïvode Goriaser de Cracovie. On m'a dit que je le trouverai dans les environs. »

Le jeune garçon à qui le bogatyr s'était adressé ne devait pas avoir vu passer plus de dix hivers, mais il connaissait déjà le goût du sang, c'était une certitude. Erouslan ne décela aucune étincelle d'innocence enfantine dans les regards acérés qui lui furent lancés. Il se força à ignorer la multitude des gamins des rues, semblables à des prédateurs à l'affût, qui rencontraient peut-être pour la première fois un chevalier.

« Va voir chez l'étameur, de l'autre côté de la palissade, là-bas. »

De sa main noire de crasse, le garçon désigna un labyrinthe de bois, de boue et de détritus. Croyant être visé, un chat d'un brun sale se réfugia sous les restes d'un fût qui, jadis, avait dû contenir un mauvais hydromel.

Erouslan résista à la tentation d'ébouriffer les cheveux de son informateur comme preuve de sa gratitude. Il se contenta de prendre le chemin indiqué. Ainsi qu'il s'y attendait, il ne trouva pas trace d'un atelier, sinon une maison en ruine qui aurait tout aussi bien pu abriter un étameur que servir d'accès

au vestibule de l'Enfer. Alors qu'il commençait à penser que l'on s'était joué de lui, son attention fut soudain attirée par un mouvement sur sa droite.

« Il y a quelqu'un ? s'enquit-il. Montrez-vous ! »

Kosmatouchka renâcla. Elle avait beau paraître rétive à l'idée de lier connaissance avec les autochtones, son maître ne l'écouta pas. Il l'entraîna vers un appentis servant de refuge à un vagabond.

Il ne vit en premier lieu que les pieds et les jambes nus de cet homme qui n'avait plus qu'une couverture mitée pour le protéger. Si son visage restait dans l'ombre, le bogatyr était néanmoins persuadé de bientôt faire face à celui qu'il n'avait cessé de traquer sur les routes du monde réel comme dans les méandres de ses cauchemars. Son cœur battait à tout rompre. Sous ce misérable abri de bois pourri se terrait son pire ennemi.

« Je sais qui tu es, affirma-t-il. Montre-toi, Goriaser de Cracovie. »

Il y eut un moment d'hésitation puis, par des contorsions malhabiles, le vagabond sortit de sa cachette. Erouslan retint une exclamation de stupeur devant l'être défiguré qu'il découvrit. Du Goriaser qu'il connaissait ne subsistait que la tresse rousse et le nez caractéristique ; pour le reste, il fallait faire fonctionner son imagination. Son errance s'était accompagnée de brimades de toutes sortes, qui avaient chacune laissé leur marque sur son corps. Une douzaine de nuits passées dans la rue avait réduit l'ancien voïvode au rang d'épave.

« Tu sais qui je suis, finit-il par articuler avec peine. Tu possèdes donc un avantage sur moi.

— La possession des avantages n'est jamais définitive, elle évolue sans cesse. Un jour puissant, le lendemain pitoyable…

— Je n'ai nul besoin de tes aphorismes, l'étranger. Si tu as du pain à partager avec moi, j'en prends volontiers une tranche, sinon tu devrais mettre les voiles. Je sens la présence d'un cheval. Dans les environs, les gens assez riches pour traverser Kiev le cul cloué à une selle ne font pas de vieux os.

— Ta sollicitude me touche, Goriaser. Comme tu as changé ! Agressif, retors, malveillant, sans scrupules, c'est ainsi que je te connaissais. Par le vit de saint Georges ! Qui eût cru

qu'il te suffirait de perdre la vue pour te parer de vertus dont tu ne soupçonnais pas même l'existence ? »

Le vagabond toucha avec une grande douceur le morceau d'étoffe rouge recouvrant ses orbites vides, tout en remerciant intérieurement le teinturier qui le lui avait offert – non par pure bonté d'âme, certes, mais contre la promesse d'arrêter d'importuner ses clients.

« J'ignore toujours qui tu es, répliqua-t-il. Si je t'ai causé tant de tort, que le Tout-Puissant me pardonne et qu'il te pardonne ton crime. Achève-moi, si cela te paraît aussi nécessaire qu'à moi. »

Goriaser se tint immobile devant un interlocuteur qu'il ne voyait pas mais dont il percevait sans mal l'étendue de l'animosité. En servant Sviatopolk comme il l'avait fait, il avait conscience de cristalliser chaque jour sur sa personne de nouvelles rancœurs, de nouvelles jalousies, de nouvelles inimitiés ; cependant il se forçait à ne pas se projeter dans un avenir où il perdrait son statut d'intouchable. Maintenant que la situation se présentait, il se félicitait de ne pas y avoir songé plus tôt. Se savoir vulnérable était source de bien trop de souffrance pour être supportable.

Le son d'une lame tirée de son fourreau le fit à peine frémir. En le tuant, son adversaire lui octroierait le plus beau des privilèges.

« Vas-y, reprit-il alors que le fer caressait son torse pour remonter le long de son cou. Achève-moi, je t'en prie.

— N'es-tu pas curieux de savoir qui te fait passer de vie à trépas ?

— En face de toi, je ne suis rien. Dispose de moi selon ton bon plaisir.

— Parfait. Sache que je suis Erouslan fils d'Erouslan, le Tueur de Dragons. »

Les épaules de Goriaser s'affaissèrent d'un coup. Il se souvenait de Voltchy Khvost, qui l'avait humilié lors du siège d'Iskorosten et dont il s'était vengé en le faisant emprisonner – il avait d'ailleurs oublié le motif fallacieux donné à son prince pour qu'il valide cette décision. Pour être ainsi pourchassé jusque dans les bas-fonds de Kiev, il aurait pensé qu'il fallait plus qu'un ressentiment né d'une captivité de trois

mois. Par exemple, d'une famille décimée sur son ordre aurait pu émerger un rescapé, dont il aurait alors compris l'ampleur de la haine. Dans le cas de Voltchy Khvost, en revanche…

« Tu estimes probablement que ce que tu m'as fait subir ne mérite pas que je te traque comme du gibier, dit-il. Il est possible que tu aies raison. Après tant d'abjections commises, il serait trop bête de périr de la main d'un homme que l'on a simplement privé de sa liberté, n'est-ce pas ? »

Goriaser ne répondit rien. Son ennemi lisait en lui comme dans un livre ouvert tandis que lui-même ne pouvait voir ne serait-ce que l'expression de son visage. Cela lui faisait d'autant plus ressentir son infériorité. Quelques gouttes de son sang tombèrent une à une sur le sol. Un seul mouvement de la part de son persécuteur et sa gorge serait tranchée.

« Tu m'as imposé trois mois de calvaire dans un cul-de-basse-fosse, poursuivit le bogatyr. En échange, je t'offre la vie que tu as gagnée par tes exactions. Adieu, Goriaser de Cracovie. »

L'aveugle eut d'abord du mal à réaliser. La lame du Tueur de Dragons cessa de mordre sa peau. Un léger courant d'air lui indiqua que l'on se déplaçait autour de lui. Le hennissement d'un cheval malmena ses tympans. Puis le silence s'empara de la rue. Il était sain et sauf, mais seul.

S'il avait été capable de verser des larmes, Goriaser en aurait pleuré de désespoir.

***

Il y avait de menus inconvénients à être l'un des trente preux, dont celui de ne pouvoir franchir l'enceinte de Kiev sans se voir assailli par la foule des habitants.

Certes, Aliocha fils du pope Fiodor ne faisait pas partie des bogatyrs les plus appréciés du petit peuple : un paysan mal dégrossi tel qu'Ilya de Mourom ou une belle âme tel que Mikhaïlo fils d'Ivan – qui, selon les commérages, aurait épousé en secret une princesse cygne – suscitaient davantage la sympathie qu'un archer dont la ruse confinait à la fourberie. Malgré tout, ils furent nombreux à l'approcher dès son entrée dans la capitale, qui pour le saluer, qui pour lui demander des

nouvelles de l'extérieur, qui pour caresser l'encolure de son cheval. Certains en profitèrent pour l'instruire des dernières rumeurs. Le décès d'un marchand d'esclaves réputé ou la disparition d'échoppes dans un incendie ayant ravagé une portion du Podol ne retinrent guère son attention. En revanche, quand on lui apprit que son double parcourait la ville depuis plusieurs jours, sa curiosité fut vivement excitée. Il exigea des précisions. On les lui donna sans regimber.

« Nous l'aurions pris pour toi s'il n'avait été si grand. Un colosse, aussi puissant qu'un taureau, le cou et les épaules plus larges qu'une barrique de vin… »

« Il marchait aux côtés d'un coursier des steppes à la robe aubère, avec les crins de la queue tressés comme ceux de sa barbiche… »

« Avec son arc, ses flèches et sa peau de loup, on aurait dit un cavalier tatar. Les rues de Kiev ne sont plus sûres, monseigneur… »

« J'ai surtout noté ses cheveux et ses épais sourcils noirs, un peu comme les tiens, monseigneur. J'ai d'abord cru qu'il s'agissait de toi, sauf qu'il portait un bouclier décoré d'une figure de dragon… »

Aliocha dut se rendre à l'évidence : Voltchy Khvost, qu'il avait laissé parmi les décombres du royaume de Zlatygorka près de trois semaines plus tôt, était désormais à Kiev. S'il avait chevauché aux côtés d'Ilya de Mourom, ses informateurs n'auraient pas manqué de le mentionner. Le jeune guerrier avait-il brisé son serment de fraternité ? Il ne serait pas le premier à le faire. Mais pourquoi était-il ici ? Venait-il proposer ses services au grand-prince ou chercherait-il à lutter contre lui ? Et pourquoi ne se rendait-il pas directement à Berestovo au lieu de fréquenter les pouilleux de la ville basse ?

Même si ces questions le préoccupaient, Aliocha ne partirait en quête de réponses sans avoir au préalable troqué ses hardes de voyageur contre des vêtements plus dignes de son rang. Après tant de jours passés à courir la plaine, rien ne l'obsédait davantage qu'un bon bain. Il mit le cap vers la demeure de son ami Dobrynia fils de Nikita.

Bâti sur l'une des collines dominant le Podol, dans le quartier des boyards, ce qu'Aliocha surnommait malicieusement

« le Palais » abritait jusqu'à une période récente le fameux poète guerrier et sa jeune épouse, la belle Nastasia. Seule cette dernière était restée. Nul ne se souciait de savoir ce qu'était devenu Dobrynia. On prétendait généralement qu'il s'était donné la mort, voire qu'il était entré au monastère à la suite d'une crise mystique. Peu importait à son ancien frère d'armes, dont la trahison n'avait pas semblé émouvoir l'entourage : pour tout le monde, Aliocha était désormais le propriétaire du Palais et l'époux légitime de Nastasia – quand bien même personne à Kiev ne se souvenait avoir été invité à leurs noces.

C'est donc en maître des lieux qu'il franchit l'arche de bois matérialisant l'entrée du domaine.

« Nous nous languissions de toi, monseigneur, déclara le fidèle Yekim en l'aidant à descendre de selle. As-tu au moins fait bon voyage ?

— On ne sait qu'un voyage a été bon qu'à l'instant où l'on en est enfin revenu, rétorqua le bogatyr après avoir posé le pied à terre. Puisque c'est à présent le cas, je peux te le dire : oui, ce fut une expérience profitable, pour moi comme pour celui qui m'envoyait. Mais ton absence m'a pesé, mon frère. »

Le teint olivâtre de l'écuyer vira au rose. Il était le plus loyal des compagnons d'Aliocha depuis de longues années. Ne pas avoir pu l'assister dans sa dernière expédition avait été un crève-cœur. Yekim faisait partie de ces serviteurs pour qui donner sa vie pour son maître n'était pas un vain mot. Il avait eu cent fois l'occasion de le quitter pour gagner son indépendance, cent fois il était revenu afin de le tirer d'un mauvais pas, dans la plaine, à Kiev ou ailleurs. Homme libre ou esclave, une telle distinction n'avait aucun sens à ses yeux. Il appartenait à Aliocha et lui appartiendrait jusqu'au trépas de l'un ou de l'autre.

« Monseigneur, commença-t-il, les nouvelles sont…

— Ne prononce pas une parole de plus ! Je n'écouterai ce que tu as à me raconter qu'à partir du moment où…

— Où l'on t'aura baigné et présenté des vêtements propres, compléta l'écuyer. Je le sais très bien. »

Il siffla, attirant l'attention d'un des jeunes serviteurs virevoltant autour d'eux. Il lui confia la garde du cheval de leur

maître, avec pour mission de faire de cette pauvre bête exténuée et couverte de boue séchée une monture digne des écuries de l'empereur Basile Bulgaroctone. La mission de Yekim consisterait à faire de même, mais avec Aliocha. Ensuite seulement il parlerait.

L'écuyer avait vu partir son maître pour les steppes du Sud sans savoir quand il rentrerait. Il avait profité de son absence pour anticiper ses besoins. Dès la sortie du bain, Aliocha eut ainsi la joie de se voir proposer un magnifique costume dont Yekim avait supervisé la conception durant ses chevauchées à l'autre bout du monde. Il s'agissait d'un ensemble composé d'une chemise brodée de motifs animaliers et décorée de boutons d'argent, de pantalons de soie d'un rouge pâle et d'un ample manteau sans manches d'un rouge plus vif, le tout rehaussé d'une toque de fourrure et de feutre grenat. Lorsqu'il le revêtit, Aliocha se sentit investi d'une responsabilité nouvelle. Il n'était plus le messager discret chargé de parcourir des étendues stériles, mais l'homme public, le proche des princes, dont chaque geste serait épié par les courtisans de Berestovo. Comme tout fils de la terre – comme Ilya, comme Dobrynia, comme tant d'autres bogatyrs ! – il avait besoin de se travestir pour se sentir à l'aise au milieu d'une assemblée de princes et de boyards.

« Merci mon frère, dit-il avec une retenue dont son écuyer parvenait à saisir toutes les nuances. Maintenant nous pouvons évoquer les nouvelles, quoique je ne doute pas de quoi il sera question.

— Tu sais déjà pour Voltchy Khvost, n'est-ce pas ? »

Le bogatyr acquiesça.

« En effet. Et je n'ai nulle intention de le laisser errer à loisir dans les rues de Kiev.

— Pourquoi ? Y a-t-il une animosité entre vous ? Il a été au service du prince Sviatopolk, il ne fait pas partie de nos ennemis… Sauf si l'on considère qu'aux yeux d'Aliocha le fils du pope, le seul fait d'être un chevalier agile, rusé et bon archer, suffise à être classé parmi les dangereux rivaux.

— Décidément, mon frère, tu es bien trop malin pour être un simple écuyer ! Mais sache que pour l'heure, il n'est pas question pour moi d'affronter celui qui se fait appeler le Tueur

de Dragons ; à vrai dire, je n'ai pas renoncé à l'idée de m'en faire un ami. »

Escorté de son fidèle Yekim, Aliocha quitta ses appartements et réclama sa monture. Le jeune palefrenier reparut, menant un cheval qui paraissait n'avoir rien en commun avec celui qu'il avait récupéré plus tôt : son poil brillait, sa crinière était lissée, ses sabots avaient été curés avec soin et son regard avait retrouvé la vivacité du cheval prêt à repartir sur les routes. Aliocha sourit en constatant que sa vieille selle était remplacée par une selle circassienne de la plus haute qualité.

« Yekim, dit-il en enfourchant sa monture, préviens Nastasia que je ne pourrai être auprès d'elle ce soir. Et assure-la de ma plus sincère affection.

— Auras-tu besoin de mes services ? s'enquit l'écuyer.

— Je te remercie, mais la réponse est non. Cette affaire se réglera entre mon double et moi. »

***

À quoi bon chercher à se venger d'un affront subi ? La vengeance assouvie n'apporte nul bonheur ; elle n'enlève aucun poids, ne permet pas de repartir à zéro pour entamer une vie meilleure, dénuée de haine et de ressentiment. Jamais la vengeance assouvie ne ressuscite les disparus, ne rend chair aux fantômes…

Telles étaient les pensées mélancoliques que ressassait Erouslan depuis la veille et sa rencontre avec le voïvode déchu. Il avait passé la nuit dehors, le dos appuyé contre les murs de bois pourri d'une masure à l'abandon. L'automne arrivait déjà, le froid nocturne devenait mordant. Le souffle de Kosmatouchka constituait pour Erouslan l'unique source de chaleur. L'homme et l'animal commençaient tout juste à céder devant les assauts du sommeil lorsque le grand Khors darda ses rayons par-dessus les toits du Podol. Que faire de cette nouvelle journée ? Les tanneurs auraient toujours des peaux à traiter, les potiers de l'argile à modeler, mais les vengeurs ? Erouslan se sentait vide, profondément inutile. Était-ce ainsi que l'on vivait une fois dissipée l'ivresse de la vengeance ? Ses impostures et ses affabulations lui firent honte : il avait menti

sur ce qu'il était, il avait trahi son frère d'armes, il avait été faux, hypocrite et parjure, afin de… Afin de quoi ? Ses manœuvres devaient-elles aboutir ici, dans la solitude d'un taudis de la ville basse, sous les moqueries de mouettes criardes et les aboiements de corniauds errants ?

La vengeance assouvie n'apporte nul bonheur ; elle n'enlève aucun poids, ne permet pas de repartir à zéro pour entamer une vie meilleure, dénuée de haine et de ressentiment. Jamais la vengeance assouvie ne ressuscite les disparus, ne rend chair aux fantômes… Et surtout, Erouslan en fit la pénible expérience, la vengeance assouvie ne nourrit pas son homme. En dépit des protestations véhémentes de Kosmatouchka, il rassembla ses maigres effets et, sa jument tenue par les rênes, prit la direction du Dniepr avec l'intention de calmer son estomac. Les quais étaient déjà réveillés. Encore marqué par sa nuit blanche, Erouslan se demanda si la ville entière avait aussi peu dormi que lui. Il y avait là principalement des pêcheurs, les uns préparant leur barque et leurs filets pour la sortie à venir, les autres de retour du fleuve, tout sourire ou l'air morose. Le quartier le plus industrieux de Kiev bruissait dès l'aube des cris et des murmures d'un commerce florissant.

Les naseaux de Kosmatouchka frémirent. Après plusieurs jours à piétiner dans la boue des bas-fonds de la ville, l'odeur du poisson frais parut à Erouslan un fumet digne des cuisines du Paradis. Dans de grands bassins de bois soigneusement alignés le long des quais s'ébattaient les offrandes de Mère Népra aux Kiéviens. Une épuisette pendait au-dessus des bacs. Un peu plus loin, une balance et un abaque attendaient de prendre part à d'imminentes transactions. L'eau vint à la bouche d'Erouslan. Il vit le féroce sandre aux nageoires épineuses, la plantureuse carpe engoncée dans son armure dorée, la tanche aux fiers barbillons, l'insaisissable anguille. Enfin il repéra un esturgeon d'une taille prodigieuse – une femelle, au vu de son ventre bombé, promesse d'un festin immédiat. Le cavalier de la plaine retrouva les réflexes ancestraux des pêcheurs de sa tribu lorsqu'il plongea la main parmi les poissons frétillants : il saisit par les ouïes le Léviathan du Dniepr et, ayant approché de sa bouche le ventre blanc, l'ouvrit d'une canine vigoureuse. Des grappes d'œufs noirs vinrent rouler

sur sa langue et chatouiller son palais. Il grogna de plaisir, de soulagement, pareil à un loup repu au milieu du carnage.

« Enlève tes sales pattes de mes poissons, maudit vagabond ! »

Deux coups de verges plus mortifiants que douloureux ponctuèrent cette injonction. Tout à son repas, Erouslan n'avait pas vu venir le gros marchand. Bouffi de son importance, quelque peu grotesque dans son caftan trop étroit, l'homme était rouge de colère. Il fallait assurément être fou de rage pour oser s'en prendre à un colosse tel qu'Erouslan ! Celui-ci envisagea d'attraper le poussah par la barbe avant de le projeter dans l'un des bacs. Par le passé, il avait déjà répondu de la sorte à ce genre de fâcheux, mais aujourd'hui il n'était pas d'humeur à s'amuser. Sous les yeux des curieux qui, excités par la perspective d'une confrontation, s'attroupaient autour d'eux, il laissa tomber l'esturgeon et en écrasa le museau sous son talon. Les mains levées comme pour rendre le ciel témoin de sa faute, il déclara :

« Je ne connais pas encore bien les usages de la ville, c'est pourquoi j'ignorais que tout ce qui se trouve sur les quais est ta propriété. Mes félicitations, si l'étendue de ton ventre te permet d'engloutir plus de poissons qu'il n'en faudrait pour nourrir cent familles. »

Une rumeur étonnée monta de la foule des curieux. Le marchand, si cela était possible, s'empourpra davantage. Cet individu qu'il avait hâtivement traité en vagabond n'était de toute évidence pas un voleur ordinaire. Prenant le parti de la circonspection, il dit à l'inconnu :

« Tu es en effet étranger à Kiev si tu ignores qui est Omid fils de Shadi. Au vu de tes manières et de ton accoutrement, tu dois même être étranger à la Russie. Dans les forêts barbares d'où tu viens, sans doute est-il d'usage de dévorer le bien d'autrui. Ici, en pays civilisé, on paye si l'on consomme… »

Il désigna l'esturgeon inerte que, déjà, l'avant-garde d'une armée de mouettes entourait de sa convoitise en attendant la curée. De son ventre béant s'échappaient les œufs qu'Erouslan n'avait pas eu le temps d'avaler.

« Je te laisse estimer toi-même la valeur du préjudice que tu m'as fait subir. As-tu de quoi t'acquitter de cette dette, l'étranger ? »

Erouslan tâta sa bourse. Il la trouva désespérément plate. Sa dernière pièce de monnaie avait disparu la veille entre les mains écarlates du teinturier. Il était d'une nature généreuse, voire dispendieuse : lorsqu'il avait la chance de détenir un peu d'argent, il ne voyait aucun intérêt à le laisser moisir au fond d'un coffre. Dans la plaine, ce qui n'était pas mangé le jour même ne serait peut-être plus là le lendemain ; thésauriser était à ses yeux une détestable manie propre aux sédentaires et aux rongeurs.

Les doigts d'Erouslan s'attardèrent en vain sur la bourse vide, puis s'égarèrent un instant sous sa tunique, là où se cachait son pendentif d'or et la précieuse gemme hexagonale qu'il renfermait. Devait-il, pour un malheureux esturgeon, encaisser les menaces d'un marchand ventripotent armé d'un bâton ? Le Tueur de Dragons s'indignait à cette seule idée.

« Tu vends de bien jolis poissons, dit-il avec une douceur si soudaine qu'elle déstabilisa son interlocuteur. J'imagine que tous les Kiéviens te sont redevables de leur procurer de tels mets. Vas-tu jusqu'à fournir le palais de Berestovo et la table du grand-prince ? Quant à moi, je n'ai rien d'autre à mettre en avant que mon cheval, mon arc et mon épée, avec lesquels je défends la Sainte Russie contre ses ennemis. Du commerçant ou du chevalier, qui est le plus utile à la société des hommes ?

— Les deux le sont, monseigneur. Chacun est utile à sa façon, à hauteur de ses capacités.

— Enfin nous parvenons à nous mettre d'accord. Tu estimes donc que je te dois l'équivalent d'un poisson. Parfait. À combien estimes-tu la protection de ton commerce, de ta famille, de ta propre existence ? Effectue tes calculs et je te verserai la différence. »

Plus tard dans la matinée, tandis qu'il quittait l'agitation du Podol pour la tranquillité des faubourgs, Erouslan sourit en songeant qu'il avait dû refuser du marchand une pleine cargaison de carpes et de truites. Un noble défenseur de la Sainte Russie ne peut se nourrir uniquement de poisson cru, pas plus qu'il ne peut vivre des largesses d'un riche négociant des quais. Sa bourse était plate, certes, mais cette situation embarrassante ne durerait guère. Le Tueur de Dragons possédait un cheval, un arc et une épée ; dans un pays au seuil d'une guerre

fratricide, ils seraient nombreux à souhaiter s'attacher ses services – et les paieraient très cher.

« Ma belle Kosmatouchka, dis-toi que tu es la fidèle monture d'un bogatyr et prends ton air le plus digne. Nous ne sommes pas de pauvres hères en quête d'un emploi, mais des héros qui, dans leur infinie bonté, condescendent à proposer leurs talents à ceux qui pourraient avoir besoin d'eux. Formulé autrement : prépare-toi, car nous allons frapper à la porte du grand-prince Sviatopolk. »

***

D'aucuns avaient aperçu l'étranger près des quais, d'autres juraient l'avoir croisé sur la place du marché ; Aliocha visita ces endroits sans succès, sinon celui de mettre la main sur d'autres indices. Manifestement, Voltchy Khvost avait fini par quitter la ville par le sud, ce qui laissait croire qu'il se dirigeait vers Berestovo. Aliocha suivit cette piste.

Le chemin menant aux hauteurs longeait approximativement le cours du Dniepr. Il sinuait au cœur des collines boisées qui, autrefois, subjuguèrent le batelier Kiy au point de l'inciter à y fonder sa cité. Saint André avait déjà foulé cette terre quelques siècles plus tôt, alors qu'il remontait le fleuve dans le dessein d'évangéliser ce que l'on nommait encore le pays des Scythes ; après avoir planté une croix dans le sol et béni les lieux, l'apôtre annonça qu'à l'avenir s'y dresseraient plusieurs églises.

En contemplant les dômes multicolores qui dominaient le cœur de la Sainte Russie, Aliocha ressentit l'orgueil du pionnier ayant concouru à l'établissement d'un ordre nouveau. Sans l'appui de ses fidèles bogatyrs, Soleil Clair ne serait jamais parvenu à transformer un territoire païen en un état chrétien. Qui avait empêché les croyances impies des Tatars d'empoisonner la terre russe ? Qui avait brûlé les idoles et balayé les dieux du passé ? Et surtout, qui avait donné au peuple l'exemple d'une foi au service du bien ? Aliocha se souvint avec émotion de son baptême, près de trois décennies auparavant, dans ces mêmes eaux qu'il surplombait à présent. Combien de milliers de Russes avaient reçu le premier des sacrements ce

jour-là ? Seuls le Tout-Puissant et Mère Népra auraient su le dire avec certitude. La Sainte Russie était née ici, et c'est ici qu'elle continuerait de croître.

Au loin, Aliocha apercevait les hauts murs du palais de Berestovo. Lorsque Sviatopolk résidait à Vychgorod, les deux hommes se rencontraient de manière informelle, en vue de ne pas ébruiter une collaboration qui fonctionnerait mieux dans l'ombre que dans la lumière. Qu'en serait-il désormais ? Le recevrait-on avec les honneurs réservés aux plus loyaux serviteurs du grand-prince, ou refuserait-on de le voir apparaître publiquement ?

Ainsi qu'Aliocha l'avait escompté, l'homme qu'il recherchait avait bel et bien pris la direction du palais. Erouslan n'avait pu convaincre les gardes de lui laisser franchir ses portes. La jument du jeune bogatyr piaffait d'impatience ; son maître, tendu comme une corde d'arc, tirait des flèches dans les bois de Berestovo afin de canaliser sa colère, conscient qu'il valait mieux transpercer l'écorce d'un arbre que la peau d'un droujinnik. Aliocha guida sa monture vers lui avec force précaution. Il leva la main en signe de paix et déclara :

« Salut à toi, Erouslan fils d'Erouslan, le Tueur de Dragons. Comment te portes-tu depuis notre dernière rencontre ?

— Salut à toi, Aliocha fils du pope Fiodor. Puisque telle est ta question, je me porte mieux que lors de la nuit où nous nous sommes croisés. J'ai brisé les chaînes imaginaires qui me liaient à Ilya de Mourom. Que ce vieux gredin aille donc souffler son haleine avinée à la face d'un autre infortuné ! Je suis libre… »

Il marqua une pause puis reprit :

« Néanmoins, je n'ai pas la liberté d'aller partout où je le souhaite. L'accès au palais m'est interdit. À croire que Sviatopolk n'a nul besoin des bogatyrs…

— Tu te trompes, mon ami. Notre grand-prince souhaite au contraire que les plus valeureux défenseurs de la Sainte Russie se rangent à ses côtés. Les ennemis de notre peuple sont nombreux. Il serait malhabile de sa part de se priver de notre soutien. »

Erouslan remisa dans son carquois la flèche qu'il s'apprêtait à tirer. Il semblait désormais ouvert à la discussion. À défaut de se lancer dans la bataille, Kosmatouchka se mit à

rechercher des plantes comestibles parmi la verdure entourant le palais. Sans bouger de selle, son maître tendit le bras pour saisir une outre d'eau.

« Puis-je te proposer à boire ?

— Puis-je te conseiller de patienter ? répliqua Aliocha. Quand tu auras goûté aux vins du grand-prince, tu n'apprécieras plus rien d'autre.

— Je sais ce qu'il en est. J'ai déjà séjourné à Berestovo il y a deux mois de cela, avant d'être contraint à la fuite par un maudit vieillard de Mourom… Mais tant qu'on refusera de me laisser passer, la table du grand-prince ne restera pour moi qu'un agréable souvenir.

— Et si je t'y invite ? »

Erouslan se retint de témoigner son enthousiasme, cependant son aîné connaissait suffisamment la nature humaine pour déchiffrer ses sentiments. Après être descendu de cheval, il désigna les portes du palais et le droujinnik à l'allure hiératique qui veillait sur elles.

« Suis-moi, dit Aliocha. Le grand-prince est méfiant et ses gardes le sont encore davantage. Mais si nous demeurons ensemble, on te permettra d'entrer sans te poser de questions. »

Devant les hésitations du jeune bogatyr, il ajouta :

« Rassure-toi, je ne t'emmènerai pas au pied de la croix de Levanidov. Aujourd'hui tu es mon protégé, demain tu seras celui de Sviatopolk, mais personne n'entravera ta liberté. Tu n'as de comptes à rendre qu'à la Sainte Russie. »

Aliocha le savait, en tenant un tel discours il touchait une corde sensible chez son interlocuteur. Sans prendre la peine de vérifier que ce dernier lui avait effectivement emboîté le pas, il confia sa monture au garde et pénétra d'un air assuré dans la résidence du grand-prince. Les boyards qu'il y croisa s'inclinèrent sur le passage du fameux Aliocha fils du pope Fiodor. Erouslan fut surpris de constater qu'ils faisaient de même avec lui.

Mourom, mois de septembre de l'an 1015

Jamais la ville de Mourom n'avait vu ses rues encombrées d'une telle foule.

Où que l'on portât le regard, ce n'était qu'hommes, femmes et enfants de toutes conditions, sortis de chez eux en dépit de la pluie qui tombait sans discontinuer depuis plusieurs jours. Les uns échangeaient quelques mots avec leurs voisins, d'autres se muraient dans un silence douloureux, tandis qu'une majorité priait pour l'âme du défunt – ainsi que pour leur cité dont l'avenir apparaissait désormais incertain. Quiconque se serait placé au sommet de la plus haute tour du kremlin aurait ressenti une forme de vertige devant cet extraordinaire océan humain, lequel semblait assiéger la demeure du prince avec l'espoir de l'en voir sortir vivant. Hélas ! Les boyards parcourant la multitude se chargeaient de doucher les enthousiasmes en répétant à l'envi ce à quoi leurs pairs, voire eux-mêmes, avaient assisté : leur bien-aimé Gleb étendu dans son lit, l'air aussi serein qu'à l'accoutumée, mais la gorge profondément entaillée. Nul n'avait pu le sauver. Son corps était déjà froid au moment de la macabre découverte. Un tel récit provoquait un redoublement des pleurs et des lamentations, et pas seulement chez les babouchkas : même si un vrai fils de la terre russe doit savoir contenir ses émotions, les hommes aussi se laissaient aller à leur chagrin. En perdant le prince, tous avaient l'impression de perdre un membre de leur famille proche, un frère ou un enfant dont ils admiraient la droiture et l'affabilité. On le leur avait arraché alors que son règne ne faisait que débuter. Il

avait encore tant de belles choses à accomplir ! Qui pouvait dire ce qui allait se passer à présent ? L'un de ses frères tenterait-il de s'approprier le trône vacant ? Allait-on entrer en guerre, au mépris de la volonté d'un prince qui, durant sa courte existence, avait tant milité pour la paix ?

Du perron du kremlin au portail des églises, d'un bout à l'autre des remparts, dans toutes les rues de la ville, on s'interrogeait. Avec la mort de Soleil Clair, puis de ses deux plus nobles héritiers, la Russie replongeait dans une période de malheurs. Pour la plupart des gens, il ne restait que la prière. Peut-être le Tout-Puissant serait-il assez miséricordieux pour leur envoyer un héros susceptible de leur venir en aide…

Ilya de Mourom n'avait pas reparu dans sa cité d'origine depuis de longues années. Le visage caché par son casque et l'armure protégée des intempéries par son ample manteau de voyageur, il participait au rassemblement dans la peau d'un citoyen ordinaire. En dépit de la distance qui les séparait, lui aussi avait aimé Gleb. Lors de leurs rares et fugaces rencontres, il lui renvoyait l'image d'un garçon qui, à l'inverse de ses frères Sviatopolk ou Iaroslav, mettrait son intelligence au service de ses sujets et non d'une égoïste quête de pouvoir. Ilya y songeait parfois depuis sa libération : s'il ne devait accorder sa confiance qu'à un seul Rourikide, ce serait Gleb. Que n'était-il revenu plus tôt chez lui, pour voir ce bon prince assis sur le trône de Mourom !

Soudain les cloches se mirent à sonner à la volée. La pluie se fit de plus en plus insistante, flagellant de ses cruelles rafales la cité pénitente. Une rumeur puissante monta des quatre coins de Mourom. Il y eut un mouvement subit de la foule ; celle-ci était irrésistiblement attirée par le kremlin devant lequel se massaient déjà des centaines d'individus. Même en tendant le cou, il était impossible de voir ce qui s'y déroulait. Pour cela, il faudrait attendre la progression du cortège : des enfants portant des cierges plus grands qu'eux, des pleureuses exhibant des croix et des icônes, des moines brandissant des bannières à l'effigie du Christ ou brodées du trident des Rourikides, fendirent la foule des spectateurs. Tous s'écartèrent sur leur passage. D'aucuns crurent voir la pluie s'arrêter à l'endroit précis où ces hommes et ces femmes frappés par la grâce de Gleb posaient le pied.

Plus haut que la majorité de ceux qui l'entouraient, Ilya dut leur décrire ce qu'il distinguait. Lorsque la tête du cortège passa devant eux, il se débarrassa de son casque devenu gênant et continua de porter son regard au loin : il savait que le plus intéressant était à venir.

« Derrière les familiers du prince, annonça-t-il en dépit du fait que plus personne ne l'écoutait, je devine la présence des boyards les plus éminents. Il y a là le vieux Miakoush fils de Miakoush, semble-t-il, ainsi que Milachko fils de Vladiboï. Quant à cette barbe rousse, aussi bouclée que la toison d'une brebis, elle ne peut appartenir qu'à Bogor fils de Frasten. Et cet hercule borgne, ce doit être… »

Il égrena ainsi la liste des membres de la cour de Mourom, de nobles personnages qu'il avait côtoyés sur le champ de bataille ou dont il connaissait le père, le frère ou le cousin. Ces gens se souvenaient-ils de lui ? Trois années de captivité et plus de temps encore loin de sa cité d'origine l'avaient certainement fait sombrer dans l'oubli…

« Ilya de Mourom les accompagne-t-il ? »

Le vieux bogatyr baissa les yeux sur l'auteur de cette question. Il s'agissait d'un garçon à mi-chemin entre l'enfance et l'âge adulte, vêtu à la mode fruste des fermiers des environs. La pluie dessinait des sillons brunâtres sur son visage crasseux. Il serrait fortement la main d'un homme qui pouvait être son père, mais dont le regard fou et la langue pendante allaient à l'encontre de l'image de l'autorité paternelle ; de toute évidence, celui qui avait pour mission de s'occuper de l'autre n'était pas le plus ancien des deux. Ilya fut furtivement frappé par la vision de son propre père. Le vieil Ivan avait-il lui aussi parcouru les quelques verstes séparant son village des remparts de Mourom ? Ils étaient nombreux parmi les paysans de la région à avoir effectué le voyage vers le cœur de la principauté. Pour certains, ce devait même être leur premier contact avec la ville ; avec cette procession et ce rassemblement inouïs, ils en conserveraient un souvenir impérissable.

« Non, répondit le bogatyr sur un ton parfaitement neutre, Ilya de Mourom ne les accompagne pas. Il n'a pas eu la chance de faire partie des proches de notre prince.

— C'est dommage, poursuivit le garçon. Même si je ne l'ai jamais vu pour de vrai pour défendre le peuple j'ai plus confiance en lui qu'en tous ces boyards arrogants. On dit qu'il est haut comme deux hommes et qu'il est capable de soulever un taureau dans chacune de ses mains… Et il n'a pas que la force : il sait parler aux plantes et commander aux animaux de la forêt. Il paraît même que le vent lui obéit… »

Le récit des exploits supposés d'Ilya de Mourom pouvait se poursuivre indéfiniment. Certains conteurs s'en étaient fait une spécialité, jusqu'à voir leurs inventions et leurs extrapolations reprises dans des villages isolés où jamais leurs pas ne les avaient portés. Le véritable Ilya sourit de cette gloire factice, composée à partir d'un personnage fantasmatique n'ayant qu'un lien ténu avec ce qu'il était en réalité. Qu'aurait pensé ce garçon s'il avait su que son héros haut comme deux hommes et capable de soulever un taureau dans chacune de ses mains, possédait plus que tout autre pouvoir celui de se fondre dans une foule, en anonyme qu'il était devenu ? Sans doute valait-il mieux laisser aux humbles l'un de leurs uniques privilèges, celui du rêve.

« Si nous avions Ilya de Mourom de notre côté, conclut le jeune paysan, nous n'aurions rien à craindre.

— Prie pour qu'il t'entende, petit. »

Le garçon se signa avec ferveur, appelant la protection de la Mère du Christ comme celle de Péroun et de Vélès. D'autres prières furent adressées à toutes les divinités imaginables à l'instant où apparurent les trois chevaux blancs tractant le traîneau du défunt.

La tradition remontait aux premières heures de la Russie : quand un homme de haut rang décédait, sa dépouille était présentée à la population sur une troïka afin qu'il reçoive un dernier hommage sur le chemin le menant à sa demeure éternelle. Les conquérants varègues puis les princes de la lignée de Rourik avaient bénéficié d'une telle faveur, avec plus ou moins de réussite en fonction de l'amour ou de l'admiration suscités de leur vivant. En ce jour de deuil pour la principauté de Mourom, ils étaient quelques-uns à penser que nul n'avait jamais provoqué semblable tristesse parmi le petit peuple. Gleb était plus proche de ses sujets qu'aucun autre prince ne

l'avait été. Tous avaient à cœur de lui offrir le départ qu'il méritait.

Les boyards escortant la troïka éprouvaient les pires difficultés à rester stoïques. Le tintement assourdissant des clochettes en bronze surmontant le traîneau ne parvenait pas toujours à masquer leurs pleurs. Même si depuis quelques jours ils réfléchissaient aux implications politiques de sa disparition, voir Gleb gisant entre des monceaux d'étoffes précieuses déposées sur un traîneau funéraire les ramenait à l'essentiel : leur affection pour ce prince idéal, dont on disait qu'il accéderait un jour à la dignité de saint. Il conservait dans la mort ses traits d'une indicible douceur. En examinant son cadavre marqué par la béatitude, on pouvait en déduire qu'il avait déjà rejoint le Paradis.

« Ceux qui te retrouveront là-haut seront les plus heureux des hommes », murmura Ilya alors que s'éloignaient la troïka et son noble fardeau.

On tira sur la manche de son manteau. Abandonnant à regret la contemplation du traîneau funéraire, il tourna son regard mouillé par la pluie vers le jeune paysan au visage sale. Celui-ci était à présent aussi rayonnant qu'un après-midi d'été. Ilya ne comprit pas tout de suite ce qu'il souhaitait lui montrer ; puis il croisa le regard du père du garçon, dans lequel il lut l'intelligence et la volonté soudain retrouvées. Lorsque l'homme, comme brusquement extirpé d'un mauvais rêve, étreignit son jeune fils, Ilya sut qu'il avait assisté à ce que les popes appellent une « manifestation divine » et les gens ordinaires un « miracle ».

« Merci pour tout ce que tu fais pour eux, mon prince, même par-delà la mort », conclut le bogatyr.

À l'inverse de ses concitoyens, il ne pleura pas. Sans doute était-il trop vieux et trop désabusé pour extérioriser ses sentiments. C'est peut-être ce qui attira l'attention d'un des boyards marchant sur les traces boueuses laissées par la troïka…

Le port altier et l'allure digne, enveloppé dans un manteau de laine épaisse n'ayant rien de somptueux, Bloud fils de Bloud se figea en posant fortuitement ses yeux sur un visage qui ne lui était pas étranger. Était-il victime d'une hallucination ? Sa vue lui jouait-elle des tours ? Le fidèle Mironeg

attendit de parvenir au portail de l'église pour lui demander ce qui n'allait pas.

« Il m'a semblé voir quelqu'un que je connaissais, répondit le boyard vétéran. Quelqu'un que je n'aurais jamais cru retrouver ici…

— Et qui était cette personne, une ancienne amante ? »

Bloud fit mine de ne pas entendre la question. Il ne tenait pas à se ridiculiser en soutenant l'hypothèse farfelue qu'il avait échafaudée. Dans son esprit, en revanche, le problème était limpide : avant d'envisager un retour à Novgorod, il lui fallait s'assurer de la présence d'Ilya dans les rues de sa cité d'origine.

***

« Sviatopolk a eu l'outrecuidance de me ravir mon épée. À cause de lui et de ses intrigues incessantes, j'ai dû courir d'un bout à l'autre de la Russie, jusqu'aux steppes du Sud. Le Maudit est mon ennemi, c'est un fait. Mais cela n'implique pas que je sois l'ami de ton seigneur. Tu le sais aussi bien que moi, Bloud fils de Bloud : rien n'est jamais simple quand il s'agit d'affaires princières. »

Mironeg déposa trois coupes de bière entre les deux interlocuteurs, provoquant une pause de bon aloi dans la conversation. Le boyard accompagna ses aînés lorsque ceux-ci burent à la mémoire du prince défunt et à la santé de Mourom. Puis il reprit son rôle d'observateur auquel il se conformait depuis son entrée dans la salle commune de la brasserie d'Izobolk. Voir s'affronter verbalement le principal conseiller de Iaroslav et le Libérateur de Tchernigov avait quelque chose de fascinant.

« Mon seigneur le prince de Novgorod était l'allié du prince Gleb que tu tiens en haute estime, rétorqua Bloud après avoir avalé la moitié de sa coupe. J'étais venu à Mourom pour négocier ce rapprochement et il m'a certifié qu'il épaulerait son frère dans son conflit contre Sviatopolk. Si tu aimais Gleb, tu te dois d'aimer Iaroslav. »

Ilya soupira, puis rétorqua :

« Encore une fois tu tires d'une situation les conclusions qui t'arrangent. Pour toi, si l'on n'est pas ceci, on est forcément cela.

— Tel est le monde dans lequel nous vivons : il y a les bons et les mauvais, il y a ceux qui suivent la parole du Christ et ceux qui s'en détournent. Mon seigneur est un modèle pour tous les croyants. Nul n'est plus apte que lui à veiller au salut de la Sainte Russie.

— Il est aisé pour Iaroslav d'être le meilleur prétendant une fois éliminés les concurrents les plus sérieux, dit Ilya. Les jeunes princes de Rostov et de Mourom auraient pu le…

— Malheureusement ils sont morts, le coupa Bloud. Boris et Gleb ne peuvent plus rien pour nous. Ne jugeons que des qualités et des défauts des vivants, je te prie. »

Le boyard vétéran ramena à lui le bol en bois posé au centre de la table. Il saisit une poignée de noix et de raisins secs. Après avoir fait passer les fruits grâce à la bière, il demanda à Mironeg de leur rapporter des coupes pleines.

Retrouver Ilya et lui faire parvenir une invitation s'était avéré difficile, mais cela requérait peu d'efforts en comparaison de ceux déployés pour ne pas le voir claquer la porte et repartir sur les routes sans plus écouter ses arguments. Désormais il se rendait vraiment compte de l'habileté qu'il avait fallu à Soleil Clair pour dompter un tel taureau sauvage. Le faire boire plus que de raison ne suffirait pas à le faire fléchir, d'autant que Bloud pensait rompre avant lui. Son seul espoir consistait à se dire que, si Ilya poursuivait cette discussion, cela signifiait qu'il était intéressé par ses propos…

« J'ai passé trois ans entre les murs d'une prison pour avoir déplu à mon prince, reprit le bogatyr. Comprends qu'aujourd'hui je répugne à entrer au service d'un autre, même si celui-ci est l'ennemi de mon ennemi. Je crois en la Sainte Russie, mais j'ai cessé de croire en la sincérité de ceux qui la gouvernent. Je suis de plus en plus enclin à penser que le pouvoir est ainsi fait que seuls les mauvais parviennent au sommet, car les bons se font impitoyablement écraser sur la voie qui y mène. Le prince Gleb en est le dernier exemple.

— Tu détiens beaucoup de pouvoir, Ilya de Mourom. Es-tu pour autant un mauvais ? »

Le bogatyr offrit un sourire sans joie à son vis-à-vis. Il leva sa coupe avant d'en engloutir le contenu, sans s'accorder le temps de reprendre son souffle entre deux gorgées.

Lorsqu'il consentit à répondre, sa barbe hirsute dégouttait de bière.

« Première possibilité : je suis effectivement mauvais, peut-être davantage que le Maudit. Seconde possibilité : je ne jouis pas d'un quart du pouvoir que tu m'attribues. À toi de faire ton choix et, en conséquence, de te demander si tu souhaites toujours me voir prendre fait et cause pour Iaroslav…

— Plus que jamais ! rétorqua Bloud avec un air ravi qui surprit Ilya. Tu es l'homme dont nous avons besoin à Novgorod. Rien ne me fera changer d'avis. As-tu conscience de ce que représente le Libérateur de Tchernigov ? Nous sommes nombreux à n'avoir jamais prêté l'oreille aux rumeurs infamantes qui ont fleuri sur ton compte, après ta condamnation. Tu es l'âme de la Russie ! La liberté, la vaillance, la réussite…

— La déchéance, la vieillesse, le passé. Si telle est l'âme de la Russie, nous pouvons d'ores et déjà nous soumettre aux Tatars ou aux Polonais et oublier toute idée de grandeur pour notre terre natale. »

La jovialité du boyard vétéran s'estompa devant tant de pessimisme. Certes, Ilya de Mourom n'était pas connu pour être un joyeux drille. Son bon sens paysan le différenciait de nombre de ses frères d'armes, prédisposés par leur haute naissance à l'insouciance et à la frivolité. Mais sa captivité paraissait l'avoir vidé de ses convictions, de ses ardeurs et, plus inquiétant encore, de cette détermination qui lui avait permis de se hisser au sommet de la hiérarchie militaire. Bloud s'interrogeait : même s'il parvenait à le convaincre de le suivre à Novgorod, un bogatyr déclinant et démotivé lui serait-il d'une quelconque utilité ?

« Y a-t-il encore quoi que ce soit qui te retienne en ce monde, Ilya ? s'enquit-il. Qu'est-ce qui te fait avancer, qu'est-ce qui te pousse à continuer de vivre ?

— Et toi, Bloud fils de Bloud ? Tu es si âgé que tu pourrais être mon père. Tu as vu tellement d'hivers qu'il ne te reste rien à découvrir ici-bas… Qu'attends-tu ?

— Je me pose souvent cette question. Parfois c'est mon ventre qui me répond, en me disant que j'ai encore tant de bonne viande et de bonne bière à avaler qu'il serait regrettable de mourir maintenant… En d'autres circonstances, la solu-

tion s'impose à moi, venue en droite ligne de mon cœur. J'en viens alors à penser que si le Tout-Puissant m'a alloué une longue vie, c'est qu'il compte sur moi non seulement pour tirer profit de chaque instant, mais surtout pour faire profiter le monde de ce que je sais faire. Voilà pourquoi je mets ma loyauté au service de Iaroslav. Je te l'ai dit, pour moi il est celui qui saura le mieux maintenir la Russie dans la lumière du Christ. Il est possible que je me trompe, comme je me suis trompé au sujet des princes que j'ai servis par le passé, mais j'y aurai mis toute ma foi et nul ne pourra m'en tenir rigueur. »

Un silence passa entre les deux hommes. Debout à leurs côtés, Mironeg retint sa respiration de peur de les déranger dans leurs réflexions. Il ne se détendit qu'au moment où Bloud toussota, prélude au retour de la conversation.

« Cela ne répond pas aux questions que je t'ai posées.

— J'ai cessé de courir après de grands et beaux projets, dit Ilya en laissant poindre son énervement. Pourfendre les dragons ! Chasser les démons ! Non, ce n'est plus de mon âge. Je passe le relais aux jeunes, quoique je ne sois pas convaincu de leur capacité à gérer décemment le monde que nous leur confions.

— Nos aïeux disaient la même chose de nous, souligna Bloud, et nous ne nous en sommes pas trop mal sortis.

— Peu importe. J'envisage de ne plus m'occuper que de moi et de ceux qui me sont chers, si tant est qu'il en reste. J'irai prier sur la tombe du prince Gleb. Je rendrai visite à mon père à Karatcharovo. Ensuite… »

Il prit le temps de vider une nouvelle coupe de bière, Bloud et Mironeg pendus à ses lèvres. Il parut étonné de constater qu'ils attendaient sa conclusion.

« Ensuite je reprendrai ma quête. Où que Nadejda me mène, je ne l'abandonnerai pas, tant que mes forces ne m'auront elles-mêmes abandonnées. Si par le plus grand des hasards vous possédiez des renseignements au sujet d'un prince tatar et d'une épée merveilleuse, vous auriez droit à ma… »

Ilya s'interrompit brusquement, alerté par un changement subit dans l'attitude des deux hommes. Devant leur mutisme, il se sentit gagné par l'agacement et exigea des explications immédiates. Ni Bloud ni Mironeg ne tenant à se fâcher avec

lui, ils s'empressèrent de le mettre au courant de ce qu'ils savaient. En triant les informations qui lui parvinrent de manière désordonnée, Ilya put se figurer les derniers événements tels qu'ils avaient eu lieu. Il vit un prétendu ambassadeur tatar être introduit auprès de Gleb puis se volatiliser le matin de son assassinat ; il vit l'arme qui servit à égorger le prince : une épée que Mironeg décrivit avec tant de précision que nul doute ne subsistait.

« C'était une épée magique, ajouta le fils de Krasik, je l'ai su dès que le Tatar me l'a confiée. Je n'ai osé alerter personne, car vous savez, avec ce qui se dit sur ma mère…

— Je ne suis pas très au fait des racontars qui courent les rues de Sa Majesté Novgorod, avoua le bogatyr. De plus, je suis trop respectueux de celles qui donnent la vie pour accorder du crédit aux bruits lancés dans l'intention de salir leur réputation.

— On prétend que sa mère était une roussalka, intervint Bloud afin d'éviter une gêne supplémentaire à son second. Issu des amours d'un homme et d'une nymphe des eaux, mon ami serait plus sensible que nous autres aux phénomènes magiques ; il verrait ce que nous autres sommes incapables de voir…

— J'ai gardé l'épée durant peu de temps, poursuivit Mironeg, uniquement pendant que le Tatar rendait visite au prince, et quand il l'a récupérée, j'ai tout de suite ressenti un vide immense, comme si cette arme avait absorbé une partie de mon esprit et l'emportait avec elle… »

Il s'adressa plus spécifiquement à Ilya :

« J'ignore quelles raisons personnelles te poussent à déplacer des montagnes afin de la retrouver. En revanche, ce qui est certain, c'est qu'elle causera ta perte. Cette épée que tu nommes Nadejda est comme une femme belle et dangereuse, de celles qui vous privent de votre raison aussi aisément qu'un meurtrier vous prive de votre vie. Fais attention à toi, monseigneur.

— Tes mises en garde me touchent beaucoup, répliqua le bogatyr, cependant ton discours est celui d'un homme qui redoute le surnaturel plus qu'il ne l'estime. La magie de Nadejda est celle de l'amour véritable. Il n'y a aucune malignité en elle.

— Les sciences occultes des magiciens sont incompatibles avec notre religion, affirma Bloud. Toi qui défends bec et

ongles cet artefact maléfique, crois-tu avec sincérité en notre Seigneur Jésus-Christ ?

— Ni plus ni moins que ton prince. »

Ilya manqua éclater de rire devant la mine déconfite des deux envoyés de Iaroslav. La grimace qui se dessina sur la moitié droite du visage de Bloud épousa à la perfection l'éternel rictus de la moitié gauche. Le sous-entendu avait fait mouche : on pouvait tout à fait être un bon chrétien sans renier les croyances passées, le prince de Novgorod en était la parfaite illustration. Après tout, qui mieux qu'un souverain mi-païen mi-chrétien saurait régner sur une Russie nouvellement convertie, où la majorité des habitants continuait de célébrer deux formes de culte ?

« Et maintenant, s'enquit Bloud afin de faire dévier la conversation vers des sujets moins incommodants, que comptes-tu faire pour retrouver cette épée magique à laquelle tu tiens tant ? Actuellement son propriétaire peut être dans la plaine avec les siens, ou bien en route vers Kiev, Gniezno ou Esztergom… »

Ilya s'affaissa sur la table. Même s'il rechignait à l'admettre, le boyard vétéran avait raison. Comme tout chasseur ayant perdu trace de sa proie, il courait le risque de rentrer chez lui bredouille. Sans renoncer définitivement à Nadejda, il se voyait pour l'heure contraint de la faire passer au second plan en espérant un miracle. Il était convaincu qu'elle finirait tôt ou tard par le rappeler à elle. Leurs chemins se croiseraient à nouveau. Avant l'hiver ou après dix ans de silence, au terme d'un duel ou par le plus grand des hasards… Dans tous les cas, ils se retrouveraient.

« En attendant, soupira Ilya, il ne me reste que le réconfort de la boisson. Reprendrez-vous une coupe de bière, mes chers amis ? »

Bloud et Mironeg acquiescèrent de concert. Ils avaient bien l'intention, avant leur retour à Novgorod, de profiter autant que possible des avantages de Mourom, cité du célèbre brasseur Izobolk.

Novgorod, mois de septembre de l'an 1015

Les aboiements d'une meute de chiens en chasse troublèrent la quiétude du lac Ilmen. Aussitôt, les serviteurs du prince se hâtèrent dans leurs préparatifs. Leur seigneur serait de retour sous peu, il fallait que tout soit en place pour l'accueillir.

Le palais de Rakomo n'avait rien de commun avec Berestovo. Demeure de bois d'aspect modeste, dotée d'une unique tour surplombant un bâtiment principal de forme rectangulaire, elle était néanmoins pourvue de tout le confort auquel pouvait prétendre un Rourikide.

Dès que la pression de Novgorod devenait trop forte, Iaroslav venait y passer quelques jours, voire quelques heures, généralement seul. Il en ressortait revigoré, prêt à faire de nouveau face aux tourments de la politique.

Les hommes en armes gardant le portail d'entrée tendirent l'oreille. À leur gauche, la ville bruissait des exclamations et des bavardages de leurs concitoyens. À leur droite, le léger clapotis des eaux sur la berge empêchait le lac d'être tout à fait silencieux. Autour d'eux, comme issus de cent directions simultanées, retentirent les cris de la chasse. L'un des gardes se tourna vers les vastes étendues boisées près desquelles se dressait le palais. Une troupe de cavaliers précédée d'une dizaine de chiens approchait de Rakomo. Il porta son cor à sa bouche : tout le monde devait savoir que le prince rentrait chez lui.

Lorsque Iaroslav mit pied à terre, il trouva à sa disposition un palefrenier, un valet de chiens, deux gardes, un esclave tatar

portant des rafraîchissements, ainsi que deux concubines qu'il réserverait à ses invités. Le valet de chiens dut s'employer à conduire au chenil les héros de la chasse encore excités par l'odeur du sang et le goût de la chair. Le jeune orphelin de Novgorod manqua plusieurs fois se faire mordre, suscitant l'hilarité des gardes. Ceux-ci furent toutefois promptement ramenés à la réalité de leur fonction par leur seigneur qui, cet après-midi-là, ne semblait pas disposé à plaisanter avec eux comme il le faisait parfois.

« Mandez immédiatement un marmiton, déclara-t-il à leur attention. Ce soir nous aurons du cerf au dîner. »

Iaroslav se défit de son épais manteau de fourrure, le tendit à l'esclave tatar et confia son cheval aux bons soins du palefrenier. Il fit signe à ses camarades de chasse de le suivre à l'intérieur du palais. Les deux hommes acquiescèrent.

« Ce fut une belle battue, dit-il tandis qu'ils franchissaient le seuil. Nous ne regrettons pas d'avoir délaissé pour quelque temps les affaires de la cité. Qu'en avez-vous pensé ?

— Poutcha et moi-même te remercions de nous avoir conviés à Rakomo, répondit l'un des boyards. C'est un grand honneur pour nous que de te servir, dans la chasse comme dans la guerre.

— La guerre ! s'exclama le prince de Novgorod. Existe-t-il meilleur exercice que celui auquel nous venons de nous livrer ? Le souffle qui s'accélère, le cœur qui s'emballe, les chevaux qui s'échauffent, la sueur, le sang et le fracas des armes… Après avoir traqué le gros gibier en forêt, nous voici prêts à traquer le Maudit sur les terres qu'il nous a volées.

— Eloritch et moi-même sommes ravis de te voir aussi impétueux, fit le second boyard. Et dire que certains te présentent, sauf ton respect, comme un poltron juste bon à s'enfermer dans sa bibliothèque ! »

Iaroslav sourit. Il considérait la franchise de ses deux alliés comme une chance et non comme une offense à sa majesté. Ces boyards n'étaient pas parmi les plus puissants ou les plus riches de Russie, leurs familles ne s'étaient jamais particulièrement illustrées, mais il voyait en eux des appuis sûrs dans sa conquête du trône de Kiev. Ils avaient d'abord servi à Rostov dans la droujina de son frère Boris. Séduits par l'offre de

Iaroslav, ils avaient changé de camp et pris la route du Nord-Ouest. Le prince de Novgorod avait besoin de jeunes guerriers ambitieux plus que de notables enferrés dans leurs privilèges. Son armée aurait sans doute des effectifs inférieurs à ceux de Sviatopolk, un désavantage qu'il compenserait par l'enthousiasme, la foi et la conviction que leur combat était juste. À ses yeux, Poutcha et Eloritch avaient le profil du voïvode parfait.

« Au cas où vous désireriez prendre du bon temps, leur dit-il, nous vous offrons la compagnie de ces charmantes créatures… »

Il montra du doigt les concubines qui attendaient derrière eux.

« Mon prince, répliqua Eloritch, nous aimerions rester avec toi.

— Nous serons bientôt en guerre, renchérit Poutcha, il nous faut apprendre dès à présent à nous passer de femmes. La tentation de la chair est une faiblesse à laquelle un guerrier doit éviter de céder.

— Comme il vous siéra. Mais nous nous devons de vous avertir que, au cas où vous tiendriez absolument à marcher dans nos pas, ceux-ci nous conduisent à la bibliothèque. »

Les deux boyards échangèrent un regard étonné. Leur chef de guerre, en dépit de ses récents exploits de chasseur, était-il plus érudit que hardi ? Ils avaient du mal à imaginer que le premier souhait d'un homme rentrant d'une battue fût de compulser quelque obscur traité théologique !

« Savez-vous lire, messeigneurs ? les interrogea le prince. Notre opinion est que tout Russe devrait connaître l'alphabet, car aucun grand peuple, aucune grande nation, ne s'épanouit dans l'ignorance. Êtes-vous d'accord avec nous ? »

Eloritch, tout comme Poutcha, se garda de répondre. Ils commençaient à se demander où les mènerait le rusé Iaroslav…

« Nous avons l'honneur de vous introduire dans notre antre », annonça le prince avec emphase.

Il poussa une porte de bois magnifiquement ouvragé donnant sur une pièce où nul autre que lui ne pénétrait jamais. Qu'auraient fait les esclaves illettrés du prince de Novgorod en ce lieu où ne fleurissaient que les livres ? Il s'agissait pourtant

d'une bibliothèque exceptionnelle, assurément l'une des plus fournies du pays. À peine plus vaste qu'une chambre, elle était aménagée de manière à contenir une imposante collection d'écrits. Sur ses étagères montant jusqu'au plafond on trouvait, parfois dissimulés sous une épaisse couche de poussière, des papyrus antiques, des parchemins occidentaux, des manuscrits byzantins, ainsi que ces fameuses écorces de bouleau qui faisaient la particularité de la Russie du Nord. Bien que loin d'être doctes, les deux boyards restèrent bouche bée. Il y avait là, à portée de main, plus de livres qu'un seul homme ne pourrait parcourir en une vie.

« Nous vous sentons perplexes, messeigneurs. Peut-être ne vous attendiez-vous pas à découvrir pareil trésor sur les rives brumeuses du lac Ilmen ? Rakomo est davantage qu'un pavillon de chasse, tenez-vous-le pour dit.

— As-tu déjà lu tous ces livres ? » hasarda Poutcha, davantage par volonté de ne pas demeurer muet que pour engager la conversation à ce sujet.

Peu expansif par nature, Iaroslav ne se priva pas de rire de bon cœur. C'était là un étrange spectacle que celui de ces trois hommes couverts du sang de leurs proies, empestant la sueur, le chien et le cheval, devisant gaiement au milieu d'un monceau de manuscrits.

« Non, bien sûr que non. Nous ne les avons pas tous lus, d'autant que certains ne sont que des affabulations de médecins arabes ou de vaines rhétoriques de penseurs dépassés. Saint Cyrille m'en est témoin ! La sagesse s'acquiert moins en dévorant une quantité illimitée de livres qu'en choisissant avec soin ceux qui méritent qu'on s'y attarde. Regardez plutôt… »

Le prince se faufila entre les étagères, en quête d'un ouvrage précis. Sous le regard interrogateur de Poutcha et Eloritch, il manipula quantité de documents précieux, déplaçant parchemins et codex avec une patience rendue nécessaire par leur fragilité. Dans son dos, on commença à s'impatienter. Qui eût cru que la tumultueuse partie de chasse se poursuivrait dans le calme d'une bibliothèque ?

Enfin, coincé entre un évangéliaire bulgare et une hagiographie latine, il repéra ce qu'il cherchait.

« Il évite de rester à portée du premier venu, expliqua-t-il d'un air détaché. Si lors de notre départ nous le déposons sur cette table, à la vue de tous, soyez certains que nous ne l'y retrouverons pas la prochaine fois que nous viendrons ici. C'est sa manière de se protéger des importuns.

— Pardonne-moi, mon prince, intervint Eloritch. Nous ne sommes que trois hommes dans cette pièce… De qui parles-tu ainsi ?

— De qui parlons-nous ? De lui, évidemment. »

Iaroslav saisit à pleines mains un lourd volume, d'aspect ancien, doté d'une tranche dorée et d'une couverture de cuir rouge. Il souffla pour en retirer une poussière inexistante puis le déposa précautionneusement sur la table. L'attention des deux boyards lui était acquise. Tel n'était pas son but avoué en les faisant pénétrer dans la bibliothèque, mais il tenait dorénavant à les éblouir. Cela renforcerait son emprise sur eux.

« Comme nous, fit-il en tournant les pages craquelées, vous êtes certainement curieux de savoir ce qui se déroule en ce moment loin de Novgorod. Vous avez la possibilité d'aller à l'église pour interroger le Tout-Puissant en espérant qu'il vous offrira l'illumination. Vous pouvez interroger quelque sorcier ou prophète de votre connaissance, si vos scrupules de chrétiens vous y autorisent. Vous avez aussi la possibilité d'interroger ce livre… »

Le visage de Iaroslav devint radieux alors qu'il passait l'index sur une enluminure. En regardant par-dessus l'épaule du prince, Poutcha et Eloritch virent ce qu'elle représentait. Les couleurs employées et la qualité du trait rendaient cette illustration bien plus réaliste que celles des copistes ordinaires. On y distinguait la salle des banquets d'un palais, que les deux anciens compagnons de Boris de Rostov identifièrent comme étant celui de Berestovo. Des hommes y festoyaient sous l'égide d'un prince tout de blanc vêtu : Sviatopolk ! Poutcha et Eloritch eurent le même mouvement de recul en reconnaissant le maître de Kiev. Bien qu'immobile sur le parchemin où il était dessiné, il semblait capable de s'en extraire pour semer le désordre dans la bibliothèque de son frère.

Au bas de l'enluminure, un commentaire en langue grecque apparut progressivement, comme tracé par une main

invisible. Iaroslav ne put refréner un gloussement euphorique. Il ne se lassait jamais d'assister à pareil prodige.

« L'usurpateur fait ripaille avec ses comparses, traduisit-il tant pour ses hôtes que pour lui-même. Parmi eux, une place d'honneur est dévolue à Aliocha fils du pope Fiodor et au dernier venu, Voltchy Khvost. »

Il se pencha sur le manuscrit. Aux côtés de boyards anonymes il vit Aliocha, dont l'élégant costume écarlate ne parvenait pas à occulter sa nature de cavalier de la plaine. Quant à ce Voltchy Khvost au sujet duquel il ignorait tout, il s'agissait sans doute de ce colosse assis entre Sviatopolk et sa sœur Predslava…

« Notre ennemi donne l'impression de s'amuser, déclara Iaroslav, mais nous savons que rien chez lui n'est innocent. Il est encore en train de faire de la politique. Pire, il constitue son armée. Cette table de banquet est avant tout celle des trente preux.

— Nous dis-tu que ce que nous voyons-là se déroule en ce moment à Berestovo ? le questionna Eloritch. Comment est-ce possible ? Est-ce une intervention divine ? »

Le prince détourna le regard.

« Tout dépend à quel dieu tu fais allusion, répondit-il mystérieusement. Quoi qu'il en soit, à huit cents verstes d'ici, le Maudit est occupé à festoyer avec ses hommes liges. Cela ne nous en apprend guère sur ses plans, sinon qu'il sait s'entourer pour les mener à terme. Aliocha fils du pope Fiodor, le plus ingénieux de tous les bogatyrs ! Rien de moins ! Et ce Voltchy Khvost, peu nous importe d'où il est issu : il ne peut qu'être un adversaire de taille ! Nous vous en assurons, chers amis, le combat sera rude.

— Tu disposes toi aussi de nombreux alliés…, le tempéra Poutcha.

— Qu'en est-il du prince de Mourom ? compléta Eloritch. Tes ambassadeurs sont-ils rentrés de l'Est avec de bonnes nouvelles ? »

Au lieu de répondre par lui-même, Iaroslav préféra laisser cet honneur à son manuscrit. Il renversa le contenu d'un encrier d'argent sur la page enluminée, noyant les convives de Sviatopolk sous une vague aussi noire que l'âme de leur seigneur. Les

deux boyards retinrent une exclamation outrée. Comment un amateur de beaux livres osait-il saccager ainsi une telle œuvre ?

Ils comprirent rapidement le but poursuivi par le prince. Celui-ci passa la paume de sa main sur la tache d'encre. Alors que la logique aurait voulu qu'elle s'étale sur le parchemin, elle s'évapora, emplissant l'air de la bibliothèque d'une multitude de particules comparables à des cendres. Sur la page où avait été dessiné l'intérieur du palais de Berestovo apparaissait désormais une forêt. Un chemin serpentait entre des frênes et des tilleuls aussi vrais que nature ; au milieu de ce chemin se tenaient trois cavaliers, soit un de plus que prévu par Iaroslav.

« Qui sont-ils ? s'enquit Poutcha. Ces hommes sont-ils des nôtres ?

— Oui, ils sont des nôtres. »

Le prince éprouva quelque difficulté à reprendre une respiration normale. Lorsqu'il y parvint enfin, ce fut pour déclarer, sur un ton où perçait l'incrédulité :

« Le plus âgé d'entre eux est Bloud fils de Bloud, que nous avons envoyé en mission diplomatique auprès de notre frère Gleb. Comme souvent, il est suivi par Mironeg fils de Krasik, son homme de confiance. Quant au troisième, vous le reconnaissez comme nous. Ce cavalier n'est autre que le Libérateur de Tchernigov, le fabuleux Ilya de Mourom, en route pour Novgorod. »

Karatcharovo, mois de septembre de l'an 1015

Bourouchka avait beau n'avoir jamais foulé cette terre, elle se sentit nerveuse à l'instant de pénétrer dans les bois ceinturant le village ; en réalité, elle ne faisait que traduire l'anxiété de l'homme perché sur son dos.

Ses deux compagnons notèrent eux aussi qu'Ilya s'agitait à mesure qu'ils s'éloignaient de Mourom pour rejoindre Karatcharovo. Quelles que fussent les relations qu'il entretenait avec la localité où il avait grandi, ils n'avaient pas cherché à le dissuader d'y faire un détour. Il s'agissait même d'une condition non négociable : il les accompagnerait à Novgorod s'ils le laissaient rendre visite à son père. Bloud et Mironeg s'étaient empressés de conclure l'affaire. Son sens du devoir et son respect de la parole donnée l'obligeraient à aller au terme de leur voyage commun. Ensuite, ce serait au prince Iaroslav de se montrer convaincant.

Les sabots de Bourouchka s'enfoncèrent dans la boue de ce qui n'était déjà presque plus un chemin. Ici, à l'écart des routes commerciales et des grands centres du pouvoir, les réalisations humaines s'effaçaient devant les forces naturelles. À l'inverse des villes, les campagnes étaient à peine évangélisées. Les enchantements du paganisme y prospéraient comme au temps jadis. Au détour d'un bosquet ou d'un ruisseau, dans l'obscurité des frondaisons, il était courant de distinguer la silhouette fuyante d'une roussalka ou la barbe mousseuse d'un léchy. Bourouchka redoutait les esprits de la forêt. Elle hésita à manifester son mécontentement, avant de prendre conscience que

son statut de cheval de tête lui interdisait de se montrer faible devant les montures des boyards, deux solides chevaux du Nord habitués aux conditions difficiles. Surmontant son appréhension, elle repartit de l'avant. Un périple de six cents verstes l'attendait. Il n'était pas question de se décourager alors qu'à l'horizon, les remparts de Mourom se dissipaient à peine.

« Prenez du repos, déclara soudain Ilya. Je vous ai suffisamment fait dévier de votre route et je souhaiterais me rendre seul à Karatcharovo. Je serai de retour à la brune. »

Avant de partir, il désigna le tronc d'un arbre creux, un tilleul autour duquel vrombissait une nuée d'industrieuses abeilles.

« Si vous avez faim et si vous vous sentez à la hauteur de la tâche, essayez donc de réclamer un peu de miel à ses propriétaires. Ces abeilles n'obéissent qu'aux apiculteurs du village mais il se peut qu'elles fassent une exception pour vous, messeigneurs. Je vous souhaite une bonne journée. »

Bloud hocha la tête, ainsi que Mironeg. Pour lui en particulier cette pause était la bienvenue. Il descendit de sa selle avec peine, saisit une outre dont il but le contenu avec avidité, se défit de son casque trop lourd et de son manteau trop chaud, puis avisa un tronc d'arbre sur lequel s'asseoir. Il se perdit alors dans ses pensées, ignorant le regard scrutateur de Bloud – qui le connaissait trop bien pour se laisser abuser par ses sourires rassurants. Le cadet des boyards de Novgorod, resté trop longtemps exposé au mal sous l'averse glacée des funérailles, était souffrant depuis leur départ. Il espérait simplement que son état ne s'aggraverait pas, afin de ne pas ralentir ses compagnons.

Lorsque Mironeg lança un œil sur le chemin menant au village, Ilya et Bourouchka avaient déjà disparu.

***

Une senteur familière frappa Ilya de plein fouet alors que les tilleuls et les frênes laissaient place aux vastes champs de son enfance.

L'homme avait vieilli, sa mémoire était parfois vacillante, néanmoins il se rappelait encore qui détenait telle parcelle ou

quelle famille vivait dans telle isba. Pour tout dire, Karatcharovo s'était figé depuis son dernier passage.

Il y avait d'abord la cabane de Baba Taisya, la première que l'on rencontrait au sortir du bois, dont le toit fait de branchages réunis de façon anarchique semblait projeter vers le ciel des dizaines d'épieux. Ensuite s'étendaient les cultures d'avoine des quatre fils de Sileh le Roux – Ilya se demanda si l'un d'entre eux avait fini par se marier.

Après avoir contourné la mare où s'étaient ébattues des générations d'oies et de canards sauvages, on avançait en direction de la rivière. Plus on s'en approchait et plus la concentration des habitations augmentait, autour de la minuscule église de bois dont le dôme d'un rouge éclatant faisait l'orgueil des villageois. « À Mourom ils n'en ont pas de plus belle », affirmaient-ils avec une sincérité désarmante. Ilya partageait cette opinion. Cette église était effectivement la plus belle d'entre toutes, fût-elle d'une dimension et d'une conception tout à fait modestes, car c'était celle de son pays.

On entrait dans la période des semailles. Le visiteur fut étonné de ne voir aucune de ses vieilles connaissances dans les champs d'où ils tiraient leur subsistance. Si le village de Karatcharovo avait toujours été calme, pour l'heure, il était désert. Un silence de mort y régnait. L'atelier du forgeron, notamment, ne bruissait plus de l'habituel fracas du marteau sur le métal en fusion.

Ilya tira sur la bride de Bourouchka, la forçant à réduire l'allure alors qu'ils passaient devant la porte de l'atelier. Dans un même mouvement, l'homme et la bête jetèrent un œil curieux par une petite ouverture. La forge paraissait éteinte. Puis ils levèrent la tête vers la cheminée. Elle n'émettait aucune fumée.

« Si le bon Gorislav n'est plus là pour jouer avec le feu, grommela le bogatyr, c'est vraiment que mon village est mal en point. »

Sa monture lui offrit un regard compatissant. Elle qui ne se souvenait pas de sa terre natale comprenait malgré tout l'amertume de son maître. Sautant de sa selle avec une agilité de jouvenceau, Ilya retrouva son entrain en foulant de nouveau le sol de Karatcharovo.

« Tu vois, Bourouchka, lui dit-il en se remémorant les douces images du passé, ce chemin est celui sur lequel j'ai effectué mes premiers pas. J'avais trente-trois ans et je découvrais le monde, après être resté cloîtré chez mes parents durant toute ma jeunesse… Parfois les voisins venaient me chercher et me portaient à leur champ, afin de me faire participer à la vie de la communauté. En réalité, je n'étais qu'une bouche inutile à nourrir ! Peux-tu te figurer mon bonheur lorsque notre Seigneur Jésus-Christ, dans son infinie miséricorde, me rendit l'usage de mes jambes ? J'ai parcouru le village de long en large, sans m'essouffler, tellement j'étais heureux de vivre enfin. Gorislav fils de Louva fut l'un des premiers à rencontrer le nouvel Ilya. Après des années passées dans sa forge à le regarder travailler sans pouvoir rien faire, il me voyait libre, prêt à courir les routes et connaître l'aventure à laquelle j'aspirais… »

La voix du vieux bogatyr se fit chancelante. Par égard pour son maître, la jument renonça à brouter les herbes du chemin pour mieux être attentive à son récit.

« Quand il sut que je m'apprêtais à quitter le village, le forgeron me fit cadeau d'une épée, la plus belle, la plus parfaite qu'il eût produite cet été-là. J'eus par la suite le privilège de posséder d'autres armes plus prestigieuses que l'œuvre d'un humble artisan du Nord-Est. Jamais pourtant je ne me séparai de cette première épée, ce symbole de mon existence d'homme valide. Et sa valeur fut encore plus importante à mes yeux quand, quelques années après mon départ, je revins à Karatcharovo afin que Gorislav y intègre le cristal contenant la… »

Bourouchka se redressa et remua les oreilles, interrompant le monologue d'Ilya. Celui-ci porta son regard au-delà de l'atelier du forgeron, vers la butte où avaient été bâties quelques isbas, dont celle de son père. Une babouchka portant fichu et robe de toile grossière descendait dans sa direction, l'air incrédule. Il finit par reconnaître Iasynia, la veuve de Sineï fils de Silka. Séparés par le fossé d'une génération, la femme âgée et le jeune homme n'avaient jamais été très proches ; maintenant que l'un et l'autre arboraient une chevelure blanche, ils se firent l'impression de deux anciennes connaissances se retrouvant après une longue absence. La babouchka tomba dans les

bras du bogatyr et enfouit son visage dans les replis de son manteau. Elle était secouée de sanglots.

« Bonne grand-mère, fit-il, qu'est-il arrivé à notre village ? Pourquoi les hommes ne sont-ils pas là pour m'accueillir ? »

La vieille essuya ses larmes contre la barbe d'Ilya.

« Ils auraient tous été là si on leur avait dit que le plus illustre des fils de Karatcharovo revenait après tant d'années d'absence. Hélas ! Tu sais sans doute le malheur qui nous a frappés. Le prince Gleb…

— Oui. J'étais présent à ses funérailles.

— Tout notre village y était ! s'exclama Iasynia. Les hommes, les femmes, les enfants, tous se sont déplacés pour lui rendre un dernier hommage. Seuls les vieillards sont restés ici.

— Tu es pourtant loin d'être impotente, bonne grand-mère. Je t'ai vue descendre la butte en galopant comme une pouliche de l'année !

— Je ne suis certes pas impotente, dit-elle en prenant soudain un air sévère, mais ton pauvre père l'est. Il fallait que quelqu'un demeure à Karatcharovo pour s'occuper de lui.

— Mon père… »

Ilya ne l'avait plus revu depuis l'enterrement de sa mère, dans un passé si lointain qu'il appartenait presque à une autre existence. Ivan fils de Timofeïev avait toujours été un modèle pour ses proches. Paysan dur au mal, honnête, rigoureux, il s'était employé à transmettre à son unique rejeton un certain sens de la morale, une vision du bien et du mal que ce dernier devait à son tour défendre durant le reste de sa vie. La religion chrétienne s'était tout naturellement imposée dans cette famille portée vers des valeurs de paix et d'amour. Ilya aurait-il guéri de son infirmité s'il n'avait embrassé la véritable foi ? Pour ses parents comme pour lui-même, ce miracle était une intervention divine, un remerciement du Tout-Puissant envers ceux qui choisissaient de suivre sa voie. Péroun, Dajbog, Svarog et toutes ces idoles païennes assoiffées de sang ne s'étaient jamais montrés de taille à accomplir de tels prodiges, en dépit des prières qu'ils recevaient de la part des petites gens comme Ivan fils de Timofeïev. Nul autre qu'un dieu d'amour ne pouvait soigner les blessures les plus profondes.

« Comment se porte-t-il ? reprit le bogatyr. Impotent, as-tu dit ? Je refuse de le croire ! Mon père est aussi solide que peut l'être un citoyen de Karatcharovo !

— Comme moi, il est né alors que le prince Igor l'Ancien régnait à Kiev. On ne peut vivre si longtemps sans subir les ravages du temps. Figure-toi que je n'ai pas toujours été une veuve décatie. J'étais jadis une belle jeune fille qui faisait tourner les têtes lors des fêtes du solstice… »

Iasynia fixa son vis-à-vis de son regard vide de toute expression. Elle tenta de lui sourire. Cependant, avec sa bouche édentée il n'était plus possible de charmer quiconque, pas même un autre vieillard.

« Et j'étais un guerrier invincible devant lequel tremblaient les ennemis de la Sainte Russie, ajouta Ilya. Tu as raison, bonne grand-mère, les temps changent. Les forts s'affaiblissent et ceux qui nous protégeaient finissent par requérir notre protection… Mène-moi immédiatement à l'isba de mon père, je te prie.

— Tu connais le chemin. Je ne veux pas m'immiscer dans vos retrouvailles. »

Sans laisser à son interlocuteur la possibilité de répliquer, la babouchka fit volte-face. Elle s'éloigna avec une promptitude étonnante pour une femme de son âge. Le bogatyr la regarda prendre le chemin de l'église. Lorsqu'elle eut atteint le portail, elle se retourna une dernière fois vers lui et l'apostropha en ces termes :

« Adieu, Ilya… Ilya de Karatcharovo. Sache que je suis fière d'être de ce pays qui t'a enfanté. »

Elle disparut à l'intérieur de l'église.

Ilya l'ignorait, mais Iasynia allait rendre grâce à la Mère du Christ pour lui avoir permis de côtoyer un héros de sa trempe, le plus grand d'entre tous.

***

L'isba était plongée dans l'obscurité.

Seule une petite flamme vacillante, en apportant un semblant de luminosité, permettait au visiteur de reconnaître les lieux. Il y avait passé plus de la moitié de sa vie, coincé entre

ces murs tel un prisonnier, captif de sa propre maison. Dès la venue de l'automne, et ce jusqu'au printemps suivant, il se voyait transporté à proximité du four de pierre où il se réchaufferait dans l'attente d'une hypothétique libération. Il admirait le monde extérieur par une minuscule fenêtre donnant sur la forêt. Que de rêves, que d'espoir il avait édifiés en lui-même à partir d'un souffle de vent, des trilles d'un pinson, d'un éclat de lune ! Pour l'heure, un large panneau de bois empêchait les rayons du soleil de pénétrer dans l'isba.

« Aurais-tu peur de la clarté du jour, mon père ? »

Une respiration lourde répondit à cette interrogation d'Ilya. Ce dernier entreprit de déplacer le panneau de bois. Frappé par une lumière crue, il plissa les yeux. Lorsqu'il s'y fut accoutumé, il les rouvrit et vit enfin l'homme qui lui faisait face.

« Mon père… »

Le bogatyr fut incapable de prononcer d'autres mots. Quant à ses jambes, elles s'avérèrent trop lourdes pour le porter jusqu'au four de pierre à proximité duquel Ivan fils de Timofeïev était assis, aussi immobile qu'un cadavre. Un moustique qui bourdonnait autour du vieillard finit par se poser sur son bras. Après une hésitation, le suceur de sang repartit en quête d'une autre victime dont la vie pourrait le nourrir.

La dernière fois qu'Ilya avait vu son père, celui-ci rentrait les moissons avec quelques garçons du village. Quel âge avait-il alors ? Soixante ans ? Soixante-cinq, peut-être ? Ivan venait de perdre son épouse ; il n'était pas détruit pour autant, au contraire, il paraissait assez costaud pour suivre le rythme des enfants à qui il enseignait le métier de fermier. En contemplant ce vieillard dont il troublait la solitude, le bogatyr fut soudain pris de vertiges. Iasynia avait raison, nul n'échappait aux ravages du temps. Celui-ci avait fini par rattraper le vigoureux Ivan de Karatcharovo, le réduisant à un état d'invalidité qui pour lui devait être pire que la mort.

Ses bras pendaient lamentablement à ses côtés. Ses jambes reposaient, inertes, sous un couvre-lit d'où dépassaient deux misérables laptis en tilleul tressé. Sa tête dodelinait dans un étrange mouvement de balancier, sur des épaules affaissées. Plus inquiétant, ses yeux étaient clos et rien ne semblait pouvoir les rouvrir. Ilya s'approcha de lui, écrasant au passage des

coquilles d'œufs abandonnées dans la sciure de bois qui tapissait le sol de l'isba. Cela ne suffit pas à susciter une réaction chez le vieillard. Sa tête continua de dodeliner, à droite, puis à gauche, puis à droite, faisant frotter sa barbe d'un blanc sale sur le haut de sa chemise.

« Mon père… Mon père, c'est moi, Ilyoucha. Je rentre de Mourom et je vais à Novgorod, chez le prince Iaroslav. Karatcharovo était sur ma route, alors… J'ai rencontré la vieille Iasynia sur le chemin de l'église. Elle m'a…

— Iasynia est une sainte femme, fit une voix gutturale que le bogatyr eut du mal à associer à son père. T'a-t-elle dit que c'est elle qui prend soin de moi depuis que je ne peux plus le faire ? Non, elle l'a sans doute passé sous silence. Elle est trop modeste. »

L'infirme toussa bruyamment. Il cracha dans un récipient de terre cuite placé au pied de sa chaise avant de se tourner vers son visiteur. Ses yeux restaient fermés.

« Ilyoucha, mon très cher fils, dit-il en détachant chacun de ces mots comme pour mieux les savourer. Je n'osais plus songer à ta venue. On nous a rapporté que tu avais été emprisonné à Kiev pour avoir violenté une nièce du grand-prince. Je n'ai jamais cru à ces mensonges ! Allons, viens donc embrasser ton vieux père mourant. »

Le Libérateur de Tchernigov effectua quelques pas timides dans sa direction. Il se baissa, serra sa main parcheminée et la porta à ses lèvres, la baisant avec une vénération d'ordinaire réservée aux évêques et aux monarques. Ivan maugréa, gêné par cette situation dont il n'était pas coutumier.

« Relève-toi, Ilyoucha. Un héros n'a pas à s'agenouiller devant un propre-à-rien. T'ai-je dit que c'est ma voisine Iasynia qui prend soin de moi depuis que je ne peux plus le faire ? C'est une sainte femme, si modeste… »

Il marqua une pause, paraissant se concentrer avant de reprendre :

« Qu'est-ce qui amène mon très cher fils à Karatcharovo ? N'as-tu pas déjà fort à faire dans le Sud, avec ces satanés Tatars ? Kalin est-il toujours leur chef ?

— Oui, mon père, Kalin est bien vieux aujourd'hui, mais il continue de régner sur la plaine.

— Tu aurais dû lui trancher le cou quand tu en avais la possibilité. Ta bonté te perdra, mon pauvre enfant ! Mais n'est-ce pas ce que je t'ai enseigné ? Être bon, charitable, magnanime, en toutes circonstances…

— Oui, mon père.

— Toi aussi tu es un saint. Je suis satisfait de l'homme que tu es devenu. »

Ivan se tut. Son fils ne chercha pas à alimenter la conversation. Que pouvait-il raconter à ce père qui ne l'avait jamais vu autrement que privé de sa mobilité, ce père qui ne connaissait ses exploits, ses victoires et ses défaites que par le truchement de pèlerins ou de skomorokhs de passage ? En revenant à Karatcharovo, Ilya avait espéré combler en un après-midi les vides accumulés en une vie. Il comprit que ce n'était là qu'une douce utopie. Entre Ilya l'invalide et Ilya le bogatyr, qu'y avait-il en commun ? Le second ne s'attarderait guère sur les terres du premier.

« Toi aussi tu es un saint, répéta Ivan. As-tu rencontré Iasynia, la veuve de Sinei fils de Silka ? C'est une sainte femme. Tu la salueras de ma part lorsque tu la reverras. Elle est partie à Mourom où l'on enterre notre prince bien-aimé… Ma mémoire me fait défaut. Comment se nomme-t-il ? Igor ?

— Gleb, répondit Ilya en caressant les mains de son père avec d'infinies précautions. C'était le prince Gleb, le plus jeune des héritiers de Soleil Clair. Il avait tout juste dix-huit ans quand le vil assassin a frappé, avec l'épée que l'on m'a dérobée… Te souviens-tu de Soleil Clair ? »

Les paupières d'Ivan restèrent closes, cependant son fils crut le voir lui lancer un regard noir, comme ceux qu'il recevait parfois quand il était enfant. L'infirme tressaillit sur sa chaise, faisant trembler le couvre-lit qui reposait sur ses genoux.

« Crois-tu que j'aie totalement perdu l'esprit, Ilyoucha ? s'indigna-t-il. Soleil Clair est le plus grand prince qu'ait connu la Russie. Si ses héritiers possèdent ne serait-ce que la moitié de ses qualités, nous sommes tranquilles, notre pays est entre de bonnes mains.

— Tous ses héritiers, hélas ! n'ont pas choisi sa voie… Chez les Rourikides plus qu'ailleurs, les fils ne sont pas nécessairement de la même étoffe que le père.

— Gleb de Mourom, Boris de Rostov, voilà des dirigeants qui feront du bien à la Russie. Et je refuse de croire que le bon Vladimir n'en ait engendré d'autres. »

Le bogatyr se représenta mentalement les frères des deux princes martyrs : Sviatoslav, Stanislav, Pozvizd, Soudislav, Mstislav et, pour finir, Iaroslav et Sviatopolk… Seuls ces deux derniers étaient en mesure de se disputer le trône de Kiev. Y avait-il seulement parmi eux un homme disposé à faire du bien à la Russie ?

« Mon père, dit Ilya du bout des lèvres, tu es un puits de sagesse, une source intarissable de bons conseils. Les leçons que tu m'as prodiguées se sont toutes avérées utiles par la suite. Jamais je n'ai agi sans me demander quel choix tu effectuerais à ma place. Aujourd'hui j'hésite sur la route à emprunter…

— La route ? Tu viens pourtant de me dire que tu allais de Kiev à Mourom. Je ne suis pas fou, je l'ai parfaitement entendu ! Ou était-ce de Mourom à Pskov ? Il n'y a qu'une route de Mourom à Pskov : chevauche donc vers l'ouest.

— Mon père, écoute-moi avec attention. Puisque j'ai la chance de t'avoir en face de moi, je te pose cette question, dont la réponse aura une grande importance pour moi : ai-je raison de renoncer à mon indépendance pour m'engager aux côtés de Iaroslav de Novgorod, comme jadis je m'engageai aux côtés de Soleil Clair ? »

Ilya crut que son père s'était endormi. Ce n'était pas le cas. Le vieillard finit par manifester sa présence en reniflant. Il insista jusqu'à ce qu'Ilya lui tende la manche de son manteau dans laquelle il se moucha abondamment. Lorsqu'il releva la tête, il offrit à son interlocuteur un visage où, en dépit de ses paupières closes, se lisait une expression navrée.

« Que veux-tu que je te conseille, mon fils ? Tu as vu du pays, tu as côtoyé des souverains, des princesses, des boyards et des khans, alors que moi, pauvre fermier, je n'ai jamais voyagé plus loin que Mourom. Comment pourrais-je te dire ce que tu as à faire ?

— Tu sais ce qui est bon et ce qui ne l'est pas, se défendit le bogatyr.

— Tout comme toi. Si tu as choisi de servir tel ou tel prince c'est qu'il en vaut la peine. Ne te laisse pas gagner par

l'incertitude. Reprends confiance en toi ! Si le Libérateur de Tchernigov ne croit pas en lui, comment la Russie croirait-elle en elle ? »

Des yeux fermés de l'infirme s'échappa une unique larme qui coula le long de sa tempe pour se perdre dans les poils de sa barbe. Ilya resserra ses mains sur celles de son père. Ici, dans l'isba où il avait vu le jour, le Libérateur de Tchernigov avait le droit de pleurer. Personne ne le verrait.

Le grand Khors descendit dans le ciel. La pénombre reprit possession des lieux. Si la vieille Iasynia s'était décidée à rendre visite à son protégé, elle l'aurait trouvé en compagnie de son fils ; tous deux immobiles, enlacés, dans un ultime témoignage d'amour. Ilya savait qu'au moment où il s'écarterait de son père, il n'aurait plus jamais la chance de le toucher. Partir était un supplice mais il le fallait. Bloud et Mironeg l'attendaient dans la forêt et, au-delà, c'était toute la Russie qui comptait sur lui – une fois de plus.

Alors qu'il quittait pour toujours l'isba familiale, il entendit monter un chant grave, d'une profondeur et d'une beauté qu'il n'aurait jamais cru entendre ailleurs que dans un palais princier. Ce n'était pas un skomorokh qui chantait, mais Ivan, rendant ainsi à son fils l'hommage qu'il méritait tout en lui disant adieu :

« Ils étaient douze bogatyrs, Ilya était le treizième.
Ils galopèrent vers les Tatars, les massacrèrent,
Anéantirent leur immense armée.
Alors ils pénétrèrent dans une tente de toile,
Sous laquelle était assis le khan Kalin.
Les bogatyrs de la Sainte Russie déclarèrent :
"Nous devrions trancher la tête arrogante
De ce chien de Kalin."
Le vieil Ilya leur répondit :
"Pourquoi trancher cette tête arrogante ?
Emmenons-le plutôt à notre capitale,
À Kiev, auprès du grand-prince…" »

À Kiev, auprès du grand-prince… Ilya remonta en selle en songeant que la chanson se trompait au moins sur la dernière

strophe. Cette fois, ce n'était pas la mère des villes russes qui aurait le privilège de l'accueillir, et l'homme à qui il offrirait ses services ne serait pas l'autoproclamé grand-prince.

À Novgorod, auprès du prince Iaroslav…

Kiev, mois d'octobre de l'an 1015

Erouslan, qui n'avait plus faim ni soif, continuait à engloutir les vins du grand-prince et à dévorer pains, poissons et gibier comme s'il craignait une famine prochaine.

Autour de lui les autres bogatyrs faisaient de même. Les banquets avaient beau succéder aux banquets, l'avidité des convives semblait toujours renouvelée. Qu'importait ce qu'amenaient les esclaves de Sviatopolk, ceux-ci repartaient immanquablement vers les cuisines avec des plats vides. Si leur maître était parvenu à réunir trente preux, comme au temps jadis, aurait-on été obligé de tuer tous les bœufs et tous les porcs de Russie pour nourrir de tels gloutons ? Les difficultés de recrutement du grand-prince étaient une chance ; une chance pour ses cuisiniers mais aussi pour ses adversaires… Les refus des Hongrois, des Estes, des Lituaniens et, surtout, des Polonais du duc Boleslas, avaient fait grand bruit. La guerre ne serait pas remportée aussi aisément que l'avait planifié Sviatopolk.

Erouslan reposa sa coupe alors qu'arrivaient les mets suivants. Il remarqua plus particulièrement un paon blanc dont la traîne aux ocelles miroitants rappelait quelque robe immaculée. Sa beauté était mise en valeur par une garniture composée de pigeons, pareils à des boyards ordinaires côtoyant un prince. Ce plat fut d'abord proposé à Sviatopolk. Le grand-prince, qui se débattait déjà avec un immense gâteau au miel, secoua la tête et tendit l'index à sa gauche, désignant Aliocha.

« Mon meilleur lieutenant mérite un festin à la hauteur de sa loyauté, énonça-t-il. Qu'il partage ce noble oiseau avec son ami Voltchy Khvost. »

Les deux hommes saluèrent leur seigneur avec gratitude avant de s'échanger un regard de connivence. Aliocha, qui avait déjà trop bu, pouvait s'effondrer à tout instant sur la nappe humide. À l'inverse, Erouslan conservait assez de lucidité pour observer, analyser et réfléchir – ce qu'il n'avait cessé de faire depuis son introduction à la cour de Berestovo. Observer, analyser, réfléchir… Et compter : sans cesse il délaçait les cordons de sa bourse pour en vérifier le contenu, s'assurer qu'il n'avait rien perdu et, surtout, que cet argent tombé du ciel était bien réel. Il jeta discrètement un coup d'œil à ses richesses. Des monnaies byzantines, des dirhams à l'effigie de quelque calife abbasside, ainsi qu'une généreuse poignée de zlatniks frappés par Vladimir, témoignaient de sa nouvelle opulence. Les interminables festins ne constituaient qu'une petite partie des avantages offerts aux fidèles de Sviatopolk.

En dégustant le paon rôti, Erouslan songea à tout ce qu'il avait vécu ces dernières semaines. Il avait quitté Kiev en paria, y était revenu sans la moindre certitude et siégeait désormais à la table des trente preux, ainsi qu'il l'avait rêvé. Après s'être longtemps fait passer pour un bogatyr, il en devenait un pour de vrai ; non pas un héros du passé comme l'étaient Sviatogor ou Ilya de Mourom, mais un héros du présent et de l'avenir. Il ne doutait pas d'avoir pris les bonnes décisions. Se séparer d'Ilya s'était avéré plus difficile qu'il ne voulait se l'avouer, cependant la nécessité l'avait emporté sur le serment de fraternité. Sans sa dérobade nocturne sur les rives du Donets, il serait peut-être à cette heure dans les rues austères de Mourom, traquant un fantôme pour le compte d'un vieillard dément…

Le fil de ses pensées fut coupé par la princesse Predslava. Bien que celle-ci prît soin de ne pas l'observer trop ouvertement, il sentit le poids de son regard posé sur lui. L'air gêné qu'afficha l'unique femme de l'assemblée lorsqu'il se tourna dans sa direction le conforta dans son impression. Il ignorait quel jugement elle portait sur lui mais il était acquis qu'il ne la laissait pas indifférente. Défiance, aversion, sympathie ? Il

refusait de rester dans l'incertitude. Il se leva et, avisant un siège vacant aux côtés de la sœur du grand-prince, lui demanda l'autorisation de s'y asseoir. Elle acquiesça à contrecœur.

« Notre souveraine est alitée pour les raisons que tu sais, dit-elle. Elle ne pourra nous rejoindre ce soir. Sa place est libre.

— Je te remercie, princesse. Puis-je boire à sa santé, à celle de l'héritier à venir et à la tienne ? »

Sans attendre de réponse, Erouslan porta sa coupe à ses lèvres. Predslava, qui en tant que femme n'avait droit qu'au kvas et non au vin, le considéra avec une certaine envie. Quand il eut terminé de boire, elle déclara de but en blanc :

« Je le confesse, je suis assez stupéfaite de te revoir ici. Le combat de l'arsenal m'a grandement marquée, bien plus que les autres membres de la cour, semble-t-il, puisque tu es pardonné par tous.

— Tout le monde a les moyens d'acheter le pardon, il suffit de savoir s'y prendre. J'offre ma force à ton frère, il oublie mes écarts. Ton frère m'offre du bon vin, j'oublie les siens. Dans cette affaire nous sommes tous deux gagnants.

— Du bon vin et une bonne poignée de zlatniks… En ce qui me concerne, je n'ai pas oublié ce tu appelles des "écarts". Tant de brutalité…

— Ainsi sont les hommes, princesse. Violents, emportés, prompts à la querelle. Tu devrais le savoir, toi qui tel un défenseur de la Sainte Russie es conviée à la table des trente preux.

— Ainsi tu me reproches à demi-mot d'être une intruse, Erouslan fils d'Erouslan ! Je ne suis certes pas un bogatyr mais l'es-tu davantage ? »

Son interlocuteur voyait parfaitement où elle souhaitait en venir. S'il était dorénavant reconnu comme l'un des trente preux, cela n'avait pas toujours été le cas. Parmi ceux qui lui tenaient rigueur de ses impostures passées se trouvait la princesse. Il saisit une coupe abandonnée sur la table et la vida avec lenteur, fuyant ainsi son regard. Près d'eux, deux jeunes gens nouvellement promus à la dignité de bogatyr bavardaient en rongeant des os de poulet. Erouslan eut quelque difficulté à se rappeler leur identité, qui finit toutefois par lui revenir : le plus âgé était Taletz, le blond était Liachko. Il fit

mine de s'intéresser à leur conversation portant sur les appas d'une esclave grecque du palais. Quelques sièges plus loin, Vassili fils de Kazimir, réputé pour ses exploits accomplis aux côtés de Dobrynia fils de Nikita, chuchotait des secrets à l'oreille d'un lièvre rôti ; sans doute lui confiait-il qu'il s'en voulait d'avoir trop bu. En face de lui, le vieux Khoten fils de Bloudov devisait avec deux princes tatars. L'un d'eux était Urush, l'envoyé du khan Kalin, adoubé par le grand-prince une dizaine de jours plus tôt. Le second était arrivé à Kiev la veille. Il n'avait pas été présenté à Erouslan.

« Qu'est devenu Ilya de Mourom ? s'enquit soudain Predslava. T'a-t-il laissé sur le bord du chemin dès qu'il s'est aperçu que tu ne ferais que l'encombrer ? Ou s'est-il détaché de toi, lassé par tes intrigues et tes mensonges ? »

L'interpellé se retourna vers elle, furieux.

« De grâce, épargne-moi tes sarcasmes. Considère que je n'ai nul compte à te rendre, toute fille de Soleil Clair que tu sois.

— Je te conseillerais volontiers de ne pas te laisser griser par le succès. Un mot de ma part et mon frère fera abattre ta statue aussi vite qu'il l'a érigée.

— Ce serait une erreur, répondit-il avec une soudaine froideur. Je ne suis pas ton ennemi.

— Pas plus que je ne suis le tien, Erouslan fils d'Erouslan. À mes yeux tu vaux à peine mieux qu'un chien fou, qui s'amuse à faire des cabrioles devant son maître avant de mordre la main qui lui apporte sa pitance. Je n'ai aucune confiance en toi… Mais que nous le voulions ou non, nous sommes aujourd'hui dans le même camp, celui de mon frère Sviatopolk. Bientôt ce sera la guerre et je prierai pour toi. »

La princesse se leva de son siège et s'inclina devant le jeune bogatyr. Celui-ci éprouva alors de l'estime pour cette femme, dont l'apparente vulnérabilité cachait en réalité une grande force de caractère. Elle était issue de Rogneda, la première épouse de Soleil Clair, laquelle, selon la légende, savait user de l'épée pour maintenir auprès d'elle son aimé quelque peu volage. Il y avait dans les yeux bleus de Predslava une part de la résolution de Rogneda de Polotsk. Erouslan en vint presque à regretter qu'elle eût vu le jour en Russie et non dans la plaine,

là où une jeune fille ou une mère de famille, pour peu qu'elle fût vaillante, a le droit de partir au combat sur la même ligne que son père ou son mari. Quelle guerrière elle aurait fait !

« Je prierai également pour Ilya de Mourom, ajouta la princesse en s'éloignant, avec l'espoir que vous n'aurez pas à croiser le fer sur le champ de bataille. »

Le bogatyr médita ces paroles. Il avait pris parti pour Sviatopolk non par intime conviction mais parce que l'opportunité s'était présentée. Pour Erouslan, il n'y avait ni bons ni méchants, uniquement des individus défendant leurs intérêts du moment. Lui-même n'avait pas de raison de préférer le grand-prince de Kiev au prince de Novgorod, hormis le fait que l'un d'eux avait eu l'idée lumineuse de le faire bogatyr. L'identité des opposants qu'il aurait à combattre lui importait peu. Quel que soit le camp choisi, les hommes étaient identiques. Il s'obligeait à croire qu'aucun de ses amis n'avait embrassé la cause de Iaroslav, mais était-ce vraiment le cas ? Avait-il des amis, d'ailleurs ?

Il se fit servir une nouvelle coupe afin de mettre de l'ordre dans son esprit. L'esclave qui distribuait les boissons ne retint guère son attention, à l'inverse d'Aliocha. Ce dernier appela la jeune fille auprès de lui. Après s'être fait remplir sa coupe d'un excellent vin arménien, il lui murmura quelques mots à l'oreille. Il la serra contre son torse. Elle ne chercha pas à fuir : une femme de condition inférieure se devait d'accepter les avances d'un chevalier. Autour de la table, ils étaient nombreux à profiter de la situation. Des bogatyrs deux fois plus âgés qu'Erouslan prenaient sur leurs genoux des servantes à peine sorties de l'enfance, d'autres recevaient la béquée d'un essaim de jeunes filles aussi douces que dociles. Erouslan remarqua que Taletz et Liachko, ayant jeté leur dévolu sur la même cible, se disputaient à son sujet. S'ils n'avaient, comme tous les autres convives, déposé leurs armes en tas à proximité du trône princier, ils se seraient sans doute provoqués en un duel mortel. Des guerriers se battant pour la propriété temporaire d'une belle inconnue… Existait-il un motif de discorde plus futile que celui-ci ?

Le jeune bogatyr avala une gorgée de vin. Étourdi par le bruit, l'épuisement et l'alcool, il ferma les yeux et se laissa aller à la rêverie.

Il fut transporté ailleurs.

La salle des banquets n'existait plus. À travers un rideau de brume, il vit les remparts d'Iskorosten. Rouge du sang des victimes de la guerre, la Smorodina se déversait devant la ville en un torrent fougueux. Celui-ci se calma alors qu'apparaissaient les tentes de la capitale du royaume de la mer Noire. Il n'en restait rien, sinon des cendres et des cadavres, parmi lesquels Erouslan reconnut Zlatygorka. Son bustier de corail révélait une chair putréfiée, dévorée par la vermine. Marchant sur un mélange de terre et d'ossements qui causaient un craquement effroyable, il s'en approcha. Les mains étiques de la reine défunte se tendirent vers lui, comme si elles souhaitaient lui offrir un cadeau ou, plus vraisemblablement, l'affliger d'une malédiction. Des paroles incompréhensibles franchirent le seuil des lèvres de la morte, creusées d'écœurantes zébrures rosâtres.

Zlatygorka se redressa d'un bond. Erouslan hurla.

« Puis-je faire quoi que ce soit pour t'être agréable, monseigneur ? Monseigneur ? »

Il rouvrit les yeux. Le rideau de brume n'était pas tout à fait dissipé, néanmoins il se sut revenu à la réalité. Il s'accrocha au siège sur lequel il était à moitié allongé. Par réflexe, il vérifia que sa bourse était toujours pleine. Le contact de l'or le rasséréna.

« Monseigneur ? »

Une servante se penchait sur Erouslan, l'air inquiet. Sa blondeur et ses joues vermeilles le frappèrent au point de le ranimer pour de bon. Il détailla sans vergogne la jeune esclave, ignorant son embarras. Sa robe défaite laissait entendre qu'elle avait déjà subi les attaques obscènes d'autres convives. Il lui sourit, croyant ainsi la rassurer sur ses intentions. Il n'avait nulle envie de la maltraiter.

« Sais-tu où est ma chambre ? dit Erouslan d'une voix hésitante.

— Je crois le savoir, oui. Sinon je demanderai à ma sœur Ksenia. Elle s'est occupée de toi ces jours-ci. Elle est très fière de servir un jeune bogatyr comme toi.

— Quel est ton nom ?

— Kallista, monseigneur.

— À plus tard, Kallista. »

Erouslan couva des yeux la jeune esclave blonde tandis qu'elle regagnait les cuisines de sa démarche gracieuse. Dans son sillage, les deux princes tatars tentaient de guider jusqu'à ses appartements Khoten fils de Bloudov. Pareil à une outre percée, le vieux héros vomissait des jets de vin sur les riches atours de ses nobles appuis. Erouslan les salua tous trois ; seul Urush lui répondit. Une sensation de gêne l'étreignit, comme si une force mystérieuse cherchait à le faire se concentrer sur un élément qui lui avait échappé. L'image du second Tatar resta figée dans ses pensées sans qu'il parvienne à en déterminer la cause.

Il repoussa sa coupe vide, lorgna le paon blanc à peine entamé, puis tendit l'oreille vers les skomorokhs agglutinés autour du trône. Tous rivalisaient d'ingéniosité pour parer le grand-prince de vertus qu'il ne possédait que dans ses fantasmes, chantant sans aucun scrupule ses exploits factices. L'intrépide Sviatopolk détournait une rivière pour engloutir une armée d'invasion ! Le hardi Sviatopolk bravait les ténèbres infernales pour sauver une âme injustement condamnée à d'éternels tourments ! Sviatopolk le magnanime pardonnait à ses ennemis leurs affronts et leurs insultes, Sviatopolk l'impartial punissait les excès de ses amis ! Un sourire ironique se dessina sur les lèvres d'Erouslan. Paroles et musique laissaient indifférents les lévriers étendus au pied du trône, tout comme elles semblaient ne pas émouvoir leur principal destinataire. Ce dernier, au contraire de ses bogatyrs, demeurait sobre. Il n'avait même jamais été plus clairvoyant qu'à cet instant. Sans doute se projetait-il déjà dans sa guerre à venir…

Le grand-prince leva sa coupe vers Erouslan, qui imita son geste. Tous deux firent mine de boire à la santé de l'autre. Lorsque Sviatopolk se détourna pour accomplir le même manège avec un autre de ses hôtes, Erouslan quitta la table. Il souhaita une bonne nuit à son confrère Aliocha et son éphémère compagne, s'inclina devant son seigneur et, prétextant une soudaine fatigue, fut autorisé à rejoindre sa chambre.

Malgré son désir d'y retrouver la jolie Kallista, ce ne fut pas là qu'il se rendit.

***

Le prince Kytan aimait les armes. De contact ou de jet, utilisées pour la chasse ou la guerre, épées, dagues, lances, arcs, toutes le fascinaient depuis son enfance. Dans les steppes où il était né, il n'avait pas souvent eu l'occasion de voir autre chose que les productions de son peuple, aussi l'arsenal du grand-prince de Kiev s'apparenta-t-il pour lui au paradis du guerrier. Tant de merveilles y étaient réunies ! Tant de trésors, égarés sur des râteliers sentant l'huile et le vieux cuir ! L'armée kiévienne était-elle si vaste qu'il lui faille une telle quantité d'armes et d'armures pour l'équiper correctement, ou bien cette accumulation n'était-elle pour la Russie qu'un moyen de se convaincre de sa puissance ? Ne sachant répondre à cette question, le jeune Tatar conclut qu'il avait fait le bon choix en rejoignant Sviatopolk. Son père le lui avait souvent répété : mieux valait voir les Russes s'entre-déchirer pour quelques verstes de forêt plutôt que les voir s'unir dans le dessein de conquérir la plaine. À son modeste niveau, Kytan contribuait ainsi à la tranquillité de sa terre d'origine.

Il effleurait avec admiration le pommeau d'un magnifique sabre de Hongrie lorsque le chuintement d'une porte le fit tressauter. Il porta instantanément la main à une autre arme, celle qui pendait à ses côtés. Ce contact ne suffit pas à l'apaiser. Il ne pouvait se sentir aussi à l'aise dans l'exiguïté d'une pièce souterraine que sous le ciel des steppes.

« Je suis un bogatyr de la Sainte Russie, prévint-il dans l'espoir que ce titre effaroucherait l'invisible visiteur.

— Cela tombe très bien : j'en suis un moi aussi. »

Kytan reconnut l'intrus dès que celui-ci sortit de l'ombre. Lors du banquet, il s'était enquis de l'identité de ce géant à la peau de loup ; son frère n'avait pas tari d'éloges sur le Tueur de Dragons, digne héritier d'Aliocha fils du pope Fiodor. Selon Urush, perdre une guerre avec de tels alliés était inconcevable.

« Tu dois être le célèbre Voltchy Khvost ! s'exclama le Tatar en effectuant un pas en avant. Je suis honoré de te rencontrer.

— Je le serai tout autant quand tu m'auras dit qui tu es, rétorqua Erouslan. Je t'ai vu en compagnie du prince Urush, malheureusement personne n'a jugé utile de nous présenter

l'un à l'autre. Si nous devons partir tous deux en campagne contre Novgorod, il faudra que nous apprenions à nous connaître. Je ne risque pas ma vie pour de parfaits étrangers. »

Kytan parlait le russe, mais il lui fallut du temps pour élaborer une réponse satisfaisante dans une langue qui n'était pas la sienne. Son vis-à-vis mit à profit la pause qui s'ensuivit pour l'examiner, une entreprise rendue difficile par l'ivresse contre laquelle il luttait. Son attention fut attirée par son fourreau en cuir d'aurochs, et plus précisément par l'épée qu'il contenait. Erouslan ne l'avait jamais vue auparavant mais sut tout de suite ce qu'elle était… Ou devait-il dire « qui elle était » ? Les motifs ornant sa garde, son pommeau triangulaire et, surtout, l'aura de magie émanant d'elle, lui ôtèrent toute possibilité de doute.

« Nadejda… », murmura-t-il.

Le Tatar recula instinctivement, se tournant de trois-quarts pour éloigner son épée de l'envieux. Erouslan s'était juré que, le jour où il rencontrerait Nadejda, il résisterait au charme qui avait fait vaciller l'invincible Ilya de Mourom. Même sous l'emprise de l'alcool, il ne dérogerait pas à ce vœu.

« N'aie crainte, dit-il, j'ai renoncé à courir après cette épée. Je sais quelle sorcellerie l'a forgée et je refuse d'avoir affaire à elle… Prince Kytan, fils du khan Kalin ?

— Oui, répondit celui-ci avec un air mi-surpris mi-rassuré, tel est mon nom. Maintenant nous sommes sur un pied d'égalité.

— Pas tout à fait : tu en sais beaucoup moins long que moi sur ton épée. »

Erouslan marqua un temps d'arrêt. Il avait l'impression qu'un domovoï avait fait de son crâne sa maison et tapait sur les murs pour l'agrandir. Aller se coucher était sans doute l'unique réponse à apporter au problème.

« Occupe-toi d'elle, reprit-il, aime-la et, si tu souhaites atténuer sa peine, dis-lui qu'Ilya de Mourom ne cesse de penser tendrement à elle.

— De qui parles-tu ? Je croyais que nous en étions restés à l'épée… Ou est-ce une subtilité de la langue russe qui m'échappe ?

— Je parlais bien de ton épée, en effet. Mes respects, prince Kytan, noble Fils du Loup. Que le vent des steppes t'accompagne. »

Erouslan se dirigea vers la sortie de l'arsenal avec un poids de moins sur le cœur. Non seulement il avait enfin vu l'arme après laquelle il avait couru en compagnie de son ancien frère d'armes, mais en plus il avait pu constater que la magie de Nadejda n'avait aucune prise sur lui. Il se sentait serein. Effet bénéfique de l'alcool ou, peut-être, du pendentif d'or plaqué contre sa poitrine ? Son cœur battait désormais à un rythme régulier. Il passerait une nuit paisible.

Il traversa les couloirs du palais jusqu'aux appartements réservés aux hôtes de Sviatopolk. Les serviteurs qu'il y croisa le saluèrent poliment, et les boyards le firent avec une déférence trop marquée pour être désintéressée. Certains tentèrent d'entamer la conversation avec lui, mais ils se heurtèrent à un mur. D'autres, connaissant le caractère ombrageux du jeune bogatyr, comprirent qu'il n'était pas enclin à bavarder. Ils se contentèrent de s'écarter à son passage. Cela le réjouit. En quelques semaines, il s'était taillé une solide réputation dans l'entourage du grand-prince. À défaut de l'apprécier, on le redoutait. Lorsque la guerre éclaterait réellement, ces gens obéiraient à ses ordres sans rechigner.

« Que cette nuit te soit agréable, monseigneur. »

Erouslan ne prit pas la peine d'accorder un regard à celle qui s'adressa ainsi à lui. Sans même la voir, il savait qu'il s'agissait d'une esclave chargée de préparer sa chambre ; une créature négligeable, insignifiante. En dessous du rang de boyard, il ne perdait plus son temps avec quiconque.

Une porte s'ouvrit sur une pièce non éclairée. Erouslan ne serait plus dérangé par un quelconque courtisan. Il allait enfin pouvoir jouir d'un repos bien mérité.

« Par pitié, monseigneur, ne fais pas de mal à ma sœur. »

Il se retourna vers l'esclave qu'il faillit souffleter pour la faire déguerpir. Son geste brutal s'arrêta à temps. Il se souvenait avoir souvent aperçu cette jeune femme ces derniers jours. Elle était la première à accourir lorsqu'il réclamait un service. En revanche, il n'avait jamais remarqué sa beauté, qui devait en faire une proie de choix pour les puissants de Berestovo. Il se remémora sa soirée de beuverie, dont il n'avait retenu que le mal de tête qu'elle lui causait. La découverte de Nadejda dans l'arsenal lui avait fait oublier tout le reste, qui

s'imposa à lui par bribes. Des coupes vidées à la santé de la princesse Predslava… Khoten fils de Bloudov ivre mort… Les fables des skomorokhs… Le prince Kytan examinant les armes du grand-prince… Une jolie esclave blonde aux joues vermeilles…

« Qui es-tu ? demanda Erouslan. Nous sommes-nous vus lors du banquet de ce soir ?

— Aujourd'hui je n'ai pas bougé du premier étage, répondit la servante sur un ton désolé. Je suis Ksenia, la sœur de Kallista. C'est elle, et non moi, que tu as invitée dans tes appartements… »

Des ténèbres de la chambre surgit alors une apparition merveilleuse, une vision céleste qui éblouit le bogatyr. Ce n'était pourtant qu'une esclave ; l'existence de cette pauvre fille n'avait d'autre finalité que l'accomplissement de basses besognes au bénéfice des fidèles du grand-prince, alors que sa grâce valait, aux yeux d'Erouslan, celle de toutes les impératrices. Kallista portait une robe de laine grise qui lui sembla quelque parure de princesse. Son visage poupin encadré de nattes blondes s'illumina lorsqu'elle se vit contemplée de la sorte, puis rougit sous l'effet de la confusion. Plus tremblotante qu'un arbre sous la tempête, elle manqua faire tomber le pichet qu'elle tendit à Erouslan. Celui-ci marmonna un remerciement et, sous l'œil aussi admiratif que terrifié des deux femmes, ingurgita le vin sans en épargner une goutte. Son ivresse cessa aussitôt, ou du moins le crut-il. L'épuisement qui le guettait depuis son départ de la salle des banquets avait disparu, remplacé par une vigueur nouvelle. À Kallista et Ksenia il ordonna :

« Restez toutes les deux, je vous prie. »

Que pouvaient-elles répliquer à cela ?

Ni l'une ni l'autre ne protestèrent lorsque le bogatyr, en prenant place sur le lit, invita les deux sœurs à se dévêtir. Il les détailla avec une impudeur qui les fit s'empourprer. Elles n'avaient pourtant pas à avoir honte de leur nudité, tant celle-ci évoquait une perfection habituellement dévolue aux déesses antiques. Ksenia était une femme accomplie, ce que son corps traduisait de la plus belle des manières. Plus jeune de quelques années, Kallista paraissait presque une enfant à

ses côtés ; cependant, ses formes généreuses étaient déjà celles d'une adulte. L'ingénuité qu'on lisait sur ses traits n'était qu'un leurre, Erouslan le comprit rapidement.

Obéissant aux injonctions du bogatyr, les deux esclaves s'approchèrent du lit dans une parfaite coordination. La suite se déroula avec la même simultanéité des gestes et des intentions. Les caresses, les baisers, furent donnés de telle façon qu'Erouslan n'eut à aucun moment l'impression d'être avec deux femmes, mais avec une seule, dont l'amour était si fort et si sincère qu'il le submergea d'émotions depuis longtemps contenues. À mi-chemin entre le réel et le rêve, les yeux fermés, il dit :

« Puis-je t'appeler Nadejda ? »

Il y eut une courte hésitation, entraînant un silence auquel Ksenia et Kallista mirent fin en même temps.

« Oui, répondirent-elles de concert, tu peux m'appeler ainsi. Je suis Nadejda et je t'aime, Erouslan fils d'Erouslan.

— Je t'aime aussi, Nadejda. Tu m'avais tant manqué… »

Les corps se mêlèrent, ne firent plus qu'un. Le palais de Berestovo se dissipa comme un mirage ; la chambre devint un lieu intemporel, détaché de tout le reste. La guerre s'éloigna et les malheurs de la Russie s'effacèrent. Tous les princes, tous les boyards et les bogatyrs auraient pu mourir dans l'instant, personne ici ne s'en serait aperçu.

Même les plus grands guerriers finissent par capituler devant la fatigue. Le sommeil saisit Erouslan de manière si subite qu'il ne se rendit pas compte qu'il basculait d'un monde à l'autre. N'était-il pas déjà dans un doux songe depuis le début de cette nuit ?

Où était-il quand apparut Nadejda de Peremychl, qu'il la prit dans ses bras, qu'il enfouit son visage dans sa chevelure dorée, respirant à pleins poumons l'odeur enivrante de sa peau de vierge ? Où était-il quand il lui demanda sa main ?

Il était là quand, par la voix d'une de ses servantes, il se vit notifier que le père de la belle refusait le mariage, au prétexte que le sang impur d'un Tatar ne pouvait avilir la descendance d'une honnête famille russe. Il était encore là quand il apprit que Nadejda de Peremychl, la seule et unique femme qu'il ait aimée, avait préféré la mort à une existence dont il serait exclu.

Son sang, à défaut d'être souillé par celui d'un Tatar, ruisselle-rait éternellement sur les murs de la demeure familiale…

Erouslan se réveilla en sueur. Ses membres étaient douloureux, mais pas autant que son crâne, comme pris entre le marteau et l'enclume. La lumière filtrant à travers les volets lui indiqua que le soleil était levé. La journée ne faisait sans doute que débuter, sans quoi il aurait déjà reçu la visite d'esclaves chargées de le…

« Kallista ? fit-il soudain en se mettant sur son séant. Ksenia ? »

Les souvenirs affluèrent plus vite qu'il ne pouvait les assimiler. Noyé par une vague d'émotions et de sentiments contradictoires, il mit quelque temps avant de s'apercevoir qu'il serrait avec force un poignard dont la lame – effroyable détail ! – était tachée de sang frais. Alors seulement il jeta un œil à sa droite et à sa gauche, là où reposaient deux délicieuses jeunes femmes. Leur beauté, hélas ! était considérablement entamée par la plaie béante qui les entaillait à hauteur de l'abdomen.

« Nadejda… », murmura-t-il, l'air hagard.

Il se tint d'abord immobile, le regard dans le vague. Puis, par réflexe, il entreprit de nettoyer sa lame sur les draps. Son poignard avait bu, mais ce n'était pas suffisant pour étancher sa soif. Ce n'étaient que des femmes, pire, des esclaves ; des créatures négligeables, insignifiantes…

Bientôt, il aurait cent fois l'occasion de chasser un plus gros gibier : la grande bataille, en effet, était imminente.

Lioubetch, mois de novembre de l'an 1015

Après la pluie des jours précédents vint la neige, signe que l'hiver avait de nouveau décidé d'imposer sa tyrannie sur la Russie.

Les guerriers stationnés sur les rives du Dniepr accueillirent les premiers flocons avec davantage de fatalisme que de contrariété. En quittant leur cité à une période aussi tardive, ils s'attendaient à voir le froid s'amplifier. On ne leur avait pas laissé le choix. Dans un camp comme dans l'autre, ils ne faisaient que répondre à l'appel du prince à qui ils avaient juré allégeance ou qui les payait. Si l'on trouvait dans les deux armées des professionnels de la guerre, la plupart de ces hommes étaient des gens du commun qui, tous, avaient comme unique objectif de rentrer vivants à Kiev ou à Novgorod. Avec la venue de l'hiver s'ajoutait à ce vœu la volonté de rentrer au plus vite…

Bloud était originaire du Nord et, à ce titre, n'avait jamais vraiment craint le froid. Parmi ses ancêtres, on trouvait des explorateurs varègues qui, dans le sillage de Rourik du Jutland, avaient donné naissance à la Russie actuelle, tant par la fondation d'établissements commerciaux que par le mélange de leur sang à celui des autochtones slaves. Bloud avait hérité du goût des peuples scandinaves pour l'art de la guerre. Il avait été de toutes les campagnes des princes l'ayant pris à leur service. Il avait combattu partout, par tous temps, affrontant des conditions climatiques parfois plus dangereuses que n'importe quel

ennemi. La neige ne lui faisait pas peur ; du moins, c'est ce qu'il croyait jusqu'alors. En déambulant le long des berges gelées du Dniepr, avec pour toute escorte trois droujinniks qui auraient pu être ses petits-fils, il se mit soudain à frissonner. Le froid figea momentanément la moitié droite de son visage, comme une imitation moqueuse de la moitié gauche. Il frotta ses mains contre la fourrure recouvrant son armure, sous le regard amusé de ses jeunes compagnons.

« Le vaillant Bloud fils de Bloud serait-il sur le point d'être vaincu par l'hiver ? le railla l'un d'entre eux.

— Ses vieux os ne supportent plus le gel, renchérit un autre. Nous devrons le laisser se réchauffer auprès du feu avec monseigneur Mironeg, tandis que nous partirons à l'assaut des chiens d'en face.

— Seulement si nous finissons par les attaquer, soupira le troisième. Notre prince paraît peu pressé d'en finir avec le Maudit. »

Comme ses frères d'armes, Bloud était favorable à une charge rapide. Il ne parvenait malheureusement pas à convaincre Iaroslav du bien-fondé d'une telle stratégie. Les jours passaient et rien ne bougeait. Depuis que les deux armées avaient pris position au bord du Dniepr, leurs chefs s'observaient sans oser prendre une décision. Sur la rive gauche, non loin de la bourgade de Lioubetch, les partisans de Sviatopolk restaient sur la défensive en dépit de leur légère supériorité numérique. Sur la rive droite, l'armée de Novgorod se reposait d'une marche de huit cents verstes à travers la campagne russe. Ceux qui avaient descendu le fleuve en bateau, arrivés plus tôt sur les lieux, étaient les plus prompts à réclamer le combat. Leurs doléances s'égaraient dans le vent.

Les trois droujinniks se tournèrent en même temps vers l'est. L'emplacement choisi par l'ennemi était plus propice que le leur : les deux lacs au milieu desquels était installé Sviatopolk constituaient une barrière naturelle dont il tirerait grand profit en cas de complications. Pourtant, l'attaquer n'était pas voué à l'échec ; de l'avis de Bloud, c'est l'attente qui l'était.

« On devrait demander au hasard de désigner le vainqueur, déclara soudain le cadet des droujinniks. Vous voyez, cacher

un caillou dans une main, ou que sais-je ! D'un côté Sviatopolk, de l'autre Iaroslav, l'un remporte le trône de Kiev et le perdant s'en retourne chez lui, à Vychgorod ou à Rakomo. Cela nous éviterait de nous… »

Bloud n'écoutait plus. Sans le savoir, son jeune compagnon venait de lui remémorer une ancienne tradition dont il avait été le témoin des années plus tôt. Le jugement de Péroun voyait s'affronter en combat singulier deux guerriers élus par leurs frères d'armes afin que la mort d'un seul décide de l'issue de la bataille. À moins de souhaiter la victoire de l'hiver et la défaite de tous les hommes, cette solution lui parut être la seule valable. Signe des temps nouveaux, ce ne serait plus Péroun qui trancherait mais le Tout-Puissant, le vrai Dieu des chrétiens. Si celui-ci offrait la victoire au champion de Iaroslav, le Maudit aurait-il le cran de s'accrocher à son trône usurpé ? Non, car nul ne pouvait régner sur la Sainte Russie sans l'appui du clergé et, surtout, l'approbation des croyants.

Leur cause était juste, Bloud en était convaincu ; le risque était donc inexistant. Ne restait qu'à soumettre l'idée aux deux princes.

***

« Pourvu que notre prince y consente, je représenterai Sa Majesté Novgorod contre le champion de Kiev. Ce serait pour moi le plus grand des honneurs, ainsi que le plus grand défi de ma carrière au service de la Sainte Russie. »

Telle fut la réaction, aussi spontanée que catégorique, que suscita la proposition de Bloud auprès d'Ilya de Mourom. Après avoir noté la réaction perplexe de ses fidèles Poutcha et Eloritch, Iaroslav secoua la tête avec un enthousiasme mesuré. Toutefois, il ne s'opposa pas au vieux bogatyr. Depuis qu'il avait rejoint sa droujina, Ilya s'était révélé d'une étonnante fiabilité – étonnante car peu croyaient que l'incontrôlable héros se soumettrait aux volontés du prince. Il jouait son rôle de conseiller militaire avec application, sans chercher à se mettre en avant. Il assumait volontiers les tâches les moins héroïques, telles que la reconnaissance du terrain, l'intendance ou le maintien du moral des troupes. Son heure de gloire était

certes passée, mais il n'en était pas inutile pour autant. Son sacrifice le prouvait une fois de plus.

« Nous y consentons, déclara Iaroslav en se tournant d'abord en direction de Poutcha et Eloritch, puis vers l'assemblée des droujinniks et des chefs alliés. À moins que l'un d'entre vous ne considère Ilya de Mourom comme n'étant pas le meilleur de vous tous, auquel cas nous lui proposerons de bien vouloir prendre sa place. Y a-t-il ici des volontaires pour affronter le champion de notre frère ? »

Sous le luxueux pavillon du prince, on n'entendit plus rien que le bruit des rafales de vent faisant claquer la toile. Que ce fût parmi les Varègues d'Eimund fils d'Aki, les chefs mercenaires payés par le prince Gleb ou les boyards de Novgorod, nul ne prit la parole. Bloud adressa un clin d'œil complice à Ilya. Le voyage de Mourom à Novgorod, puis de Novgorod à Lioubetch, avait tissé entre eux des liens que renforçait leur statut de guerriers vétérans.

« Bien, dit Iaroslav, nous décrétons qu'Ilya de Mourom nous représentera lors de ce duel, qui déterminera quel prince le Tout-Puissant souhaite voir régner sur la Sainte Russie. Ainsi soit-il.

— Ainsi soit-il, répétèrent en chœur les droujinniks.

— La séance est levée, messeigneurs. »

Alors que le pavillon se vidait de ses occupants, un jeune homme essoufflé fendit la foule à contresens. Il se présenta devant le prince qui le reconnut immédiatement : il l'avait envoyé négocier avec Sviatopolk plus tôt dans la journée. Iaroslav ordonna que le messager soit débarrassé de son manteau de fourrure et qu'on lui offre à boire. Ensuite il lui demanda :

« Quelles nouvelles as-tu à nous annoncer, l'ami ? L'usurpateur a-t-il déjà sorti les fouets afin que se manifeste un brave ?

— J'ignore si ton frère a usé de la menace. En revanche il est certain que son champion a été trouvé. Sviatopolk se réjouit à l'avance de prouver à tous ses détracteurs sa légitimité sous le regard du Tout-Puissant. Le rendez-vous est fixé avant le crépuscule, là où le fleuve fait un coude, près du gros rocher en forme d'aigle. »

Sans se lever de son modeste trône de bois, Iaroslav se tourna de trois-quarts vers la carte plaquée contre le fond de son pavillon. Son cartographe de campagne avait tracé avec minutie l'emplacement des deux camps séparés par le large trait noir du Dniepr. À l'ouest, l'armée de Novgorod était symbolisée par une couronne ; à l'est, le faciès grimaçant d'un monstre cornu figurait les troupes du Maudit. Les deux lacs derrière lesquels ce dernier s'abritait étaient également représentés. Pour obtenir les informations nécessaires, de courageux éclaireurs avaient dû offrir leur vie à la cause.

« Parfait, répondit le prince, nous y serons sans faute. Du moins, notre champion y sera en compagnie d'une escorte qu'il se sera choisie. Es-tu prêt, Ilya ? »

À la mention de son nom, le vieux bogatyr abandonna sa posture contemplative en se redressant d'un coup. Contrairement à d'autres droujinniks qui, en ces heures d'attente, étaient habillés à la mode des boyards, Ilya ne quittait pas son armure, son casque d'argent, sa masse d'armes et sa hache de lancer. Il ne se contentait pas de partir à la guerre : il incarnait la guerre. Se battre était son unique motivation. Au cas où ils en auraient douté, ses frères d'armes purent s'en rendre compte à cet instant. L'air féroce qu'il afficha dissipa tout éventuel scepticisme. Il était déjà entièrement tourné vers son duel à venir – un duel qui constituerait l'apogée de sa carrière de preux. Plus encore que lors de ses combats contre les Tatars ou contre des abominations infernales, de sa victoire ou sa défaite dépendrait l'avenir de la Russie.

***

Un vent glacé faisait grelotter les bannières de Novgorod qui, dans leur interminable attente, se chargeaient de lourds flocons de neige. Les hommes et les chevaux étaient transis de froid et de résignation. Ils s'étaient réunis près du gros rocher en forme d'aigle bien avant le crépuscule, désireux de prouver à leurs ennemis qu'ils étaient impatients d'en découdre. Mais on ne retirait nulle gloire militaire d'une lutte contre le froid.

Ilya se tenait deux ou trois pas devant ses compagnons. Aussi impavide qu'un garde-frontière inspectant la plaine, il

portait son regard sur le fleuve sans jamais l'interrompre par un clignement de paupières. Sa barbe et ses sourcils, à l'instar des bannières, se couvraient peu à peu de neige. Derrière lui, son escorte tentait de conserver la même impassibilité, avec plus ou moins de succès. Chaque éternuement de Bloud était ponctué de grommellements quasi inaudibles, tout comme l'étaient les plaintes de l'infortuné Mironeg. Le boyard avait décidé de suivre ses amis dans tous leurs déplacements, et ce malgré le mal qui le rongeait depuis leur départ de Mourom. Il ne survivrait sans doute pas à cette campagne hivernale, mais mourir aux côtés de ses frères d'armes n'était-il pas le rêve de tout brave ?

« Ilya… »

Le vent porta cet appel jusqu'à celui à qui il était destiné. Le vieux bogatyr fit comme s'il n'avait rien entendu. Il avala quelques gorgées du vin princier contenu dans son outre en peau de chèvre, goûtant la sensation d'invincibilité qui s'emparait de lui lorsque l'ivresse accomplissait son œuvre. D'un revers de la main, il prit soin de s'essuyer les lèvres avant qu'elles ne gèlent.

« Ilya, mon frère… »

Cette fois il daigna faire volte-face. Soutenu par deux de leurs camarades, Mironeg lui adressa un sourire pétrifié.

« Ilya, bredouilla le boyard, tu seras sans pitié, n'est-ce pas ?

— Oui, mon frère, je le serai. Quel que soit le guerrier qui me sera opposé, il ne vivra pas assez longtemps pour voir se lever le jour. Si seulement il accepte de se montrer… »

C'est à cet instant que la fine couche de glace recouvrant le Dniepr se mit à craquer, annonce d'un bateau en approche. Les guerriers de Novgorod dégainèrent leurs armes. Ils n'auraient pourtant pas à se battre. Le Libérateur de Tchernigov le ferait pour eux.

Les représentants des forces kiéviennes débarquèrent dans un silence solennel. Les porteurs de bannières mirent pied à terre les premiers, suivis par des boyards lourdement armés. Ilya et son escorte observèrent avec un mélange de considération et de haine le défilé de ces hommes, des ennemis mortels qui n'en étaient pas moins leurs semblables. Originaires

du Sud ou du Nord, les uns comme les autres bataillaient avec la même détermination contre le froid qui les attaquait de toutes parts ; les uns comme les autres se battraient pour ce qu'ils croyaient être le bien de la Russie.

En voyant ces visages marqués, en songeant aux veuves et aux orphelins que ce conflit engendrerait, Ilya se réjouit de son sacrifice. Qu'importait de mourir maintenant si cela sauvait des centaines, voire des milliers, de ses frères russes. Ce ne serait qu'un juste retour des choses. Les skomorokhs narraient en détail ses exploits contre des créatures maléfiques telles que Soloveï mais préféraient taire les faits de guerre les moins glorieux. En deux décennies, Ilya avait moissonné tant d'âmes qu'il avait renoncé à leur recensement. Il ne regrettait aucune de ces morts, les tenant toutes comme volonté divine – car si le Tout-Puissant n'avait pas voulu de lui pour vainqueur, lui aurait-il octroyé pareil pouvoir de destruction ? Ilya espérait simplement que, là où il finirait par les retrouver, ses victimes se rangeraient à son opinion et lui rendraient les honneurs qu'il leur avait toujours témoignés après leur trépas.

Un gonfalonier vint se poster devant lui. L'homme portait une bannière arborant le trident des Rourikides ; son seigneur affirmait ainsi sa légitimité à revendiquer le titre de souverain de Russie. Ayant laborieusement planté la hampe de sa lance dans le sol durci par le gel, il dit, sans croiser le regard d'Ilya :

« Le haut et redouté Sviatopolk a pris note de la volonté de ses adversaires de recourir au jugement divin. Il ne sera pas dit que le grand-prince de Kiev aura refusé de se plier à l'un des plus anciens usages militaires de notre nation. Son champion est disposé à mettre sa vie entre les mains du Tout-Puissant en affrontant le vôtre. Pouvons-nous savoir de qui s'agit-il ?

— De qui s'agit-il ? s'étonna le vieux bogatyr. Me prendrais-tu pour un vulgaire messager de ton espèce ? Je ne me suis pas déplacé jusqu'ici pour annoncer le champion de Iaroslav et me retirer une fois cette besogne accomplie. Je ne rentrerai au campement qu'avec le sang de mon ennemi sur ma masse… Ou avec sa lame enfoncée dans mon corps.

— Dois-je en déduire que Sa Majesté Novgorod a élu Ilya de Mourom pour la représenter ?

— Ta déduction est la bonne, messager. Va, maintenant. »

Le gonfalonier s'inclina en portant la paume de sa main contre son plastron. Il déterra la hampe de sa lance et, avant de retourner auprès de ses frères d'armes qui l'attendaient à quelques pas de là, osa enfin soutenir le regard de son illustre interlocuteur. Sur ses traits encore juvéniles se lisait toute l'admiration qu'il vouait au vieux bogatyr.

« Mon regretté père a vaillamment combattu à tes côtés lorsque vous défendiez les Remparts du Serpent, confessa-t-il. Il en a toujours tiré une immense fierté. Même si aujourd'hui toi et moi servons dans deux camps opposés, il aurait été heureux de savoir que je t'ai parlé. Surtout si cette conversation doit être ta dernière. »

Une nouvelle fois il salua Ilya, qui lui rendit la politesse. Le gonfalonier ignorait ostensiblement les autres Novgorodiens, ce dont Bloud prit ombrage. Le boyard vétéran résista à la tentation de provoquer ce jeune sot. Il était là en témoin et non en acteur.

Le vent et la neige s'étaient calmés avec l'arrivée des hommes de Sviatopolk, comme si la nature elle-même désirait profiter du spectacle annoncé. Bogatyr contre bogatyr, champion contre champion, frère aîné contre frère cadet… La Russie tout entière parut retenir son souffle quand, surgissant de l'obscurité, apparut un colosse portant une peau de loup pardessus son armure en écailles de dragon. Parmi les Novgorodiens, un seul reconnut cet homme. Ilya blêmit. Il ne ressentait plus le froid mais ses membres se mirent à trembler.

« C'est une surprise que de se retrouver tous deux ici, déclara Erouslan d'un air détaché. J'avoue t'avoir cru trop usé pour relever ce genre de défi, comme une vieille scie effrayée par un tronc trop large. »

Un duel se gagnait ou se perdait avant même le premier échange de coups, Ilya le savait plus que quiconque. Pourtant, il fut incapable de répliquer, déstabilisé par l'attitude de son adversaire. Comment Erouslan parvenait-il à afficher une telle sérénité ? N'éprouvait-il aucun remords à l'idée de verser le sang de son ancien frère d'armes, avec qui il avait échangé

le bouclier à peine cinq mois plus tôt ? À en croire la lueur d'animosité qu'Ilya décela dans la prunelle de son rival, celui-ci n'avait pas l'intention de se laisser attendrir par leur passé commun. Sviatopolk semblait avoir transmis toute sa malveillance à son champion, le changeant en implacable bête de guerre – mais avait-il jamais été autre chose ?

« Allons-y, fit Erouslan. Ne nous éternisons pas. J'ai hâte de retourner sous ma tente et jouir des fruits de ma victoire.

— Je ne peux pas, répondit Ilya d'une voix si faible qu'il eut lui-même du mal à s'entendre.

— Qu'as-tu dit ?

— Je ne peux pas. Tu m'as trahi et, pire, tu as trahi la Sainte Russie ; en ce sens, tu mériterais que j'éparpille tes entrailles des rives du Dniepr à Lioubetch, voire jusqu'aux portes de Kiev. Cependant nous nous sommes juré fidélité au pied de la croix de Levanidov. Seul le Tout-Puissant a le droit de nous libérer de ce serment.

— Allons donc ! Refuserais-tu le combat sous un prétexte aussi ridicule que celui-ci ? Souhaites-tu ternir ta réputation à tout jamais et que ta honte rejaillisse sur les fous qui ont cru en toi ? Sache que je n'éprouve aucun plaisir à l'idée de t'occire, mais j'ai le sens du devoir. Qu'en est-il d'Ilya de Mourom ? »

Le champion de Novgorod effectua quelques pas en arrière, vers les hommes constituant son escorte. Puis il se tourna dans leur direction et les dévisagea un à un. Il y avait là ses amis Bloud et Mironeg, mais aussi des guerriers qu'il connaissait moins, au sein desquels se distinguait Eimund fils d'Aki, chef des Varègues. Les autres étaient majoritairement de jeunes boyards qui pour certains en étaient à leur première campagne militaire.

Ilya n'eut pas à interroger ses compagnons ; la réponse à sa question vint avant qu'il ne la pose, par l'intermédiaire de Bloud.

« Avec quelques années de moins, soupira le boyard vétéran, j'aurais volontiers pris ta place et vaincu en ton nom. Hélas ! Le sort de la Russie ne peut reposer sur les épaules d'un vieillard bedonnant… »

Il désigna successivement chacun de ses camarades, en poursuivant sur le même ton affligé :

« Regarde le brave Mironeg, il tient à peine debout. Fallait-il que l'une de nos plus fines lames soit frappée par le mal ! Et regarde ces jouvenceaux, certes courageux mais bien trop tendres pour un corps à corps mortel avec une telle force de la nature. Le poil commence tout juste à s'inviter sur leur menton ! Voudrait-on que ce soient eux qui nous apportent la victoire ? Quant à Eimund fils d'Aki… »

Le Varègue était le seul dans le camp novgorodien à approcher la taille d'Erouslan, qu'il surpassait d'ailleurs par la musculature. Emmitouflé dans une fourrure d'ours brun, portant au côté une superbe hache de guerre ciselée de runes magiques, il intimidait ses amis autant qu'il effrayait ses ennemis. Bloud le considéra avec tristesse. Le regard implorant qu'il lui adressa aurait ébranlé un homme plus impressionnable que le guerrier scandinave ; ce dernier ne cilla pas, encaissant les reproches muets du boyard vétéran jusqu'à ce que celui-ci renonce à lui faire changer d'avis.

« Quant à Eimund fils d'Aki, reprit-il, lui qui vient du lointain royaume de Suède, il est étranger et ne peut représenter un prince russe. Nous devons nous rendre à l'évidence : seul Ilya de Mourom est apte à…

— Épargne ta peine, mon ami, l'interrompit le vieux bogatyr. Pour moi, il est hors de question de revenir sur un serment et de lever la main sur un frère cadet. Si nul fidèle de Iaroslav ne relève le défi du champion de Kiev, qu'à cela ne tienne : nous nous battrons tous, comme il était prévu, sur le champ de bataille. Alors le Tout-Puissant décidera. »

Erouslan avait suivi la conversation avec un étonnement qui évolua en goguenardise. Ne pouvant retenir ses sarcasmes, il déclara :

« J'avais oublié que ces pleutres du Nord n'étaient pas faits pour le combat. Vous êtes des commerçants, des potiers, des charpentiers ? Quand nous vous aurons écrasés, nous vous emmènerons à Kiev, la corde passée autour du cou, pour vous faire construire nos maisons. »

Personne ne riposta à cette nouvelle bravade. Ces mots furent les derniers prononcés ce soir-là. Bientôt, les paroles n'auraient plus cours : seuls les soupirs des vaincus et les cris des vainqueurs résonneraient le long du Dniepr, près de la bourgade de Lioubetch.

Tandis que les bateaux de Kiev rejoignaient la rive gauche avec, à leur bord, le champion de Sviatopolk, le champion de Iaroslav sonda son cœur et observa son avenir. Ce qu'il vit ne l'enchanta guère. Pour tout dire, il en fut terrifié. Mais avait-il la possibilité de se soustraire à son destin ? Une fois de plus, il ne se contenterait pas de partir à la guerre. Il incarnait la guerre.

***

Avec l'obscurité de cette nuit d'hiver, couplée à des averses de neige de plus en plus fortes, il était difficile pour les combattants de voir plus loin que le camarade les précédant.

La plupart des conseillers militaires de Iaroslav avaient tenté de le dissuader d'attaquer dans de telles conditions. C'était une folie, d'après certains, parmi lesquels Poutcha et Eloritch étaient les plus véhéments. D'autres, comme le sage Bloud, préféraient laisser l'initiative à leur seigneur. Après tout, la folie était parfois à l'origine de victoires inattendues…

« Le climat est rude mais il est le même pour tous, avait tranché le prince. Il vous suffit de prendre vos précautions. Dans la mêlée, enroulez un linge autour de votre tête. En plus de vous tenir chaud, cela vous permettra de distinguer nos amis de nos ennemis et de ne pas frapper au hasard. Souvenez-vous que le Tout-Puissant est de notre côté, car ce n'est pas nous qui avons commencé à tuer nos frères, mais le Maudit. Que le Tout-Puissant, par votre intermédiaire, venge le sang innocent qui a été versé ! Que la méchanceté de Sviatopolk s'achève dès cette nuit et qu'un jour nouveau se lève sur une Russie lavée de ses péchés ! »

Personne, dans un camp comme dans l'autre, ne s'attendait à ce que le Dniepr soit franchi aussi tôt. Qui aurait cru que la dérobade du champion de Novgorod préluderait à l'assaut ? Qui aurait cru que le prudent Iaroslav se laisserait aller à pareille déraison ? L'armée de Sviatopolk n'était pas prête. Aussi l'affolement s'empara-t-il de ses guerriers lorsqu'il apparut que cette nuit, loin d'être une nouvelle nuit de repos forcée, serait celle de la décision finale.

La tactique des Novgorodiens était sommaire : il s'agissait de prendre l'ennemi par surprise et, profitant de cet avantage,

malmener ses défenses sans répit jusqu'à ce qu'elles cèdent. Ilya n'en demandait pas davantage à la guerre. Si les subtilités d'ordre stratégique l'avaient fasciné à ses débuts, en gagnant de l'âge il s'était mis à ne plus trouver de satisfaction que dans le fracas des armes et l'odeur du sang. Alors que sa masse broyait un crâne dépourvu de linge – le premier homme qu'il tuait depuis la chute du royaume de la mer Noire ! – il s'imagina faisant face à Sviatopolk. Qu'il trouve le Maudit, qu'il le supprime, et la victoire serait à lui. En outre, cela l'aiderait peut-être à remettre la main sur Nadejda…

Une flèche s'enfonça dans le bois de son bouclier. Ilya grogna. Fendant le rideau de neige et de ténèbres qui le cernait de toutes parts, il se hâta dans la direction d'où provenait le tir. Un Kiévien chuta sur son passage et ne se releva pas. Le tapis de neige se teinta d'écarlate. Il parvint alors devant un archer qui constatait avec dépit que l'humidité empêchait une bonne tension de sa corde. Sur l'avis du vieux bogatyr, Iaroslav n'avait fait appel qu'à un effectif réduit d'archers, à l'inverse de Sviatopolk dont les rangs comportaient quantité de Tatars. C'était sur ce genre de détail que se perdaient les batailles. La nouvelle victime d'Ilya ne l'apprit que trop tard.

Autour de lui, des droujinniks lourdement armés enfonçaient les rangs désorganisés de conscrits tout juste tirés de leur tente. Le combat était déséquilibré. Le rire tonitruant d'Ilya, qui sonnait comme cent grelots, dut s'entendre jusqu'aux lacs près desquels Sviatopolk attendait patiemment l'inévitable choc. La protection de chair constituée par ses hommes ne tiendrait pas indéfiniment. Ils étaient déjà quelques-uns à reculer vers l'emplacement présumé des lacs. Égarés par l'obscurité et la tempête, ils s'empalèrent sur les lances d'assaillants avançant dans le sens opposé.

À une courte distance de là se tenait l'éphémère champion de Kiev. Erouslan s'était sagement décidé à laisser Kosmatouchka en arrière. Sous la pluie ou la neige, rien ne valait une lutte à pied – ce qu'avaient compris leurs ennemis mais non leurs alliés tatars. Les hommes du prince Urush avaient déjà enfourché leur monture, fiers, trop fiers, dans leurs armures lamellées qui leur donnaient l'apparence de démons immortels

plus que d'êtres humains. Ceux qui parviendraient à éviter la morsure des lances de Novgorod seraient victimes d'un terrain rendu glissant par le gel.

« Par le vit de saint Georges ! se lamenta Erouslan. Sommes-nous donc voués à la défaite avant d'avoir versé le premier sang ? »

Au milieu des cris de guerre et des ordres jetés dans la panique, il perçut le bruit d'une cavalcade. Il eut le temps de reconnaître le prince Kytan avant d'être dépassé par sa petite troupe d'archers montés. Le bogatyr pesta contre le prince Sviatopolk, qui encourageait la stupide témérité des Tatars au lieu de pousser ses alliés à se conduire de manière cohérente.

Un Varègue portant une peau d'ours pour toute armure surgit de l'obscurité et se précipita sur lui avec force hurlements ; sa hache de lancer manqua de peu Erouslan. Elle finit sa course dans l'épaule d'un de ses frères d'armes – un gonfalonier brandissant une enseigne à l'effigie du Christ. Le guerrier scandinave espérait récupérer son arme dans le corps de sa victime ; il ne trouva que la lame d'une épée plantée dans sa propre poitrine. Erouslan la retira d'un coup sec, puis l'essuya sur la barbe du Christ de tissu tombé pour Kiev. Le plaisir qu'il ressentit fut uniquement intérieur. Son visage demeura aussi inexpressif que le masque métallique qui le cachait à la vue des autres. Sous son casque rond orné de motifs d'or, il garda la tête froide : il lui faudrait tuer d'innombrables guerriers comme celui-ci pour que son cœur se remplisse d'optimisme. Le carnage ne faisait que commencer…

Le carnage se poursuivait pour Ilya, qui ne faiblissait pas malgré les blessures subies. Favorisant la mobilité aux dépens de la sûreté, il avait choisi d'endosser une armure de cuir légère, loin des lourdes protections de fer qu'il affectionnait dans ses vertes années. Tant que personne ne parvenait à le tuer, cela signifiait que sa décision était la bonne.

À sa droite, à sa gauche, des soldats à la tête nue, la barbe en bataille et l'œil fou, faisaient irruption à intervalles réguliers. Tous finissaient par s'effondrer dans la neige, privés de cette vie qu'ils croyaient ravir au Libérateur de Tchernigov. Quelle inconscience, quelle prétention ! Ces hommes faisaient-ils si

peu de cas de leur propre existence ? Ou s'estimaient-ils favorisés par le Tout-Puissant au point de se croire invulnérables ? Le vieux bogatyr cracha sur les cadavres disséminés autour de lui et les piétina en levant les yeux au ciel. Le vacarme était tel qu'on n'eût entendu tonner Péroun. En revanche, on entendit Ilya s'exclamer :

« Où te terres-tu, Sviatopolk Okaïanny, rejeton dégénéré de la noble race des Rourikides ? Faudra-t-il que j'abatte comme du bétail chacun de tes esclaves pour qu'enfin tu te montres ? Allons ! Je ne suis rien en face de toi. Si tu penses pouvoir défendre les frontières de la Sainte Russie et protéger ses habitants, tu dois être capable de survivre à la haine d'un vieillard. Montre-toi, prétendu prince de Kiev, et réponds au défi d'Ilya de Mourom ! »

Alors qu'il prononçait ces mots, il avait fermé les paupières. Dans son esprit se matérialisa l'objet de sa quête. Nadejda lui apparut tel un astre scintillant dans une nuit sans fin. Elle était là, sur ce champ de bataille de Lioubetch, il en avait désormais la certitude.

Quand il rouvrit les yeux, le ciel avait cessé de pleurer des flocons de neige. En portant son regard au loin, il distinguait les berges d'un lac gelé et les combats se déroulant à proximité. Ici un mercenaire polonais du défunt prince Gleb égorgeait un Tatar gisant sous sa monture ; là un droujinnik de Kiev repoussait avec vaillance une vague d'assaillants avant de succomber sous le nombre ; ailleurs des miliciens de Novgorod ceinturaient un guerrier bardé de fer et étaient fauchés les uns après les autres, macabre moisson qui ne connut de terme qu'avec l'arrivée des hommes d'Eimund. La tornade varègue balayait les restes, jetant à bas les rares Kiéviens restés debout et achevant impitoyablement les blessés. Leur art du combat, tout en puissance et en furie, suscitait l'admiration d'Ilya. S'il survivait à la bataille, il se promit de féliciter personnellement chacun de ces alliés providentiels venus du Nord…

L'avant-garde varègue vint se fracasser sur la muraille de fer, de chevaux et d'hommes que formait l'élite de l'armée kiévienne. La vision des étendards du prince Sviatopolk donna à Ilya un surplus de rage. Ainsi, l'heure était venue.

Tandis que la fougue des Varègues faisait reculer l'entourage du prince vers le lac gelé, le vieux bogatyr déposa son bouclier, porta la main à sa ceinture et en tira une outre en peau de chèvre. Si cela devait être son ultime combat, il l'agrémenterait d'une ultime gorgée de vin. Le précieux liquide coula sur sa langue et se mêla au sang qui emplissait sa bouche.

« Seigneur Jésus-Christ, par pitié, dit-il en jetant l'outre vide pour reprendre son bouclier, laisse-moi au moins revoir Nadejda, la toucher, la sentir. Ensuite, si seulement tu m'estimes digne de te rejoindre au sein de ton royaume céleste, je pourrai mourir. »

Il courut vers le lac, suivi d'une poignée de Novgorodiens.

La rencontre d'Ilya et de la garde personnelle du prince se déroula sous le regard d'Erouslan qui, à quelques pas de là, achevait d'écraser une compagnie de forestiers finnois armés de piques et d'épieux. Cinq d'entre eux gisaient sur une neige devenue boue. Les survivants se dispersèrent dans une attitude évoquant la volaille effrayée par l'arrivée d'un renard dans le poulailler. Le jeune bogatyr récupéra une pique, banda les muscles de ses bras et la lança d'un air presque désinvolte. L'un des fuyards n'alla pas plus loin.

Pendant ce temps, des cavaliers tatars s'étaient approchés de la mêlée principale. Celle-ci se déroulait à présent sur l'épaisse couche de glace recouvrant le lac. Leurs arcs étant inutilisables, les Tatars se résignaient à combattre au corps à corps. Erouslan fit la grimace en constatant que le prince Kytan, l'épée tirée, galopait vers Ilya. Le duel entre l'ancien et le nouveau propriétaire de Nadejda fut bref : une glissade de son cheval condamna le fils du khan Kalin. En tentant de se relever pour défendre ses chances, il fut cueilli par une masse d'armes déjà couverte du sang de ses alliés. Son crâne s'encastra dans la glace. Sa main droite s'agita avant de se figer définitivement. Ce qu'elle cherchait reposait à trop grande distance pour pouvoir être atteint. Nadejda cessa de resplendir. Elle manqua llya, ou Ilya la manqua.

Le vieux bogatyr, pourtant, hurlait son nom entre chaque coup donné. La frénésie brouillant sa vue l'empêchait de savoir qui il tuait ou qui le blessait. Quelle importance cela

avait-il ? Il voulait Sviatopolk. Que le Maudit ait ou n'ait pas son épée, il était responsable de tout. Il fallait qu'il périsse.

Erouslan posa un pied sur la glace, qui ne rompit pas. Alors il s'y risqua pour de bon. Le chemin menant à Ilya était dégagé ; c'était comme s'il inspirait trop de crainte pour se voir arrêté par ses ennemis – ou était-ce l'ineffable volonté de quelque divinité ?

« Tu as été une brave bête, murmura le jeune bogatyr en s'accroupissant près du cheval de Kytan. Une monture loyale et courageuse. Que les steppes bienheureuses qui t'accueilleront demeurent éternellement vertes. »

Les souffrances de l'animal prirent fin à l'instant où la lame d'Erouslan cisailla sa gorge.

« La guerre est une affaire d'hommes, déclara-t-il en guise d'épitaphe. Elle ne devrait faucher d'autres créatures que les déments qui l'ont déclenchée. »

Il avisa le cadavre du prince tatar dont les traits figés affichaient une hébétude mêlée d'horreur. La paume de sa main tendue vers le ciel paraissait réclamer une ultime offrande. Celle-ci lui parvint sous la forme d'une épée. Les doigts du défunt se refermèrent sur sa poignée et ne la lâchèrent plus.

« Pour toi, vieux frère, en échange de Nadejda », dit Erouslan, avant de se précipiter sur la précieuse arme qui reposait à quelque distance de là.

Le chemin menant à Ilya était toujours dégagé.

Le vieux bogatyr ne voyait plus que sa masse d'armes, qu'il levait et abattait de façon mécanique, poussant un rugissement de fauve victorieux dès qu'il la sentait mordre le fer ou la chair. Sa propre chair était meurtrie mais il n'en avait cure. Quel qu'en soit le prix, il devait retrouver Sviatopolk. Il devait retrouver Nadejda.

« Nadejda… », bredouilla-t-il.

Une douleur insupportable remonta le long de sa cuisse. Un coup lui fut porté à la tempe. Sonné, il tituba parmi les morts et les vivants entremêlés. Ses poumons se vidaient de leur air mais ne se remplissaient plus ; pourtant, un nouveau cri monta en lui :

« Nadejda ! »

Il tenta d'écarquiller des yeux qui ne s'entrouvraient qu'à grand-peine. Elle était là, en face de lui, brandie par un homme qui n'était pas Sviatopolk. En d'autres circonstances, Ilya aurait été stupéfait par une telle rencontre ; à cet instant, il ne remarquait rien d'autre que son épée. Si sa beauté était identique à ses souvenirs, sa lame était plus terne qu'elle ne l'avait jamais été. Elle demandait avec insistance la chaleur d'un sang bouillonnant.

« Nadejda. »

Ilya lâcha sa masse d'armes et lui offrit son cœur.

Contre toute attente, il n'éprouva nulle douleur. Alors qu'il se laissait glisser sur la glace, cerné par les dépouilles des droujinniks dont il venait de prendre la vie, il se sentit enfin en paix. Ses mains de vieillard essayèrent d'agripper la lame fouillant son corps ; celle-ci s'en échappa. Il ne chercha pas à la retenir : il était déjà trop tard. Autour de lui, la surface du lac gelé se fissurait. Elle céda en maints endroits sous les sabots des chevaux tatars et les pas lourds des Kiéviens en fuite. Bientôt les vestiges de la bataille seraient engloutis, la nature reprendrait ses droits. Les abords de la bourgade de Lioubetch retrouveraient enfin leur tranquillité coutumière. On oublierait qu'ici avaient péri tant de nobles défenseurs de la Sainte Russie, parmi lesquels le plus valeureux d'entre eux – si valeureux qu'on l'avait cru indestructible.

Ilya, comme tant d'autres, s'était souvent interrogé sur la dernière vision qu'il aurait avant d'expirer. L'idée d'une lumière éclatante, impossible à décrire, s'imposait souvent à son esprit. Cette lumière lui était parfois amenée par un cavalier d'une rare élégance, vêtu d'ors et d'habits blancs, monté sur un cheval plus blanc encore. Armé d'un arc ou d'une lance, le front cerclé d'un disque chatoyant, il pouvait être Georges de Lydda, le martyr chrétien tueur de dragons, ou bien Iarilo, le dixième fils de Péroun, divinité de la vie, de la mort et de la renaissance… Que ce fût saint Georges ou Iarilo, la compagnie de ce cavalier de lumière était assez agréable pour franchir sans regret le seuil de l'au-delà.

Tandis qu'un nouveau jour se levait sur la Russie, l'ombre couvrit les yeux d'Ilya de Mourom.

Monts Sacrés, mois de décembre de l'an 1015

La terre russe, tel un géant fatigué, entrait dans son engourdissement hivernal.

Écrasé par une chape de neige, le pays ne respirait plus qu'à un faible rythme, aussi lent que les mouvements des ours endormis dans l'attente du printemps. Rivières gelées, sol aussi dur que du granite, arbres changés en silhouettes cadavériques : le paysage dans son ensemble était à l'image de l'âme de la Russie, morose, presque résigné. Le lumineux Belobog finirait immanquablement par vaincre le ténébreux Tchernobog, mais tous, du plus modeste rongeur à la plus haute montagne, de la plus petite plante à la plus grosse bête sauvage, savaient que rien ne serait plus comme avant. C'était inscrit dans l'air, dans le ciel et les étoiles. La Russie avait changé d'une manière irrévocable ; évolution positive ou négative, on ne pouvait encore le dire. D'expérience, toutefois, le géant des monts Sacrés n'espérait aucune bonne nouvelle. Il remua d'abord mollement, ne provoquant qu'une légère secousse qui déboucha sur une avalanche de neige quasi imperceptible. Puis il fit rouler sur elles-mêmes les collines faisant office d'épaules, avant d'ouvrir la caverne de sa bouche pour émettre un bâillement si puissant que les tilleuls proches ployèrent. Des oiseaux s'étaient envolés dès les premières manifestations du réveil de Sviatogor. Par la suite, ils tournoyèrent autour du sommet pointu qu'était son casque sans oser s'y poser de nouveau. Fuir vers des endroits plus

calmes était hors de propos. Leur présence, comme celle de tous les résidents des monts Sacrés, était requise, car la montagne ne renaissait jamais sans raison.

Les rochers blanchâtres à l'entrée de la caverne rosirent à mesure que fondait le givre dont ils étaient couverts. Des yeux de cristal et de gypse apparurent au sein d'une masse neigeuse qui ressemblait de plus en plus à un visage humain. Les oiseaux prirent place sur l'immense casque de bogatyr. Alors Sviatogor parla :

« Approchez, habitants de la Russie invisible ! Écoutez, plantes, rivières, esprits et animaux ! »

À l'appel du géant, des insectes s'arrachèrent à la terre, des serpents rampèrent jusqu'aux contreforts de la montagne, d'autres volatiles vinrent rejoindre ceux qui se tenaient déjà sur le casque, et des animaux bien plus massifs, loups, cerfs et sangliers en tête, quittèrent les profondeurs de leurs forêts pour se réunir autour de Sviatogor. S'y joignirent, d'abord timidement, puis en nombre, ceux que les croyances chrétiennes avaient condamnés à l'oubli : esprits des rivières et des bois, roussalkas à la longue chevelure et béréguinias à la robe d'argent, léchy à la barbe de mousse et vodianoï aux pieds palmés… Le géant poussa un soupir de contentement. Ainsi, certaines choses en Russie restaient immuables ; son ascendant sur les forces de la nature en faisait partie.

Sviatogor remua son nez de pierre pour inviter les vodianoï à s'avancer. Ils étaient quatre, trois d'entre eux entourant celui qui semblait être leur chef – si tant est que les vodianoï connussent la notion de hiérarchie. Ce dernier portait un objet que cachait un épais tissu gorgé d'humidité. Alors qu'il s'inclinait devant le géant, il avait déjà réussi à capter l'attention de chacun, du plus modeste rongeur à la plus haute montagne, de la plus petite plante à la plus grosse bête sauvage.

« Ô très puissant Sviatogor, déclama-t-il, maître des monts Sacrés, mes frères et moi ne t'avons pas tiré de ton sommeil pour rien. Tu te faisais du souci pour la Russie en général et pour ses glorieux fils en particulier. Sache que, comme tu le craignais, l'un d'entre eux est tombé à cause de la folie des princes. Celui que tu chérissais parmi les braves n'est plus. »

Le vodianoï fit glisser le tissu au sol, révélant ce qui se trouvait par-dessus. Un rai de lumière vint frapper le métal. Le casque d'argent qu'il présenta au géant n'avait, en apparence, rien de particulier ; cependant ils furent nombreux dans cette singulière assemblée à l'identifier aussitôt pour l'avoir vu, autrefois, posé sur la tête d'un homme que tous avaient connu.

« Voilà ce qu'il reste d'Ilya de Mourom, dit le vodianoï avec une tristesse non feinte. Mokoch la miséricordieuse a bel et bien coupé le fil de sa vie alors qu'il bataillait sur un lac gelé. Retrouver sa dépouille fut une tâche difficile. Nous y sommes parvenus car nous l'aimions tout comme tu l'as aimé.

— Ne possédait-il que ce casque d'argent ? s'enquit le géant. Serait-il mort avec une épée ?

— Je suis navré, ô très puissant Sviatogor. À l'heure de son trépas, il ne détenait pas l'épée nommée Nadejda. »

Les rochers composant le visage du géant s'assombrirent. Il avait appris le triomphe de Iaroslav, la fuite de Sviatopolk chez son beau-père Boleslas et l'amnistie que le nouveau grand-prince, sitôt la victoire acquise, avait décidé au bénéfice des partisans de son frère vaincu. Peut-être le grand-prince Iaroslav serait-il un jour digne du surnom que lui promettaient les étoiles : le Sage. Son règne débutait certes sous des auspices favorables, mais également dans le sang des héros. Bloud fils de Bloud, Aliocha fils du pope Fiodor, Khoten fils de Bloudov, Vassili fils de Kazimir, le Varègue Eimund fils d'Aki, les princes tatars Urush et Kytan fils de Kalin… La liste des victimes illustres était d'une longueur épouvantable. Mais aucune disparition n'avait touché le géant des monts Sacrés autant que celle d'Ilya de Mourom. Jusqu'au bout il avait espéré que ses messagers se fussent trompés, que le guerrier qu'ils avaient vu choir sous les coups d'un colosse à la peau de loup n'était pas le vieux bogatyr à qui il avait jadis transmis sa force. Il lui fallait dorénavant accepter la cruelle évidence : son ami n'était plus.

Un silence empli de respect s'imposa sur les monts Sacrés. Il se déversa des cimes aux gorges inaccessibles, recouvrant chaque pouce de terre – cette bonne terre russe pour laquelle Ilya avait donné sa vie. Quand tout fut parfaitement calme,

Sviatogor fit venir du cœur de la pierre des sons d'une gravité inouïe. Devant l'ensemble de la Russie invisible il se mit à chanter. Il chanta le courage des preux chevaliers du temps jadis, son affection pour Ilya, et la Russie d'autrefois, celle qui voyait se dresser pour elle des héros de légende. Lorsque le géant se tut, les insectes retournèrent à la terre, les poissons disparurent sous la surface des eaux et tous les autres habitants des monts Sacrés rentrèrent chez eux. Alors seulement le Cavalier de la Nuit consentit à accomplir sa besogne quotidienne.

S'il était demeuré quelqu'un pour l'observer, il l'aurait surpris arrêtant sa monture noire devant la bouche de Sviatogor, pour toucher le casque d'argent qu'on y avait laissé ; puis il l'aurait vu reprendre sa route, aussi indolent qu'à l'accoutumée, jetant sur la Russie un voile d'infini chagrin.

Karatcharovo, mois de janvier de l'an 1016

Le marteau frappa la lame rougeoyante, une fois, dix fois, cent fois, jusqu'à ce que le fer prenne la forme qui devait être la sienne.

Cette étape franchie, le vieux forgeron n'eut pas le temps de reprendre son souffle. Après avoir posé son outil sur le bord de l'enclume, il se tourna vers le creuset dans lequel il trempa sa dernière création. La suite n'était plus qu'une affaire entre le feu et l'eau, miracle permanent dont il avait fait son métier.

Gorislav fils de Louva saisit un morceau de toile et l'appliqua sur son front en sueur. Dehors il faisait un froid terrible, mais dans son atelier la chaleur était constante. Été comme hiver, les rares visiteurs en étaient rapidement chassés par l'atmosphère étouffante qui y régnait. Gorislav ne s'en plaignait guère, la solitude étant l'amie de l'artisan. Sa seule compagnie était celle de ces fers de lances, ces dagues, ces pièces d'armure, considérés comme autant d'enfants qu'il avait engendrés. Tous finissaient par le quitter pour rejoindre l'équipement de miliciens ou de droujinniks ; cependant, il ne se passait pas une semaine sans que de nouvelles créations ne viennent remplacer celles qu'il perdait. Chacune avait sa personnalité, ses caractéristiques que nulle autre n'avait eues avant elle et que nulle autre n'aurait après elle. Dès lors qu'il terminait une épée, le vieux forgeron ne pouvait s'empêcher d'espérer que la prochaine égalât la plus parfaite de toutes, celle qu'il céda jadis à Ilya de Mourom…

Il retira de l'eau la lame maintenant figée et la scruta à la lueur du feu. Il soupira d'un air satisfait. Cette épée ne serait certainement pas son chef-d'œuvre mais ferait une arme convenable pour n'importe quel guerrier russe. Des rumeurs étaient parvenues au village : Iaroslav de Novgorod avait vaincu son frère sur le Dniepr et la paix était dorénavant son objectif premier. Cela faisait sourire Gorislav, comme tous ceux qui tiraient leurs ressources de la guerre. Jamais la paix ne s'était installée durablement, pas même du temps du bon Soleil Clair. Quand les princes Rourikides cessaient de s'entre-déchirer, les Tatars voyaient se réveiller leurs appétits de conquête et de pillage. Pour sûr, les forgerons, pas plus que les défenseurs de la terre russe, ne mourraient d'oisiveté.

La porte de l'atelier grinça. Gorislav fit volte-face en portant sa lame vers l'avant, disposé à embrocher l'intrus si ses intentions s'avéraient malhonnêtes. Il n'eut pas à se forcer pour arborer un rictus de contrariété, tant il détestait être dérangé dans son travail. Le nouvel arrivant ne s'y trompa guère : il leva les mains en signe d'amitié et afficha un visage se voulant affable. Il n'y avait pourtant rien d'engageant dans ce colosse – si grand qu'il dut se courber pour passer le seuil de la porte ! – recouvert d'une peau de loup sous laquelle, en connaisseur, le forgeron devina une armure de prix.

« Es-tu Gorislav fils de Louva ? demanda l'inconnu sans attendre. Es-tu le forgeron de Karatcharovo ?

— Tu ne trouveras qu'un forgeron à Karatcharovo et, en effet, c'est moi. Auparavant c'était mon père, et son père avant lui. Mon apprenti a été emporté par la fièvre au début de l'hiver. Es-tu ici pour prendre sa suite ? »

Le colosse se retint de rire. Il ignorait si son interlocuteur était sérieux ou s'il se moquait de lui.

« Non, grand-père, rétorqua-t-il. Je suis un guerrier et non un artisan. Je ne crée rien, mon destin est de détruire. »

Sans connaître cet homme, sans savoir qui il était et ce qui le motivait, Gorislav crut lire dans son intonation une forme de repentance à l'instant où il prononça ces mots. Il décida de faire comme s'il n'avait rien remarqué.

« Alors tu es venu à Karatcharovo pour m'acheter des armes et poursuivre ton œuvre de destruction. Ai-je tort ?

— Sauf ton respect, tu as effectivement tort, grand-père. Une seule parmi tes créations m'intéresse et je la possède déjà.

— Je crains de ne pas saisir le sens de tes paroles. Peux-tu être plus clair ?

— Par le vit de saint Georges ! Regarde, je te ramène Nadejda. Je suis certain que tu n'as pas oublié ta fille. »

Le jeune guerrier fit glisser la paume de sa main droite sur son fourreau de cuir et, dans un geste ample, dégaina son arme. Le forgeron écarquilla les yeux. Son cœur se mit à battre plus vite qu'il n'avait jamais battu. Nadejda ! C'était elle, aucun doute n'était permis ! Son pommeau en triangle, les motifs ornant sa garde – parmi lesquels il déchiffra, en lettres d'argent, l'inscription *Надежда* – et, surtout, l'aura qu'elle dégageait, ne pouvaient lui mentir. Cette épée était dotée d'une âme, nul besoin d'être un artisan émérite pour s'en apercevoir. Gorislav, tremblant de tous ses membres, tendit les deux mains vers son plus bel ouvrage. Le visiteur recula par réflexe.

« Je n'ai pas traversé la Russie sous la neige, la pluie et les tempêtes pour te la rendre, déclara-t-il. Je ne souhaite rien d'autre que réunir Nadejda et Ilya de Mourom.

— Ilya ? s'étonna le forgeron. J'ignore où il se trouve actuellement. La vieille Iasynia m'a rapporté qu'il est passé voir son père il y a quelque temps de cela, peu après les funérailles du prince Gleb, hélas ! à ce moment-là je…

— Le célèbre Ilya de Mourom n'est plus de ce monde.

— Que dis-tu ? Comment peux-tu…

— Oui, Ilya est mort. Je suis bien placé pour le savoir puisque c'est moi, Erouslan fils d'Erouslan, qui l'ai tué. »

Les deux hommes, le jeune et le vieux, le guerrier et l'artisan, se jaugèrent en silence. Leur tristesse n'était certes pas de la même nature, cependant elle était présente chez l'un comme chez l'autre. Tous deux avaient côtoyé Ilya de Mourom, à des périodes différentes de sa vie, et s'en étaient dit l'ami. Quelle que fût l'affection qu'ils lui aient portée, ils savaient qu'il n'aurait pas voulu qu'on le pleure. Le Libérateur de Tchernigov, fléau de tant de monstres et de soldats ennemis, avait trop conscience de la fragilité de l'existence pour accorder une importance excessive à la mort.

Gorislav tenta une nouvelle fois d'empoigner l'épée, qui ne lui opposa aucune résistance. Erouslan hocha la tête d'un air entendu puis, accablé par la chaleur émanant du foyer, ôta sa peau de loup. Ce qui se trouvait en dessous ne passa pas inaperçu.

« Écaille de dragon ? fit le forgeron sur le ton de la conversation.

— En effet.

— Un dragon que tu ne serais jamais allé débusquer toi-même, bien sûr. Pardonne ma franchise : tout ton être suinte la duplicité. Tu as récupéré l'intégralité de ton équipement sur les cadavres des malheureux que tu as occis, n'est-ce pas ? »

Le guerrier se vit adresser un clin d'œil complice, preuve que, contrairement à tous ceux qu'il avait abusés par le passé, Gorislav n'était pas dupe. Ce dernier s'abstint de tout commentaire. Il ne parla pas davantage lorsque son visiteur se défit du pendentif qu'il portait autour du cou, et qu'il le lui présenta en disant :

« Celle qui possédait ce bijou avant que je ne m'en empare a quitté ce monde, mais je t'assure que ce n'est pas moi qui l'ai tuée. Prends-le en guise de paiement pour ton travail. C'est de l'orfèvrerie des plaines, un présent royal. La magie dont il est imprégné ne m'a pas été aussi profitable que prévu : il semble qu'elle m'ait plutôt embrumé l'esprit et poussé à commettre de nombreuses erreurs… Mais tu devrais tirer un bon prix de ce pendentif, sauf si tu préfères le fondre pour son or. »

Le forgeron haussa les épaules, l'air peu convaincu, puis prit possession de la pierre de Latyr sans lui accorder un regard. Il se dirigea vers le foyer. Il en ranima le feu au moyen d'un soufflet de grande taille après avoir déposé Nadejda sur l'enclume. La lame, qui d'ordinaire scintillait d'un éclat discret, se mit à resplendir à la manière de mille soleils. Gorislav dut mettre sa main devant ses yeux pour ne pas être aveuglé. Nadejda avait conscience de ce qui l'attendait et réagissait en conséquence.

« Prends garde de ne lui causer aucun mal, dit Erouslan. Cette épée est…

— Je sais ce qu'elle est, l'interrompit sèchement le forgeron. Oublierais-tu qui lui a donné la vie ? J'ai fait et j'ai le pouvoir de

défaire. N'est-ce pas pour cela que tu es venu me rendre visite ? Une telle pièce d'armement t'aurait assurément rapporté une petite fortune sur les marchés de Novgorod ou de Pskov, et même à Mourom ; tu as dû aimer Ilya plus que quiconque pour la sacrifier ainsi, de manière à lui apporter dans la mort le bonheur et la sérénité qu'il n'a pu connaître dans la vie… »

Erouslan ne trouva rien à rétorquer, ébahi par la perspicacité du vieil homme. C'était comme si celui-ci, sans avoir besoin de le toucher, uniquement par l'observation et la déduction, avait su faire fondre sa carapace pour le mettre à nu et sonder son esprit, rendu par quelque artifice aussi limpide que du cristal. Les anciennes croyances présentaient les forgerons comme les mortels les plus proches des dieux ; le jeune bogatyr sut alors que cette parenté ne devait rien au hasard. Il y avait quelque chose de la puissance du dieu Svarog, le maître du feu qui jadis enseigna aux hommes l'usage du métal, dans Gorislav et dans chacun de ses semblables.

« Tout bien considéré, poursuivit le forgeron de Karatcharovo, mon métier est proche de celui des sorcières et des magiciens. Nous manipulons les éléments naturels pour créer, inventer, transformer la matière. Nous avons le pouvoir d'animer ce qui était sans vie, d'instiller le mal dans ce qui était bon et le bien dans ce qui était mauvais. Comme les sorcières et les magiciens, on nous révère quand le besoin se fait sentir et on nous redoute le reste du temps… À croire que lorsqu'un homme tombe au champ d'honneur, la faute en revient à celui qui a forgé la lame fatale et non à celui qui l'a tirée du fourreau ! »

En discourant de la sorte, il avait saisi l'épée au moyen de pinces semblables à des instruments de torture et l'avait plongée dans le foyer, le tout sous le regard anxieux d'Erouslan. Une boule d'émotion lui serra la gorge. Il se revit sur le champ de bataille, enfonçant la lame dans le cœur de son ancien frère d'armes… Qu'avait ressenti Nadejda à cet instant ? Il s'était souvent posé la question depuis la défaite de Lioubetch. Avait-elle compris que cet ultime contact charnel était en réalité le début d'une nouvelle histoire, et que la mort d'Ilya annonçait leurs futures retrouvailles ? Le vieux bogatyr avait pris congé de la vie comme il l'avait traversée, en héros, sans jamais souiller la mémoire de celle qu'il avait passionnément aimée.

« Je ne pensais pas revoir Nadejda, dit Gorislav avec un trouble palpable. Ilya t'a-t-il raconté…

— Il ne m'a rien caché à son sujet.

— C'était une nuit d'hiver, un autre mois de janvier, il y a vingt ans de cela presque jour pour jour. Je n'avais plus vu Ilya depuis sa guérison miraculeuse et son départ pour une nouvelle existence, dont des échos nous parvenaient régulièrement : il avait mis un terme à la tyrannie du brigand Soloveï, il avait libéré la cité de Tchernigov du joug tatar et, désormais, occupait les plus hautes fonctions militaires à la cour de Soleil Clair… Le héros n'était plus reparu dans sa région natale : il avait tant à faire, à Kiev ou sur les frontières ! Imagine ma stupéfaction lorsque je le vis sur le pas de ma porte – ce jeune bogatyr qui, sans la cruelle intervention d'un destin implacable, serait devenu mon gendre ! Il avait aimé ma fille plus que je ne l'avais aimée moi-même, je peux à présent le confesser. Les deux jeunes gens étaient comme des âmes sœurs : la fille du forgeron et le paysan infirme, on aurait dit le début d'un conte…

— Sauf que la jolie histoire a tourné à la tragédie. La mort a emporté Nadejda prématurément et son amoureux n'a jamais guéri de cette blessure. Cela vous apportera-t-il quelque réconfort ? Sachez que par la suite il n'a jamais aimé d'autre femme, pas de la même façon, du moins. Il y a bien eu Zlatygorka, qui lui donna un fils…

— Dois-je bénir ou maudire le nom de cette sorcière du Sud ? Lors de cette fameuse nuit d'hiver où Ilya est venu au village en secret, sans se montrer à une autre personne que moi, j'ai d'abord crié à la vilenie. Comment ! L'âme de ma chère petite capturée au moyen de rituels nécromantiques et enfermée dans un éclat de cristal ! Cela dépassait l'entendement. Puis je me suis rangé aux arguments d'Ilya, et ai finalement accédé à sa demande, aussi irrationnelle fût-elle. Dès lors ma fille et l'épée ont fait un ; Nadejda a accompagné le bogatyr dans toutes ses aventures, comme la plus fidèle des compagnes… Je parle, mais je suis sûr qu'en tant que proche d'Ilya de Mourom vous saviez déjà tout cela, n'est-ce pas ? »

Erouslan se contenta d'acquiescer. Il ne pouvait détourner ses yeux du foyer où Gorislav avait plongé la lame de l'épée.

Le feu grondait. Une fumée noirâtre envahit l'atelier. Des étincelles jaillirent. Le bruit caractéristique du métal que l'on façonne recouvrit le souffle lourd du forgeron. Le bogatyr s'approcha lentement de lui et lança un œil par-dessus son épaule. Les lettres d'argent gravées sur la garde de l'épée disparaissaient peu à peu : d'abord la syllabe *ða,* puis *деж, На* enfin… Bientôt, Nadejda serait libre.

Le nuage de vapeur échappé du métal en fusion prit soudain l'aspect d'une jeune femme, entièrement nue, aux formes gracieuses à peine dissimulées par des cheveux cuivrés tombant le long de son corps. Son visage juvénile exprimait l'apaisement.

« J'avais presque oublié à quel point elle était belle, balbutia Gorislav, les larmes au bord des paupières.

— En effet, ajouta Erouslan, Ilya n'avait pas menti. J'en viendrais presque à envier son sort… Pour lui l'éternité sera pleine de joie. »

Telles furent les dernières paroles qu'entendit Nadejda. Alors que l'épée finissait de se déformer sous l'action simultanée de la chaleur et du marteau, l'âme de la jeune femme s'éleva en perdant peu à peu de son éclat.

Elle accorda au bogatyr et au forgeron un regard de profonde reconnaissance puis, remplie de l'espérance dont elle tirait son nom, rejoignit le Paradis où l'attendait son bien-aimé.

QUELQUES MOTS DE L'AUTEUR

J'ignore d'où vient mon attirance pour la Russie. Contrairement à de nombreux Français descendant de Polonais, d'Ukrainiens ou de Russes ayant fui les nombreuses épreuves endurées par leur terre natale au cours du XX^{e} siècle, je n'ai, à ma connaissance, aucune racine de mon arbre généalogique implantée de ce côté-ci de l'Europe. À l'heure où j'écris ces mots, de ma vie je n'ai jamais posé le pied plus à l'est que la Forêt Noire en Allemagne. Mais peu importe. *Nadejda* est là, et comme je ne suis pas assez Russe pour avoir pu inventer de toutes pièces une telle histoire, il s'agit bel et bien d'une histoire vraie. Du moins, parmi tous les éléments composant ce roman, peu ont été directement inventés par son auteur. Voilà qui pourrait surprendre, pourtant la plupart de mes personnages, y compris les plus secondaires, apparaissent d'une manière ou d'une autre dans les anciens textes russes. Certains sont tout à fait familiers des historiens, à défaut de l'être du grand public occidental.

Ainsi Vladimir « Soleil Clair » fut-il effectivement le premier dirigeant russe à adopter la religion chrétienne, et son baptême en 988 occupe en Russie une place équivalente à celle de la conversion de Clovis pour nous. Parmi ses nombreux enfants, la postérité a réservé une place particulière aux malheureux Boris et Gleb, canonisés dès le XI^{e} siècle par l'Église orthodoxe et aujourd'hui encore vénérés en tant que martyrs. En France, on connaît surtout Iaroslav « le Sage » pour avoir été le père d'Anne de Kiev, laquelle, en épousant à Reims le Capétien Henri I^{er}, devint l'aïeule de tous nos rois. En Russie

et en Ukraine, il incarne depuis sa mort en 1054 le modèle du prince avisé. Preuve de la marque qu'il a laissée dans l'histoire, comme Bonaparte sur nos anciens billets de cent francs ou De Gaulle sur nos pièces de deux euros, la banque ukrainienne a choisi de faire figurer son portrait sur ses billets de deux hryvnias, tandis que ceux d'une hryvnia sont à l'effigie de son père Vladimir. Sans doute est-ce là une manière pour la jeune république de rappeler à son puissant voisin russe que le cœur du monde slave battit longtemps à Kiev, bien avant Moscou, mentionnée pour la première fois en 1147 et demeurée insignifiante jusqu'au XIVe siècle, et Saint-Pétersbourg, bâtie à partir de 1703. S'intéresser à la Russie médiévale permet de mieux comprendre les relations actuelles entre les différents états de cette région, éminemment complexes – du moins, complexes tant que l'on ne s'arrête pas aux « analyses » manichéennes de nos médias, pour qui les derniers événements violents ayant secoué l'Ukraine se résument à une opposition entre un gentil petit pays jaloux de son indépendance et un grand méchant état impérialiste…

Si Vladimir et Iaroslav ont acquis un statut de héros nationaux en Russie, en Ukraine et en Biélorussie, on recherchera en vain de tels hommages rendus à Sviatopolk, défait par son frère en 1015 et mort quatre ans plus tard. L'histoire étant impitoyable avec les perdants, il ne sort de l'obscurité que pour être cité en tant que mauvais prince, cruel et ambitieux – du pain béni pour l'auteur de fiction qui sait qu'un bon méchant fait beaucoup pour un bon récit. De même, Goriaser, son bras droit dans le roman, n'a-t-il droit qu'à quelques lignes dans les chroniques de l'époque ; il n'est mentionné qu'en tant que meurtrier du prince Gleb, tout comme les quatre boyards Poutcha, Taletz, Eloritch et Liachko, assimilés à des démons, en tant que meurtriers de Boris.

Mais si *Nadejda* repose sur de solides bases historiques, il s'agit tout de même de fantasy. Les éléments légendaires et surnaturels du roman sont issus des bylines, ces poèmes épiques médiévaux comparables à notre cycle arthurien. On y rencontre des preux chevaliers et des princes vertueux, de la

magie et des dragons. Ilya, Aliocha et Dobrynia, trois des principaux héros du « cycle de Kiev », sont aussi connus en Russie que le sont Lancelot et Perceval dans nos contrées ; ils continuent d'inspirer les artistes, comme en témoignent les peintures, les chansons, les films, tirés de leurs aventures. Et, comme souvent avec les héros légendaires – qu'il s'agisse d'Arthur, de Roland, de Gilgamesh ou de Robin des Bois – la question d'un modèle historique finit par se poser. Dans le cas d'Ilya de Mourom, si l'on s'en tient au récit des bylines on a donc un chevalier servant le grand-prince Vladimir (mort en 1015), combattant le khan mongol Batou (petit-fils de Gengis Khan, mort en 1255) et que les poètes surnomment « le Vieux Cosaque » (un concept qui n'apparaîtra qu'au XV^e^ siècle). Canonisé au XVII^e^ siècle, on peut encore voir ses prétendues reliques au monastère des Grottes de Kiev, et l'étude scientifique des ossements conclut que cet homme aurait vécu au XII^e^ siècle… Bref, le champ libre est laissé à toutes les interprétations, à toutes les imaginations !

Lorsque j'ai écrit les premières versions de *Nadejda*, en 2008, je me désolais de voir toujours proposé au lecteur le même type de fantasy : des univers invariablement calqués sur le Moyen-Âge occidental et des variations sur les mythologies celtiques et nordiques. En revanche, depuis quelque temps, je constate avec grand plaisir l'émergence d'une fantasy « autre », non plus inspirée du fond culturel anglo-saxon, mais des civilisations précolombiennes, moyen-orientales, africaines ou chinoise… Avec *Nadejda*, il semble que je m'inscrive dans cette mouvance. Après avoir écrit de la « fantasy russe » parce que personne ne le faisait, je n'ai désormais plus qu'un souhait : en lire beaucoup d'autres à l'avenir !

BIBLIOGRAPHIE COMMENTÉE

Ouvrages de référence en français

Chronique de Nestor, traduit par Jean-Pierre Arrignon (Anacharsis)
Composée par le moine Nestor environ un siècle après les événements relatés dans *Nadejda*, ce texte, d'une lecture assez ardue comme toutes les chroniques d'époque, n'en est pas moins l'une des principales sources utilisées par les historiens du Moyen-Âge russe.

Vladimir le Soleil Rouge, Vladimir Volkoff (Julliard)
Une biographie facile d'accès sur le premier grand souverain russe. S'il a été affiné par la suite grâce à d'autres lectures, le contexte historique de *Nadejda* doit beaucoup à cet ouvrage, qui a été l'un de mes premiers sur ce sujet.

Ilya Mouromets et autres héros de la Russie ancienne, traduit par Viktoriya et Patrice Lajoye (Anacharsis)
Sans être aussi complet que d'autres recueils de bylines (voir plus bas), celui-ci a un avantage indéniable : il est en langue française.

La Russie Médiévale, Jean-Pierre Arrignon (Les Belles Lettres)
Quel que soit le sujet abordé, les Guides Belles Lettres des Civilisations constituent une excellente première approche. Celui consacré au Moyen-Âge russe ne fait pas exception, c'est une lecture tout à fait recommandable.

L'héritage païen de la Russie, Francis Conte (Albin Michel)
Une étude passionnante sur les anciennes croyances et superstitions des Russes, pour certaines encore vivaces de nos jours.

Les Slaves, Francis Conte (Albin Michel)
Cette histoire des premiers peuplements slaves va bien au-delà de la Russie et du Moyen-Âge, mais elle est utile pour mieux comprendre le passé et le présent de l'Europe de l'Est.

Mythes russes, Elizabeth Warner (Éditions Points)
En une petite centaine de pages, cet ouvrage propose une approche forcément superficielle des mythes russes, mais il a au moins le mérite d'aborder ce sujet difficilement accessible au lecteur francophone.

Histoire de la Russie et de son empire, Michel Heller (Flammarion)
Un gros pavé dans lequel l'époque médiévale est réduite à la portion congrue en comparaison des périodes récentes, mais qui n'en reste pas moins utile pour replacer l'histoire de la Russie médiévale dans un contexte plus général.

La Russie Viking, collectif (Éditions Errance)
Très bel ouvrage sur la Russie du Nord et ses échanges fructueux avec la Scandinavie, remarquable pour son abondante iconographie.

Atlas historique de la Russie (Autrement)
Le titre annonce clairement le contenu : une compilation de cartes retraçant l'évolution du territoire russe à travers les siècles.

Ouvrages de référence en anglais

Kievan Russia, George Vernadsky (Yale University Press)
Un ouvrage relativement ancien et assez ardu mais qui, contrairement à d'autres ouvrages sur la Moyen-Âge russe, a comme avantage de s'intéresser exclusivement à la Russie Kiévienne, c'est-à-dire la période précédant les invasions mongoles du XIII[e] siècle.

Medieval Russia 980-1584, Janet Martin (Cambridge University Press)
L'auteur de cette somme importante choisit de placer la fin du Moyen-Âge russe à la mort d'Ivan le Terrible, qui précède l'avènement des Romanov. Contrairement à l'ouvrage cité ci-dessus, on embrasse donc ici une période bien plus large que celle évoquée dans *Nadejda*.

Armies of Medieval Russia 750-1250, David Nicolle (Osprey Publishing)
Chez le même éditeur et du même auteur, *Armies of Medieval Russia 1250-1500*, *Kalka River 1223*, *Lake Peipus 1242*.
Cette série bien connue des amateurs d'histoire militaire comprend évidemment quelques titres consacrés aux guerres dans la Russie médiévale. Comme toujours, ces ouvrages valent surtout pour leurs excellentes illustrations.

Russian Intelligence Services, 882-1054, par Vladimir Plougin (Algora Publishing)
Tout ce qui touche aux intrigues politiques dans *Nadejda* doit beaucoup à cet essai sur un sujet très pointu : l'espionnage, les complots et autres assassinats politiques aux premiers temps de la Russie.

An Anthology of Russian Folk Epics, dirigé par James Bailey et Tatiana Ivanova (M.E. Sharpe)
La meilleure compilation, à ma connaissance, de bylines traduites dans une langue occidentale. Les quelques extraits de chants épiques apparaissant dans *Nadejda* en sont tirés, adaptés par mes soins.

Medieval Russian Epics, Chronicles, and Tales, dirigé par Serge Zenkovsky (Meridian)
Contrairement à l'ouvrage précédent consacré aux bylines, celui-ci regroupe tous types de récits de la Russie ancienne. Moins utile pour la rédaction de *Nadejda* donc, mais pas inintéressant ; j'y ai par exemple découvert le personnage, bien réel, d'Athanase Nikitine, qui au XV^e^ siècle fut le premier Occidental à atteindre l'Inde par voie de terre.

Kitezh, Munin Nederlander (Aquarius Press)
À partir de la légende de la cité engloutie de Kitej (plus ou moins l'équivalent russe de notre ville d'Ys), et plus généralement des bylines, l'auteur se lance dans des interprétations ésotériques qui, malheureusement, me passent un peu au-dessus de la tête.

Essential Russian Mythology, Pyotr Simonov (Thorsons)
À l'inverse des mythologies gréco-romaine, nordique ou même celtique, la mythologie slave, dominée par les figures de Péroun, Vélès, Iarilo, est largement méconnue en Occident. Cet ouvrage est l'un des rares à aborder le sujet.

Autres (romans, BD…)

Enchantement, Orson Scott Card (L'Atalante, réédition Points)
Par l'auteur du fameux « Cycle d'Ender », il s'agit d'une excellente relecture romanesque des contes et des mythes universels, dans un contexte slave médiéval.

Enquêtes du boyard Artem, en huit tomes, Elena Arseneva (Éditions 10/18)
Une série dans la plus pure tradition des romans policiers médiévaux, dont le principal intérêt tient au contexte historique : le règne de Vladimir Monomaque, grand-prince de Kiev au début du XII^e^ siècle et petit-fils de Iaroslav le Sage.

Saint Vladimir, le Soleil Radieux, par Vladimir Volkoff et Paul Teng (Le Lombard).
Une adaptation en BD de la biographie mentionnée ci-dessus. Dans la même série et par les mêmes auteurs, on pourra également consulter *Alexandre Nevsky*, sur l'héroïque prince de Novgorod popularisé par le film de Serguei Eisenstein.

Les vikings de Novgorod, par Marina Dédéyan (Flammarion, réédition J'ai Lu)
Un roman historique très classique dans sa forme comme dans son déroulement mais qui, s'il n'est pas exempt de tout reproche, a au moins l'immense mérite de situer son action au moment de l'installation de Rourik et de ses vikings dans le nord de la Russie (vers 850).

Contes Russes, par Luda et Ivan Bilibine (Éditions du Sorbier)
Il existe quantité de recueils de contes russes, notamment les célèbres contes d'Afanassiev. La particularité de cette édition réside dans les magnifiques illustrations de Bilibine, le grand illustrateur du début du XX^{e} siècle au style si caractéristique.